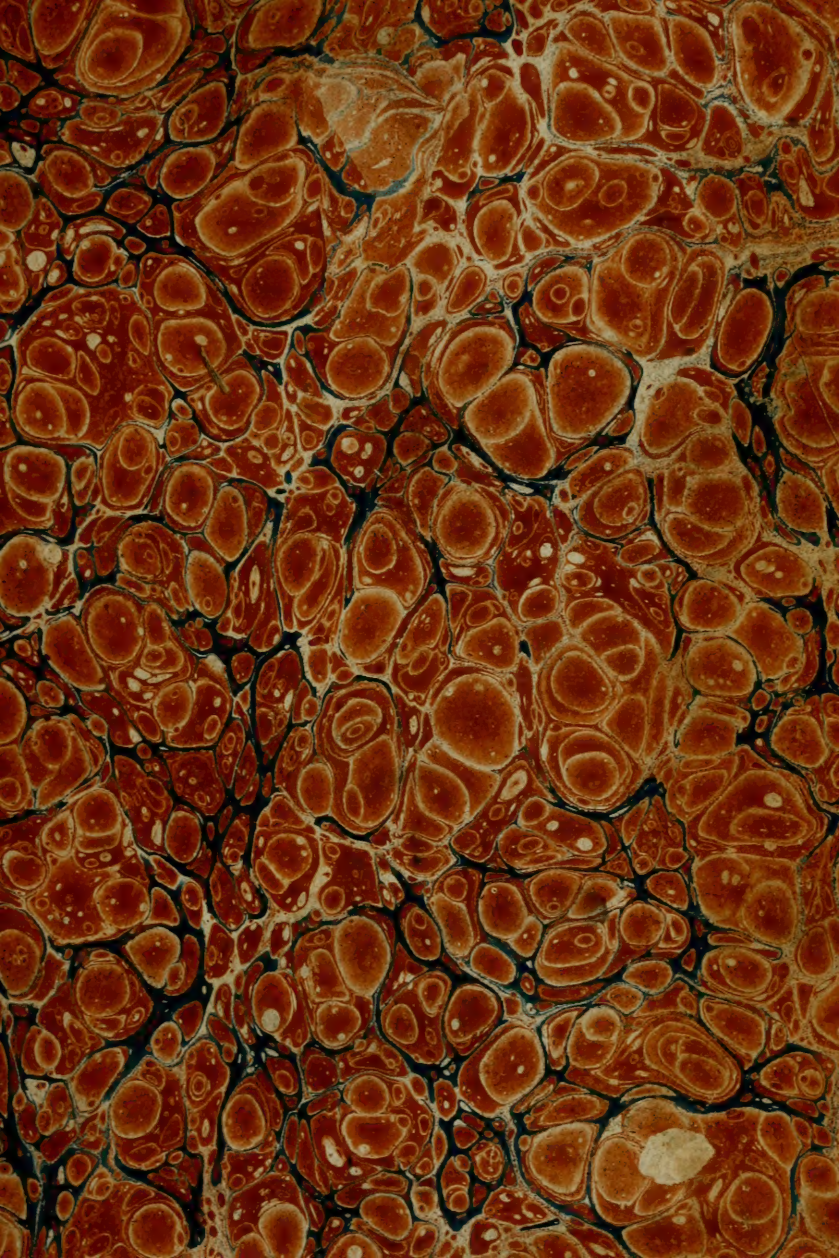




HISTOIRE,

MŒURS ET COUTUMES

DES

NATIONS INDIENNES

QUI HABITAIENT AUTREFOIS LA PENSYLVANIE
ET LES ÉTATS VOISINS.

De l'Imprimerie d'HACQUART, rue Gît-le-Cœur, n° 8.

HISTOIRE,

MŒURS ET COUTUMES

DES

NATIONS INDIENNES

QUI HABITAIENT AUTREFOIS LA PENSYLVANIE
ET LES ÉTATS VOISINS;

PAR LE RÉVÉREND

Jean Heckewelder, John Gottlieb
Ernestus

MISSIONNAIRE MORAVE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE CHEVALIER DU PONCEAU.

A PARIS,

CHEZ L. DE BURE, Libraire, rue Guénégaud, n° 27.

1822.

PRÉFACE

DU

TRADUCTEUR.

La Société philosophique d'Amérique, établie à Philadelphie, voulant obtenir des notions certaines sur tout ce qui peut avoir rapport à l'histoire des États-Unis, et principalement à celle de la Pensylvanie, décida, en 1815, qu'il serait établi un comité qui dirigerait tous ses soins vers cet objet. Ce comité, après avoir invité tous ceux qui possédaient quelques renseignemens sur ce sujet, à vouloir bien les lui communiquer, fit, en janvier 1818, un rapport à la société, dans lequel il cite une partie des noms de ceux qui lui ont adressé des livres et des manuscrits, et principalement un M. Heckewelder, missionnaire morave, occupé alors à écrire

les observations que, pendant le cours d'une longue vie, passée presqu'entièrement parmi les Indiens, il a faites sur leur histoire, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs langues.

En janvier 1819, M. du Ponceau, secrétaire du comité, et chargé de la correspondance, fit à ce comité, sur les langues des sauvages de toute l'Amérique, un savant rapport dans lequel, après avoir fait un juste éloge des formes grammaticales et de la richesse de leurs différens idiômes, il prouve, 1° que ces langues sont d'une composition très-compliquée, mais très-régulière et très-philosophique; qu'elles expriment beaucoup d'idées à la fois, par des inflexions et des terminaisons, et par la manière dont les mots sont formés; 2° que ce modèle de langues domine dans tout le continent, depuis le Groenland jusqu'au cap Horn; 3° qu'on ne trouve point de langues semblables parmi celles de l'ancien monde.

Ce rapport est suivi d'une correspon-

dance en vingt-six lettres, entre M. du Ponceau et M. Heckewelder, sur ces langues des sauvages de l'Amérique, dans laquelle le premier fait à l'autre les demandes et les objections que fait naître le sujet, et auxquelles le dernier répond toujours d'une manière satisfaisante. Cette correspondance, extrêmement savante, ne peut néanmoins avoir d'intérêt que pour ceux qui s'occupent particulièrement de l'étude des langues.

La société ayant ordonné l'impression du premier volume des renseignemens acquis par son comité, ce livre a paru au commencement de 1819, sous le titre de *Transactions du Comité d'Histoire et de Littérature de la Société philosophique d'Amérique*, et contient, après quelques pièces préliminaires, le rapport du comité à la société sur l'objet de son institution; le rapport du secrétaire chargé de la correspondance, au comité, sur les langues des sauvages; l'histoire, les mœurs et les coutumes des nations indiennes qui

habitaient autrefois la Pensylvanie et les États voisins, par M. Heckewelder; une correspondance entre M. du Ponceau (1) et M. Heckewelder sur les langues des sauvages; un vocabulaire et quelques phrases des langues des Indiens d'Amérique, aussi par M. Heckewelder. Le tout faisant environ 500 pag., grand in-8°.

M. Heckewelder ayant eu l'extrême bonté de me faire passer les feuilles de son livre sur les sauvages d'Amérique, à mesure qu'elles sortaient de la presse, je l'ai trouvé si intéressant que j'ai cru devoir le traduire en Français. Le lecteur s'apercevra facilement, par la candeur avec laquelle cet ouvrage est écrit, que l'auteur

(1) M. du Ponceau est Français. Né dans le pays d'Aunis, il passa à l'Amérique du nord dans les premières années de la révolution de ce pays, en qualité d'aide-de-camp du général baron de Steuben, obtint ensuite la place de sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères; à la paix, il étudia les lois et en fit sa profession. Il habite maintenant Philadelphie, est conseiller en cour suprême et s'occupe beaucoup de littérature.

ne cherche pas à en imposer; il ne rapporte que ce qu'il a vu ou ce qu'il tient de gens dignes de foi. Personne ne pouvait mieux nous faire connaître ceux que nous appelons sauvages, qu'un respectable missionnaire, qui a passé près de quarante ans parmi eux et qui a fait sa principale étude de leurs différens idiomes; aussi traite-t-il son sujet de manière à ne rien laisser à désirer; et, s'il peint les Indiens sous d'autres couleurs que celles sous lesquelles quelques auteurs ont cherché à nous les représenter, c'est que, par le long séjour qu'il a fait parmi eux, il a été à même de connaître la vérité et ne s'est pas laissé guider par les personnes qui avaient intérêt à en faire des objets de haîne et d'exécration. Les nombreuses anecdotes qu'il rapporte sont aussi amusantes qu'instructives, et je suis convaincu que mes compatriotes me sauront gré de leur avoir fait connaître cet ouvrage.

Je dois dire ici que, par respect pour

l'auteur, je n'ai rien omis dans la traduction qui pourrait, sans doute, être meilleure, mais non pas plus fidèle.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. GASPARD WISTAR, Docteur-Médecin, Président de la Société philosophique d'Amérique, etc.

MONSIEUR,

AYANT, d'après la demande particulière que vous m'en avez faite, entrepris la tâche difficile de donner au Comité historique de notre Société, l'histoire des nations et tribus indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les états adjacens, en y comprenant celles qui sont connues sous le nom des Six Nations; j'ai maintenant la satisfaction de vous offrir le résultat de mes travaux, et de vous assurer que j'ai fait tous mes efforts pour répondre à la confiance que vous m'avez témoignée.

Prévoyant les difficultés que j'aurais à vaincre

en donnant l'histoire d'un peuple sur lequel tant de personnes ont déjà écrit, j'ai dû considérer mon entreprise comme très-désagréable et remplie d'écueils, sachant bien qu'il me serait impossible de me trouver d'accord avec ceux qui ont écrit avant moi; car, quoiqu'il y en ait plusieurs parmi eux qui, sans doute, avaient de bonnes intentions, néanmoins ils ne sont pas restés assez long-temps dans le pays des Indiens, et n'ont pas eu les occasions suffisantes pour acquérir les connaissances qu'ils cherchaient à nous communiquer. Ignorant la langue, ou ne la connaissant que très-imparfaitement, ils s'en sont rapportés à des interprètes insoucians ou ignorans, qui les ont souvent égarés. L'ouvrage que je vous adresse vous le démontrera suffisamment.

Le meilleur moyen d'obtenir des notions certaines et une connaissance parfaite du caractère, des mœurs, des habitudes, etc., des Indiens, et d'apprendre leur histoire, est d'habiter parmi eux pendant quelque temps, et quand on sera

bien au fait de leur langue, ce qu'on désirera savoir s'obtiendra par la voie ordinaire, c'est-à-dire, en faisant attention aux discours qu'ils tiendront entr'eux sur différens sujets, et en leur faisant parfois des questions, ayant grand soin d'attendre pour cela l'occasion favorable, lorsqu'ils ne pourront se défier de vos motifs, ou qu'ils seront disposés à s'ouvrir à vous.

L'état politique et les liaisons des deux nations, autrefois grandes et rivales, les Mingoués (ou Six-Nations), et les Lénapes (ou Délawares), comme nous les appelons, ne nous étant qu'imparfaitement connus, j'ai eu beaucoup de difficulté à trouver l'origine et la vraie cause de leur rivalité, ainsi que les moyens employés par une de ces nations pour se faire valoir auprès des blancs, afin de subjuger sa rivale.

Nous savons que les Mingoués réussirent dans leur entreprise, et de plus qu'ils vendirent par parcelles, aux Anglais, le pays des Lénapes, des Mohingans, et des autres tribus qui en descendaient; de sorte que ces différentes nations

furent forcés de se retirer vers l'Occident, tandis que leurs ennemis restèrent pendant tout ce temps paisibles possesseurs de leur pays.

Si nous désirons apprendre l'histoire de ces nations, dont nous avons obtenu le pays dans lequel nous sommes maintenant établis, nous devons aussi chercher à connaître les moyens par lesquels ce pays est tombé entre nos mains, et ce que sont devenus ses premiers habitans. Pour y parvenir, j'ai donné leurs propres traditions de notre arrivée dans leur pays, et des causes qui les ont forcés à s'en expatrier.

J'ai tâché de mettre la plus grande impartialité en parlant des différentes tribus : si, néanmoins, l'on pouvait croire que j'ai été partial pour les Lénapes et leurs descendans, en parlant de ce qui s'est passé entre eux et les Six Nations, je répondrais : « Nous avons écouté » attentivement tout ce que les Six Nations nous » ont dit des Lénapes jusqu'à ce que nous ayons » acquis l'entière possession de leur pays, et » maintenant que nous possédons ce que nous

» désirions, nous devons, par reconnaissance
» et par compassion, écouter également leur
» histoire, et les absoudre honorablement, si
» nous trouvons qu'ils le méritent. »

Ce que j'ai écrit concernant leurs mœurs, leurs usages et leur caractère, je le dois aux observations que j'ai été à portée de faire pendant que je vivais au milieu d'eux, et à quelques informations sur lesquelles on peut compter, et afin de me faire mieux comprendre, j'ai ajouté fréquemment des anecdotes, des remarques et des relations d'évènemens particuliers. Dans quelques cas, j'ai eu recours aux auteurs et à des notes manuscrites, prises il y a plus de soixante-dix ans, par des personnes auxquelles on peut ajouter foi.

Vous connaissez depuis trop long-temps, Monsieur, l'imperfection de mon style, pour que je cherche à m'en excuser auprès de vous. J'ai tâché de contre-balancer ce défaut par le soin que j'ai pris de rendre ma narration aussi correcte que possible, de manière à pouvoir rache-

ter par des faits ce qui, d'ailleurs, pourrait être défectueux.

Je suis, etc.

JEAN HECKEWELDER.

Depuis que cette Épitre dédicatoire a été écrite, mon excellent ami, le docteur Wistar a cessé de vivre, regretté par tous les habitans du pays, qui se glorifiaient de le posséder. Il était tout pour moi; il encourageait mes faibles travaux, et son approbation aurait été ma plus douce récompense. Il n'est plus, mais son nom et ses vertus seront long-temps l'objet d'un tendre souvenir. Quant à moi, je ne l'oublierai jamais. Cette Épitre dédicatoire restera donc à la tête de mon ouvrage comme un témoignage du profond respect que m'avait inspiré cet excellent homme, et comme un tribut justement dû à sa mémoire.

J. H.

Bethléem, mars 1818.

INTRODUCTION.

Le lecteur qui connaît déjà les raisons qui m'ont engagé à donner une histoire des Indiens, après que tant d'autres auteurs ont écrit sur le même sujet, s'attend peut-être à y trouver des choses plus extraordinaires que dans les autres ouvrages de ce genre qu'il a pu lire. Pour ne pas l'induire en erreur, je dirai seulement que je n'ai pas écrit pour exciter l'étonnement, mais pour l'instruction de ceux qui désirent connaître la véritable histoire de ces peuples qui, pendant des siècles, ont eu l'entière possession du pays que nous habitons maintenant, mais qui l'ont abandonné depuis, et sont allés s'établir à une grande distance. Je puis assurer que c'est de la bouche même des peuples dont je vais parler, et de mes observations sur ce que j'ai vu pendant que je vivais parmi eux, que je tiens tout ce que j'en vais dire; néanmoins j'ai, dans certains cas, cité d'autres auteurs et copié de courts passages de leurs ouvrages, lors-

que j'ai cru cela nécessaire pour appuyer les faits que j'avance.

Je ne puis avoir été trompé dans ce que j'écris sur les mœurs, les usages et le caractère de ces peuples, puisque c'est le résultat de mes observations, de ce que j'ai vu et entendu pendant plus de trente ans que j'ai demeuré parmi eux ou vécu auprès d'eux. Je dois cependant faire observer que cette histoire, comme toutes celles des anciens temps, ne pourrait pas, à tous égards, convenir au caractère des Indiens actuels, puisque, par les communications qu'ils ont eu avec les blancs, ces peuples ont beaucoup perdu des vertueuses et estimables qualités qu'ils possédaient autrefois et ajouté à leurs vices et à leur immoralité. Personne n'a pu mieux les juger qu'un missionnaire qui a long-temps résidé parmi eux; et s'il est vrai, comme ces peuples nous l'ont dit il y a plus d'un demi-siècle, que le mensonge, le vol et beaucoup d'autres vices étaient considérés parmi eux comme des crimes, avant que les blancs fussent venus dans leur pays, nous pouvons en conclure, ce qui n'est que trop certain, que de cette époque à celle-ci, et principalement depuis environ quarante ans, ils ont tellement dégénéré qu'une description de leur caractère actuel, ne ressemblerait

point à celui qu'ils avaient autrefois. C'est donc l'histoire des temps anciens que j'ai écrite, et non celle des temps présens, et c'est à cette première époque que se rapporte ce que je dis d'eux. Néanmoins, pour montrer le contraste, j'ai aussi tracé quelqus-uns des traits par lesquels on les reconnaît aujourd'hui.

Je dois prévenir que j'ai employé le vrai nom, celui de cette nation que nous appelons Délawares qui est Léni-Lénapes; cependant, comme dans leurs conversations ordinaires, ils ne se servent que du mot Lénape, je n'emploie le plus souvent que ce mot, lorsque je parle de cette nation; j'ai aussi fait usage du nom Mingoué ou Mingoes, par lequel les Lénapes désignent habituellement ces peuples que nous connaissons sous celui d'Iroquois et des cinq ou six nations.

Comme les Indiens, dans tous leurs discours publics, parlent au nombre singulier, j'ai dû quelquefois suivre leur exemple en rapportant ce qu'ils ont dit; il m'est arrivé aussi très-souvent, après m'être bien pénétré de la valeur des mots qu'ils employaient, de copier leurs propres phrases, quand il m'aurait été facile d'en donner le sens en d'autres mots.

J'ai l'aissé à des historiens plus habiles que

moi, le soin de traiter de l'origine des Indiens; je n'ai fait qu'effleurer cette matière, lorsque j'ai parlé de l'histoire de ces peuples.

J'ai également rapporté brièvement les traditions des Lénapes, qui sont relatives à leur arrivée sur les bords du Mississipi, et à leur passage de cette rivière, leur voyage vers les côtes de l'Atlantique, ce qui leur est arrivé pendant leur séjour dans ce pays, et leur retraite vers le fleuve qu'ils avaient quitté.

Comme le récit que font les Délawares et les Mohingans au sujet de la politique que les Six-Nations adoptèrent et suivirent à leur égard, pourra paraître étrange, et comme l'on s'étonnera, sans doute, qu'une chose aussi importante n'ait pas été présentée plutôt sous le même point de vue, je vais ici, par voie d'introduction, et afin qu'on puisse mieux entendre la relation qu'ils en donnent eux-mêmes, examiner plusieurs faits dont quelques-uns nous sont déjà connus, et les autres qui appartiennent à ce même récit, pour que nous puissions juger des rapports qu'ils ont entr'eux, et voir ce que nous devons en penser.

On convient généralement que les Lénapes et les Iroquois se sont fait des guerres longues et sanglantes; mais si les Iroquois prétendent avoir

conquis complètement les Lénapes et les avoir réduits par la force des armes à remplir le rôle de femmes, ceux-ci démentent cette assertion de la manière la plus forte et la plus vraisemblable. J'ai donc pensé qu'un fait de cette importance devait être approfondi.

Les blancs ont trop ajouté foi à ce que leur ont dit les Mingoués, qu'ils avaient conquis les Lénapes et les avaient forcés à remplir le rôle de femme : aussi ont-ils toujours traité ces derniers d'après l'idée que cette histoire était vraie, et constamment refusé de les entendre lorsqu'ils cherchaient à leur faire connaître la vérité. Ce refus de les écouter est ce que les Lénapes reprochent le plus aux Anglais, et cette injustice inouie fait partie de la tradition ou histoire qu'ils destinent à la postérité.

Ces reproches pourraient également nous être adressés si nous ne cherchions pas à rectifier cette erreur : devons-nous admettre dans notre histoire et donner ainsi du crédit à des assertions erronées sur ces malheureux aborigènes, desquels nous tenons le beau pays que nous habitons? Il est de notre honneur d'éviter les accusations que pourraient nous faire ces peuples qui nous ont accueillis sur leurs rivages, dans l'espoir que nous les traiterions comme

des frères, et d'éviter également qu'on ne puisse dire que, maintenant qu'ils nous ont abandonné tout leur pays, et qu'ils se sont retirés dans des déserts éloignés, nous n'avons conservé pour eux que le plus profond mépris.

Nous savons que les Indiens ont une manière de transmettre à la postérité, par une suite régulière de traditions, les évènemens remarquables et même ceux de peu d'importance qu'ils ont appris, ou dont ils ont été les témoins. Devons-nous donc, lorsque nous pouvons puiser dans de telles sources, croire les Six-Nations, quand elles nous disent qu'elles ont conquis les Lénapes (nation puissante qui avait beaucoup d'alliés et de descendans) et les ont forcés à remplir le rôle de femme? Ne devons-nous pas, avant d'ajouter foi à cette histoire, rechercher la tradition des circonstances d'un évènement si important, ou au moins de quelques détails sur les temps et les lieux où se sont livrées ces batailles qui ont décidé du sort des Lénapes, des Mohingans, et des nombreuses tribus dont ils étaient la souche? Devons-nous ignorer et le nombre des hommes qui ont été tués, et le pays où cet évènement mémorable a eu lieu; si c'est sur les bords du fleuve St.-Laurent, sur les lacs, dans le pays des conquérans, ou dans celui des peuples conquis?

J'appellerai ces questions considérations du premier ordre. Les questions du second ordre sont celles-ci : comment cette histoire s'accorde-t-elle avec la situation dans laquelle les européens trouvèrent ces peuples à leur première arrivée dans ce pays? Ceux que l'on dit avoir été conquis n'avaient-ils pas une nombreuse population sur toute l'étendue des côtes de la mer, et bien loin encore dans l'intérieur; ne s'étendaient-ils pas de la Virginie au delà de la province du Maine, et n'avaient-ils pas à cette époque un conseil national établi sur les bords de la Délaware? La relation donnée par les Mohingans, les Délawares et les Nanticokes, ne nous apprend-elle pas que leur grande maison du conseil national (1) s'étendait alors de l'embouchure de la rivière, maintenant appelée Hudson, à celle du Potomack? Nous trouverons tout ceci fidèlement copié d'après leurs traditions verbales, et même que cette grande maison du conseil fut renversée par les blancs (2), et que par conséquent, elle était encore debout lorsqu'ils

---

(1) Expression figurée qui veut dire le territoire auquel ils prétendaient et qu'ils occupaient à cette époque.

(2) Ceci fait allusion aux blancs qui s'établirent dans leur pays.

vinrent dans le pays, ce qui suffit pour prouver que les Lénapes n'étaient pas à cette époque un peuple conquis; et s'ils l'ont été depuis, nous devrions trouver ce fait avec tous les détails dont il est susceptible, consigné quelque part.

Les Lénapes conviennent cependant qu'ils furent, ainsi que leurs alliés, faits femmes par les Iroquois. Mais comment cela est-il arrivé? Ce n'est certainement pas par droit de conquête ni par le sort des armes, et quelqu'étrange que cela puisse paraître, cette évènement ne fut pas produit par une supériorité de force, mais par une heureuse intrigue. C'est là, si mes informations sont exactes, que repose le grand mystère, et je renvoie le lecteur à l'histoire des Lénapes et des Mohingans, rapportée en partie par Loskiel dans son histoire de la mission des frères Moraves, chez les Indiens de l'Amérique du nord, et à ce que j'en dirai plus loin. On trouvera dans Loskiel trois points principaux bien constatés.

1°. Que les Délawares formaient une nation trop forte pour avoir pu être conquis par les Iroquois par la force des armes, mais qu'ils furent subjugués par des moyens insidieux;

2°. Que ce n'est point par la violence que les

Délawares furent faits femmes, mais parce qu'ils y consentirent et le voulurent bien;

3°. Que les blancs étaient déjà dans le pays à l'époque où cet évènement eut lieu, puisqu'ils devaient tenir un bout de la grande ceinture de paix (1). On trouvera dans le cours de cette histoire, d'après les relations qui m'en ont été données par de vieux Indiens très-intelligens, et auxquels on peut ajouter foi, non-seulement les mêmes faits; mais encore des détails plus circonstanciés de cette transaction, qui feront voir que les Hollandais y assistèrent et furent partie dans le traité; que ce fut ainsi que les Six-Nations furent sauvées de la situation critique dans laquelle elles se trouvaient avec leurs ennemis les Délawares, les Mohingans et leurs alliés, et que les blancs, à cette époque, flattèrent ces derniers et leur persuadèrent d'enterrer le casse-tête (2), et leur déclarèrent ensuite qu'ils tomberaient sur ceux qui le déterreraient (3), ce qui était de la part des Hol-

---

(1) Expression indienne qui veut dire que les blancs étaient parties dans le traité. *Voyez* l'*Histoire de Loskiel*, partie I[re], chap. X.

(2) Expression figurée qui signifie faire la paix.

(3) Expression figurée qui signifie déclarer la guerre.

landais la menace d'une déclaration de guerre contre les Délawares et leurs alliés, s'ils commettaient la moindre hostilité contre les Six-Nations. D'après la tradition des Lénapes, ceci eut lieu à un endroit appelé depuis Normand's-Kill, à quelques milles de celui où fut bâtie la ville d'Albany, et très-peu de temps après l'arrivée des Hollandais dans l'île de New-York, probablement entre les années 1609 et 1620.

Le révérend M. Pyrlæus qui avait appris la langue des Mohawks, de Conrad Weiser, et résidé parmi eux de 1742 à 1748, a noté dans un manuscrit ce que lui a dit son ami, le chef des Mohawks, que le premier traité fait par les blancs avec les Six-Nations avait eu lieu à un endroit éloigné de quatre milles d'Albany, et maintenant appelé Normand's-Kill, ce qui confirme la tradition donnée plus haut par les Lénapes.

Telle est donc, d'après les meilleurs renseignemens que nous avons pu obtenir, l'époque à laquelle se fit cette prétendue conquête, et comme les Six-Nations l'ont dit depuis, les Délawares furent faits femmes par eux. Ce fut néanmoins une conquête d'une singulière nature, effectuée par la duplicité et l'intrigue, non après une bataille gagnée, mais à un conseil

tenu autour d'un grand feu ; et les Délawares, ainsi que les Mohingans, disent dans leurs traditions, que lorsque les Anglais prirent le pays sur les Hollandais, ils s'allièrent avec les Six-Nations, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs.

Colden, dans son Histoire des Cinq-Nations, nous apprend, page 34, que cet évènement eût lieu dans l'année 1664; et à la page 36, il nous donne la preuve la plus complète de cette alliance : « Les Cinq-Nations, dit-il, ayant été
» amplement pourvues, par les Anglais, d'armes
» à feu et de munitions, donnèrent carrière à leur
» goût pour la guerre, et résolurent de se venger
» des affronts qu'elles prétendaient avoir reçus
» des nations indiennes, même de celles qui
» étaient les plus éloignées. Celles qui étaient les
» plus proches, attaquées les premières, se re-
» pliaient ordinairement sur celles qui étaient
» derrière elles, et les Cinq-Nations les poursui-
» vaient. Le désir de faire des conquêtes, l'ambi-
» tion de rendre tributaires toutes les nations dont
» elles étaient entourées, de les forcer à les recon-
» naître pour leurs maîtres, et de les diriger dans
» toutes les affaires qu'elles pourraient avoir avec
» leurs voisins, concernant la paix ou la guerre,
» firent qu'elles parcoururent une grande partie

» de l'Amérique du nord. Elles portèrent leurs » armes dans le sud, jusqu'à la Caroline; dans » le nord, au delà de la Nouvelle-Angleterre; à » l'ouest, jusqu'au Missisipi, c'est-à-dire, sur » une étendue de pays qui, du nord au sud, a » douze cents milles de longueur, sur une lar- » geur de six cents, où elles détruisirent entiè- » rement plusieurs nations, dont les Anglais ne » nous ont laissé aucune trace, etc. »

On pourrait, d'après ce passage de Colden, faire beaucoup de questions importantes, mais je me bornerai à quelques-unes, et demanderai d'abord : pourquoi les Cinq-Nations furent-elles armées et si amplement pourvues de munitions? Secondement, quel usage firent-elles de ces armes? Les Délawares et les Mohingans sont persuadés que les Hollandais, et ensuite les Anglais firent tout ce qu'ils purent pour faire une grande nation des Mingoués, de manière à pouvoir les gouverner, et par eux les autres nations, et que les Mingoués exécutèrent ce qu'on attendait d'eux. En réponse à la seconde question, nous n'avons qu'à nous en rapporter à ce que dit Colden, lorsqu'il parle de ce que firent ces mêmes Mingoués ou Iroquois, après qu'ils eurent reçu des Anglais des armes et des munitions, ce qu'ils n'auraient certainement pu faire

auparavant ; et si nous voulions admettre qu'ils n'avaient pris les armes que pour se venger des affronts qu'ils avaient reçus des nations indiennes, encore voudrions-nous savoir de qu'elle nature étaient ces affronts, autrement nous pourrions conclure qu'ils consistaient seulement en ce que ces nations avaient refusé de devenir leurs tributaires, de se soumettre à leurs ordres et de les reconnaître pour leurs maîtres, et en conséquence les avaient vivement repousées lorsqu'ils vinrent dans leur pays pour les subjuguer, et peut-être aussi firent ensuite une irruption chez eux après avoir massacré quelques-uns de leurs gens.

S'il nous était permis d'omettre les mots « se » venger des affronts qu'ils avaient reçus des na» tions indiennes, » nous saurions précisément quel était leur but, parce que l'historien nous dit lui-même, qu'après avoir reçu des armes et des munitions, ils donnèrent carrière à leur goût pour la guerre, et se mirent en marche avec le désir de conquérir des nations, de rendre tributaires celles dont ils étaient entourés, de les forcer à les reconnaître pour leurs maîtres, et de les diriger d'une manière absolue dans tout ce qui aurait rapport à la paix et à la guerre.

On nous parle aussi de la vaste étendue de

pays que parcoururent, les armes à la main, les Cinq-Nations, subjuguant et anéantissant plusieurs nations dont les Anglais ne nous ont laissé aucune trace. On pourrait répondre à ceci en citant les assertions des Délawares et des Mohingans qui ne s'accordent guère avec cette prétendue histoire, ni avec le grand nom que les Cinq-Nations se sont donné, qui, suivant Colden, est *Ongwe-Honwe*, et signifie hommes qui surpassent les autres, hommes supérieurs à tous les autres hommes : mais mon but ici est seulement de m'assurer si les Iroquois ont fait toutes les belles prouesses dont ils se vantent, avant l'arrivée des blancs dans leur pays, et lorsqu'il n'avaient encore ni haches, ni armes à feu, etc., ou si c'est depuis cette époque, et par suite de ce qu'ils ont été mis en possession de ces instrumens destructeurs qu'ils n'avaient point auparavant : car comment juger de la bravoure relative de deux différentes nations, avant de savoir si elles combattaient avec des armes égales ?

Je pourrais également demander si les Hollandais et ensuite les Anglais ont protégé leurs frères les Délawares, les Mohingans et leurs alliés qui habitaient entr'eux et les Six-Nations sur un terrain qu'ils convoitaient, comme ils ont protégé leurs ennemis?

Colden, dans son introduction à l'histoire des Cinq-Nations, dit, page 3 : « Des vieillards de » la nouvelle Angleterre qui se rappelaient fort » bien le temps où les Mohauks faisaient la » guerre à leurs Indiens (voulant dire les Mo- » hingans ou les Indiens de la rivière, comme » on les appelait souvent) m'ont assuré, qu'aus- » sitôt qu'on découvrait un seul Mohauk dans le » pays, leurs Indiens faisaient retentir de mon- » tagne en montagne le cri : un Mohauk! un Mo- » hauk! qu'alors ils s'enfuyaient tous comme » des brebis poursuivies par des loups, sans » chercher à faire la moindre résistance, mal- » gré leur nombre, et que ces pauvres Indiens » couraient de suite vers les maisons des chré- » tiens, où souvent les Mohauks les poursui- » vaient de si près, qu'ils y entraient avec eux, » et les massacraient en présence des maîtres » qui les occupaient. »

Ne pourrait-on pas demander comment des blancs que ces mêmes Mohingans avaient accueillis avec tant d'hospitalité et auxquels ils avaient permis de s'établir sur leurs terres et de vivre avec eux, ont-ils souffert qu'un ennemi vînt massacrer leurs bienfaiteurs sans faire la moindre opposition, et pourquoi ces Indiens au lieu

de se laisser ainsi égorger, ne se sont-ils pas défendus bravement?

On trouvera la réponse à cette dernière question dans leur histoire traditionnelle de la grande assemblée tenue à Normand's-Kill dans laquelle on leur dit expressément, après qu'ils eurent consenti à enterrer le casse-tête avec lequel ils faisaient la guerre aux Six-Nations : « Que les blancs tomberaient, n'importe sur » quelle nation, qui déterrerait le casse-tête, » voulant dire les Mohingans et les Délawares. » Ainsi on arma les Six-Nations, et les Hollandais et ensuite les Anglais s'allièrent avec elles; mais les Délawares et les Mohingans furent forcés de rester désarmés de peur d'être mis en pièces par les blancs qui avaient pris le parti de leurs ennemis. Ne pouvons-nous pas conclure de là, que ces malheureux Indiens étaient placés entre deux feux?

Il paraîtrait que ni les Mohawks, ni aucune des Cinq-Nations n'ont agi d'une manière aussi hostile contre les Délawares dans les colonies alors dites du Centre, qu'ils ne l'ont fait envers les Mohingans de la nouvelle Angleterre, quoique l'alliance conclue entre les Cinq-Nations, les Hollandais et les Anglais, fût dirigée contre les Délawares et les Mohingans, et plus particu-

lièrement contre les premiers. Néanmoins, en consultant les conseils tenus et les traités faits en Pennsylvanie avec ces nations, depuis 1740 jusqu'en 1760, nous trouvons qu'afin de fermer la bouche aux Délawares, de les empêcher de porter leurs plaintes au gouvernement colonial et de lui demander justice, on toléra que les Iroquois leur parlassent d'une manière insolente; et, comme le disent ceux qui y sont intéressés, qu'on les y força, et que même on les paya à cet effet.

On aurait pu prévoir le résultat du ton arrogant dont se servirent les Six-Nations en parlant aux Délawares à un conseil tenu en juillet 1742, et à un autre tenu à Easton en juillet et novembre 1756. Car, quoique ces peuples sans défense, au lieu d'obtenir justice, fussent alors obligés de se soumettre à ces injures grossières, on n'ignorait pas, néanmoins, la manière dont ils pourraient un jour se venger. Les Français qui étaient ennemis des Anglais, leur tendaient les bras, ils n'avaient qu'à s'y jeter pour être hors de l'atteinte des Iroquois, et les possesseurs du Canada et de la Louisiane, leur auraient fourni des armes à feu et des munitions. Ils le firent enfin et se retirèrent dans le pays arrosé par l'Ohio, où ils furent joints ensuite par plusieurs autres na-

tions, et lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, ils se trouvèrent prêts à marcher et se joignirent aux ennemis de la Grande-Bretagne : alors ils massacrèrent un grand nombre des habitans sans défense de la Pensylvanie, dévastèrent toute la frontière et répandirent partout la misère et l'effroi. J'ai moi-même été témoin de ces scènes horribles et de la détresse des malheureux habitans de ce pays que j'habitais alors. Je conseille au lecteur de lire un ouvrage écrit par Charles Thompson, écuyer, imprimé à Londres en 1759, et intitulé : *Recherches sur les causes qui ont fait abandonner aux Indiens Délawares et Shawanèse la protection des Anglais*. Cet ouvrage mérite d'être lu à cause des vérités et de l'instruction qu'il renferme.

Les Délawares sentirent alors combien ils avaient été opprimés : ils virent qu'on avait organisé un plan pour les détruire, et que non-seulement on en voulait à leur indépendance, mais encore à leur vie; en conséquence, ils prirent des mesures pour se défendre, et abandonnèrent le système de neutralité dans lequel la perfidie les avait entraînés.

Ce n'est pas sans beaucoup de difficulté que j'ai obtenu d'eux ces détails intéressans; car ils étaient honteux de la conduite qu'ils avaient

tenue; ils craignaient qu'on ne les taxât de lâcheté, ou au moins d'avoir manqué de prévoyance, pour n'avoir découvert leur erreur que lorsqu'il était trop tard.

Ces craintes étaient, selon moi, très-mal fondées; car je ne vois rien dans toute leur conduite qui puisse porter atteinte au courage et aux sentimens d'honneur de cette brave nation. Mettons-nous pour un moment à la place des Délawares, des Mohingans et des autres tribus alliées à l'époque où les Européens débarquèrent pour la première fois à l'île de New-York. Ils étaient alors dans toute leur gloire, poursuivant leurs succès contre les Iroquois avec lesquels ils étaient en guerre depuis très-long-temps : ils possédaient tout le pays depuis les bords de la mer jusqu'au Mississipi, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'aux frontières de la Caroline, tandis que les habitations de leurs ennemis ne s'étendaient guère au delà des grands lacs, lorsqu'ils furent tout à coup arrêtés dans leur carrière par une espèce de phénomène, l'apparition sur leurs rivages d'immenses canots remplis d'hommes entièrement différens d'eux par leurs manières, leur couleur, leur langage et leur habillement. Dans l'étonnement dont ils sont frap-

pés, ils se disent les uns aux autres : Les dieux viennent nous visiter (1)! Ils considérèrent d'abord ces êtres étonnans comme des messagers de paix venus du séjour du Grand-Esprit, et, en conséquence, ils employèrent tout leur temps à se préparer et à offrir des sacrifices à ce grand-être qui leur faisait tant d'honneur. Emerveillés de ce qu'ils voyaient, charmés de pouvoir jouir de ce nouveau spectacle, et inquiets d'en connaître le résultat, ils ne pensèrent plus à ce qui, jusque là, avait fait l'objet de leurs poursuites, ils ne s'occupèrent plus que des merveilles dont leurs yeux étaient frappés, et ceux qui parmi eux passaient pour avoir de certaines connaissances, furent constamment employés à tâcher de pénétrer ce grand mystère. C'est ainsi qu'ils racontent cet évènement dont la profonde impression n'est pas encore effacée de leur esprit.

Les Délawares furent les premiers qui reçurent et accueillirent ces nouveaux hôtes dans l'île de New-York : ils firent dire aux Mohingans qui habitaient la rive droite de la rivière du Nord de venir prendre part à leur joie. Leur

---

(1) *Histoire de Loskiel*, Ire partie, chap. X.

tradition de cet évènement est claire et précise. Il ne s'y trouva, disent-ils, aucun de leurs ennemis, (voulant parler des Cinq-Nations) (1).

On demandera, peut-être, comment les Hollandais ont pu protéger d'une manière si particulière les Cinq-Nations, tandis qu'aucune d'elles n'assista aux conférences qui eurent lieu lors de leur arrivée en Amérique? Comment ils ont pu abandonner leurs premiers amis, se réunir contr'eux avec des étrangers, et comment ils ont fait connaissance avec ces derniers? Pour répondre à ces questions, je me contenterai de citer la relation traditionnelle de cet évènement, telle que la donnent les Mohingans. « Des trafiquans hollandais pénétrant dans notre pays, » après avoir remonté très-haut le Mohicanichtuck (la rivière d'Hudson) rencontrèrent » quelques guerriers mingoués qui leur dirent » qu'ils étaient en guerre avec ces mêmes peuples qui les avaient si bien accueillis (voulant » parler des Délawares et des Mohingans). Les » Hollandais prévirent aisément qu'il leur serait » d'autant plus difficile de continuer leur com-

(1) Les Iroquois formaient, à cette époque, une confédération de cinq nations seulement; elle fut de six par la suite, quand ils furent joints par les Tuscaroras.

» merce avec leurs vieux amis, tant que dure-
» rait cette guerre, que les Mingoués ne voulaient
» pas leur permettre de trafiquer avec leurs
» ennemis, à moins qu'ils ne se joignissent à
» eux pour obtenir la paix. Ils leur dirent égale-
» ment qu'ils étaient en guerre avec des peuples
» de la même couleur qu'eux (les Français) venus
» dans leur pays en remontant une grande ri-
» vière située vers le nord; qu'ils étaient la nation
» la plus nombreuse et la plus puissante de
» toutes les nations indiennes; que si les Hollan-
» dais étaient les amis de leurs ennemis, et les
» assistaient dans leurs guerres, ils tourneraient
» leurs armes contr'eux, mais que si, au con-
» traire, ils voulaient se joindre à eux pour
» obtenir la paix de manière à ce que les en-
» nemis enterrassent pour toujours le casse-tête,
» ils les protégeraient dans toutes leurs entre-
» prises (1); que ces trafiquans effrayés étaient
» retournés chez eux, et avaient rendu compte
» à leur chef, le gouverneur hollandais, de ce
» qui s'était passé; que, bientôt après, un bâti-
» ment remonta la rivière, et s'arrêta à un en-

(1) Voulant dire que les Cinq-Nations aideraient les Hollandais à s'emparer du pays de leurs ennemis les Délawares, etc.

» droit indiqué, et que là il y eut une confé-
» rence entre les Maquas (les Cinq-Nations) et les
» Hollandais, dans laquelle ces derniers pro-
» mirent de faire tous leurs efforts pour persua-
» der à leurs ennemis d'enterrer le casse-tête,
» ce qui eut lieu effectivement quelque temps
» après. »

Nous avons vu par quels moyens les Cinq et ensuite les Six-Nations se sont élevées; il nous reste maintenant à connaître comment elles ont perdu l'ascendant qu'elles avaient acquis.

La plus grande partie des Délawares et des Shawanos ayant quitté les bords de l'Atlantique entre les années 1740 et 1760, ces nations eurent occasion de se concerter avec les tribus de l'ouest, sur les moyens à prendre pour se venger des provocations et des mauvais traitemens qu'ils avaient reçus des Iroquois. Dix autres nations se joignirent à eux pour exécuter ce projet, et les Français promirent de les aider (1). En 1756, il fut résolu qu'ils se mettraient en mouvement par corps détachés, comme s'ils voulaient attaquer les Anglais, avec lesquels eux et les Français étaient alors en guerre, qu'ensuite ils tomberaient à l'improviste sur les Six-Nations et frap-

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. X.

peraient un grand coup. Quoique par différentes circonstances, ils ne purent à cette époque exécuter leur plan, ils ne le perdirent point de vue, mais attendirent une occasion plus favorable.

Il aurait été, cependant, à-peu-près impossible aux Délawares et à leurs alliés de pouvoir soumettre, ou même châtier les Six-Nations, à une époque où elles étaient soutenues par des alliés aussi puissans que les Anglais; néanmoins depuis ce temps, les nations ennemies des Iroquois avaient acquis une telle indépendance au commencement de la guerre que l'Angleterre fit à ses colonies, que celles d'entr'elles qui se trouvaient éloignées des garnisons anglaises ou de leurs ports, eurent la liberté de se déclarer pour qui elles voudraient; et bien que les Iroquois cherchassent à les maîtriser dans leur choix, le capitaine Blancs-Yeux n'hésita pas à leur répondre au nom de sa nation : « Qu'il agirait d'après sa volonté, qu'il ne portait point de jupon, comme » ils le prétendaient, qu'il n'était point femme » mais homme, et qu'on le verrait toujours » agir comme tel. » Ils eurent bientôt occasion de voir que ce brave chef parlait sérieusement, lorsqu'un parti de Délawares vint se joindre à l'armée américaine.

En 1781, lorsque presque toutes les nations

indiennes avaient pris parti pour les anglais, à l'exception d'une partie des Délawares, parmi lesquels se trouvaient environ deux ou trois cents Indiens chrétiens, l'agent que les Anglais avaient auprès d'eux à Détroit, eut recours au grand conseil des Six-Nations à Niagara, pour faire sortir les Indiens chrétiens du pays : en conséquence, les Iroquois (1) envoyèrent à cet effet aux Chippeways et aux Ottawas (2) un message de guerre ainsi conçu : « Nous vous faisons, par » ce message, présent des Indiens chrétiens, » afin que vous en fassiez de la soupe ; » ce qui, dans leur langage de guerre, veut dire, nous vous livrons ces peuples pour les massacrer. Ces braves Indiens renvoyèrent de suite le message avec cette réponse : « Nous n'avons aucune raison » pour en agir ainsi. » Le même message ayant ensuite été envoyé aux Wyandots, ceux-ci n'en firent pas plus de cas, et laissèrent tranquilles ces malheureux et innocens chrétiens. Les Iroquois voyant leurs ordres ainsi méprisés par-tout, ne surent plus que faire. A la fin de la guerre de la révolution, ils eurent la mortification de voir qu'ils ne pouvaient plus vendre aux Anglais

---

(1) *Loskiel*, IIIe partie, chap. IX.

(2) Le nom propre est Wtawas, le W est sifflé.

comme ils l'avaient fait, par le passé, les terres des autres nations sur lesquelles ils n'avaient pas le moindre droit, le gouvernement américain ayant décidé que chaque nation aurait la faculté de vendre ses terres, mettant seulement pour condition, qu'il se réservait la préférence sur tous les autres étrangers.

Les liens qui unissaient les Six-Nations furent rompus en partie, lorsqu'à l'époque dont nous venons de parler, la plus active d'entr'elles se retira dans le Canada. Aucune nation alors ne voulut plus recevoir ni leurs ordres ni leurs conseils, qu'autant qu'ils s'accommoderaient avec ses vues; c'est ce qu'on a pu remarquer pendant tout le temps que les nations de l'ouest ont été en guerre avec les États-Unis, et jusqu'à la paix faite avec elles en 1795.

Voyant enfin combien leur situation était devenue humiliante, et craignant les conséquences de leur ancienne conduite avec les autres nations, et principalement avec les Délawares qu'elles avaient si cruellement outragés, si elles ne leur faisaient pas quelque réparation, elles déclarèrent formellement, un moment avant le traité conclu avec le général Wayne, que les Délawares n'étaient plus des femmes, mais des hommes.

J'affirme ici de la manière la plus solennelle

que, dans tout ce que j'ai écrit sur l'histoire et la politique des nations indiennes, je n'ai été influencé par aucune partialité envers les unes, ni par aucun injuste préjugé contre les autres; mais qu'ayant eu les meilleures occasions de puiser les faits à des sources authentiques, j'ai dû me former une opinion, et c'est cette opinion que je soumets au lecteur, lui laissant la liberté de décider et de juger par lui-même ainsi qu'il lui plaira.

Je dois faire remarquer ici, de nouveau, que mon but en écrivant cette histoire est principalement de faire voir ce qu'étaient les Indiens avant l'arrivée des blancs, plutôt que ce qu'ils sont maintenant; car les deux grandes nations, les Iroquois et les Délawares, ont bien changé depuis cette époque. Les premiers qui, comme voudraient le faire croire leurs rivaux, ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes, et ne s'occupaient que d'intrigues, sont devenus, par les communications qu'ils ont eues avec les blancs, un peuple industrieux et même un peu civilisé, ce qui est dû probablement à ce qu'on leur a permis de rester plus d'un siècle dans le même pays sous la protection du surintendant que les Anglais avaient auprès d'eux : les derniers, au contraire, ont toujours été opprimés et

persécutés, pouvant à peine rester une douzaine d'années dans la même place, ayant constamment pour voisins la plus basse classe des blancs, et sans aucune occasion de pouvoir déployer leur caractère et les talens que la nature leur avait accordés.

Le long séjour que j'ai fait parmi les Indiens avec lesquels je vivais dans la plus grande intimité, m'a mis en état de connaître le caractère, les mœurs et les habitudes de ces hommes de la nature, lorsqu'ils n'étaient pas encore corrompus par les vices des Européens. Je crois que si j'étais doué de la capacité nécessaire, je pourrais en tracer un tableau bien intéressant, mais le talent d'écrire ne s'acquiert ni dans les déserts, ni parmi les sauvages. J'ai pensé, néanmoins, qu'il était de mon devoir de l'essayer, et je l'ai fait dans les pages suivantes, avec une plume, sinon exercée, du moins fidèle. J'ai passé la plus grande partie de ma vie parmi ces peuples, et je n'ai eu qu'à me louer de leur hospitalité et de leur bienveillance; j'ai eu occasion de connaître leurs vertus et d'éprouver leur bonté; j'ai contracté envers eux une dette de reconnaissance que je ne puis mieux acquitter qu'en présentant au monde cette simple esquisse que j'ai tracée avec un esprit de candeur et de vérité. Hélas! dans

quelques années, peut-être, ils auront disparu de la surface de la terre, et il ne restera alors d'eux que le souvenir de leur existence et qu'ils faisaient partie de ces tribus barbares qui habitaient autrefois ce vaste continent. Que l'on ne puisse pas dire que, parmi les Européens, il ne s'en est pas trouvé un seul qui, s'élevant au dessus des préjugés dont l'orgueil de la civilisation (1) a frappé ces malheureux Indiens, ait entrepris de rendre justice à leurs excellentes qualités, et élevé un frêle monument à leur mémoire.

Je terminerai cette introduction par quelques remarques absolument nécessaires.

Lenni-Lénapes étant le nom *national* des peuples que nous appelons Délawares, je me suis servi de ce nom, ou pour être plus bref, je les ai appelés simplement Lénapes, comme ils le font souvent eux-mêmes. Leur nom signifie peuple originaire, race d'hommes qui sont actuellement tels qu'ils étaient dans leur origine, qui ne sont ni changés, ni mêlés.

Ces Lénapes sont appelés par toutes les nations du nord et de l'ouest, et par quelques-unes de celles du sud, Wapanachkis, que les Européens ont corrompu en Apénakis, Opéna-

(1) *Colden.*

gis, Abénaquis (1) et Abénakis (2). Tous ces noms, quoique différemment écrits et mal entendus par les auteurs, désignent tous un seul et même peuple, les Lénapes qui, par ce mot composé, sont appelés Peuples du lever du Soleil, ou, comme nous pourrions l'exprimer, Orientaux, et sont reconnus par près de quarante tribus indiennes, que nous appelons Nations, pour être leur grand-père (3). Toutes ces nations, provenant de la même souche, se reconnaissent pour Wapanachkis, qui est parmi eux un nom générique.

Le nom de Délawares que nous donnons à ces peuples, est inconnu dans leur langue, et je me rappelle très-bien le temps où ils croyaient que ce nom leur avait été donné en dérision par les blancs; mais ils pensèrent différemment quand ils apprirent que c'était le nom d'un des grands chefs des blancs qu'on leur avait donné, ainsi qu'à leur rivière. Comme ils aiment beaucoup à être nommés d'après des personnes distinguées, ils en furent flattés, et le regardèrent comme un honneur.

---

(1) *Colden.*
(2) *La Hontan.*
(3) Aïeux.

Les Machicannis ont été appelés par tant de noms différens (1), que j'ai été fort embarrassé de savoir lequel j'adopterais, afin que le lecteur pût savoir de quel peuple je voulais parler; mais puisque Loskiel les appelle Mohicans, c'est celui que j'ai adopté, comme approchant le plus de Machicannis (2).

J'ai conservé aussi le nom de Nanticokes, parce qu'il est généralement employé, quoique ce dût être Nentico ou Nantico, comme les Anglais le prononcent.

J'appelle les Canais, par leur nom propre. J'entends par ce mot tous ces peuples que nous appelons Cannais, Canois, Conoys, Canaways, Kanhawas, Canawese.

Pour ce qui regarde les Cinq ou Six-Nations, je les ai appelées par différens noms, c'est-à-dire, par ceux qui sont les plus connus. Les Lénapes (Délawares), en parlant d'eux, ne disent jamais les Six-Nations, et il est rare de les entendre

---

(1) Les Hollandais les appelaient *Mahikanders*, les Français *Mourigans* et *Mohingans* et les Anglais *Mohiccous, Mohuccans, Mohegans, Mukheckanew, Schatikooks* et *River's Indians* (Indiens de la Rivière).

(2) Le nom de Mohingans est le plus connu parmi les Français. (Note du traducteur.)

les appeler autrement que Mingoués. Les Mohingans les appellent Maquas, et la plupart des blancs Mingoués. Lors donc que j'ai dit les Cinq ou Six-Nations, je me suis servi de notre manière de parler, et non de celle des Indiens, qui ne les ont jamais regardées comme ayant été autant de nations, mais seulement des divisions ou tribus qui, réunies, ont formé une nation. Ainsi, lorsque les Lénapes les nomment en corps, le mot dont ils se servent veut dire, les cinq divisions ensemble ou unies, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Je les appelle aussi Iroquois, d'après les Français et quelques écrivains Anglais.

Les Wyandots ou Wyondots sont les mêmes peuples que les Français appellent Hurons, et quelquefois Guyandots. Le père Sagard, missionnaire Français, qui a vécu parmi eux dans le courant du dix-septième siècle, et a écrit une histoire de sa mission, et une espèce de dictionnaire de leur langue, dit que leur nom propre est Ahouandâte, d'où il est évident que les Anglais ont tiré celui de Wyandots.

Comme il y a beaucoup de mots dans la langue des Lénapes, et dans celle de leurs alliés, qu'il est impossible de représenter d'après la prononciation anglaise, j'ai adopté, en général, celle

de la langue allemande. Le *ch*, particulièrement devant une consonne, doit se prononcer du gosier, et à moins qu'un Anglais ne soit familier avec le χ du grec, il ne pourra jamais le prononcer comme dans les mots *chasquem*, blé de Turquie; *cheltol*, plusieurs; *ches*, une peau; *chauchschisis*, une vieille femme, et beaucoup d'autres. Telle est probablement la raison pour laquelle la plupart des auteurs Anglais ont écrit les mots indiens d'une manière si peu correcte, beaucoup moins même que les auteurs français.

Les Délawares n'ont point dans leur langue les lettres R. F. V., quoiqu'ils apprennent aisément à les prononcer. Ils ont une consonne qui leur est particulière, ainsi qu'aux autres Indiens; elle se siffle et nous la représentons par W. Ce sifflement est doux, et n'est point désagréable à l'oreille. Il ressemble assez au son que les Anglais donnent au WH dans le mot *What*, mais il n'est pas tout-à-fait si plein, et est plus sifflé. W, devant une voyelle, se prononce comme en Anglais.

CHAPITRE PREMIER.

Traditions historiques des Indiens.

Les Lénapes, suivant les traditions qui leur ont été transmises par leurs ancêtres, habitaient, il y a plusieurs siècles, un pays très-éloigné dans la partie occidentale du continent américain, mais des raisons dont on ne connaît pas les causes, les déterminèrent à émigrer vers l'orient, et en conséquence toute la nation se mit en marche. Après un très-long voyage et plusieurs campemens de nuit (1) ils arrivèrent enfin aux bords du Namœsi-Sipu (2), où ils rencontrèrent les Mingoués (3) qui venaient également d'un pays très-éloigné, et s'étaient arrêtés un peu plus haut sur le même fleuve. Leur but était le

(1) Un campement de nuit est une halte d'un an au même endroit.

(2) Le Mississipi ou rivière aux poissons, de *Namœs*, poisson, et de *Sipu*, une rivière.

(3) Les Iroquois ou Cinq-Nations.

même que celui des Délawares ; ils se dirigeaient vers l'orient et devaient marcher jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un pays qui leur convînt. Les coureurs que les Lénapes avaient envoyés afin de reconnaître le pays, avaient, long-temps avant l'arrivée du corps de la nation, découvert que les terres à l'est du Mississipi étaient habitées par une nation puissante qui avait bâti des villes près des rivières qui les arrosaient. Ces peuples, comme on me l'a dit, s'appelaient *Talligeu* ou *Talligewi*. Le colonel Gibson (Jean) qui connaît parfaitement les Indiens, et parle plusieurs de leurs langues, pense, néanmoins, qu'ils n'étaient pas appelés Talligewi, mais Alligewi, et il semblerait qu'il a raison, d'après les traces de leur nom qui restent encore dans le pays ; les montagnes et la rivière *Alligheny* ayant indubitablement été nommées d'après eux, car les Délawares appellent encore aujourd'hui cette rivière *Alligewi-Sipu*, la rivière des Alligewi. Nous avons adopté, je ne sais par quelle raison, son nom Iroquois, *Ohio* que les Français avaient littéralement traduit par *la belle* rivière. Une de ses branches a cependant conservé l'ancien nom d'Allegheny.

On rapporte des choses merveilleuses de ces peuples fameux. On dit qu'ils étaient extrême-

ment grands et robustes ; qu'il y avait parmi eux des géans, et qu'ils avaient construit des fortifications régulières et des retranchemens d'où ils faisaient des sorties, mais qu'ils étaient presque toujours repoussés. J'ai vu plusieurs de ces fortifications, dont deux sur-tout étaient très-remarquables. L'une était auprès de l'embouchure de la rivière *Huron* qui se jette dans le nord du lac Saint-Clair, à environ vingt milles au nord-est du détroit. Cet emplacement appartenait et était occupé en 1786 par un M. Jucker. Les autres ouvrages qui n'étaient que des retranchemens faits de murailles ou de parapets en terre, régulièrement tracés, avec un fossé profond en avant, étaient placés sur les bords de la rivière Huron à l'est de Sanduski, à environ six ou huit milles du lac Erié. En dehors des communications de ces deux retranchemens qui étaient à un mille l'un de l'autre, on voyait plusieurs élévations dans lesquelles notre guide indien nous dit que des centaines de Talligewis, que j'appellerai dorénavant, avec le colonel Gibson, Alligewis, étaient enterrés. M. Abraham Steiner qui était avec moi lorsque je les visitai, en a donné une description exacte qui a été publiée à Philadelphie en 1789 ou 1790, dans un ouvrage périodique dont je ne me rappelle pas le nom.

Lorsque les Lénapes arrivèrent sur les bords du Mississipi, ils envoyèrent un message aux Alligewis pour leur demander la permission de s'établir dans leur voisinage, ce qui leur fut refusé, mais ils obtinrent la permission de traverser leur pays et de chercher un établissement plus loin vers l'est. En conséquence, ils passèrent le Namœsi-Sipu, mais les Alligewis voyant qu'ils étaient si nombreux, et dans le fait ils étaient plusieurs mille, attaquèrent vigoureusement ceux qui avaient déjà passé le fleuve, les menaçant de les détruire tous s'ils persistaient à vouloir le traverser. Indignés de la perfidie de ces peuples et de ce qu'ils leur avaient tué un si grand nombre d'hommes, les Lénapes qui, d'ailleurs, n'étaient pas préparés au combat, tinrent conseil pour savoir s'ils devaient faire leur retraite le mieux qu'il leur serait possible, ou tenter le sort des armes et faire voir à l'ennemi qu'ils n'étaient pas des lâches, mais des hommes qui avaient trop de fierté pour se laisser chasser avant d'avoir essayé leurs forces et reconnu la supériorité de leurs ennemis. Les Mingoués qui, jusqu'alors, étaient restés simples spectateurs de ce qui se passait, offrirent aux Lénapes de se joindre à eux, à condition qu'après qu'ils auraient conquis le pays, ils auraient droit de le partager avec eux.

Leur proposition fut acceptée, et les deux nations prirent la résolution de vaincre ou de mourir.

Les Lénapes et les Mingoués, ayant ainsi réuni leurs forces, déclarèrent la guerre aux Alligewis, et il se livra de grandes batailles dans lesquelles il périt de part et d'autre beaucoup d'hommes. L'ennemi fortifia ses villes et éleva des retranchemens, principalement sur les grandes rivières et auprès des lacs, mais ils furent successivement attaqués et pris d'assaut par les alliés. Ceux-ci livrèrent une bataille dans laquelle il se fit un si grand carnage, que les morts furent enterrés dans de grands trous, ou mis en monceaux et recouverts de terre. La fureur de ces peuples était telle qu'ils ne se faisaient point de quartier, de manière que les Alligewis voyant enfin que leur destruction était inévitable s'ils persistaient dans leur opiniâtreté, abandonnèrent le pays aux vainqueurs, s'enfuirent en descendant le Mississipi et n'y sont plus revenus depuis.

La guerre faite à cette nation dura plusieurs années, et les Lénapes y perdirent un grand nombre de leurs guerriers, parce que les Mingoués se tenant toujours sur les derrières, les laissèrent exposés aux coups de l'ennemi. Enfin les conquérans partagèrent le pays entr'eux, les

Mingoués choisirent les terres situées sur les bords des grands lacs et des rivières qui y apportent leurs eaux, et les Lénapes prirent possession du pays au sud. Pendant très-long-temps, quelques-uns disent même plusieurs siècles, les deux nations vécurent paisiblement dans le voisinage l'une de l'autre, et s'accrurent beaucoup. Quelques-uns de leurs chasseurs et de leurs guerriers les plus entreprenans, traversèrent les montagnes, et rencontrèrent des rivières qui coulaient vers l'est; ils les suivirent jusqu'à la grande rivière de la baie (1), et de là à la baie elle-même que nous appelons Chésapeak. Comme ils poursuivaient leurs découvertes, tantôt par eau, tantôt par terre, quelquefois le long de la côte et sur le grand lac d'eau salée, comme ils appellent la mer, ils découvrirent une grande rivière appelée aujourd'hui sous le nom de Délaware; de là, encore plus à l'est, le pays de Scheyachbi, maintenant le nouveau Jersey, et enfin ils arrivèrent à une autre grande rivière, que nous appelons Hudson, ou rivière du nord. Charmés de ce qu'ils avaient vu, ils retournèrent après une

---

(1) Voulant dire la Susquehannah, qu'ils appellent la grande rivière de la baie, depuis cet endroit où la branche occidentale se jette dans la rivière principale.

longue absence, vers leur nation et lui firent part des découvertes qu'ils avaient faites. Ils dépeignirent le pays qu'ils avaient parcouru comme abondant en toute sorte de gibier et en fruits de toute espèce, dirent que les baies et les rivières étaient remplies de poissons, de tortues, etc., ainsi que de beaucoup d'oiseaux de mer, et qu'ils pouvaient jouir de tous ces avantages sans avoir d'ennemis à combattre. Les Lénapes regardèrent cette découverte comme un évènement extrêmement heureux, et ils conclurent que c'était le pays qui leur était destiné par le Grand-Esprit. Ils s'y rendirent, mais d'abord, par corps séparés, de manière à ne pas manquer de vivres pendant la route. Quelques corps ne partirent même qu'un an après. Enfin, ils s'établirent sur les quatre grandes rivières, la Délaware, l'Hudson, la Susquehannah et le Potomack, faisant de la Délaware, à laquelle ils donnèrent le nom de *Lenapéwihittuck* (1) (rivière des Lénapes), le centre de leurs nouvelles possessions. Ils disent, néanmoins, que toute leur nation ne vint pas

(1) Le mot *Hittuck*, dans la langue des Délawares, veut dire un arbre, mais lorsqu'il est combiné avec un autre mot, il veut dire un courant rapide; *Sipo* ou *Sipu* est le nom propre pour signifier une rivière.

s'établir dans ce pays, que beaucoup restèrent derrière pour porter secours à cette grande partie d'entr'eux qui n'avait pas traversé le Namœsi-Sipus; mais s'était retirée dans l'intérieur après avoir appris la manière dont ceux qui l'avaient passé avaient été reçus, croyant probablement qu'ils avaient tous péri.

Leur nation se trouva finalement divisée en trois corps distincts; la plus grande portion qu'ils supposent avoir fait une moitié du tout, vint s'établir sur les bords de l'Atlantique, et l'autre moitié fut divisée en deux, dont la portion la plus forte, à ce qu'ils croyent, resta au delà du Mississipi, et le reste en deçà du fleuve, où ils les avaient laissés lorsqu'ils émigrèrent.

Ceux des Délawares qui s'étaient établis sur les rives de l'Atlantique, se divisèrent en trois tribus, deux d'entr'elles distinguées par le nom de la *Tortue*, et du *Dindon*, mais dont la première se donnait le nom *d'Unâmis* et l'autre *d'Unalachtgo*, choisirent les terrains les plus près de la mer, entre la côte et les hautes montagnes. A mesure qu'ils se multiplièrent, ils étendirent leurs établissemens du Mohicanhittuck (rivière des Mohingans, que nous appelons Hudson ou rivière du Nord) jusqu'au delà du Potomack. Plusieurs familles préférèrent vivre isolées,

et se répandirent le long des bords des grandes et petites rivières où elles vécurent en corps séparés, dont chacun était commandé par un chef. Ces chefs étaient, néanmoins, surbordonnés de leur propre consentement (seule espèce de subordination que connaissent les Indiens), aux chefs principaux ou grand conseil de la nation, qu'ils informaient officiellement de tous les évènemens qui pouvaient concerner l'intérêt général. La troisième tribu, *les Loups*, appelée ordinairement *les Minsis* et par corruption les *Monseys*, avait préféré habiter plus avant dans les terres que les deux autres, et formait une espèce de boulevard qui les protégeait, et les mettait en état de surveiller les mouvemens hostiles que les Mingoués pourraient faire contr'elles. Les Minsis étaient regardés comme la branche la plus guerrière et plus active des Lénapes, leurs établissemens s'étendaient à l'est, depuis le Minisink (1), (endroit ainsi nommé d'après eux et où ils tenaientleur grand conseil) jusqu'au haut de l'Hudson, et à l'ouest ou au sud-ouest, bien au delà de la Susquehannah. On suppose qu'autrefois leurs

---

(1) Minisink, territoire autrefois habité par les Minsis, dans la partie du nord-est de la Pensylvanie sur la Délaware.

frontières étaient, au nord, les sources des deux grandes rivières, la Délaware et la Susquehannah, et au sud, cette chaîne de montagnes connues dans le nouveau Jersey sous le nom de *Muskanecun*, et en Pensylvanie, sous ceux de *Lehigh*, *Coghnewago*, *etc*. C'était entre ces limites qu'étaient leurs principaux établissemens, et dans l'année 1740, ils avaient encore une ville avec un grand verger de pêchers, joignant le terrain sur lequel *Nazareth* en Pensylvanie a été depuis bâti; un autre sur le *Lehigh*, branche occidentale de la Délaware, et d'autres au delà des montagnes Bleues, sans compter plusieurs petits établissemens dispersés çà et là.

De ces trois tribus, dont nous venons de parler, et qui formaient le corps de ces peuples que nous appelons Délawares, il en sortit par la suite des temps beaucoup d'autres qui, pour vivre plus à l'aise, choisirent des endroits éloignés où elles s'établirent, et s'étant beaucoup accrues, se donnèrent des noms, ou en reçurent des autres. Ils continuèrent de porter ces noms généralement pris d'après les plus simples objets ou quelque chose de frappant ou d'extraordinaire, même après qu'ils eurent perdu leur application, lorsqu'ils se transportèrent dans des lieux où ne se trouvait pas l'objet qui avait donné lieu

à ces dénominations. Ainsi, ils formèrent des tribus distinctes et séparées, sans cependant méconnaître leur origine, mais conservant toujours beaucoup d'affection pour la tribu mère, dont ils étaient fiers d'être appelés les petits-enfans.

La même chose eut lieu dans l'Est avec les Mahicannis ou Mohingans qui, par les mariages respectifs qu'ils avaient contractés, étaient devenus un corps; séparé mêlant ensemble deux langues dont ils formèrent un dialecte qui leur était propre, et voulant vivre à part, ils avaient traversé l'Hudson auquel ils donnèrent d'après eux le nom de Mohicanhittuck. Ils se répandirent dans tout le pays qui compose aujourd'hui les Etats de l'est, et donnèrent naissance à beaucoup d'autres tribus, qui prirent des noms distincts sans rompre avec la souche dont elles tiraient leur origine, et reconnaissant toujours les Lénapes pour leur grand-père. Enfin les Délawares jugèrent convenable d'étendre leur maison du conseil pour leurs petits-enfans les Mohingans, afin qu'ils pussent venir près de leur feu, c'est-à-dire, profiter de leurs avis et en même temps resserrer les liens de famille et former ensemble une seule et même ligue.

C'est aussi à-peu-près ce qui arriva à un corps

de Lénapes appelés *Nanticokes* qui, avec leurs familles, s'étaient retirés vers le sud, dans le Maryland et la Virginie. Leur grand-père, les Délawares, étendirent aussi leur maison du conseil jusqu'au Potomack, de la même manière et pour les mêmes motifs qui les avaient guidés envers les Mohingans.

Cependant les Mingoués qui s'étaient d'abord établis entre les grands lacs, avaient toujours eu soin de tenir prêts un grand nombre de canots dans la crainte que les Alligewis ne revinssent, et leur nombre s'étant augmenté, ils s'étaient, avec le temps, étendus bien plus loin et établis au dessous des lacs, sur les bords du fleuve Saint-Laurent, de manière qu'ils étaient devenus, du côté du nord, voisins des tribus des Lénapes.

Les Mingoués commencèrent alors à regarder ces mêmes tribus d'un œil jaloux, et craignant qu'elles ne finissent par les chasser du terrain qu'ils occupaient, pour prévenir à temps les malheurs qu'ils redoutaient, ils cherchèrent d'abord à susciter des troubles et à faire naître des querelles entre les Lénapes et les tribus éloignées, pour les exciter à se faire la guerre. A cet effet ils tuèrent clandestinement quelques hommes chez les uns et chez les autres, en ayant soin de faire accroire au parti offensé que telle nation ou

tribu était l'agresseur. Ayant réussi dans leurs desseins, ils s'introduisirent alors dans le pays des Lénapes et de leurs alliés, les surprirent fréquemment dans leurs camps de chasse, massacrèrent quelques-uns de leurs gens et s'enfuirent avec leur butin. Prévoyant, néanmoins, qu'ils ne pourraient continuer cette manœuvre sans être découverts, ils eurent recours à d'autres ruses, au moyen desquelles ils réussirent à mettre la désunion entre les tribus et les nations.

Comme les nations ou tribus ont chacune, sur leurs massues, une marque particulière, différente de celle des autres, et que, lorsqu'il se trouve une de ces armes auprès du corps d'une personne qui a été assassinée, on reconnaît de suite à quelle tribu ou nation appartient le meurtrier; les Mingoués ayant laissé une massue semblable à celles dont se servent les Lénapes dans le pays des Chérokees, où ils avaient, à dessein, tué un homme, les Chérokees en conclurent naturellement que le meurtre avait été commis par les Lénapes, et tombèrent sur eux à l'improviste, ce qui occasionna une guerre sanglante entre les deux nations. La fourberie des Mingoués ayant enfin été découverte, les Lénapes prirent la résolution d'en tirer une vengeance éclatante, et même de détruire entièrement cette

race de fourbes (1), reconnus pour anthropophages (2), qui tuaient des hommes afin de se re-

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. X.

(2) On trouve, dans le manuscrit du révérend C. Pyrlœus, p. 235, la note suivante, qui lui a été transmise par un des principaux chefs de la nation des Mohawks : « Les Cinq-Nations mangeaient autrefois de la » chair humaine, leurs guerriers ont dévoré tout un » détachement de soldats français ; ils disent *eto niocht* » *ochquari*, la chair humaine a le goût de celle de » l'ours. Ils disent aussi que les mains ne sont pas » bonnes à manger, qu'elles sont *yoz garat*, c'est-à- » dire, amères. »

D'anciens Canadiens français m'ont dit, il y a plusieurs années, qu'ils avaient souvent vu les Iroquois manger la chair de ceux qui avaient été tués dans les batailles ; que cela avait eu lieu également dans la guerre que se firent les Anglais et les Français en 1756, généralement connue sous le nom de guerre de sept ans.

A un traité fait à Philadelphie avec les Six-Nations, le 5 juillet 1742, aucun des *Senneccas* ne s'y trouva. On donna pour raison qu'il y avait une famine dans leur pays, et qu'un père avait été obligé de tuer deux de ses enfans pour empêcher le reste de sa famille de mourir de faim. *Voyez* l'*Histoire des Cinq-Nations*, par Colden, IIe partie, chap. LII. *Voyez* aussi les minutes de ce traité imprimé à Philadelphie, par B. Franklin, en 1743, p. 7, dans la collection des traités indiens qui se trouve dans la bibliothèque de la société philosophique américaine.

paître de leur chair, et qui, par conséquent, n'étaient pas regardés par eux comme une race pure, ou composée d'êtres raisonnables, mais comme des brutes qui n'avaient d'humain que la figure.

La guerre ayant été ouvertement déclarée aux Mingoués, elle fut poursuivie, avec vigueur jusqu'à ce que ceux-ci, s'étant enfin aperçus qu'ils étaient trop faibles pour tenir tête à un ennemi aussi puissant que les Lénapes, qui avaient une grande quantité d'alliés prêts à les joindre si cela était nécessaire, résolurent de former une confédération de toutes leurs tribus, dans laquelle elles s'engageraient toutes à faire cause commune et à combattre l'ennemi commun avec leurs forces réunies, et à ne pas se laisser battre séparément, ce qui finirait par entraîner leur destruction totale. Jusqu'à cette époque chaque tribu avait agi indépendamment des autres, et elles ne se sentaient pas en général disposées à se ranger sous une autorité suprême, qui pourrait mettre des bornes à leurs rapines; car alors une seule tribu, ou même quelques individus d'une tribu pourraient, en commettant la moindre hostilité, entraîner les plus paisibles d'entr'eux dans des guerres sanglantes, comme cela avait déjà eu lieu, particulièrement de la part des *Sen-*

neccas qui étaient les plus turbulens de tous; et quoique les Lénapes eussent dirigé leurs forces principalement contre les agresseurs, le corps de la nation en avait beaucoup souffert, et ils sentirent la nécessité de se soumettre à des règlemens qui pourraient les protéger (1).

Cette confédération eut lieu entre les quinzième et seizième siècles (2), et il s'ensuivit des guerres longues et cruelles, entre les Iroquois confédérés, les Délawares et leurs tribus, dans lesquelles les Lénapes prétendent avoir toujours

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. Ier.

(2) Le révérend C. Pyrlœus dit, dans son ouvrage manuscrit, p. 234 : « L'alliance ou confédération des Cinq » Nations s'effectua, d'après toutes les conjectures, un » âge (la longueur de la vie d'un homme), avant que » les Hollandais vinssent dans le pays. Ce fut un vieux » Mohawk, appelé *Thannawage*, qui, le premier, » proposa cette alliance. » Alors il donne les noms des chefs des Cinq-Nations qui s'assemblèrent à cette époque pour former cette alliance, savoir : *Toganawita*, pour les Mohawks; *Otaschechta*, pour les Oneidas; *Tatolarho*, pour les Onondagos; *Togahayou*, pour les Cayugas; *Ganiatario* et *Satagaruyes*, pour les deux villes des Sénécas, etc., et finit par dire : « le souvenir de ces noms devrait être perpétué à jamais, en » nommant, d'après eux, un homme de chacune de » ces nations. »

eu l'avantage. Tandis que ces guerres se poursuivaient avec vigueur, les Français débarquèrent en Canada, et les cinq nations ou tribus, alors confédérées, furent bientôt en guerre avec eux, ces derniers ne voulant pas permettre que les Français s'établissent dans le pays. Enfin les Iroquois se trouvant placés entre deux feux, et voyant qu'ils ne subjugueraient jamais les Lénapes par la force des armes, et qu'ils seraient contraints de se retirer avec leurs familles, des bords du fleuve Saint-Laurent dans l'intérieur du pays, où les Français pourraient difficilement les atteindre, imaginèrent un stratagême qui, s'il pouvait réussir, devait leur assurer la paix, non-seulement avec les Lénapes, mais encore avec toutes les tribus alliées avec eux; de manière qu'ils n'auraient plus que les Français à combattre.

Ce plan était profondément conçu, et devait priver les Lénapes et leurs alliés, non-seulement de leur pouvoir, mais encore de la réputation militaire qui les avait élevés au dessus de toutes les autres nations indiennes. Il s'agissait de leur persuader de s'abstenir de faire usage de leurs armes et de se placer comme médiateurs et arbitres entre leurs belliqueux voisins; enfin dans

le langage des Indiens, ils devaient consentir qu'on les fît *femmes* (1). Il est bon de savoir que, parmi ces nations, les guerres ne se terminent jamais que par l'intervention du sexe le plus faible. Les hommes, quelque fatigués qu'ils puissent être de combattre, craindraient d'être regardés comme des lâches, s'ils manifestaient le moindre désir pour la paix. Il ne convient point à un guerrier, disent-ils, de parler de paix à son ennemi, tandis qu'il tient en main l'arme destructive; il doit montrer jusqu'à la fin un courage déterminé, et paraître aussi porté à continuer le combat qu'au commencement des hostilités. Il ne convient pas non plus, ajoutent-ils, de supplier et de menacer en même temps; de tenir d'une main la ceinture de paix, et le Tomohawk (2) de l'autre. Les paroles des hommes ainsi que leurs actions doivent être d'une seule pièce, toutes bonnes ou toutes mauvaises, car c'est un maxime fixe chez eux, et qu'ils répètent dans toutes les occasions que le bien ne

---

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. X.

(2) Tomohawk, hache, casse-tête. Je me suis souvent servi de ce dernier mot comme étant plus généralement employé par les auteurs français qui ont écrit sur les sauvages d'Amérique. (*Note du traducteur.*)

peut exister avec le mal : ils pensent aussi qu'un traité auquel la force ou les menaces ont eu part, ne lie point ceux qui ont été obligés d'y consentir. Avec une pareille façon de penser, la guerre n'aurait jamais eu de fin parmi les Indiens que par l'entière destruction d'un des partis, si les femmes n'eussent, par de touchans discours, persuadé aux combattans d'enterrer le casse-tête et de faire la paix. Elles étaient très éloquentes dans de semblables occasions; elles déploraient avec beaucoup de sensibilité les pertes que les deux partis avaient éprouvées, leur représentant qu'il n'y avait peut-être aucun guerrier qui n'eût perdu ou un fils, ou un frère; elles peignaient les chagrins des veuves que la guerre avait faites, et des mères qui avaient perdu leurs enfans; elles avaient disaient-elles, supporté avec patience les douleurs de l'enfantement, et les anxiétés qui accompagnaient le développement des enfans depuis leur naissance jusqu'à leur virilité; mais après toutes ces épreuves, combien il était cruel pour elles, de voir ces jeunes gens qu'elles avaient élevés avec tant de soins devenir les victimes des fureurs de la guerre, et la proie d'un ennemi sans pitié; massacres sur les champs de bataille, ou mis à mort comme prisonniers au milieu des plus horribles tortures.

A la seule idée de pareilles scènes elles maudissaient leur existence et frissonnaient de crainte de devenir mères. Alors elles conjuraient les guerriers par tout ce qu'ils avaient de plus cher d'avoir pitié des souffrances de leurs femmes et de leurs malheureux enfans ; de porter encore une fois leurs regards vers leurs cabanes, leurs familles et leurs amis ; de se pardonner mutuellement leurs torts, de déposer leurs armes meurtrières, et de fumer ensemble la pipe de paix et d'amitié. Elles leur disaient encore, qu'ils avaient des deux côtés donné des preuves suffisantes de leur courage, que les deux nations étaient également braves et fières, et qu'il fallait qu'ils embrassassent comme amis ceux qu'ils avaient appris à estimer et à respecter comme ennemis. De semblables discours réussissaient ordinairement, et les femmes par cette fonction honorable de pacificateurs, se trouvaient placées dans une situation qui ne manquait pas de dignité. Ce ne serait donc pas une honte, mais au contraire un honneur pour une nation puissante qu'on ne saurait soupçonner de manquer de force ni de courage, de remplir cette même fonction qui la mettrait à même de maintenir une paix générale et de sauver la race indienne d'une entière destruction.

Tels furent les argumens que les perfides Mingoués employèrent avec les Lénapes, pour les faire tomber dans le piége qu'ils leur avaient préparé. Ils avaient, dirent-ils, profondément réfléchi sur la situation critique dans laquelle ils étaient placés, il ne leur restait aucune ressource, à moins que quelque nation magnanime ne voulût remplir le rôle et prendre la place de la femme. Ce rôle ne pourrait pas être donné à une tribu faible ou méprisable, aucun n'y consentirait; mais les Lénapes et leurs alliés acquerraient par-là une grande influence, et inspireraient le respect. Comme hommes ils avaient été craints, comme femmes, ils seraient respectés et honorés, personne ne serait assez hardi ni assez lâche pour les attaquer et les insulter. Comme femmes, ils auraient le droit de s'interposer dans les querelles de toutes les autres nations, et d'arrêter ou d'empêcher l'effusion du sang indien; ils les suppliaient donc d'accepter le rôle de femmes, de déposer leurs armes et tous les attribus des guerriers, de s'adonner à l'agriculture et aux autres occupations paisibles, et de maintenir par ce moyen la paix parmi les nations indiennes.

Les Lénapes, malheureusement pour eux, prêtèrent l'oreille aux discours de leurs ennemis.

Ils savaient qu'il n'était que trop certain que les nations indiennes excitées par leurs passions effrénées, et par leurs voisins les Européens, étaient prêtes à s'entre-détruire. Ils croyaient que les Mingoués étaient de bonne foi, et que leur proposition n'avait d'autre but que de préserver la race indienne d'une destruction totale; ils consentirent donc à la proposition, et voulurent bien devenir *femmes*. Ce consentement fut reçu avec beaucoup de joie, on prépara une fête pour confirmer et proclamer le nouvel ordre de choses; les Délawares furent installés dans leurs nouvelles fonctions avec les cérémonies convenables et dont Loskiel a donné une description (1). On prononça des discours éloquens accompagnés, suivant l'usage, de *Wampum* (2). La grande ceinture de paix, la chaîne d'amitié, suivant l'expression figurée des Indiens, fut placée sur les épaules du nouveau médiateur, dont un bout, dit-on, devait être tenu par toutes les nations indiennes, et l'autre par les Européens.

---

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. X.

(2) *Wampum*. Ce sont de petits tuyaux creux faits de coquillages marins, que les sauvages enfilent en guise de perles, et dont ils font des bracelets et des ceinturons.

Les Lénapes disent que les Hollandais furent présens à cette cérémonie, et qu'ils eurent beaucoup de part à cette intrigue.

De vieux Mohingans instruits, dont les aïeux avaient habité le pays de l'est à la rivière du Nord, ont raconté cette transaction de la manière suivante. Leur grand-père (les Lénapes), et les nations ou tribus qui en descendaient, étaient tellement unis que lorsqu'un d'eux était attaqué, ils se ralliaient tous et faisaient cause commune; que la grande maison du conseil de tous ceux qui étaient du même sang et unis par cette espèce d'alliance tacite, s'étendait depuis la tête des eaux de la marée, bien au-dessus de l'endroit où Gaaschtinick (Albany), a été bâti depuis, jusqu'au Potomack; qu'à chaque extrémité de cette maison il y avait une porte pour faire entrer chaque tribu; qu'il n'existait aucune parenté entre les Mingoués et ceux qui avaient accès dans cette maison, et qu'ils étaient regardés comme étrangers; que les Lénapes avec les Mohingans et toutes les tribus alliées étaient sur le point d'anéantir les Cinq-Nations, lorsqu'elles réclamèrent l'assistance des Hollandais, qui formaient alors un établissement près de Gaaschtinick, pour les aider à faire la paix avec les Lénapes; qu'en conséquence, ces nouveaux venus

invitèrent les Lénapes et les Mohingans à un grand conseil dans un endroit situé à quelque distance de celui où est maintenant bâtie la ville d'Albany, et que les blancs ont depuis nommé Nordman's-Kill; qu'enfin lorsque par leurs prières, et leurs beaux discours, ils eurent réussi à engager les Lénapes à déposer le casse-tête, ils enterrèrent cette arme à Gaaschtinick, et dirent qu'ils bâtiraient une église sur l'endroit où il avait été mis, de manière à ce qu'on ne pût l'ôter sans enlever tout l'édifice, et qu'ils se vengeraient de n'importe quelle nation qui oserait le tenter; qu'ayant réussi à ôter l'arme meurtrière des mains des Lénapes, la cérémonie de les installer *femmes*, pour en faire des médiateurs, eut lieu, et qu'alors les Mingoués déclarèrent qu'ils reconnaîtraient désormais les Lénapes pour *cousins*, et qu'ils appelleraient les Mohingans leurs *neveux*.

Les Mohingans disent en outre, que ce fut la crainte qui engagea les Hollandais à aider les Cinq-Nations à obtenir la paix, parce que des corps considérables de guerriers passant et repassant dans l'endroit où ils formaient alors un établissement, ils n'auraient pu éviter d'être interrompus dans leur entreprise, peut-être, même molestés, s'ils n'avaient pas été détruits par quelques-uns de ces partis armés; d'autant plus

que la guerre qu'ils faisaient à cette époque était cruelle, et qu'ils n'accordaient point de quartier ; qu'en travaillant à amener cette paix, les blancs avaient fait pour les Mingoués ce qu'aucune autre nation n'aurait pu faire, et qu'ils avaient établi les bases de la grandeur future de leurs amis les Iroquois, d'autant plus que les Anglais suivirent la même politique lorsqu'ils s'emparèrent de ce pays.

Le révérend M. Pyrlœus, après avoir fixé autant que possible l'époque où les Cinq-Nations se confédérèrent, dit : « suivant ce qui m'a été » rapporté par un respectable Indien appelé » *Sgnarady*, son grand-père avait été un des » députés envoyés pour assister au traité fait » avec les Iroquois. Ils s'assemblèrent à un en- » droit nommé depuis Norman's-Kill, à envi- » ron quatre milles au dessus de celui où a été » ensuite bâtie la ville d'Albany, et c'est là que » fut conclu ce traité d'amitié auquel les Mo- » hauks mirent le plus d'activité. »

Il paraît évidemment prouvé d'après les trois relations données par les Lénapes, les Mohingans et les Mohauks, rapportées par M. Pyrlœus, que les Européens étaient déjà dans ce pays lorsqu'on persuada aux Lénapes de remplir le rôle de la femme, que les Hollandais eurent

part à ce complot, et que s'ils n'en furent pas les auteurs, au moins ils le conseillèrent. Ce furent eux qui assemblèrent le grand conseil près d'Albany, où on enterra profondément le casse-tête, et c'est de la vengeance des Hollandais que l'on menaça la nation qui oserait le reprendre. La ceinture de paix fut placée sur les épaules des malheureux Délawares, un bout soutenu par les Cinq-Nations et l'autre par les Européens. Toutes ces circonstances indiquent si clairement l'intrigue des Européens, qu'il est impossible de n'en pas conclure que les blancs adoptèrent ce moyen pour neutraliser le pouvoir des Délawares et de leurs amis qu'ils craignaient, et donner de la force aux Iroquois avec lesquels ils s'étaient alliés.

Les Iroquois prétendent au contraire que ces machinations n'ont jamais eu lieu, qu'ils ont conquis les Délawares les armes à la main, et les ont forcés de devenir femmes, ou, en d'autres mots, qu'ils les ont obligés de se soumettre à la plus grande humiliation à laquelle puisse être réduit un peuple guerrier et courageux, humiliation qui ne devait pas être de courte durée, comme celle qu'éprouvèrent les Romains lorsqu'ils furent forcés par les Samnites de passer sous les fourches Caudines; mais qui devenait

une honte éternelle, et devait durer autant que leur existence comme nation. Si ce récit était vrai, les Lénapes et leurs alliés qui, ainsi que toutes les autres nations indiennes, ne se considèrent point comme liés par les traités dictés par la violence, ne se seraient soumis à celui-ci que jusqu'à ce qu'ils eussent pu rassembler leurs forces et tomber sur leurs ennemis; ils auraient fait long-temps avant 1755, ce qu'ils firent à cette époque, c'est-à-dire qu'ils se seraient rangés du côté des Français contre les Iroquois et les Anglais, et n'auraient pas attendu patiemment plus d'un siècle, à se venger d'un si sanglant outrage. Leur nombre reconnu pour avoir été supérieur à celui de leur ennemi, et la vaste étendue de territoire qu'ils possédaient, leur donnaient d'amples moyens d'agir d'une manière hostile s'ils l'avaient voulu. Au contraire, ils vécurent en paix avec les Iroquois et les Européens leurs alliés, jusqu'au moment où s'alluma cette guerre qui fit perdre aux Français les vastes provinces qu'ils possédaient sur le continent américain.

Mais comment pourrait-on croire que les Iroquois ont conquis les Délawares et leurs alliés, et les ont forcés à devenir femmes, quand il n'existe chez eux aucune tradition des

particularités de cet évènement? Ni M. Pyrlœus, ni M. Zeisberger qui ont long-temps vécu au milieu des Cinq-Nations, qui parlaient et entendaient fort bien leurs langues, n'ont pu obtenir d'eux aucun détail relatif à cette conquête supposée; ils n'ont jamais pu dire comment elle s'était effectuée, si c'était après une bataille décisive, ou à la suite de plusieurs engagemens; quand et dans quels endroits ces engagemens ou au moins la dernière bataille avaient eu lieu; quelles étaient les nations ou tribus qui y avaient pris part, les noms des principaux chefs, et combien d'hommes étaient restés sur les champs de bataille, et beaucoup d'autres faits qui auraient pu prouver la vérité de leur assertion. Le manque absolu de pareils détails me paraît déposer contr'eux de la manière la plus forte, et donner du poids à tout ce que leurs ennemis rapportent de cette transaction.

Les Délawares pensent que le plan des Cinq-Nations, quoique profondément conçu et calculé principalement pour les humilier, n'aurait servi qu'à augmenter leur population, si les Européens n'étaient pas venus ensuite en si grand nombre dans le pays, et ne s'étaient pas multipliés aussi rapidement; car leur position neutre aurait favorisé leur accroissement, tandis que les autres na-

tions indiennes auraient été beaucoup réduites par les guerres dans lesquelles elles se trouvaient continuellement engagées. Malheureusement pour eux, il arriva que les Européens envahirent successivement le pays qu'ils occupaient, et qui forme maintenant ce que nous appelons les États du milieu; et à mesure qu'ils s'avançaient des bords de l'Atlantique, dans l'intérieur, ils chassaient devant eux les Lénapes et s'emparaient de leur pays. Les Iroquois au contraire qui habitaient les contrées voisines du Canada, entre les Français et les Anglais qui se faisaient la guerre, avaient, il est vrai, un ennemi dans les Français, mais ils étaient fortement protégés par les Anglais qui étaient les plus nombreux et qui les regardaient comme une barrière placée entr'eux et leurs ennemis. Cette circonstance leur fut favorable, et ils purent ainsi s'accroître et devenir puissans; tandis que les Lénapes n'ayant pas d'autres amis que les Français qui étaient à une grande distance d'eux, furent entièrement à la merci des Anglais leurs voisins qui, s'avançant rapidement dans leur pays, les dispersèrent successivement. D'autres causes s'étant jointes à celle-ci, cette malheureuse nation se trouva presqu'anéantie; mais la principale fut attribuée à la conduite que les Cinq-Nations tinrent à son égard.

Avant qu'une nation aussi nombreuse et aussi puissante que celle des Lénapes eût, par la plus étrange des métamorphoses, été transformée en une bande de femmes sans défense, les Iroquois n'avaient jamais pu obtenir la permission de les visiter lors même qu'ils étaient en paix avec eux. Toutes les fois qu'un Mingoué paraissait dans leur pays, il était poursuivi comme une bête féroce, et chacun avait le droit de le tuer, mais depuis ce malheureux traité, la *femme* ne pouvait pas, d'après ses engagemens, et le rôle qu'elle remplissait, faire usage d'armes meurtrières, et elle s'était engagée à n'exercer aucune violence sur l'espèce humaine. Ses ennemis ne trouvèrent donc aucune difficulté à parcourir, sous différens motifs, leur pays et celui de leurs alliés; ils laissèrent çà et là quelques-uns de leurs gens qui y restèrent tant qu'ils voulurent, sous le prétexte, disaient-ils, d'entretenir l'amitié et de les aider à maintenir la paix générale. Mais tandis qu'ils trompaient les Lénapes par un langage flatteur, ils concertaient les moyens de troubler leur repos en leur suscitant des difficultés avec les nations voisines. Parmi plusieurs exemples d'une pareille conduite, j'en citerai seulement un. Ils envoyèrent un jour quelques-uns de leurs gens

dans le pays des Chérokées, avec des ordres secrets d'y massacrer un homme de cette nation, et de laisser auprès du mort une massue absolument semblable à celles dont se servaient les Lénapes. Il faut savoir qu'une massue laissée chez une nation ou tribu indienne, est regardée par elle comme un défi formel, ou une déclaration de guerre. Les Chérokées trompés par les apparences, et croyant que le meurtre avait été commis par leur grand-père les Lénapes, rassemblèrent un parti considérable de guerriers, pour aller faire une irruption dans leur pays et se venger. Cependant les Iroquois envoyèrent un messager aux Lénapes pour les informer de l'approche d'un ennemi qui, d'après le rapport de leurs chasseurs, s'avançait vers eux, et pour leur conseiller d'envoyer de suite un certain nombre de leurs gens à un endroit désigné, où ils rencontreraient un corps considérable des Cinq-Nations qui se placeraient en avant, et combattraient pour eux, de manière qu'ils pourraient se contenter d'être simples spectateurs de la bravoure avec laquelle ils les défendraient. Les Lénapes qui n'étaient pas préparés à faire tête à un ennemi puissant, assemblèrent à la hâte quelques-uns de leurs guerriers et arrivèrent au rendez-vous où ils eurent la mortifi-

cation de ne trouver aucun de leurs prétendus protecteurs. L'ennemi cependant les joignit bientôt; les Lénapes se défendirent avec beaucoup de courage, mais ils furent accablés par le nombre et défaits avec une perte considérable. Alors les Iroquois parurent, et au lieu d'attaquer et de poursuivre les Chérokées, ils reprochèrent aux Délawares leur témérité d'avoir osé, étant *femmes*, marcher les premiers pour attaquer des *hommes*. Ils leur dirent que les Cinq-Nations étant leurs supérieurs, ils auraient dû les attendre avant d'attaquer les Chérokées; qu'étant leurs protecteurs, ils auraient combattu ces derniers et les auraient défaits, mais que puisqu'ils avaient jugé à propos d'agir par eux-mêmes, ils avaient reçu le juste châtiment dû à leur présomption.

Ce fut ainsi que les Cinq-Nations récompensèrent la bonne-foi des Lénapes qui, pendant long-temps, ne soupçonnèrent même pas leur fourberie; mais à la fin ils la découvrirent et apprirent que pendant le dernier engagement beaucoup d'Iroquois s'étaient placés dans les rangs ennemis. Ils se déterminèrent alors à rassembler toutes leurs forces et à anéantir, par un grand effort, cette nation perfide. Ils auraient pu, disent-ils, le faire aisément, parce qu'à cette

époque, ils étaient aussi nombreux que le sont les sauterelles dans certaines saisons, et auraient détruit leurs ennemis comme ces insectes détruisent les fruits de la terre; tandis qu'ils dépeignent les Mingoués comme un ramas de grenouilles qui croassent dans un marais et font grand bruit lorsque tout est tranquille, mais qui, à l'approche du danger, même au bruit que fait une feuille en tombant, plongent dans l'eau et se taisent.

Mais leur attention fut bientôt détournée par d'autres objets : les blancs débarquaient encore en grand nombre sur leurs côtes dans l'est et le sud, et ils ne pensèrent plus qu'au spectacle qui se présentait à leurs yeux. Dans leur étonnement ils délibéraient entr'eux sur ce qu'ils feraient. Les Cinq-Nations, qui habitaient des lieux où le danger ne pouvait les atteindre, vinrent néanmoins, mais ne songeant qu'à leurs intérêts; d'un côté, ils excitaient les autres nations à fondre sur les nouveaux venus, ou à les chasser de leurs rivages, ce qui occasionna d'inutiles combats auxquels ils ne parurent point participer; de l'autre, ils s'insinuaient dans les bonnes grâces de ces étrangers puissans, montrant pour eux la plus grande amitié et leur persuadant qu'ils étaient la plus considérable des nations indiennes,

que toutes les autres leur étaient subordonnées et qu'ils châtieraient celles qui oseraient troubler leur tranquillité.

Guillaume Penn arriva avec une nombreuse suite de ses pacifiques sectateurs. Jamais les Délawares n'oublieront leur frère aîné Miquon, car c'est le nom que leur affection et leur respect pour sa personne leur inspirèrent. Du moment où il eut débarqué dans leur pays, il s'établit entr'eux et lui une amitié qui devait durer tant que luirait le soleil et que l'eau coulerait dans les rivières, et elle aurait sans doute duré jusqu'à la fin des siècles, si leur bon frère avait toujours demeuré parmi eux. Mais ils disent que, dans son absence, le pouvoir fut confié à des hommes méchans qui, non-contens des terres qui leur avait été données, trouvèrent moyen de s'emparer de toutes celles qui leur convenaient; et lorsque les Lénapes cherchèrent les amis de leur frère Miquon pour leur adresser leurs justes plaintes et en obtenir justice, ils ne purent les découvrir et eurent le chagrin de voir qu'on mettait en avant les Mingoués leurs plus cruels ennemis, afin de leur fermer la bouche et de les forcer à se soumettre aux injustices qu'on avait exercées contr'eux.

Ils ne peuvent concevoir comment les Anglais

ont pu devenir les ennemis d'une nation qui les avait reçus et accueillis à bras ouverts, qui leur avait permis de s'établir en paix dans son pays sans craindre d'y être troublés ; qui avait pris plaisir à prévenir leurs besoins (1), et qui se trouvait heureuse de fumer avec eux la pipe d'amitié

---

(1) M. Proud, dans son *Histoire de la Pensylvanie*, raconte que peu de temps après que le gouvernement de Guillaume Penn fut établi, les Indiens avaient coutume de fournir à la famille d'un sieur Jean Chapman, dont les descendans résident encore dans le comté de Buck, toutes sortes de provisions, et cite un exemple touchant de leurs soins pour cette famille. Abraham et Jean Chapman, frères jumeaux, âgés de neuf à dix ans, étant sortis un soir pour chercher leur bétail, rencontrèrent, dans la forêt, un Indien qui les engagea à s'en retourner s'ils ne voulaient se perdre. Ils suivirent son conseil, mais la nuit était déjà venue avant qu'ils fussent arrivés chez eux, ils y trouvèrent l'Indien, que la crainte qu'il ne leur fût arrivé quelqu'accident, avait décidé à s'y rendre. Une autre fois, le père et la mère de ces enfans ayant été à l'assemblée annuelle qui se tenait à Philadelphie, les Indiens venaient, tous les jours, voir si la jeune famille ne manquait de rien et si tout se passait dans l'ordre. Telle était, dit l'historien, la manière dont les Aborigènes se conduisaient envers les Anglais, dans les premiers temps de leur débarquement.

Histoire de Proud, vol. 1, p. 223 et 224.

autour du même feu. Comment ont-ils pu la voir insultée par une autre nation vile et perfide, et même se joindre à cette nation pour l'avilir encore davantage? Car, disent les Lénapes, la grande prépondérance qu'ont enfin obtenue les Iroquois, vient de la protection que les Anglais leur ont accordée. Ils se plaignent également de ce qu'ils ont sanctionné leur insolence en leur faisant employer leur autorité comme hommes, pour ramener ces femmes (les Lénapes) à la raison; qu'ils furent même insultés et traités de la manière la plus avilissante dans les traités où les Anglais étaient partie, et particulièrement dans celui qui eut lieu à Easton en juillet et novembre 1756, où les Six-Nations furent publiquement chargées de forcer les Délawares à abandonner les terres qu'on avait prises sur eux. Ils n'auraient certainement pas pris parti pour les Français dans la mémorable guerre de 1756, sans ces outrages réitérés, et s'ils n'y avaient pas été entraînés par les perfides Iroquois qui, à cette époque, leur apportèrent la ceinture de guerre et un rouleau de tabac en leur disant: « Ressouvenez-vous que les Anglais vous » ont enlevé par la force une grande partie de » vos terres; votre cause est juste, en consé- » quence, fumez de ce tabac et levez-vous: joi-

» gnez ainsi que nous nos pères les Français et
» tirez une juste vengeance de vos ennemis.
» Vous êtes des femmes, il est vrai, mais nous
» raccourcirons vos jupons, et, quoique vous
» paraissiez femmes par vos habillemens, vous
» convaincrez néanmoins vos ennemis par votre
» conduite et par votre langage que vous êtes
» déterminés à ne pas vous soumettre lâchement
» aux outrages et aux injustices qu'ils vous font
» journellement éprouver. »

Cédant à ces sollicitations, les Délawares et leurs alliés prirent parti pour les Français contre les Anglais et commirent beaucoup d'hostilités auxquelles les Iroquois ne prirent aucune part. Sir William Jonhson engagea ces derniers à se servir de leur ascendant pour persuader aux Délawares de déposer le casse-tête; mais au lieu de faire ce qui leur avait été recommandé, au lieu de se conformer à l'ancienne coutume des nations indiennes, qui était simplement de retirer le casse-tête des mains de ceux à qui il avait été donné, ils tombèrent à l'improviste sur les malheureux Lénapes, tuèrent leurs bestiaux, et détruisirent la ville qu'ils avaient sur la Susquehannah, et leur ayant fait beaucoup de prisonniers, ils les amenèrent à sir William Jonhson qui les fit renfermer et mettre aux fers. Les Dé-

lawares disent qu'ils n'oublieront ni ne pardonneront jamais cette atroce perfidie.

Ainsi les Lénapes, dont les principaux établissemens étaient alors sur la frontière de la Pensylvanie, prirent parti pour les Français et se battirent contre les Anglais pendant toute la guerre de 1756. L'animosité que les hostilités mutuelles engendrèrent entr'eux et les colons, jointe à quelqu'autre cause, occasionna, sans doute, le massacre des Indiens *Conestogos*, qui eut lieu à la fin de cette guerre en 1763, et qui est rapporté d'une manière si touchante par Loskiel, p. Ire, chap XIV et XV.

La guerre de la révolution mit fin au pouvoir excessif des Iroquois. Ils étaient encore, à la vérité, soutenus par le gouvernement anglais, mais les Americains étaient les plus forts et par conséquent contr'eux. Ils cherchèrent néanmoins à persuader aux autres nations de faire cause commune avec eux, mais ils furent trompés dans leurs espérances. A une conférence tenue à Pittsburg en 1776, pour délibérer sur le parti qu'il convenait aux Indiens de prendre dans la querelle qui s'était élevée entre le Roi d'Angleterre et ses sujets d'Amérique, le capitaine *Blancs-yeux*, guerrier lénape très-sage et très-courageux, déclara hardiment à un corps d'élite des Séné-

cas, que les Indiens ne se joindraient jamais à aucune nation ou gouvernement pour détruire un peuple né sur le même sol qu'eux ; que les Américains étaient ses amis et ses frères, et qu'aucune nation ne lui prescrirait jamais le parti qu'il devait prendre dans la guerre actuelle. Anticipant la mesure prise l'année suivante par le congrès américain, il se déclara (1), au nom de sa nation, libre et indépendant des Iroquois. Ils avaient prétendu qu'ils l'avaient vaincu, qu'ils avaient fait de lui une femme et l'avaient habillé en femme ; mais que maintenant il était redevenu homme, qu'il paraissait devant eux comme homme, et qu'avec les armes et la force d'un homme, il appuierait ses droits sur tout le pays de là bas (indiquant avec son doigt les terres situées à l'ouest de la rivière Allegheny), car il lui appartenait, et non aux Six-Nations qui prétendaient faussement l'avoir acquis par droit de conquête.

Les Lénapes soutinrent bravement leur indépendance en se joignant en 1778 et 1779 aux

---

(1) Les chefs indiens, dans leurs discours publics, parlent toujours pour leur nation au singulier et à la première personne ; se considérant en quelque sorte comme ses représentans.

troupes du colonel Brodhead qui allait combattre les Sénécas. S'ils ne firent pas dans cette guerre tout ce qu'on pouvait attendre d'eux, et s'ils ne se vengèrent qu'en partie, la cause en doit être attribuée au malheur qu'ils eurent de perdre leur brave chef, le capitaine Blancs-yeux qui mourut de la petite vérole à Pittsburg, je crois, dans l'année 1780. Il était chrétien dans le fond du cœur, mais la mort l'empêcha de faire une profession publique de notre sainte religion, quoiqu'il soit bien connu qu'il avait persuadé à beaucoup d'Indiens d'embrasser le christianisme (1).

Quoique que les Lénapes eussent agi pour leur propre compte dans la guerre de 1756, et positivement déclaré leur indépendance au commencement de celle de la révolution, les Six-Nations persistaient, néanmoins, dans leurs prétentions, et affectaient de les regarder comme *femmes*. Voyant pourtant que cette vieille prétention n'était plus reconnue et qu'il serait inutile d'insister plus long-temps, ils vinrent d'eux-mêmes déclarer formellement, à peu près à l'époque du traité fait avec le général Waine, que les Lé-

(1) *Loskiel*, IIe partie, chap. VIII.

napes et leurs alliés n'étaient plus des *femmes*, mais des *hommes*.

Les Délawares et les Mohingans s'accordent à dire que la conduite des Iroquois a toujours été marquée au coin de la plus noire perfidie, depuis le fatal traité par lequel on leur persuada de s'assimiler aux femmes, et même depuis la première arrivée des Européens dans le pays. Ce peuple, selon eux, avait l'habitude de commettre secrètement des déprédations chez les nations voisines, dans l'intention d'exciter des guerres entr'elles; ils massacraient également les colons dispersés sur les frontières, depuis la Virginie jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, et accusaient les autres tribus voisines de ces meurtres; alors ils se chargeaient du rôle de négociateurs, et obtenaient une paix qui tournait toujours au détriment de la nation qu'ils avaient outragée. Ils vendaient aux Anglais les terres des autres nations, et en recevaient le prix, prétendant à un droit de souveraineté sur tout le territoire, et c'est ainsi, disent les Lénapes, qu'ils *conquéraient les nations*.

CHAPITRE II.

Récit que font les Indiens de la première arrivée des Hollandais, dans l'île de New-Yorck.

Les Lénapes prétendent à l'honneur d'avoir reçu et accueilli les Européens à leur première arrivée dans le pays situé entre la Nouvelle Angleterre et la Virginie. Il est probable cependant que les Mohingans qui habitaient alors sur les rives de l'Hudson, eurent part à cet acte d'hospitalité. La relation que j'en vais donner a été écrite, il y a déjà plusieurs années, sous la dictée d'un indien Délaware, très-intelligent, et elle peut être regardée comme un récit exact de la tradition qui existe parmi eux de ce merveilleux évènement. Je tâcherai de me rapprocher, autant que possible, du langage dans lequel il le raconte.

Il y avait déjà très-long-temps, et avant qu'on eût encore vu dans ce pays des hommes à peau blanche, que quelques Indiens qui étaient allés à la pêche dans un endroit où la

mer s'élargit, aperçurent à une grande distance quelque chose de très-grand et d'une forme extraordinaire qui flottait sur l'eau. Ces indiens revinrent de suite au rivage, firent part à leurs compatriotes de ce qu'ils avaient vu, et les pressèrent de retourner avec eux pour tâcher de deviner ce que ce pouvait être. Plusieurs s'y rendirent et virent avec étonnement le phénomène qui se présentait à leurs yeux, mais ils ne purent s'accorder sur cet objet, quelques-uns croyant que c'était un poisson ou quelqu'animal d'une grosseur extraordinaire, et d'autres une grosse maison qui flottait sur la mer. Enfin ils conclurent que cette nouvelle merveille se dirigeait sur la terre, et que ce devait être un animal ou quelque chose d'animé, et qu'il convenait d'en informer tous les Indiens des îles habitées, afin qu'ils se tinssent sur leurs gardes. En conséquence, ils dépêchèrent un certain nombre de coureurs et d'autres hommes avec des canots, pour avertir tous les chefs, afin qu'ils pussent réunir leurs guerriers et les envoyer de suite. Ils accoururent en grand nombre, et ayant vu l'étrange phénomène qui s'avançait vers l'entrée de la rivière, ou de la baie, déclarèrent que c'était une énorme maison dans laquelle se trouvait le *Grand-Manitto* (le Grand-Esprit ou Etre

suprême), et que probablement il venait les visiter. Les chefs étaient dans ce moment, assemblés à l'île d'Yorck et délibéraient sur la manière dont ils recevraient leur Manitto à son arrivée. On prit toutes les mesures pour se procurer une grande quantité de viande pour le sacrifice, et les femmes reçurent l'ordre de préparer les meilleurs alimens. On examina et on remit en ordre les idoles ou images; on pensa qu'une grande danse serait non-seulement agréable au Grand-Esprit, mais qu'en y joignant un sacrifice, cela contribuerait à l'appaiser s'il était courroucé contr'eux. On ordonna aux devins de travailler à trouver ce que présageait ce phénomène, et quel pourrait en être le résultat. C'est à eux, aux chefs et aux sages des différentes nations que les hommes, les femmes et les enfans s'adressent pour obtenir des conseils et une sûre protection. Agités par la crainte et par l'espérance, ils ne savent plus que faire. Cependant ils se mettent à danser dans la plus grande confusion. Pendant qu'ils sont ainsi occupés, de nouveaux coureurs arrivent et déclarent que ce qu'on a vu n'est autre chose qu'une immense maison de différentes couleurs et remplie de créatures vivantes. Cette nouvelle les confirme de plus en plus dans l'idée que c'est le grand Manitto qui leur

apporte du gibier d'une espèce différente de celui qu'il leur avait déjà donné; mais d'autres coureurs arrivant bientôt après, affirment positivement que c'est une maison pleine d'hommes d'une couleur tout-à-fait différente de celle des Indiens, et habillés tout autrement qu'eux; qu'il y en a un vêtu de rouge et qui doit être le grand Manitto. Ils sont hêlés par le bâtiment dans une langue qu'ils n'entendent pas, néanmoins ils y répondent par des cris ou plutôt des hurlemens à la manière du pays. Plusieurs pensent qu'il faut se retirer dans les forêts, mais d'autres les engagent à rester en leur représentant que ce serait offenser celui qui vient les visiter, qu'il pourrait les découvrir et ensuite les détruire. La maison, quelques-uns disent le grand canot, s'arrête enfin et un canot beaucoup plus petit, contenant l'homme habillé de rouge et quelques-autres abordent au rivage pendant que d'autres restent au canot pour le garder. Les chefs et les sages assemblés en conseil, se forment en un grand cercle, et c'est vers ce cercle que s'approche l'homme vêtu de rouge suivi de deux autres personnes. Il les salue d'un air amical; les Indiens lui rendent son salut à leur manière. Leur admiration est à son comble; les vêtemens, les manières, tout l'extérieur enfin de ces étrangers

est pour eux un sujet d'étonnement, mais celui qui a un habit rouge tout brillant d'or, les frappe davantage, et ils ne savent qu'en penser. Ce doit être incontestablement le grand Manitto; mais pourquoi a-t-il la peau blanche? Cependant un de ses domestiques apporte un large *Hackhack* (1), d'où une liqueur inconnue est versée dans une petite coupe et présentée au Manitto supposé. Il la boit, fait de nouveau remplir le vase et le passe au chef placé le plus près de lui. Celui-ci le reçoit, mais il ne fait que sentir ce qu'il contient et le remet au chef qui le suit; la coupe fait ainsi le tour du cercle sans qu'aucun en ait goûté, et elle va être remise au Manitto vêtu de rouge, lorsqu'un des Indiens, brave et vaillant guerrier, se lève tout-à-coup et harangue l'assemblée sur l'inconvenance qu'il y aurait de la rendre sans la vider. Elle leur a été présentée, leur dit-il, par le Manitto pour qu'ils bussent comme lui-même l'avait fait; suivre son exemple serait faire une chose agréable à ses yeux, mais lui rendre ce qu'il leur avait donné, exciterait sa colère et attirerait

---

(1) Hackhack veut proprement dire une gourde, mais depuis que ces peuples ont vu des bouteilles et des flacons, ils leur ont donné le même nom.

sur eux sa vengeance; et puisque personne ne voulait le faire, comme il était persuadé que le bonheur de la nation en dépendait, il allait se dévouer quel que pût en être le résultat, car il valait mieux qu'un seul homme pérît que toute une nation. Alors il prend le vase et après avoir dit adieu à toute l'assemblée d'une manière solennelle, il avale d'un trait toute la liqueur qu'il contient. Tous les yeux sont fixés sur ce chef intrépide pour voir l'effet que produira sur lui la liqueur inconnue. On le voit bientôt chanceler, et il finit par tomber étendu sur la terre où il s'endort d'un profond sommeil. Ses compagnons alors pleurent sur son sort, et croyent qu'il a perdu la vie. Il se réveille cependant, se relève, fait un saut, et déclare qu'il a joui des sensations les plus délicieuses et que jamais il ne s'est trouvé aussi heureux que depuis qu'il a bu cette liqueur. Il en demande encore, on lui en donne, toute l'assemblée fait comme lui et tous s'enivrent.

Après que cette ivresse générale eût cessé, l'homme habillé de rouge revint (car ils disent que tant que dura cette ivresse les blancs se retirèrent dans leur vaisseau) et leur distribua des présens, tels que des perles de verre, des haches, des bêches et des bas comme en portent les blancs. La familiarité s'établit bientôt entre

eux, et ils commencèrent à converser par signes. Les Hollandais leur firent entendre qu'ils ne resteraient pas parmi eux, qu'ils allaient retourner dans leur pays, mais qu'ils leur feraient une autre visite l'année suivante; qu'ils leur apporteraient une plus grande quantité de présens et demeuraient quelque temps avec eux; mais que, comme ils ne pouvaient vivre sans manger, ils auraient besoin d'un peu de terre pour y semer des graines, et y faire croître des herbes et des légumes pour mettre dans leur soupe. Ils partirent ainsi qu'ils l'avaient annoncé, revinrent l'année d'après, et eurent tous beaucoup de plaisir à se revoir; mais les blancs se moquèrent des Indiens lorsqu'ils virent qu'ils ne connaissaient pas l'usage des bêches et des haches qu'ils leur avaient données l'année précédente; car ils les portaient suspendues à leur poitrine en guise d'ornement, et des bas, ils en avaient fait des sacs pour mettre leur tabac. Les blancs mirent alors des manches aux haches et aux bêches, abattirent devant eux des arbres, bêchèrent la terre et mirent les bas à leurs jambes. Ici, disent-ils, un rire général s'empara des Indiens pour avoir ignoré l'usage de choses si précieuses, et supporté si long-temps à leur col un poids aussi pesant. Ils prenaient chaque blanc pour un Manitto infé-

rieur, dépendant du grand génie qui se montrait leur supérieur par son habit rouge tout couvert d'or. Comme les blancs devenaient tous les jours plus familiers avec les Indiens, ils finirent par leur proposer de rester avec eux, s'ils voulaient leur donner, pour faire un jardin, autant de terrein que la peau d'un taureau en pourrait couvrir ou entourer, et la peau fut étendue devant eux. Les Indiens accordèrent cette demande qui leur paraissait très-raisonnable. Mais alors les blancs prirent un couteau, et découpèrent cette peau de manière à en faire une grande corde qui n'était pas plus grosse que le doigt d'un petit enfant : cela terminé, ils prirent un des bouts de cette corde qu'ils tirèrent circulairement et avec précaution de peur de la rompre. Le cercle étant formé et les deux bouts réunis, il se trouva qu'elle entourait un très-grand espace. Les Indiens furent émerveillés de l'esprit supérieur de leurs nouveaux amis (1), mais ne voulurent pas disputer pour un peu de terre, puisqu'il leur en restait encore assez. Les blancs et les Indiens vécurent long-temps satisfaits les

---

(1) Ces Hollandais avaient lu sans doute ce que les anciens historiens ont rapporté de la reine Didon, et ils mirent à profit leurs connaissances classiques.

uns des autres, quoique les premiers demandassent souvent un peu plus de terre, ce qu'ils obtenaient facilement, et ainsi ils s'étendirent successivement en remontant le Mahicanhittuck, jusqu'à ce que ces derniers s'aperçussent qu'ils voudraient bientôt avoir tout le pays, ce qui ne se réalisa que trop.

CHAPITRE III.

Relation que donnent les Indiens de la conduite des blancs envers eux.

Rien n'est plus touchant ni en même temps plus triste que les plaintes que font les Indiens de l'ingratitude et de l'injustice des Européens. Ils se plaisent à les répéter et toujours avec l'éloquence de la nature, aidée par un langage énergique et significatif, que nos idiomes polis ne pourront jamais imiter. Je les ai souvent entendu raconter leurs cruelles souffrances et j'ai été forcé de rougir d'être *blanc*.

Ils sont en général très-exacts dans ces récits, et les font avec beaucoup d'ordre et de régularité. Ils commencent par les Virginiens, qu'ils appellent les *Grands Couteaux*, et qui, les premiers, s'établirent dans cette partie du continent américain. « Ce fut nous, disent les Lénapes, » les Mohingans et les tribus alliées, qui les re- » çûmes avec tant de bonté à leur première ar- » rivée dans notre pays, nous les primes par la

» main et les engageâmes à s'asseoir à côté de
» nous et à vivre avec nous comme des frères;
» mais comment ont-ils payé cette hospitalité?
» D'abord, ils ne demandèrent qu'un peu de
» terre pour y faire croître du blé pour eux et
» leurs familles, et de l'herbe pour leurs bes-
» tiaux, ce que nous leur accordâmes volontiers,
» ensuite ils en voulurent d'avantage, nous le
» leur donnâmes également. Ils virent le gibier
» de nos forêts, que le Grand-Esprit nous avait
» donné pour notre subsistance, et ils voulurent
» aussi l'avoir. Ils pénétrèrent dans nos bois à la
» recherche de notre gibier, et ils découvrirent
» des terrains qui leur convenaient et dont ils
» eurent aussi envie; mais comme nous faisions
» difficulté de nous en dessaisir, parce que nous
» voyons qu'ils en avaient déjà au delà de leurs
» besoins, ils nous les enlevèrent par la force et
» nous chassèrent à une très-grande distance de
» nos anciennes demeures. »

» Bientôt le *Dutchmaan* (1) arriva à Manahachtanienk, (*ici ils racontent dans tous les détails ce qui a été dit dans le chapitre précédent*), (2) le grand homme ne voulait que très-peu de terre;

(1) Les Hollandais.

(2) Manhattan, ou l'île de New-York.

seulement ce que pourrait couvrir la peau
» d'un taureau, pour y faire croître des légumes
» pour mettre dans la soupe. La peau fut coupée
» en petites bandes, et ne couvrit pas, mais
» entoura un très-grand terrain que nous fûmes
» assez fous pour lui accorder, quoiqu'alors
» nous eussions dû reconnaître son imposture.
» Lui et ses gens devaient semer des légumes sur
» ce terrain, mais au lieu de légumes ils y plan-
» tèrent de gros canons, ensuite ils bâtirent de
» fortes maisons, et se rendirent maîtres de
» l'île : alors ils remontèrent la rivière, rencon-
» trèrent les Mingoués, se liguèrent avec eux,
» nous persuadèrent par leurs douces paroles
» de déposer nos armes et finirent par nous
» chasser entièrement du pays ». Ici ils racontent
tout au long, l'histoire que nous avons déjà
donnée dans le premier chapitre, et continuent
ainsi : « Lorsque les Yengees (1) arrivèrent à Ma-
» chtilschawanne, (2) ils cherchèrent autour

---

(1) Manière dont les Indiens ont corrompu le mot *English* (Anglais), d'où probablement est venu le mot *Yankee*, nom donné par dérision aux habitans de la Nouvelle-Angleterre.

(2) Ce mot veut dire un amas d'îles autour desquelles une embarcation peut passer dans tous les sens. Les

» d'eux les emplacemens qui pourraient leur » convenir, et lorsqu'ils les eurent trouvés, ils s'en » emparèrent. Cela nous étonna, mais cependant nous les laissâmes faire, ne jugeant pas » qu'un peu de terre valût la peine d'être disputé : mais quand ils vinrent enfin à s'emparer des terrains que nous préférions, de » ceux qui nous étaient le plus avantageux pour » y établir nos pêcheries, il s'ensuivit des » guerres sanglantes. Nous aurions été satisfaits » si les blancs se fussent contentés de vivre » tranquillement auprès de nous, mais ils empiétèrent sur nos terres de telle manière et si » promptement que nous vîmes bientôt que » nous perdrions tout, si nous ne leur résistions » pas. Les guerres que nous eûmes avec eux, » furent longues et cruelles, nous étions furieux » de voir les blancs mettre nos parens et nos amis » qu'ils avaient faits prisonniers, à bord de leurs » vaisseaux et les emmener en mer, ne sachant si » c'était pour les noyer ou les réduire en esclavage » dans le pays d'où ils venaient : ce qu'il y a de cer-

---

Indiens pensent que les blancs ont corrompu ce mot *Massachussetts*. Ceci mérite d'être remarqué comme un exemple qui prouve combien leur langue est significative.

» tain, c'est qu'aucun d'eux n'est revenu, et qu'on
» n'en a jamais entendu parler. Enfin ils s'em-
» parèrent de tous le pays que le Grand-Esprit
» nous avait donné : une de nos tribus fut forcée
» d'aller errer bien au delà de Quebec, d'autres
» se dispersèrent en petits corps et cherchèrent
» long-temps un refuge, quelques-unes vinrent
» dans la Pensylvanie et d'autres allèrent vers
» l'occident, où elles se mêlèrent avec des tribus
» étrangères.

» La Pensylvanie fut enfin pour beaucoup
» de nos alliés un asile agréable, mais là,
» encore, les Européens vinrent les troubler et
» les forcèrent à s'en éloigner, quoiqu'ils eussent
» été reçus par eux à bras ouverts. Par-tout où
» les blancs débarquèrent sur le *Lénapewihit-*
» *tuck* (1), ils furent accueillis comme des frères
» par nos ancêtres qui leur donnèrent des terres
» pour s'y établir, et même allaient chasser
» pour eux. Telle fut notre conduite envers les
» blancs (2) qui habitaient ce pays, jusqu'au mo-
» ment où notre frère aîné le grand et excellent
» *Miquon* (3) vint nous apporter des paroles de

---

(1) La rivière Délaware.

(2) Les Suédois et les Hollandais.

(3) Guillaume Penn.

» paix et d'amitié. Nous y crûmes, et sa mé-
» moire sera en éternelle vénération parmi
» nous. Mais notre bonheur ne fut pas de lon-
» gue durée, notre frère Miquon mourut, et
» ceux de ses bons conseillers qui pensaient
» comme lui et savaient ce qui s'était passé
» entre lui et nos pères, ne furent plus écoutés.
» Les étrangers (1) qui avaient pris leur place,
» ne nous parlèrent plus de s'asseoir parmi nous
» comme membres d'une même famille; ils ou-
» blièrent cette amitié que leur grand homme
» nous avait jurée, et qui devait durer jusqu'à la fin
» des siècles; ils ne pensèrent plus qu'à s'emparer
» de nos terres par la ruse ou par la force, et
» lorsque nous voulûmes leur rappeler les paroles
» de notre bon frère, ils se fâchèrent et dirent à
» nos ennemis, les Mingoués, de venir les joindre
» à un grand conseil qu'ils devaient tenir avec nous
» à Lœhauwake (2), et que là ils nous prendraient
» par les cheveux et nous secoueraient d'une jo-
» lie manière. Les Mingoués vinrent, le conseil
» se tint et en présence des blancs qui n'y mirent
» aucune opposition, ils nous dirent que nous
» étions des femmes, qu'ils l'avaient ainsi décidé,

(1) Les spéculateurs en terres et les trafiquans.

(2) Easton.

» que nous n'avions droit à aucunes terres, » qu'elles leur appartenaient toutes; qu'il fallait » que nous abandonnassions le pays, que cependant, par une faveur spéciale, ils voulaient bien nous permettre d'aller nous établir » beaucoup plus loin, et nous indiquèrent » Wioming (1). »

C'est ainsi que ces bons Indiens racontent avec une sorte de plaisir mélancolique, l'histoire de leurs longues souffrances. Après qu'ils en ont parcouru tous les détails, ils manquent rarement de s'abandonner à des réflexions amères sur les Européens, et qui malheureusement ne sont que trop justes. « Nous et les tribus qui nous » sont alliées, vivions, disent-ils, en paix et » dans la plus grande harmonie, avant que » les blancs vinssent dans ce pays-ci; notre maison du conseil s'étendait bien loin dans le » nord et dans le midi (2); c'était dans le centre » de cette maison que nous nous rassemblions de » toutes parts, pour fumer ensemble la pipe » d'amitié. Lorsque les blancs arrivèrent dans

---

(1) Tout ceci eut lieu au traité fait à Easton, en juillet et novembre 1756.

(2) Ils entendent par là le centre d'un canton ou pays où résidaient la nation et ses tribus.

» le sud, nous les reçûmes comme des amis ; » nous traitâmes de même ceux qui débar- » quèrent dans l'est. Ce furent nos aïeux qui » les accueillirent et les firent asseoir à côté » d'eux ; nous suivions leur exemple, la terre » sur laquelle ils s'établirent nous appartenait : » nous pensions que le Grand-Esprit nous les » avait envoyés dans sa clémence, et que, par » conséquent, ils avaient le cœur droit; mais nous » éprouvâmes bientôt que nous nous étions » cruellement trompés. A peine eurent-ils obtenu » la permission de mettre le pied sur nos terres, » qu'ils commencèrent par renverser notre mai- » son du conseil (1), d'abord par un bout et en- » suite par l'autre, et enfin étant parvenus au cen- » tre, où le feu du conseil était encore éclatant, ils » l'éteignirent (2), oui, ils l'éteignirent avec notre » sang (3), avec le sang de ceux (4) qui, comme

(1) C'est-à-dire détruire, disperser la nation et ses tribus, empêcher toute communication entr'elles, en s'établissant au milieu de leurs terres.

(2) Voulant dire qu'ils les massacrèrent eux et leurs alliés dans les endroits où ils s'asssemblaient pour faire les traités, etc.

(3) C'est-à-dire le sang qui coulait dans les veines de nos parens, etc.

(4) Faisant allusion au massacre des Indiens *Conestoga*

» nous, les avaient si bien accueillis. Leur sang
» a coulé par torrens sur notre feu, et l'a si bien
» éteint qu'il n'en est pas resté une étincelle pour
» en rallumer un nouveau (1). Nous fûmes
» forcés de nous retirer au delà du grand ma-
» rais (2) et d'aller joindre notre bon oncle les
» *Délamatténos* (3), qui nous donnèrent une por-

---

qui, quoique d'une autre tribu, s'étaient cependant joints à eux pour accueillir les blancs sur leurs rivages.

Dans un récit de ce déplorable évènement attribué au feu docteur Flanklin, il est dit : « A la première » arrivée des Anglais dans la Pensylvanie, des envoyés » de cette tribu vinrent les accueillir avec des pré- » sens consistant en pelleterie, venaisons, blé de Tur- » quie, etc., et toute la tribu fit un traité d'amitié avec » le premier propriétaire, Guillaume Penn, qui devait » durer aussi long-temps que luirait le soleil, ou que » l'eau coulerait dans les rivières. »

(1) Qu'il n'en est pas resté une étincelle, etc. Ceci fait allusion au dernier feu qui fut allumé par eux et le gouvernement de Pensylvanie à Lancaster, en 1762, où eut lieu le dernier traité qu'ils firent ensemble, précisément un an avant le massacre dont il est question, et qui mit fin à de pareils rassemblemens dans la province de Pensylvanie.

(2) *Le Grand-Marais*, c'est-à-dire, les montagnes Alleghany.

(3) *Delamattenos*. Les Hurons ou Wyandots, qu'ils

» tion de leur terrain pour nous y établir. Le
» Grand-Esprit seul sait combien de temps il
» nous sera permis de jouir de ce nouvel asile,
» car les blancs ne seront jamais satisfaits que
» lorsqu'ils nous auront entièrement fait dispa-
» raître de la surface de la terre, et qu'ils auront
» détruit jusqu'au dernier de nous. »

Je n'ai donné qu'une faible idée des plaintes que font les Indiens des blancs. Il y a parmi eux des hommes qui savent par cœur tout ce qui s'est passé entre les deux nations depuis la première arrivée des Européens dans leur pays; et qui le racontent d'un bout à l'autre avec une éloquence qu'on ne saurait imiter. C'est ainsi, disent-ils, qu'ils exercent leur mémoire, pour transmettre à la postérité le tableau des maux qu'ils ont soufferts. Je fus moi-même très-étonné lorsqu'en avril 1781, j'eus occasion d'entendre un de leurs orateurs, un des grands chefs des Delawares, récapituler tous les évènemens extraordinaires de ces temps malheureux, et conclure par ces mots : « Je conviens qu'il y a
» quelques blancs qui sont bons, mais ils ne

---

appellent leur oncle, et qui sont descendus des Lénapes, quoiqu'ils parlent un dialecte de la langue des Iroquois.

» sont pas en proportion avec les méchans ;
» les méchans sont, sans doute, les plus nombreux, puisque ce sont eux qui gouvernent.
» Ils font ce qu'ils veulent, ils tiennent dans l'esclavage ceux qui ne sont pas de la même couleur qu'eux, quoique les uns et les autres soient créés par le même Grand-Esprit. Ils voudraient faire de nous des esclaves, mais ne le pouvant pas, ils nous tuent! Il est impossible d'ajouter foi à leur parole; ils ne sont pas comme les Indiens, qui ne sont ennemis que pendant la guerre, mais qui redeviennent amis à la paix. Ils diront à un Indien : mon ami! mon frère! ils lui tendront la main, et le massacreront au même instant; et vous! (s'adressant aux Indiens chrétiens), « Vous serez avant peu traités de la même manière; rappelez-vous qu'aujourd'hui je vous ai avertis de vous défier de semblables amis; je connais les *grands couteaux!* on ne peut se fier à eux. »

Effectivement, onze mois après que ce brave chef leur eût, en quelque sorte, prophétisé ce qui devait leur arriver, quatre-vingt-seize de ces mêmes Indiens, parmi lesquels étaient environ soixante femmes et enfans, furent massacrés dans le lieu même où ce discours avait été tenu,

par ceux dont il les avait avertis de se méfier, et ainsi qu'il l'avait prédit.

Voyez l'Histoire de Loskiel, 3e part. ch. X.

CHAPITRE IV.

Sort subséquent des Lénapes et de leurs Tribus.

Après le massacre des Indiens Conestogos, les Lénapes crurent qu'ils devaient, pour leur sûreté, abandonner entièrement le pays habité par les blancs, pour se porter vers les déserts arrosés par la Susquehannah; et le gouvernement convaincu qu'il ne pouvait plus protéger aucun corps d'Indiens, ni même aucun individu de cette nation, chrétien ou non, dans les parties habitées de la province, conseilla à ceux des Indiens chrétiens qu'il avait, avec la plus grande difficulté, empêché de partager le sort des Conestogos pendant les derniers troubles, de fuir, à l'exemple de leurs compatriotes. Ils le firent, et allèrent s'établir à Wialusing, qui devint alors l'établissement indien le plus rapproché des blancs, se trouvant à cent cinquante mille au nord de Philadelphie, et environ cent mille des colons éparpillés sur la frontière au de là des montagnes Bleues. Tous les autres In-

diens appartenant à cette nation, ainsi que les Nanticokes, étaient déjà établis plus haut sur la Susquehannah. Pendant environ cinq ans, les Indiens jouirent sur ses bords des douceurs de la paix, et les Indiens chrétiens y vivaient en repos, ainsi que dans un établissement qu'ils avaient fait à trente milles plus haut, dans lequel ils s'étaient bâti des maisons et une grande église, avaient planté grand nombre d'arbres fruitiers, et mis beaucoup de terres en rapport. Mais tandis qu'ils se flattaient du plus heureux avenir, ils apprirent que les Six-Nations avaient vendu aux Anglais tout le pays y compris même celui sur lequel ils vivaient. Ils pénétrèrent bientôt le but de cette transaction frauduleuse dont on ne les avait pas informés, et prévoyant l'espèce de voisins qu'ils auraient s'ils restaient plus longtemps dans le même lieu, ils se déterminèrent à émigrer en corps vers l'Ohio, où le grand conseil de leur nation les avait invités à venir s'établir. En conséquence, deux cent quarante-une personnes partirent directement pour la rivière Muskingum, où ils reçurent un terrain assez considérable pris sur celui que les Wyandots avaient autrefois donné à des hommes de leur tribu. Les autres Indiens de la même nation, résidant sur la Susquehannah, les suivirent bientôt, et

formèrent différens établissemens dans le même pays. Les Monseys, néanmoins, rejoignirent leur tribu qui avait émigré depuis long-temps, et habitait vers les sources de la rivière Allegheny. Ainsi tout le pays à l'est des montagnes Alleghény, fut abandonné par ses premiers habitans.

Les Délawares se trouvèrent enfin délivrés de leurs importuns voisins les Iroquois qui avaient calculé qu'ils pourraient s'établir auprès d'eux et avaient même déjà désigné l'endroit; mais ils s'étaient mépris; car avec tous leurs beaux discours ils ne purent jamais parvenir à persuader les Lénapes qui leur firent clairement entendre qu'ils n'étaient plus disposés à écouter des hommes qui les avaient déjà trompés tant de fois.

Ces évènemens arrivèrent en 1772, quelques années avant la guerre de la révolution, et pendant cette courte période, le nombre des Indiens chrétiens sur l'Ohio s'accrut considérablement, et il n'y eut jamais plus d'espoir de les voir arriver à un état prospère de civilisation. Malheureusement la révolution a mis fin à ces espérances; et cette occasion ne reviendra peut-être plus. Ce n'est certainement pas la faute du gouvernement américain qui n'avait rien tant à cœur que de voir les Indiens demeurer neutres, et qui ne cessait de leur répéter qu'ils ne devaient pas se

mêler des querelles qui s'étaient élevées entre la métropole et ses colonies. Il eût été à désirer que les Anglais en eussent fait autant; mais ils suivirent une autre politique, et ces malheureux peuples furent entraînés dans une guerre qui n'était d'aucun intérêt pour eux, et qui non-seulement a diminué sensiblement leur population, mais encore leur a fait perdre le droit de devenir un peuple civilisé; car les Américains, exaspérés à la fin contr'eux, et les considérant tous comme leurs ennemis, envoyèrent, à différentes époques, des détachemens pour les détruire. Le massacre qu'ils firent des Indiens chrétiens sur le Muskingum, en 1782, les réduisit au désespoir et ils finirent par se disperser.

Il me serait impossible de dire quel est le nombre actuel des Lénapes ou des Indiens Délawares; j'ai appris, cependant, qu'ils étaient maintenant très-dispersés, un grand nombre principalement de la tribu des Monseys, s'étant établi dans le haut Canada, d'autres dans l'Etat de l'Ohio et quelques-uns sur les bords de la Wabash dans le territoire d'Indiana. Beaucoup avaient traversé le Mississipi, et leurs premières émigrations dans ce pays avaient déjà commencé de 1780 à 1790. Il me serait également difficile de déterminer quelle était la po-

pulation de cette nation, à l'époque où les Européens abordèrent pour la première fois dans leur pays, mais en 1760 quelques-uns de leurs vieillards prétendaient qu'ils n'étaient pas alors autant de cents qu'ils avaient été de mille, et depuis cette époque ils ont encore considérablement diminué. Je les ai rencontrés moi-même par centaines, entre les années 1754 et 1760, et Loskiel rapporte que plus de huit cents furent nourris à Béthléem, dans l'espace d'un an. Lorsque j'habitais Tuscorawas, sur les bords du Muskingum en 1762, ils étaient établis sur cette rivière et sur ses branches, ainsi que sur le Cayahoga qui se jette dans le lac Erié, et dans le voisinage duquel ils ont fait depuis un petit établissement chrétien appelé Pilgerruh (le repos du pélerin) (1).

Les Shawanos ou Sawanos (2).

Les vieux Indiens de la tribu des Mohingans

---

(1) *Loskiel*, IIIe partie, chap. XII.

(2) Le général Jean Gibson croit que *Sawano* est leur nom propre. Ils sont ainsi appelés par les autres nations indiennes, parce que ce peuple est venu du sud. *Shawaneu* veut dire, dans la langue des Lénapes,

racontent l'histoire de ces peuples de la manière suivante : Les Shawanos habitaient autrefois les pays du midi, les Florides et Savannah dans la Géorgie. Il n'étaient jamais tranquilles et faisaient continuellement la guerre aux nations dont ils étaient entourés. Enfin leurs voisins, fatigués d'être sans cesse harcelés par eux, se liguèrent pour les détruire. Les Shawanos voyant le danger de leur situation, demandèrent et obtinrent la permission de quitter le pays et ils se retirèrent de suite sur l'Ohio. Leur corps principal s'y arrêta et ils envoyèrent des messagers à leur frère aîné les Mohingans (1) pour les prier d'intercéder pour eux auprès de leur grand-père (2) les Lénapes afin qu'il les prît sous sa protection. Les Mohingans y consentirent, et même détachèrent plusieurs de leurs guerriers pour escorter *leur jeune frère* dans le pays des Délawares. Les Shawanos se trouvant en sûreté sous la protection de leur grand-père, ne se soucièrent plus de se porter encore plus loin, mais plusieurs restèrent sur l'Ohio. Une

---

le sud; Shawanakan, le vent du sud, etc. Nous les appelons ordinairement *Shawanèse.*

(1) Les Shawanos appellent les Mohingans leur frère aîné.

(2) *Loskiel*, IIe partie, chap. X.

partie remonta ce fleuve jusqu'à l'île longue, au dessus de laquelle les Français bâtirent depuis le fort Duquesne maintenant appelé Pittsburg. Ceux qui furent plus loin, accompagnés par leur chef Gachgawatchiqua, s'établirent pour la plupart aux environs des fourches de la Délaware, et quelques-uns entre ces fourches et le confluent de la Délaware et du Schuylkill, même jusque sur le terrein où est à présent bâtie la ville de Philadelphie; d'autres furent conduits par les Mohingans dans leur propre pays, où, par les alliances qu'ils contractèrent entr'eux, ils ne formèrent plus qu'un seul peuple. Lorsque ceux établis près des bords de la Délaware se furent beaucoup multipliés, ils retournèrent à Wyoming sur la Susquehannah, où ils résidèrent pendant un grand nombre d'années.

Cependant ceux qui étaient restés sur l'Ohio s'accrurent et finirent par inquiéter leurs voisins; enfin ils traversèrent les monts Allegheny et tombant sur les camps des Lénapes, commirent quelques meurtres et prirent la fuite avec ce qu'ils avaient pillé. On découvrit bientôt quels étaient les agresseurs, mais à cette époque les Lénapes avaient consenti à devenir *femmes*, et ne pouvaient, par conséquent, s'engager dans des guerres. Leur seule ressource était donc de

réclamer la protection des Cinq-Nations, et c'est ce qu'ils firent, s'attendant qu'elles poursuivraient de suite leurs ennemis et les puniraient d'une manière exemplaire. Mais les Cinq-Nations trouvèrent le moyen d'éluder leur demande pour le moment. Ils dirent aux Délawares que la saison était trop avancée pour entrer en campagne, et qu'il valait mieux différer jusqu'au printemps; que, néanmoins, les deux nations se tiendraient prêtes, feraient secrètement leurs préparatifs, et que dès le commencement de la belle saison, ils se mettraient en marche par des routes différentes, et se rencontreraient à une époque et à un endroit désignés sur l'Allegheny, marcheraient ensemble sur les villes des Shawanos placées au dessous du confluent de cette rivière et du Monongahela, et alors tomberaient sur eux à l'improviste et les châtieraient comme il faut. Les Iroquois promirent, comme de coutume, qu'ils se placeraient en avant de manière que les Délawares n'auraient qu'à juger des coups et voir la manière dont leurs protecteurs se battraient pour eux, et que s'ils n'étaient pas satisfaits, ils pourraient alors se charger eux-mêmes de leur vengeance.

D'après cet arrangement les Lénapes atten-

direntjusqu'au printemps, et lorsqu'il fut arrivé ils se rendirent avec un corps de leurs plus vaillans guerriers à l'endroit désigné; mais quel fut leur surprise lorsqu'ils n'y trouvèrent pas leurs prétendus champions. Ils soupçonnèrent alors qu'on leur avait tendu un piège, et ils avaient raison; car, s'étant portés de suite sur les villes des Shawanos, ils eurent le chagrin de voir leurs habitans aussitôt qu'ils parurent s'enfuir dans leurs canots et descendre l'Ohio avec toute la vîtesse possible, tandis que d'autres qui n'avaient pas trouvé de place dans les embarcations fuyaient à toutes jambes; ils se mirent à la poursuite de ces derniers, les battirent complètement et leur firent des prisonniers. C'est alors qu'ils purent s'apercevoir de la fourberie des Mingoués, qui avaient donné avis aux Shawanos de leur approche. Quelque temps après les Shawanos qui habitaient la branche septentrionale de la Susquehannah, commencèrent à se retirer successivement, d'abord sur la branche occidentale de cette rivière et la Juniata, et ensuite sur l'Ohio; de sorte qu'au commencement de la guerre que firent les Anglais aux Français en 1756, ils s'étaient tous, à l'exception de quelques familles, portés avec leur chef

Paxnos sur l'Ohio, où ils joignirent leurs compatriotes dans la guerre contre les Anglais (1).

---

(1) Tandis que ces peuples habitaient Wyoming et ses environs, ils étaient fréquemment visités par les missionnaires de la société des frères Moraves qui, les connaissant pour la tribu la plus féroce et la plus dépravée de toutes les nations indiennes, cherchaient à s'en faire aimer, pour n'être pas troublés dans les voyages qu'ils étaient obligés de faire d'une mission à une autre. En 1742, le comte de Zizendorff vint, avec quelques autres missionnaires, les voir à Wyoming, resta vingt jours avec eux, et chercha à leur inculquer les vérités de l'Évangile, mais ces peuples endurcis, soupçonnant son dessein, et croyant qu'il voulait acheter leurs terres qui, prétendait-on, couvraient des mines d'argent, résolurent de le massacrer, et l'auraient fait, si Conrad Weiser, l'interprète indien, n'était arrivé à temps pour le sauver. (*Loskiel*, II[e] partie, chap. I[er].) Cela n'empêcha pas les frères Moraves de les visiter souvent, et Shehellemus, un de leurs chefs qui avait sur eux une grande influence, étant devenu leur ami (*Loskiel*, *ibid.*, chap. VIII); ils purent voyager en sûreté. Il mourut à Shamokin, en 1749, mais les frères Moraves furent néanmoins assez heureux pour obtenir l'amitié de Paxnos ou Paxisinos, autre chef des Shawanos qui leur en donna la plus grande preuve, en envoyant ses propres fils escorter l'un d'eux de Shamokin à Béthléem, dans un moment très-périlleux, la guerre venant d'être déclarée. (*Loskiel*, *ibid.*, chap. XII.)

La paix se fit en 1763 entre la France et la Grande-Bretagne, mais l'esprit turbulent des Shawanos ne leur permit pas de rester tranquilles. Ils commencèrent par faire la guerre à leurs voisins du sud (1), les Chérokees qui, en les poursuivant, tombaient quelquefois par méprise sur les Lénapes, qui habitaient le même pays que les Shawanos, ce qui les mit aussi pendant quelque temps en guerre avec cette nation. Les Mingoués qui faisaient aussi la guerre aux Chérokees et passaient fréquemment à travers le pays des Shawanos, avec les prisonniers qu'il avaient faits, et les chevelures qu'ils avaient enlevées, entretenaient parmi eux cet esprit guerrier. Mais en 1768, les Chérokees cherchèrent à renouer les liens de l'amitié qui les avait autrefois unis avec leur grand-père, les Lénapes, et y ayant réussi, ils employèrent leur médiation pour le rétablissement de la paix entre eux, et les Cinq-Nations.

Les Shawanos ne se sentant pas en état de soutenir seuls la guerre contre les Chérokees, et ayant d'ailleurs été réprimandés par leur grand-père pour avoir été les instigateurs de tous ces troubles, se soumirent volontiers aux

---

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. X.

lois que leur prescrivirent les Lénapes, et depuis ce moment restèrent en paix avec toutes les nations jusqu'en 1774, qu'ils se trouvèrent engagés avec les habitans de la Virginie, dans une guerre occasionnée par la conduite peu généreuse des blancs qui massacrèrent des parens d'un de leurs chefs appelé Logan et quelques autres Indiens. Je crois que, dans cette circonstance, on ne peut pas les accuser d'avoir été les agresseurs; aussi la soif de se venger jointe aux instigations des Mingoués les décida à faire aux Virginiens une guerre terrible, mais qui ne fut pas de longue durée, parce qu'ils eurent à faire à des ennemis courageux, et, après la perte d'une bataille très-meurtrière qui se donna près de l'embouchure du grand Kanhawa, et la destruction de leurs villes, les Shawanos furent forcés d'accepter la paix. Néanmoins, elle dura peu, parce qu'ils se joignirent aux Anglais contre les Américains, peu de temps après le commencement de la révolution, et depuis restèrent toujours nos ennemis jusqu'au mémorable traité fait en 1795, par le général Wayne, après la défaite complète de ces nations.

Les Shawanos perdirent dans toutes ces affaires, un grand nombre d'hommes, mais qui furent en quelque sorte remplacés par des individus d'autres nations qui se joignirent à

eux. Ainsi, pendant la guerre de la révolution, environ une centaine de Chérokées que leur nation ne put amener à rester en paix avec les Américains, et qu'en conséquence ils chassèrent de leur pays, passèrent aux Shawanos, tandis que d'autres individus des Cinq-Nations se joignirent à eux, ou devinrent leurs voisins.

Les Shawanos sont considérés comme bons guerriers et bons chasseurs; ils sont fiers, courageux et ont plus qu'aucune autre nation l'attention de mettre en réserve une certaine quantité de munitions, pour parer aux évènemens imprévus. Leur langue s'apprend plus facilement que celle des Lénapes, et a une grande affinité avec celles des Mohingans, des Chippeways, etc. Ils placent généralement l'accent sur la dernière syllabe.

LES NANTICOKES.

Les Délawares disent que cette nation est sortie de la même souche qu'eux, et cette assertion a été reconnue vraie par White (1), un des

---

(1) *Voyez*, dans l'*Histoire de Loskiel*, IIe partie, chap. X, ce qu'il dit de la visite que fit ce chef à la congrégation des Indiens chrétiens à Béthléem.

chefs des Nanticokes, que j'ai personnellement connu. Il appelait les Délawares leur grand-père. Je vais donc donner leur histoire telle qu'elle m'a été racontée par ce chef.

Chaque Indien ayant la liberté d'adopter le genre d'occupations qui lui convient le mieux, les ancêtres de *White*, après que les Lénapes furent venus dans leur pays, préférèrent de chercher à se procurer leur nourriture par la pêche ou en tendant des trapes le long des baies ou des rivières, plutôt que de poursuivre le gibier des forêts. En conséquence, ils se détachèrent et cherchèrent les endroits les plus convenables au genre de vie qu'ils avaient adopté. Ils devinrent à la longue très-nombreux par leur accroissement naturel, et aussi parce qu'ils furent joints par un certain nombre de Lénapes. Alors ils se répandirent sur une vaste étendue de pays, et se divisèrent en corps séparés, qui furent distingués par des noms différens. Les Canais qui, disent-ils, descendent d'eux, s'étaient établis à une certaine distance sur les rives du Potomack et de la Susquehannah, où ils étaient encore lorsque les blancs parurent pour la première fois dans la Virginie; mais à cette époque ils s'en éloignèrent, et remontèrent la Susquehannah jusqu'à un endroit où un

M. Jean Harris a depuis établi un bac. La tige principale, où les Nanticokes vivaient alors dans le pays que nous appelons rivage oriental du Maryland, où ils se trouvèrent si pressés par les blancs qu'ils furent obligés de chercher un autre asile. Le même motif déterminait alors leur grand-père à en faire autant ; et d'après l'avis des Mingoués, ils se dirigèrent sur le Wyoming, où il s'établirent en vue de la ville des Shawanos. Quelques-uns d'eux remontèrent la rivière même jusqu'à Chemenk (1) (Shenango) et Shummunk, où tous les Nanticokes furent les joindre au commencement de la guerre de 1756. La tribu de White y resta jusqu'à celle de la révolution, mais à cette époque elle se rapprocha des Anglais dont elle avait embrassé la cause. White avait, quelques années auparavant, joint les Indiens chrétiens à Shechschequon et resta avec eux.

On ne peut se figurer, continua White, combien cette tribu s'est affaiblie depuis l'arrivée des blancs dans ce pays. La petite vérole, les maladies vénériennes et les liqueurs spiritueuses qu'ils leur apportèrent, en détruisirent un grand nombre.

---

(1) *Loskiel* dit Zeningi.

Lorsque les Nanticokes quittèrent le Maryland pour aller s'établir sur les fourches de la Délaware, M. Pyrlœus, missionnaire Morave, inscrivit sur son livre de notes : « Aujourd'hui 21 mai » 1748, beaucoup de Nanticokes venant du Ma- » ryland, sont passés par Shamokin, dans dix » canots, se rendant à Wyoming. » D'autres qui voyageaient par terre passèrent par Béthléem, pour se rendre sur le Nescopeck, où la Susquehannah, et tandis qu'ils habitaient Wyoming, ils devinrent les émissaires des Cinq-Nations, pour, de concert, attirer auprès d'eux les Indiens chrétiens qui alors étaient à Gnadenhutten, dans le comté de Northampton, dans le dessein d'avoir une occasion sûre de massacrer les habitans blancs, pendant la guerre qu'ils savaient devoir bientôt éclater entre les Français et les Anglais.

Ces Nanticokes ont la singulière coutume de transporter les os de leurs parens et de leurs amis, de l'endroit où ils les ont enterrés, à un dépôt général dans le pays qu'ils habitent. On les a vus dans les premiers temps, aller de Wyoming et de Chemenk, chercher les os de ceux qui avaient été inhumés sur le rivage oriental du Maryland, lors même que les corps étaient encore dans un état de putréfaction, de ma-

nière qu'ils étaient obligés de les nettoyer. Je me rappelle parfaitement qu'entre les années 1750 et 1760, je les ai vu passer par Béthléem, chargés de pareils fardeaux et qu'il était impossible d'en soutenir l'odeur.

On dit qu'ils sont les inventeurs d'une espèce de poison avec lequel ils pourraient détruire toute une nation, et que, de plus, ils sont sorciers. Le fait est que cette réputation les fait craindre généralement. J'ai connu des Indiens qui croyaient fermement qu'il y en avait parmi eux qui, s'ils le voulaient, pourraient détruire toute une armée seulement en soufflant dessus. Ceux des Lénapes (1) et des autres tribus qui ont des prétentions à la magie, disent qu'ils l'ont apprise des Nanticokes qui ne sont point fâchés d'être regardés comme sorciers, parce que cela les fait craindre de leurs voisins.

Leur nom national est *Nentégo*. Les Delawares les appellent *Unéchtgo* et les Iroquois *Sganiatératiehrohne*. Ces trois noms veulent dire la même chose et signifient : *habitans des bords de la mer*. Ils ont en outre d'autres noms qui leur ont été donnés d'après leurs principales occupations. Les Mohingans, par exemple, les ap-

(1) *Loskiel*, Iʳᵉ partie, chap. IX.

pellent *Oüayachgo*, et les Délawares *Tayachquano*, ce qui, dans leurs langues respectives, veut dire un pont, un passage sec sur des eaux, ce qui fait allusion à la quantité d'arbres qu'ils abattent pour mettre sur les rivières et y établir leurs trapes; on les appelle aussi les trapeurs.

Cette tribu était tellement diminuée en 1785, que lorsqu'elle vint en corps visiter son vieux chef White, qui résidait avec les Indiens chrétiens sur la rivière Huron, au nord de Détroit, elle ne se montait pas à cinquante hommes. Elle se rendait alors au pays du Miami, en passant par le Canada pour s'établir auprès des Shawanos qui l'y avaient invitée.

LES MACHICANNIS OU MOHINGANS.

Cette nation puissante et renommée, ainsi que les tribus qui lui devaient leur origine, ont presqu'entièrement disparu; les guerres, la petite vérole et d'autres maladies en ont emporté un grand nombre; tandis que d'autres sont morts de l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, que les Européens leur ont apportées. Le reste s'est dispersé par petits corps séparés on s'est incorporé avec d'autres nations. Dès l'année 1762, beaucoup avaient émigré vers l'Ohio, où j'eus

occasion de connaître leur chef que les blancs appelaient Jean Mohingan. D'autres s'étaient dirigés sur les bords du fleuve Saint-Laurent, où plusieurs s'étaient incorporés aux Iroquois, et où habitent encore leurs descendans, qui forment une race mêlée connue sous le nom d'Indiens *Cochnewagos*. Plus de cent de ces malheureux qui résidaient dans les colonies du Connecticut et de New-Yorck, et que les pieux travaux des missionnaires avaient amenés à embrasser le Christianisme, émigrèrent dans la Pensylvanie, entre les années 1742 et 1760, et s'incorporèrent ensuite avec les Délawares. En 1734 un grand nombre quitta les bords de l'Hudson pour venir s'établir a *Stockbridge* dans le Massachusetts. De 1785 à 1787, ils se transportèrent à Onéïda, dans le pays des Six-Nations, et donnèrent à l'établissement qu'ils y formèrent le nom nouveau de Stockbridge. Leur nombre était déjà beaucoup diminué avant cette époque, et en 1791 ils étaient réduits à 191 (1). Ils étaient autrefois très-nombreux dans le Connecticut, et, dans l'année 1799, il y en avait encore quatre-

---

(1) *Recueils de la Société historique de Massachusetts*, vol. 1er, p. 195; vol. 4, p. 67, et vol. 9, p. 92.

vingt-quatre dans le comté de New-London (1), seuls restes d'un établissement autrefois grand et florissant. Il est probable qu'au moment où j'écris il en existe bien peu s'ils n'ont pas tous péri.

On croit que les Mohingans sont cette nation si célèbre dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, sous le nom de *Péquods* ou *Péquots* (2). Le révérend Jonathan Edwards, ancien président du collége de l'Union à Scénectady, dans l'Etat de New-Yorck, a publié en 1788, sous la forme d'un pamphlet, qui a été depuis réimprimé à New-Yorck en 1801, quelques observations sur leur langue qui, avec la traduction de la Bible en Natick, par le vénérable Elliott, et sa grammaire de cette langue, ne laissent aucun doute que l'idiome des Mohingans et ceux des autres Indiens de la Nouvelle-Angleterre ne viennent de la même source que celui des Lénapes.

(1) *Recueils de la Société historique du Massachusetts*, vol. 9, p. 76.

(2) *Ibid*, vol. 9, p. 77, et *Histoire du Connecticut*; par Trumbull, vol. 1er, p. 28.

CHAPITRE V.

LES IROQUOIS.

Les Indiens de la souche des Lenapes, ainsi que les Mohingans les plus dignes de foi, ont toujours affirmé qu'il n'y avait que deux Nations, les Mingoués et eux, dans toute cette étendue de pays qui est borné au nord par le fleuve Saint-Laurent et les grands lacs, y compris ce qu'on appelle maintenant Nouvelle-Ecosse et Nouveau Brunswich, au couchant par le Mississipi, au levant par le grand lac d'eau salée (1), et au midi par le pays des Chérokees, des Creeks et autres Indiens de la Floride. Leur nation était beaucoup plus considérable que celle des Mingoués, et ils habitaient un territoire bien plus étendu, car leurs tribus s'étendaient même au delà du Mississipi. Les Algonquins, les Killistenos ou Knisteneaux, placés de l'autre côté du Saint-Laurent et parlant des dialectes de leur langue, prouvent

(1) L'Océan atlantique.

qu'ils doivent leur origine à la même souche. Les Mingoués, au contraire, étaient comparativement peu nombreux, et occupaient un territoire bien moins considérable, étant presque tous établis dans le voisinage des grands lacs. On connaît peu de tribus qui descendent d'eux ou parlent leur langue. Les principales sont les Wyandots, autrement appelés Hurons, et les Naudowessies : presque toutes les autres nations sont de la famille des Lénapes.

Ces deux grandes nations, disent les Délawares, avaient chacune un ancien nom national et une tradition de leur origine respective, qui leur avait été transmise par leurs ancêtres et était connue de toutes les tribus alliées. Quel que fût leur nombre, ou le nom qu'elles portassent, elles étaient considérées par les autres, et se regardaient elles-mêmes, comme des branches d'un même tronc. Toutes celles issues des Lénapes appelaient la mère-nation, *grand-père*, et en retour recevaient d'elle le nom de *Petits-Enfans*. Elles étaient toutes unies par les liens d'amitié et d'alliance, et, suivant leurs expressions, ne faisaient qu'un seul feu, une seule maison et un seul canot : c'est-à-dire qu'ils ne formaient qu'une seule famille, un seul peuple. Il en était de même entre les Mingoués et leurs tribus ; ce-

pendant, il n'existait aucun lien de parenté entr'eux et les Lénapes, et quoiqu'ils fussent arrivés ensemble sur les bords du Mississipi, ils se regardèrent toujours comme deux nations parfaitement distinctes.

Les Lénapes ont toujours considéré les Mingoués ou Iroquois comme une seule nation formée de plusieurs tribus confédérées. Le nom de Cinq et ensuite de Six-Nations leur fut donné par les Anglais dont ils étaient les alliés, probablement pour leur donner une certaine importance, et en même temps une haute idée de leur force; mais les nations Indiennes ne les ont jamais appelés de ce nom sonore et les ont toujours regardés comme des tribus confédérées.

M. Pyrlœus, dans un gros volume de notes manuscrites prises, il y a plus de soixante-dix ans, y a inséré le récit que lui a fait à ce sujet un des chefs Mohauks (1) sur la véracité duquel on peut compter. Après avoir donné quelques détails sur l'origine de leur confédération, l'époque à laquelle elle eut lieu, le nom des députés des différentes tribus, etc., il continue ainsi: « Alors » ils se donnèrent le nom d'*Aquanoschioni*, qui

---

(1) P. 235. Ce manuscrit est dans la bibliothèque des frères Moraves, à Béthléem.

» veut dire une maison, une famille. La confé-
» dération était composée des Mohauks, des
» Onéidas, des Onondagoes, des Cayugas, et des
» Sénécas; et comme cette alliance avait d'abord
» été proposée par un chef des Mohauks, ceux-
» ci prirent rang dans la famille comme *frère*
» *aîné*, les Oneïdas comme *fils aîné* et les Sé-
» nécas qui avaient été les derniers à consentir
» à l'alliance, furent appelés le *plus jeune fils*;
» mais les Tuscaroras qui entrèrent dans la
» ligue cent ans après, prirent ce nom, et les
» Sénécas adoptèrent celui d'*avant-dernier fils*.»

Le révérend David Zeisberger dit aussi : « Que
» les Iroquois s'appelaient *Aquanoschioni*, ce
» qui veut dire un *peuple uni*, et qu'ils s'étaient
» ligués afin que les uns et les autres pussent
» toujours se rappeler que de leur adhérence
» ferme et mutuelle à cette alliance, dépen-
» daient leur supériorité et leur sûreté. » Il
ajoute que Onondago est la ville principale des
Iroquois.

Ainsi, dans tous les noms que se sont donnés ces peuples, nous ne trouvons rien qui puisse nous donner même l'idée qu'ils étaient des nations : ils ne signifient absolument qu'*une famille*, *un peuple uni*, *une famille compacte*. Les différentes nations prennent des rangs dans cette famille dont les Onondagoes sont le chef, tandis que

les autres sont frères et fils ; ce qui prouve clairement qu'ils n'étaient dans l'origine que des tribus, des corps détachés du même peuple qui, après s'être réunis, formèrent une famille complète et alors eurent des droits au nom de nation.

Nous voyons aussi qu'ils ne s'unirent que pour leur sûreté, et que la nécessité les força d'adopter cette mesure, parce que leur existence en dépendait; et quoique nous ayons le droit de supposer que cette tribu qui est toujours à la tête du gouvernement d'une nation indienne (la tribu de la tortue) existait parmi eux, il est néanmoins évident que son autorité, à cette époque, était tout-à-fait méprisée, ou au moins, qu'elle était trop faible pour se faire obéir.

Si nous regardons comme exact ce que disent MM. Pyrlœus et Zeisberger, nous serons convaincus que la confédération des Iroquois ne s'était pas formée de cinq ou six nations, mais d'autant de tribus ou sections du même peuple formant ensemble une nation. Ces deux missionnaires sont connus pour des hommes de la plus grande véracité, tous deux possédaient parfaitement l'idiome des Mingoués (1). Le premier a

---

(1) M. Zeisberger a écrit un dictionnaire complet de la langue des Iroquois en trois volumes in-4°, dont le premier, commençant à la lettre A et finissant au mi-

puisé ses informations chez les Mohauks les plus respectables et les plus accrédités, et l'autre chez les hommes les plus recommandables de la tribu des Onondagoes : il n'existe donc aucune raison de douter de ce qu'ils avancent.

Les Lénapes et leurs tribus n'ont jamais appelé les Iroquois les *Cinq* ou *Six-Nations*; ils les appellent Mingoués dans la conversation, et se servent toujours du nom générique lorsqu'ils parlent d'eux. Néanmoins, dans leurs conseils, ils les ont assez souvent distingués par le nom de Palenach Endchiesktajeet (1). Ces deux mots traduits littéralement, veulent dire les cinq divisions, sections ou parties réunies ensemble, et ne donnent aucune idée de nations. S'ils avaient voulu exprimer les *Cinq-Nations*, ils auraient employé les mots *Palenach Ekhokewit*.

Les Iroquois, comme nous l'avons déjà vu,

---

lieu de la lettre H, est malheureusement perdu. Ce qui en reste contient un peu plus de 800 pages, qui montrent que les langues indiennes ne sont pas aussi pauvres qu'on se l'imagine ordinairement. Le dictionnaire est allemand et indien, et commence par l'Allemand.

(1) Ce mot doit être prononcé d'après la prononciation allemande.

avaient adopté le nom d'*Aquanoschioni*, comme indiquant simplement leur étroite union. Cependant après qu'ils eurent été informés de l'étymologie du nom que les Anglais leur avaient donné, il consentirent à l'adopter. Les Indiens aiment beaucoup les noms sonores, j'ai même connu quelques-uns de leurs chefs qui étaient charmés d'être appelés *Rois* quand ils eurent appris que les deux hommes qui gouvernaient la France et l'Angleterre étaient distingués par ce titre.

Ainsi le nom propre de ces six tribus réunies est dans leur langue *Aquanoschioni*; les autres nations les appellent *Mingoués*, *Maquas*, *Mingoes* et *Iroquois*. Les Lénapes employent le premier de ces noms, les Mohingans et les Hollandais le second, les Anglais et les Américains le troisième, les Français le quatrième. Je me servirai de tous indifféremment dans le cours de cet ouvrage.

Comme corps ou tribus détachées, voici les noms que leur donnent les Lénapes.

1°. *Sankhicani*, les Mohauks, de *Sankhican*, une batterie de fusil; ces peuples ayant été les premiers qui reçurent des Européens des fusils dont l'effet des batteries en faisant feu était pour eux un grand sujet d'étonnement. Ainsi ils furent

nommés comme qui dirait : *les peuples qui font feu.*

2°. *W'Tassone*, les Onéidas. Ce nom veut dire les faiseurs de pipes de pierre, et leur a été donné à cause de leur habileté dans ce métier.

3°. *Onondagoes*, les Onondagoes. Ce nom signifie dans leur langue, *sur le haut de la montagne*, et leur a été donné parce que leur ville est ainsi située.

4°. *Queugue*, Cayugas, ainsi appelés d'après le lac de ce nom.

5°. *Mœchachtinni*, les Sénécas. Ce nom veut dire Montagnards, et effectivement ils habitent les parties montueuses du pays.

6°. *Les Tuscaroras*, la sixième et dernière tribu de la ligue; ils l'appellent par le même nom; néanmoins, je n'ai jamais entendu les Lénapes parler des *six divisions ou tribus* ; lorsqu'ils les désignent comme confédérés, c'est toujours par le nombre *cinq*.

CHAPITRE VI.

Caractère général des Indiens.

Les Indiens se considèrent comme des êtres créés par un Manitto (1) sage, bienveillant et tout-puissant qui a également créé pour leur usage tout ce qu'ils possèdent et tout ce dont ils jouissent. En conséquence, ils croient que leur premier devoir est d'adorer leur créateur et leur bienfaiteur, d'être reconnaissans pour tous les biens dont il les a comblés, de le remercier pour ceux dont ils jouissent actuellement, et de le prier de leur continuer ses bienfaits (2).

Le pouvoir qu'ils exercent sur tous les animaux

(1) Être ou Esprit.

(2) Un vieillard indien qui avait embrassé le christianisme, me disait, il y a environ cinquante ans, que lorsqu'il était jeune, il suivait la coutume de son père et de ses ancêtres, en montant sur le haut d'une montagne ou d'un terrain élevé, pour remercier le Grand-Esprit de tous ses bienfaits et lui en demander la continuation. Que les Indiens étaient bien certains que leurs prières lui parvenaient et lui étaient agréables, quoiqu'il ne se fût jamais montré à eux.

et les créatures vivantes leur fait sentir toute leur importance. Ils se considéraient, avant d'avoir vu des blancs ou des hommes d'une couleur différente de la leur, comme les favoris du Grand Manitto, et pensaient que s'il pouvait habiter sur la terre, il s'associerait avec eux et serait leur chef suprême.

Ils croient également que leur créateur les a grandement favorisés, non-seulement en leur donnant une forme et une intelligence supérieures à celles des autres animaux, mais en leur accordant le pouvoir de gouverner et maîtriser même les plus grands et les plus féroces. Aussi lorsqu'ils adorent à leur manière le Grand-Être qui leur a donné l'existence, ils ne manquent jamais de demander dans leurs prières, le courage nécessaire pour combattre et pour vaincre leurs ennemis, parmi lesquels ils comprennent toutes les bêtes sauvages; et lorsqu'ils ont fait quelqu'action héroïque, ils n'oublient point de l'attribuer à la faveur divine, en offrant un sacrifice au grand et bon Manitto, ou en déclarant publiquement, que leurs succès sont entièrement dus au courage que leur a inspiré l'Esprit tout-puissant.

Ainsi la dévotion habituelle envers celui qu'ils regardent comme le principe de tout, et le sen-

timent de reconnaissance qu'ils éprouvent pour ses bienfaits, sont les traits saillans du caractère des sauvages de l'Amérique.

Non contens de rendre du mieux qu'ils leur est possible, ces premiers devoirs au maître de l'univers, les Indiens tâchent encore de remplir ce qu'ils supposent être le but qu'il s'est proposé en créant le monde. Ils pensent que c'est pour que tous les hommes en profitent qu'il a créé la terre et tout ce qu'elle produit; que lorsqu'il a placé, dans le pays qu'il leur a donné, une si grande quantité de gibier, ce n'était pas pour l'avantage de quelques-uns seulement, mais pour celui de tous : que tout ce qui a été créé, a été donné en commun aux enfans des hommes; que tout ce qui a vie sur la terre, tout ce qu'elle produit, tout ce que fournissent les mers et les rivières est un bienfait général, et que chacun a droit d'en avoir sa part. D'après ce principe, l'hospitalité leur paraît toute naturelle; elle n'est point chez eux une vertu, mais un devoir indispensable. Aussi ne cherchent-ils jamais d'excuses pour éviter de donner, et ils prennent sur ce qu'ils avaient destiné à leur usage, pour fournir aux besoins de leurs voisins. Ils sont hospitaliers et généreux envers tout le monde sans exception, et partagent souvent jusqu'à leur der-

nier morceau. Ils préféreraient se passer de souper plutôt que de s'entendre accuser d'avoir négligé leur devoir, et de n'avoir pas satisfait aux besoins de l'étranger, du malade et du nécessiteux. L'étranger a des droits à leur hospitalité, d'abord parce qu'il est éloigné de sa famille et de ses amis, et ensuite parce qu'il les a honorés par sa visite, et ne doit pas emporter une mauvaise idée de la manière dont il a été reçu. Le malade et le pauvre parce qu'ils ont des droits à ce qui a été donné pour tous; car si le gibier qui leur a été servi, a été pris dans les bois, il appartenait à tous avant que le chasseur ne l'eût tué; et si on leur a servi du blé ou des légumes, c'était encore le produit de la terre commune, et ce n'était pas l'homme, mais le Grand-Esprit qui les avait fait croître. D'ailleurs, d'après le principe qu'ils sont tous descendus du même père, ils se regardent comme ne formant qu'une seule et grande famille, qui doit s'aimer et s'entr'aider pour plaire au chef de la famille universelle, le grand et bon Manitto. J'en vais donner un exemple.

En 1777, quelques Indiens qui voyageaient, mirent paître leurs chevaux pendant la nuit dans une prairie que j'avais à Gnadenhutten, sur le Musquingum. Je les fis appeler le lendemain

matin pour les interroger; je cherchai à leur faire sentir le tort qu'ils m'avaient fait, d'autant que je devais faucher ma prairie dans un jour ou deux. Lorsque j'eus fini de parler, un d'eux me répondit : « mon ami, je crois que tu me » dis que l'herbe que mes chevaux ont mangée » t'appartenait, parce que tu l'avais entourée » d'une haie : dis-moi, je t'en prie, qui a fait » croître l'herbe? Peut-tu la faire pousser? Je » ne le crois pas, et personne ne le peut que le » grand Manitto : c'est lui qui l'a fait croître pour » tes chevaux et pour les miens. Sache, mon » ami, que l'herbe que rapporte la terre est » commune à tous, ainsi que le gibier des fo- » rêts. Dis-moi, n'as tu jamais mangé de la ve- » naison ou de la chair de l'ours? « Oui, et très- » souvent. » Eh bien! As-tu quelquefois entendu » un Indien s'en plaindre? » Non. « Ne te fâche » donc plus de ce que nos chevaux ont mangé » une seule fois de ce que tu appeles ton herbe, » car l'herbe qu'ils ont mangée ainsi que la » chaire dont tu t'es repu, ont été données aux » Indiens par le Grand-Esprit. Si tu veux y faire » attention tu verras que nos chevaux n'ont pas » mangé toute ton herbe; néanmoins par amitié » pour toi, je ne mettrai plus mes chevaux » paître dans ta prairie. »

Les Indiens sont non-seulement justes, mais on peut dire qu'ils sont généreux dans beaucoup de circonstances. Ils ne peuvent supporter de voir des malades ou des vieillards manquer de vêtemens, et ils ont toujours soin de leur donner une couverture, une chemise, etc. Cependant lorsqu'ils font des présens à ceux qui ne sont pas dans le besoin, c'est avec l'intention d'en recevoir l'équivalent, et même ils donnent à entendre quels sont les objets qu'ils désirent. Lorsqu'ils font des cadeaux aux étrangers, ils se contentent de recevoir en retour la moindre bagatelle qu'ils regardent comme un souvenir; mais quand ils donnent quelque chose aux blancs qui trafiquent avec eux, ils s'attendent à recevoir le double, parce que, disent-ils, ils sont à même de le faire, les ayant trompés souvent.

Ils se traitent entr'eux avec une grande civilité et se montrent beaucoup d'affection lorsqu'ils se rencontrent après une absence. Ils s'abordent le matin en se souhaitant le bon jour, et se disent bon soir quand ils se quittent vers la nuit. Lorsqu'ils se prennent la main, ils ont le plus grand soin de donner à celui qu'ils saluent ainsi, le titre de parenté qui lui appartient. Aussi, diront-ils, bon jour père. grand-père, oncle, tante, cousin, etc. Ils ont également l'ha-

bitude de donner aux vieillards qui ne sont pas leurs parens, le nom de grand-père, grande-mère, non pas avec un ton de condescendante supériorité, ou d'un mépris déguisé, mais comme une marque du respect que leur âge inspire. Ils employent ordinairement le nom d'ami avec ceux dont ils ne sont pas parens; néanmoins lorsque des jeunes gens se rencontrent, ils se servent de dénominations plus convenables à leur âge ou à la position dans laquelle ils se trouvent les uns envers les autres; ils disent donc, bon jour camarade, favori, bien-aimé, etc. Les enfans même entr'eux se saluent avec affection. Si des Indiens s'accostent après une courte absence, ils diront ordinairement : « Je suis en-« chanté de te voir. » Mais au retour d'un messager, ou d'un guerrier qui revient d'une expédition dangereuse et difficile, après avoir été long-temps absent, le compliment est plus long, et ils expriment au premier leur plaisir de le revoir de la manière la plus cordiale et à peu-près en ces mots : « Je remercie le Grand-» Esprit de ce qu'il m'a conservé la vie jusqu'au » jour où il nous est permis de nous revoir » encore. Je suis réellement charmé de te re-» voir » à quoi l'autre répond : « Tu parles le » langage de la vérité : c'est par la faveur du

» bon et Grand-Esprit qu'il nous est permis de
» nous revoir encore : je suis également charmé
» de te voir. » Ils diront au guerrier : « Je
» suis enchanté que le Grand-Esprit t'ait con-
» servé la vie, et t'ait ramené sain et sauf dans
» ta famille. »

Ils ne sont point querelleurs, et se tiennent toujours sur leurs gardes pour ne point s'offenser les uns les autres : lorsqu'un d'eux se croit injurié par un mot échappé par hasard de la bouche d'un autre, il lui dira : « Ami, tu m'as » rendu jaloux de toi ! » voulant dire par là qu'il commence à douter de la sincérité de son amitié ; mais du moment que l'autre lui a donné l'assurance qu'il n'avait aucune mauvaise intention, tout est absolument fini.

Ils ne se battent point entr'eux, ils disent que cela ne convient qu'aux chiens et à certains autres animaux ; néanmoins, ils aiment à jouer et à faire des plaisanteries, mais ils ont le plus grand soin de n'offenser personne.

Ils sont très-ingénieux pour faire des observations qui, quoiqu'elles fassent rire, ne blessent presque jamais. Ils demanderont, par exemple, à un mauvais chasseur qu'ils verront aller vers la forêt avec son fusil, s'il va chercher de la viande. Ou bien ils diront à un autre,

nous ne manquerons pas de viande, car un tel est allé à la chasse, et le bon de la chose est qu'ils n'en croient rien. S'ils voyent un poltron se joindre à un parti qui va faire la guerre, ils lui demanderont ironiquement quand il compte retourner, sachant très-bien qu'il reviendra avant d'avoir vu l'ennemi. Puis, s'adressant à un de leurs camarades, ils lui diront; retournera-t-il par cette route avec les chevelures qu'il aura enlevées?

Ils ont un esprit naturel qu'on ne s'attendrait guère à trouver chez un peuple sauvage. Je les ai entendu, par exemple, comparer les nations Anglaise et Américaine à une paire de ciseaux, instrument, disent-ils, composé de deux lames tranchantes, exactement semblables, agissant l'une contre l'autre pour le même objet, celui de *couper*. De la manière dont cet instrument est composé, il semblerait que ces deux lames en se fermant vont se frapper l'une l'autre et s'émousser : point du tout, elles ne font que couper ce qui se trouve entr'elles. C'est ainsi qu'il en arrive lorsque les Anglais et les Américains se font la guerre, ce n'est point eux qu'ils veulent détruire, mais nous, pauvres Indiens, qui nous trouvons placés entre les deux. Par ce moyen, ils s'emparent de nos terres, et

quand ils ont obtenu ce qu'ils désirent, les ciseaux se referment et sont mis de côté pour une autre occasion.

Le respect qu'ils ont pour la vieillesse, est porté au plus haut degré. Dans toutes les assemblées privées ou publiques, ils prêtent la plus grande attention aux observations et aux conseils des vieillards : personne n'oserait les contredire, se mêler de la conversation ni même parler à moins d'être interrogé. « Les vieillards, » disent-ils, ont vu tout ce que nous avons vu, » et bien d'avantage, puisqu'ils étaient nés long- » temps avant nous. Non-seulement ils savent ce » que nous savons, mais encore beaucoup plus: » en conséquence, nous devons soumettre nos » faibles lumières à leur longue expérience. » Lorsqu'ils voyagent, c'est toujours un des plus âgés qui dirige la marche, à moins qu'un autre n'ait été spécialement désigné à cet effet. S'il s'arrête en route pour chasser ou pour rester dans un endroit pendant quelque temps, tous font halte également, et ne manquent jamais de trouver le site agréable et judicieusement choisi.

Je m'étendrai davantage sur cette partie intéressante du caractère indien, dans la suite de cet ouvrage.

Ils ont un sentiment de justice bien prononcé qui, quelquefois, les portera à des actions que quelques personnes appelleront héroïques, d'autres romanesques, et que beaucoup désigneront par l'épithète de barbares, mot vague et indéfini qui, s'il veut dire quelque chose, pourrait peut-être mieux s'expliquer par *quelque chose qui n'est pas comme nous*. Quoiqu'il en soit, ce sentiment existe certainement chez les Indiens, et comme je ne peux mieux le définir que par ses effets, je me bornerai à raconter une anecdote arrivée en 1793 dans un village indien appelé *la Chine*, situé à neuf milles au dessus de Montréal, et qui m'a été rapportée dans la même année par M. La Ramée, Canadien d'origine française. Je revenais alors de Détroit, de compagnie avec le général Lincoln et plusieurs autres personnes qui, ainsi que moi, en entendirent le récit. Elle me parut si intéressante que je l'inscrivis sur mon journal, et je la copie telle qu'elle s'y trouve.

Il y avait dans ledit village de la Chine deux Indiens très-remarquables, l'un par sa haute stature, et l'autre par sa force et son activité. S'étant un jour rencontrés dans une rue, le premier apostropha l'autre de la manière la plus outrageante, lui disant qu'il était un lâche et à

tous égards son inférieur, et enfin provoqua tellement sa colère que ce dernier ne pouvant plus se contenir, lui répliqua : « Tu m'as grossièrement insulté, mais je t'empêcherai de le » faire une autre fois. » Et en même temps il lui porta un coup de couteau qui le fit tomber mort à ses pieds. L'alarme s'étant de suite répandue dans le village, une foule d'Indiens s'assemblèrent, et le meurtrier s'étant assis par terre à côté du cadavre, attendait tranquillement son sort qu'il savait ne pouvoir être qu'une mort très-prompte, d'autant plus que le peuple criait de toutes parts : tuez-le! tuez-le! mais quoiqu'il eût placé son corps et sa tête de manière à recevoir le coup fatal, personne ne chercha à mettre la main sur lui, et après avoir enlevé le mort on le laissa seul. N'ayant pas subi dans cet endroit la mort à laquelle il s'attendait, il alla s'étendre sur la terre dans la partie la plus fréquentée du village, dans l'espoir d'être plutôt expédié, mais les spectateurs après l'avoir regardé se retirèrent. Intimement convaincu qu'il avait mérité de perdre la vie, et voulant mettre fin à ses anxiétés, il prit la résolution d'aller se présenter à la mère du défunt, veuve avancée en âge, et arrivé chez elle il lui parla ainsi : « Femme, j'ai tué ton fils, il m'avait insulté, il

» est vrai, mais encore il était ton fils, et sa vie
» t'était utile. Je viens me rendre à toi, ordonne
» de ma vie comme il te plaira; mais ne me fais
» pas languir. » A quoi la femme répondit :
« Tu as tué mon fils que je chérissais, et qui
» était le seul soutien de ma vieillesse; en te fai-
» sant mourir, je n'améliorerais pas ma triste
» situation, c'est déjà assez d'une victime; ce-
» pendant, tu as toi-même un fils, et si tu veux
» me le donner pour me tenir lieu de celui que tu
» m'as fait perdre, tout sera effacé. » L'Indien
lui répliqua aussitôt; « mère, mon fils n'est
» encore qu'un enfant, à peine a-t-il dix ans,
» et il ne serait pour toi qu'un fardeau; mais je
» m'offre à toi, moi qui suis réellement capable
» de te nourrir et de te protéger; si tu veux me
» recevoir pour ton fils, je ferai tout ce qui dé-
» pendra de moi pour te faire vivre dans l'aisance
» jusqu'à la fin de tes jours. » La femme ayant
accepté la proposition de l'Indien, elle l'adopta
et retira chez elle toute sa famille.

Il nous faut maintenant voir l'autre côté du
tableau. On ne peut s'empêcher de convenir que
les Indiens sont en général vindicatifs et cruels
envers leurs ennemis; que même après la ba-
taille, ils assouvissent de sang froid leur ven-
geance sur leurs malheureux prisonniers désar-

més; qu'ils se servent dans leurs guerres de tous les moyens pour détruire leurs adversaires, et qu'ils emploient la surprise et les stratagêmes aussi souvent que la force ouverte. Tout cela est vrai : privés des lumières de la seule vraie religion, n'étant pas retenus par ses préceptes, ni dirigés par l'exemple d'un Dieu de paix, ils se laissent malheureusement trop souvent entraîner par leurs passions et commettent des actions qui font frémir l'humanité. Mais, tout bien considéré, valons-nous mieux qu'eux? Je réserve cette question pour un chapitre séparé.

CHAPITRE VII.

Du Gouvernement.

Quoique les Indiens n'aient pas un code de lois, leurs chefs, néanmoins, trouvent peu de difficulté à les gouverner. Ils sont aidés par des conseillers sages et expérimentés, qui s'étudient à faire le bonheur de la nation, et sont ainsi qu'elle intéressés à sa prospérité. C'est sur eux que le peuple se repose, persuadé que tout ce qu'ils peuvent faire ou ordonner est juste et pour le bien général. Fiers de voir les affaires de la nation dirigées par des hommes d'une telle expérience, les Indiens s'embarrassent peu de ce qu'ils font, sachant bien que le résultat de leurs délibérations sera rendu public à une certaine époque et qu'ils l'approuveront. Le chef leur communique ce résultat par l'organe de l'orateur, et ils sont appelés et rassemblés à cet effet à la maison du conseil; et si l'on croit qu'il est nécessaire de demander une contribution de wampum pour mettre à exécution la décision

des chefs, toute l'assemblée y donne volontiers son consentement.

Les chefs ont le plus grand soin de conserver pour leur instruction et celle des générations futures, toutes les délibérations et traités importans faits entr'eux et les autres nations. C'est ainsi qu'entre les années 1770 et 1780, ils pouvaient raconter avec les plus grands détails ce qui s'était passé entre Guillaume Penn et leurs aïeux, à leur première assemblée et à celles qui la suivirent, ainsi que toutes les transactions qui eurent lieu avec les gouverneurs qui lui succédèrent. Ils s'assemblent une ou deux fois par an, afin de rafraîchir leur mémoire et d'inculquer ces souvenirs dans celle d'un ou de plusieurs de leurs jeunes gens qui montrent le plus de dispositions. Dans ces occasions, ils choisissent un endroit commode dans les bois, peu éloigné de la ville, où ils allument un grand feu, et où on leur apporte des provisions : là on étend tous les documens sur un morceau d'écorce ou sur une couverture, et dans un tel ordre qu'on peut de suite distinguer chaque discours, aussi aisément que nous pouvons reconnaître par l'endossement ce que contient tel ou tel papier. Si, parmi les ceintures ou cordes de wampum, il se trouve quelques écritures sur papier ou parchemin, ils ont recours à quelque

blanc de confiance, s'ils peuvent en trouver un, afin de les lui faire lire. Alors leur orateur, qui est toujours choisi parmi ceux qui ont le plus de talent, et qui est déjà exercé dans ces sortes d'affaires, se lève, et d'une voix forte et avec la gravité que le cas exige, commence son discours, distinguant chaque phrase, jusqu'à ce qu'il ait épuisé un sujet. Tout dépend de la manière dont l'orateur manie les ceintures ou cordes de wampum. L'action de *tourner la ceinture* (1), ce qui a lieu lorsqu'il a fini la moitié de son discours, est un point essentiel, quoique cela ne se fasse pas toujours; mais lorsque ce moyen est employé par quelqu'un qui en a l'habitude, il est aussi facile de distinguer combien l'orateur est avancé dans son discours, que lorsque nous lisons un livre, nous pouvons voir par le nombre des feuillets combien il nous en reste à lire; et

(1) Lorsqu'entre les années 1760 et 1768, le fameux chef guerrier Pontiac eût concerté le plan de surprendre et de s'emparer de la garnison et de la ville de Détroit, le signal de l'attaque par ses gens qui avaient caché sous leurs couvertures des fusils coupés à la longueur de grands pistolets, devait être l'action de tourner la ceinture, dans le discours de paix qu'il devait prononcer devant le major Gladwyn, qui commandait alors cette ville.

un bon orateur pourra montrer sur la ceinture, la place exacte qui correspond à chaque phrase, comme nous pouvons indiquer un passage dans un livre. Lorsque les ceintures et les cordes ne sont plus nécessaires à l'orateur, il les remet au chef qui les replace avec le plus grand soin dans le sac qui les contient ordinairement.

C'est presque toujours par un chef inférieur, par l'orateur ou un conseiller, qu'un message d'importance est envoyé à sa destination, surtout quand on veut avoir réponse de suite. Dans d'autres occasions et quand il ne s'agit que d'envoyer une réponse à un discours, on choisit deux jeunes gens intelligens, l'un pour délivrer le message, l'autre pour faire attention à ce que son compagnon n'omette rien. Si le message est d'une nature privée, ils reçoivent l'ordre *de le porter sous terre*; c'est-à-dire de n'en donner connaissance à qui que ce soit, excepté celui à qui il est adressé. Si on leur dit *d'entrer dans la terre* avec le message ou discours, et d'en sortir au lieu où ils doivent le porter, c'est leur dire de prendre garde d'être vus par quelqu'un dans leur route, d'éviter tous les sentiers et de voyager à travers les bois.

Aucun chef ne fera attention *aux rapports*, quand bien même ils paraîtraient fondés sur la

vérité, jusqu'à ce qu'il ait appris la chose officiellement ; et si on l'interroge sur ces rapports, il répondra *qu'il ne les a pas entendus ;* il les regardera comme *le chant de l'oiseau qui vole :* mais aussitôt qu'il aura été informé par le moyen d'une corde de wampum, envoyée par quelque chef, ou par quelque personne de la nation qui, par sa place, mérite toute confiance, alors il dira : *Je les ai entendus*, et il agira en conséquence.

Les Indiens, mais plus particulièrement leurs chefs, se servent beaucoup d'expressions figurées, qu'il faut connaître pour les entendre. Lorsque les nations communiquent entr'elles de cette manière, elles se comprennent très-bien ; mais avec les blancs qui ne sont point accoutumés à un pareil langage, il faut absolument des explications.

Leurs ceintures de wampum sont de différentes dimensions, tant en longueur qu'en largeur. Le wampum qu'ils emploient est blanc ou noir. Le premier annonce ce qui est bon comme la paix, l'amitié, etc., et le dernier tout le contraire : cependant ils se servent quelquefois du dernier pour des messages de paix, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer de blanc; mais avant d'en faire usage, il faut qu'il soit barbouillé d'un bout à l'autre avec de la craie, de

la chaux ou tout ce qui peut changer le noir en blanc. La pipe de paix étant faite de pierre rouge ou noire, doit toujours être blanchie avant d'être présentée ou fumée dans de pareilles occasions.

Les routes qui conduisent d'une nation chez une autre, sont généralement marquées sur la ceinture par un ou deux rangs de wampum blanc entrelacé avec le noir, qui vont d'un bout à l'autre en passant par le centre. Cela veut dire, que ces nations ont ensemble des relations d'amitié.

Une ceinture noire avec un casse-tête dessiné en rouge, est une ceinture de guerre qui, lorsqu'elle est envoyée avec un rouleau de tabac, est une invitation de se joindre à celle qui l'envoie, dans la guerre qu'elle veut entreprendre. Si la nation à laquelle elle est adressée, fume de ce tabac et dit qu'il est agréable à fumer, alors elle a donné son consentement, et devient dès ce moment son alliée. Si, au contraire, elle refuse de fumer, toute espèce de prière deviendrait inutile; car il est arrivé quelquefois que des messagers de guerre cherchant à persuader et même à forcer une nation d'accepter la ceinture, en la plaçant sur la cuisse du chef; ce

chef, après l'avoir secouée sans la toucher de la main, la leur jeta avec un bâton, comme il aurait jeté un serpent ou un crapaud qu'il aurait rencontré dans son chemin. Quoiqu'ils ne s'asseyent pas dans leur conseil à la manière des blancs, on ne doit cependant pas appeler l'attitude qu'ils y prennent, un manque de respect. Fidèles à la confiance qui leur a été accordée, ils s'embarrassent peu des cérémonies dont la nation ne retirerait aucun avantage. Ils se placent indistinctement auprès du feu du conseil, quelques-uns se penchant d'un côté, d'autres s'appuyant de l'autre; de sorte qu'un étranger qui les verrait ainsi, pourrait croire qu'ils ne font point attention à ce qui se dit, ou qu'ils sont fatigués d'entendre. Bien loin de là, la posture qu'ils prennent, leur fournit le moyen d'être bien plus appliqués à ce qui se dit, et plus attentifs au sujet sur lequel on délibère. Aucun objet ne peut détourner leur attention quoiqu'ils n'ayent pas les yeux fixés sur l'orateur. Le fait est qu'elle est tellement engagée vers l'objet qui se discute, que rien ne pourrait la détourner, à moins que le feu ne prît à la maison du conseil, ou qu'elle ne fût attaquée par l'ennemi.

« Pour prouver l'exactitude de cette assertion, je vais raconter un fait arrivé à Détroit pendant l'hiver de 1785 à 1786.

« Deux assassins des plus audacieux de la nation des Chippeways, qui, depuis plusieurs mois, avaient rempli de crainte la ville et tout le pays par leurs menaces et les meurtres qu'ils avaient commis, ayant été pris, furent amenés devant le gouverneur. Après que leurs chefs eurent été avertis et rassemblés dans la maison du conseil, et qu'ils eurent entendu le commandant prononcer les mots : « que, suivant les lois » de leur père (les Anglais), ils devraient être » mis à mort, » (1) le plus jeune des deux qui était fils de l'autre, se leva brusquement de son siége, s'ouvrit un passage jusqu'à la porte et chercha avec un poignard ou couteau qu'il avait caché sous sa couverture, à se faire jour au travers des gardes placés en dehors pour les empêcher de s'échapper. Néanmoins il ne put y réussir et fut tué par les soldats, ce qui occasionna beaucoup de bruit et de confusion dans la rue, et une grande inquiétude dans la salle parmi les spectateurs et les officiers du

(1) Il ne voulait pas les faire mettre à mort, mais seulement leur faire connaître qu'ils l'avaient méritée.

gouvernement. Cependant, aucun des chefs, quoiqu'ils fussent assez nombreux, ne remua de sa place, ni ne porta les yeux autour de lui; ils ne se regardèrent même pas les uns les autres, mais restèrent tous dans la même posture, fumant leur pipe comme si rien n'était arrivé.

Il se trouve quelquefois chez une nation des individus qui s'embarrassent fort peu des conseils et des bons avis qui leur sont donnés par les chefs; néanmoins ils sont en trop petit nombre pour pouvoir s'opposer aux mesures du gouvernement. Ils sont généralement regardés comme des êtres dépravés qui, n'osant s'associer avec les autres, s'en tiennent éloignés pour pouvoir satisfaire le penchant qui les porte à dérober quelques petits articles de marchandise ou de provisions; mais aussitôt qu'ils font un pas de plus, et qu'ils sont reconnus comme voleurs ou assassins, ils sont regardés comme un déshonneur pour la nation qui alors ne les reconnaît plus et leur retire sa protection.

En 1785, un Indien de ceux dont je viens de parler, assassina à Pittsburg, un M. Evans. Lorsque le temps de le juger fut arrivé, on invita les chefs de sa nation (les Délawares) à venir assister au jugement, pour voir comment les choses se passeraient, et parler en faveur de l'accusé,

s'ils le jugeaient convenable. Ces chefs, au lieu de venir, comme ils en avaient été requis, écrivirent aux officiers civils de la ville, cette courte réponse. « Frères! vous nous donnez avis que » N. N. qui a assassiné un des vôtres à Pittsburg, va être jugé d'après les lois de votre » pays, et vous nous invitez à être présens au » jugement. Frères! comme nous savons que » N. N. est un très-mauvais sujet, nous ne désirons pas le voir. En conséquence, nous vous » conseillons de le juger d'après vos lois et de » le faire pendre, afin qu'il ne puisse jamais » revenir parmi nous. »

Je terminerai ce sujet par une autre anecdote. Lorsque dans l'hiver de 1788 à 1789, les nations indiennes s'assemblèrent au fort Harmer, situé à l'embouchure du Muskingum, pour y faire un traité, on trouva, un matin, sur le bord de la rivière, le corps d'un Indien Sénéca. Le chef de cette nation s'apercevant de l'inquiétude des officiers et des habitans du fort, et craignant qu'un meurtre commis dans un tel lieu et une telle circonstance, n'occasionnât beaucoup de trouble, se rendit chez le gouverneur et lui dit : « de ne point s'inquiéter de ce qui était » arrivé la veille, attendu que l'homme qui avait

» été tué n'était d'aucune conséquence. » Cela voulait dire en d'autres mots : qu'il était désavoué par ses compatriotes, et que sa mort ne serait point une perte pour sa nation.

CHAPITRE VIII.

De l'Éducation.

On ne peut trop s'étonner de voir comment une nation sans code de lois, sans système de jurisprudence, sans aucune forme établie de gouvernement, ni même sans un seul magistrat électif ou héréditaire, peut vivre en paix et en harmonie et pratiquer les vertus morales : comment un peuple peut être bien gouverné sans aucune autorité reconnue, mais seulement par l'ascendant qu'ont les hommes d'un esprit supérieur sur ceux d'une trempe plus ordinaire, et par une soumission tacite, quoique générale, à l'aristocratie de l'expérience, des talens et de la vertu! Tel est pourtant le spectacle que présentent aux yeux de l'étranger les nations indiennes. C'est ainsi que je les ai vues pendant le long séjour que j'ai fait parmi elles; et après avoir beaucoup observé et réfléchi pour découvrir la cause d'un pareil phénomène, je crois pouvoir l'attribuer en grande partie au soin que prennent les Indiens d'inspirer de bonne heure

à leurs enfans des principes d'honnêteté et de vertu, et à la méthode qu'ils suivent dans leur éducation. Je n'appellerai pas cette méthode un système, car les systèmes sont inconnus à ces enfans de la nature qui, en suivant ses préceptes, ont d'abord découvert, et ensuite suivi sans efforts cette route simple que les philosophes d'Europe ont cherchée si long-temps.

Le premier pas que font les parens dans l'éducation de leurs enfans, est de les préparer pour un bonheur futur, en gravant dans leur tendre mémoire qu'ils doivent leur existence à un Esprit grand, bon et bienfaisant, qui non-seulement les a créés, mais a de grandes vues sur eux; qu'il leur a donné un pays fertile et étendu, rempli de toute espèce de gibier pour leur substance, et qu'il leur a aussi envoyé d'en haut, par un de ses esprits inférieurs, des citrouilles, des courges, des fèves et autres légumes, afin qu'ils s'en nourrissent; que leurs ancêtres ont joui de tous ces avantages pendant nombre de siècles. Ils leur enseignent aussi que ce Grand-Esprit a les yeux fixés sur les Indiens pour voir s'ils sont reconnaissans des bienfaits qu'il leur a accordés, et qu'en conséquence il est de leur devoir de l'adorer et de faire tout ce qui peut lui être agréable.

Telle est en substance la première leçon que

l'on donne et qu'on répète de temps en temps aux enfans indiens ; ce qui naturellement les porte à réfléchir, et à comprendre par degré, qu'un Être qui a fait de si grandes choses dans l'intention de les rendre heureux, doit être vraiment bon, et qu'ils doivent faire tout ce qui peut lui plaire. On leur dit ensuite, que leurs ancêtres qui ont reçu tous ces biens des mains du Grand-Esprit, et qui en ont joui, doivent avoir été informés de ce qui est le plus agréable à cet Etre bienfaisant, ainsi que de la manièredont on peut le plus sûrement obtenir ses faveurs. On les engage à rechercher cette instruction auprès de ceux qui savent toutes ces choses, et à les révérer à cause de leur sagesse et des connaissances qu'ils possèdent. On excite ensuite leur jeune ambition en leur disant qu'ils ont été créés supérieurs à toutes les autres créatures et qu'ils sont nés pour les commander ; et on a grand soin de leur inspirer de bonne heure ce sentiment qui, dans le fait, devient leur passion dominante ; car on ne cesse de leur répéter, qu'en suivant les conseils des chasseurs, des trappeurs et des guerriers les plus vantés et les plus admirés, ils acquerront un jour un degré de réputation et de célébrité égal à celui qu'ils possèdent ; qu'en se soumettant aux avis des vieillards, des

chefs et des hommes supérieurs par leur sagesse, ils pourront également parvenir à la gloire et être appelés *Sages*, titre honorable auquel un Indien n'est jamais indifférent. Enfin on leur dit que s'ils respectent les gens âgés, ceux qui sont infirmes, et ont pour eux des égards et des attentions, ils seront traités de la même manière lorsque leur tour viendra d'éprouver les maux auxquels la vieillesse est sujette.

Lorsque les parens croyent que cette première et importante leçon est suffisamment gravée dans l'esprit de leurs enfans, ils cherchent à leur faire sentir la différence qui existe entre le bien et le mal; ils leur disent qu'il y a de bonnes et de mauvaises actions auxquelles ils sont également susceptibles de se laisser aller, mais que les premières plaisent au Grand-Esprit qui leur a donné l'existence; et qu'au contraire, tout ce qui est mauvais, provient du méchant esprit qui ne leur a rien donné, et qui ne peut rien leur donner de bon, parce que cela est hors de son pouvoir; et que, par conséquent, il leur envie ce qu'ils ont reçu du bon Esprit qui lui est infiniment supérieur.

Cette instruction préalable, si je puis me servir de cette expression, leur fait naturellement désirer de connaître ce qui est bon et ce qui

est mauvais : alors les pères et mères le leur enseignent, à leur manière, c'est-à-dire, comme ils l'ont eux-mêmes appris de leurs parens. Ce n'est point une leçon d'une heure ou d'un jour, c'est un cours d'instruction pratique plutôt que théorique. C'est une leçon qui n'est pas répétée à certaines époques fixes, mais qui est indiquée, démontrée aux enfans, non-seulement par ceux aux soins desquels ils sont immédiatement confiés, mais par toute la tribu qui se trouve intéressée à l'éducation qu'il faut donner à la génération naissante.

Il ne faut pas s'imaginer que les pères et mères lorsqu'ils instruisent leurs enfans, se servent de leur autorité pour se faire obéir. Non. Ils n'emploient que les moyens les plus doux et les plus faits pour persuader. Ce n'est point par le fouet ni par d'autres punitions corporelles, qu'ils obtiennent d'eux ce qu'ils veulent. C'est à leur orgueil qu'ils en appellent, et ce moyen leur réussit presque toujours. Il suffit qu'un père dise devant ses enfans : « je voudrais que telle chose » se fît; je voudrais qu'un de mes enfans fît » telle commission; voyons quel sera *le bon* » enfant qui la fera ? » Ce mot *bon* opère comme par magie, et chacun s'empresse d'obtenir ce titre de *bon*. Si un père voit passer une

personne âgée ou infirme conduite par un enfant, il attirera l'attention des siens vers cet objet en disant : « quel bon enfant doit être celui-» là qui a tant d'égards pour la vieillesse; il » prévoit, sans doute, le temps où il aura be-» soin lui-même d'un pareil secours : » ou bien il dira : « puisse le Grand-Esprit qui le voit, » accorder à ce bon enfant une longue et heu-» reuse vie. »

Les pères et mères sont, comme je l'ai déjà dit, secondés par toute la tribu dans l'éducation de leurs enfans. Si l'un d'eux est envoyé par son père porter quelques provisions à une personne âgée, tous ceux qui se trouveront dans la maison, ne manqueront pas de s'écrier : ah! le bon enfant! Ils demanderont de qui il est fils, et après l'avoir appris, ils diront : comment : la Tortue, ou le petit Ours (suivant le nom du père) a un aussi bon enfant! Si on en voit passer un dans les rues conduisant un vieillard infirme, les habitans se diront les uns aux autres de manière qu'il l'entende, et pour encourager les autres enfans à prendre exemple sur lui : « regardez donc » ce bon enfant, que son père est heureux de » l'avoir! » On a souvent recours à cette méthode, afin d'instruire les enfans des choses qui, par elles-mêmes, sont bonnes, convenables et

honorables; tandis que, d'un autre côté, quand un enfant a commis une mauvaise action, le père lui dira : « J'ai bien du chagrin de voir que » mon fils ait fait cette mauvaise action, j'es- » père qu'il ne retombera plus dans la même » faute. » Ceci produit presque toujours son effet, sur-tout si la leçon est donnée devant d'autres enfans. Tout le plan de l'éducation des Indiens tend à les élever plutôt qu'à les humilier, et à faire d'eux par ce moyen des chasseurs déterminés et des guerriers intrépides.

Ainsi lorsqu'un jeune homme a tué, pour la première fois, une pièce de gibier, tel qu'un cerf ou un ours, les parens ayant des enfans qui approchent de l'adolescence, ne manqueront pas de dire devant eux à quelques personnes : « il » faut que ce jeune homme ait bien fait atten- » tion aux discours des vieux chasseurs, car, » quoique bien jeune, il a déjà donné des preuves » qu'il deviendra habile dans cette profession. » Si, au contraire, un jeune homme a manqué de donner une semblable preuve, ils diront de lui : « qu'il n'a point fait attention aux paroles » des vieillards. »

C'est ainsi qu'ils donnent aux jeunes gens, d'une manière indirecte, des leçons sur tous les sujets. Ils doivent apprendre l'art du chasseur,

du trappeur et du guerrier, en écoutant les vieillards lorsqu'ils conversent ensemble sur différens sujets, et qu'ils racontent comment ils ont agi dans les circonstances où il se sont trouvés, et on a soin de les faire assister souvent à de semblables conversations. Par cette manière d'instruire les jeunes gens, on entretient chez eux le respect qu'ils doivent aux vieillards, et ce respect est encore augmenté par la réflexion qu'ils y auront droit aussi par la suite, lorsque les jeunes gens viendront écouter, à leur tour, avec la plus grande attention, les choses qu'ils auront alors à raconter.

Je crois que cette manière de transmettre l'instruction, est commune à tous les nations indiennes; elle l'est au moins, chez toutes celles que j'ai connues, et l'on peut dire qu'elle est la base de cette soumission volontaire envers leurs chefs; soumission qui les distingue si bien. C'est ainsi que s'est soutenu pendant des siècles, sans convulsions et sans discordes civiles, ce gouvernement traditionnel dont le monde n'offre peut-être pas un autre exemple; gouvernement dans lequel on ne connaît point de lois positives, mais seulement des coutumes et des habitudes établies depuis long-temps; point de Code de jurisprudence, mais l'expérience des temps anciens;

point de magistrats, mais des conseillers auxquels le peuple obéit implicitement; un gouvernement où l'âge donne les rangs, la sagesse, le pouvoir, et où la bonté morale assure un titre au respect universel. Tout ceci semble avoir été effectué par un mode d'éducation simple, mais excellent, qui imprime dans l'esprit des jeunes gens un attachement bien prononcé pour les anciennes coutumes, le respect pour la vieillesse et l'amour de la vertu; de sorte que ces impressions deviennent ineffaçables et acquièrent plus de force à mesure que les générations se succèdent.

CHAPITRE IX.

Des Langues.

Il paraît que, dans cette partie de l'Amérique du nord qui est bornée au sud et à l'ouest par le Missisipi et les possessions de la compagnie Anglaise de la baie d'Hudson, et au nord et à l'est par l'océan atlantique, il n'y a que quatre langues principales qui fournissent une assez grande quantité de dialectes différens, mais tous dérivés d'une des quatre mères-langues, dont quelques-unes même s'étendent au delà du Missisipi, et peut-être, jusqu'aux montagnes pierreuses.

Première Langue, le Karalit.

Les habitans du Groenland et les Indiens Esquimaux de la côte de Labrador parlent cette langue. Ses formes et ses principes sont assez connus par la grammaire et le dictionnaire du père Egede (1) et les ouvrages de Bartholinus,

(1) *Grammatica Groenlandico-Danico-Latina*,

Waldike, Thorhalessen, Cranz et autres. Les missionnaires Moraves la cultivent beaucoup, et nous devons nous attendre qu'ils nous feront encore mieux connaître ses principes. C'est dans le Groenland que commencent ces formes grammaticales qui, dit-on, caractérisent les langues de ce vaste continent Américain, et qui paraîtront bien surprènantes si on les compare à la simplicité de construction des idiomes parlés sur les rives opposées de l'Europe; l'Islande, le Danemark, la Suède et autres pays. Il paraît évident, d'après cette seule circonstance, que l'Europe n'a point fourni à l'Amérique sa population originaire.

Deuxième Langue, l'Iroquois.

Cette langue est parlée en différens dialectes par les Mingoués ou Six-Nations, les Wyandots ou Hurons, les Nodowessies, les Assinipoetuks, appelés par les Français Assiniboils, Assinipoils ou Sioux, ainsi que par d'autres tribus, particulièrement au delà du fleuve Saint-Laurent.

---

edita à P. Egede. Hafniæ, 1760, in-8°. *Dictionarium-Groenlandico-Danico-Latinum*, adornatum à P. Egede. Hafniæ, 1750, in-8°.

Le père La Hontan l'appelle la langue des Hurons, probablement parce que cette nation était plus connue des Français dont ils étaient les alliés, et que les Iroquois avaient pris parti avec les Anglais (1). D'ailleurs, quelque nom particulier que l'on donne à ces dialectes, ils doivent tous leur origine à la même langue-mère, et ont beaucoup d'affinité entr'eux. M. Carver se trompe lorsqu'il prétend que les Naudowessies (2) sont un peuple distinct des Iroquois : il suffit de comparer les vocabulaires que nous avons de ces deux idiomes, pour voir la grande ressemblance qui existe entr'eux. Nous ne possédons malheureusement pas une seule gram-

(1) Il y a très-long-temps, peut-être des siècles, que les Hurons se séparèrent des Iroquois; ils se firent souvent la guerre, et les premiers se retirèrent enfin dans des lieux éloignés où ils s'établirent et furent découverts par des missionnaires et des trafiquans français.

(2) *Carver*, dans le chap. XVII de ses Voyages, dit qu'il existe quatre langues dans l'Amérique du nord, qui sont : à l'est l'Iroquois, au nord-ouest le Chippeway ou l'Algonquin, à l'ouest le Naudowessie, et au sud le Cherokee, etc. Quoique le capitaine Carver paraisse avoir fait de bonnes observations, il a, néanmoins, résidé trop peu de temps parmi les Indiens, pour avoir pu se faire des idées exactes et obtenir des notions certaines sur leurs différentes langues.

maire d'aucun de ces dialectes; nous n'avons, réellement, outre le fragment du dictionnaire de Zeisberger dont j'ai déjà parlé, qu'un vocabulaire étendu de la langue des Hurons (1) composé par le père Sagard, bon et pieux missionnaire français, mais peu instruit, qui avait demeuré trop peu de temps avec cette nation, pour pouvoir donner une idée juste et exacte de sa langue. Il la représente dans sa préface, comme pauvre, imparfaite, irrégulière, peu propre à exprimer les idées; tandis que Zeisberger considère l'Iroquois, dont le Huron est un dialecte, comme un idiome riche et significatif. Il est malheureux que sa grammaire et la plus grande partie de son dictionnaire de cette langue soient perdues sans ressource (2). Sir William Johnson vante beaucoup l'énergie

(1) Le *Grand-Voyage au pays des Hurons*, par Samuel Sagard, Paris, 1632, auquel est joint un dictionnaire de la langue des Hurons, avec une préface.

(2) Le traducteur a été informé, par l'auteur de cet ouvrage et pendant qu'il était sous presse, que ce dictionnaire a été retrouvé en entier, ainsi que la grammaire iroquoise de Zeisberger et plusieurs autres ouvrages sur cette langue, par le même auteur et par M. Pyrlœus.

de la langue des Iroquois (1), et Colden (2), quoiqu'il ne la connût point, en parle de la même manière, d'après le rapport de plusieurs personnes. Le dictionnaire même du père Sagard, lu par quelqu'un qui connaît les formes des langues indiennes, prouve contre le respectable père qui l'a composé.

Troisième Langue, le Lénape.

Cette langue est la plus répandue de toutes celles que l'on parle de ce côté du Mississipi. Elle domine dans les vastes régions du Canada, et depuis la côte de Labrador, jusqu'à l'embouchure de la rivière Albany qui se perd dans la partie la plus méridionale de la baie d'Hudson, et de là au lac des bois qui forme la limite nord-ouest des Etats-Unis. Il paraît que c'est la langue de tous les Indiens de ce pays étendu, excepté de ceux qui sont d'origine Iroquoise, et qui sont beaucoup moins nombreux. On a découvert plus loin vers le nord-ouest, dans le territoire de la compagnie de l'Hudson, d'autres nations in-

---

(1) *Abrégé des Transactions philosophiques*, v. 63, p. 142.

(1) *Histoire des Cinq-Nations*, p. 14.

diennes, telles que les Indiens aux pieds noirs, les Sussee, les Serpens et d'autres, dont les langues, dit-on, sont différentes de celles des Iroquois et des Lénapes; mais il nous est impossible de former un jugement sur ces idiomes, d'après les faibles vocabulaires qui nous ont été donnés par Mackensie, Umfreville et quelques autres voyageurs : il nous faut attendre d'autres lumières, avant de pouvoir décider.

On trouve très-peu d'Iroquois en dehors des limites du Canada, excepté les restes de ceux qui étaient autrefois établis auprès des grands lacs, dans les parties septentrionales du pays qui forme maintenant l'état de New-Yorck. Il y a encore quelques Wyandots dans le voisinage de Détroit. Tout le reste des Indiens qui habitent à présent ce pays, jusqu'au Mississipi, est de la race des Lénapes, et parle des dialectes de cette langue. Il est certain qu'à l'arrivée des Européens, ils occupaient toute la côte, depuis la pointe la plus septentrionale de la nouvelle Ecosse, jusqu'au Roanoke; c'est pourquoi on les appela Wapanachkis, ou Abénakis, ce qui veut dire hommes de l'est, ou orientaux. La Hontan nous a donné une liste des nations indiennes de l'ancienne Acadie, toutes parlant des dialectes de l'Abenaki, ou comme il l'appelle, de l'Al-

gonquin; ce sont les Abenakis, les Micmacs, les Canibas, les Mohingans, les Openangos, les Soccokis et les Etchemins, d'après lesquels toute la nouvelle Ecosse (à l'exception de la Peninsule) et une partie du nouveau district du Maine, furent autrefois appelés par les Français, *le pays des Etchemins*. Il ne parle pas des Souriquois, que l'on sait avoir habité l'Acadie, et qui parlaient également un dialecte de la langue des Lénapes.

Nous trouvons par-tout dans l'intérieur du pays les Lénapes et les tribus qui en descendent. Les Miamis ou Twightwees, les Potowatomies, les Messissangees, les Kikapoos, nations qui habitaient autrefois, et dont quelques portions habitent encore l'intérieur de notre pays, de ce côté du Mississipi et des grands lacs, sont à n'en pouvoir douter, d'après leurs dialectes, d'origine Lénape. Les Shawanos, dit-on, s'étaient anciennement établis sur la rivière Savannah, en Géorgie; et une partie de ceux qui restèrent dans ce pays, et finirent par s'associer avec les Creeks, ont jusqu'à ce jour conservé leur idiome (1). Les Indiens qui habitaient

(1) *Nouvelles Vues*, par Barton, édition de 1798, disc. pr., p. 32.

autrefois le Maryland, la Virginie et la Caroline du nord, étaient de la même origine, si nous pouvons en juger d'après les faibles renseignemens qui nous ont été communiqués sur leurs différens dialectes; et nous avons déjà démontré que les Nanticokes étaient des descendans des Lénapes, et appelaient cette nation *Grand-Père*. Deux vocabulaires assez connus de leur langue, l'un communiqué par M. Jefferson, et l'autre par moi, et maintenant entre les mains du comité historique de la société philosophique américaine, prouvent, sans réplique, que ces dialectes sont d'origine Lénape (1). Les Canais ou Kanowas qui ont donné leur nom à une rivière de la Virginie qui se décharge dans l'Ohio, sont également de la même souche. Les noms indiens des rivières, des montagnes et des villes dans toute cette vaste étendue de pays, paraissent généralement dérivés de la langue des Lénapes.

---

(1) Feu le docteur Barton, dans l'ouvrage cité ci-dessus, app., p. 5, semble douter de ce fait, et s'en rapporter à une suite de mots numériques que je lui avais communiqués, et qui avaient été trouvés dans les papiers de M. Pyrlœus; mais il n'est nullement certain que ces mots numériques ayent été pris dans la langue

Le baron de La Hontan est, je crois, un des premiers écrivains qui aient parlé de l'universalité de cet idiome. Mais il est extraordinaire qu'il n'ait pas dit un mot de la grande et puissante nation des Lénapes. Il appelle cette langue l'*Algonquin*, quoiqu'il représente ce peuple comme une horde de sauvages errans qui, ainsi que les Arabes, n'ont point de demeures fixes (1); et dit de plus, qu'au temps où il écrivait, leur nombre n'excédait pas deux cents. Ce qu'il avance sur ce sujet entre néanmoins trop dans mon plan pour que je n'en donne pas ici un léger extrait.

« Il n'y a, dit La Hontan, que deux mères-
» langues dans toute l'étendue du Canada, que
» je borne en dedans des limites du Mississipi,
» ce sont le *Huron* et l'*Algonquin*. La première
» est entendue des Iroquois, car la différence
» entre ces deux langues n'est pas plus grande
» que celle qui existe entre le Normand et le
» Français. La seconde, c'est-à-dire l'Algonquin,
» est aussi estimée parmi les sauvages que le
» Grec et le Latin le sont en Europe, quoiqu'il

---

des Nanticokes, et les vocabulaires ci-dessus mentionnés ne laissent aucun doute sur l'origine de ce dialecte.

(1) Lettre V.

» semblerait que les Aborigènes, auxquels elle
» doit son origine, la dégradent par la faiblesse
» de leur nation, car leur nombre ne se monte
» pas à deux cents (1). »

Ce que dit cet auteur concernant cette langue est très-exact; mais pourquoi l'appelle-t-il l'*Algonquin*, et attribue-t-il son origine à cette misérable tribu errante? Il avait à sa portée les Abenakis, que dans un autre endroit il met à la tête des tribus qui habitaient la Nouvelle-Ecosse, et qui ont toujours conservé le nom générique de toute la nation, qui est *Wapanachke*, que les Français ont adouci d'après leur prononciation, et qui est encore aujourd'hui le nom par lequel se reconnaissent les différentes nations et tribus de la tige des Lénapes. Il est probable qu'il n'entendait pas assez leur langue (2) pour converser beaucoup avec eux; car

---

(1) Lettre XXV.

(2) Il dit qu'elle n'est pas riche et qu'elle est seulement adaptée aux besoins et aux commodités de la vie. Telles sont les idées que les étrangers raisonnant *à priori*, se font des langues indiennes, mais ceux qui les connaissent bien pensent différemment, et cependant cet auteur ajoute que l'Algonquin est la langue la plus belle et la plus étendue du continent.

autrement ils lui auraient appris qu'ils tiraient leur origine d'une grande et puissante nation, habitant dans l'intérieur du pays, qu'ils révéraient comme leur grand-père, à la porte de laquelle le feu du grand conseil national brûlait toujours, dont la marque distinctive était une *tortue*, et dont la prééminence était reconnue par toutes les tribus qui avaient la même origine.

Le père Charlevoix, qui parle aussi de l'universalité de cette langue, commet la même erreur en attribuant son origine aux Algonquins. « Le commerce, dit-il, se fait, dans les parties » méridionales de la baie d'Hudson, avec les » Matassins, les Monsonies, les Christinaux » (Knistenaux) et les Assinipoils; les trois pre- » miers parlent l'Algonquin (1). » Dans un ouvrage publié, je crois, par un M. Winterbotham, que j'ai eu occasion, il y a quelques années, de parcourir pendant mes voyages, j'ai trouvé, par quelques mots de la langue de ces peuples qu'il y a introduits, qu'ils étaient Minsis ou Monseys, branche de la tribu du Loup, d'origine Lénape; c'est ce qu'un de leurs noms, les *Monsonies*, semble indiquer. Le nom de *Matassins* veut

(1) Lettre XI, p. 276.

dire dans leur langue une pipe à fumer, et encore aujourd'hui ce mot signifie, dans le dialecte des Monseys, *une pipe à fumer*. Selon le père Charlevoix et La Hontan ils parlent tous l'Algonquin, qui est universellement répandu à mille lieues à la ronde. Ce dernier auteur a aussi donné un vocabulaire de ce qu'il appelle l'Algonquin, qui a beaucoup plus de rapport avec l'idiome des Unamis, ou tribu de la Tortue, de la tige des Lénapes, qu'avec celui des Monseys, ou tribu du Loup, de la même nation. Je trouve beaucoup de mots dans l'Algonquin, transmis par La Hontan, qui sont exactement les mêmes que ceux des Unamis, et d'autres qui ont plus de ressemblance avec le Chippeway, qui est aussi un dialecte du Lénape, parlé par une tribu alliée par le sang aux Délawares, et qu'elle appelle Grand-Père.

Il ne peut donc exister aucun doute que cette langue universelle, si admirée et si généralement parlée par les nations indiennes, ne soit celle des Lénapes, et que c'est à tort que Carver l'a appelée le Chippeway, et La Hontan l'Algonquin. Le célèbre professeur Vater, dans son excellente continuation du *Mithridate d'Adelung*, appelle tous les idiomes dérivés de cette source des branches du Chippewayo-Délawa-

rien, ou Algonquino-Mohingan (1). Il est peut-être indifférent pour les sciences qu'une langue s'appelle le Délaware ou le Chippeway, l'Algonquin ou le Mohingan; mais on sentira, sans doute, l'inconvénient de ces noms longuement composés, qui ne laissent dans l'esprit aucune idée fixe ni déterminée. Je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux désigner en général les différens dialectes de ces tribus d'une même origine par le nom de leur grand-père commun, les Lénapes, ou par la dénomination générique universellement adoptée parmi eux de Wappanachki ou Abenaki. J'ai préféré le premier par respect pour une nation ancienne et autrefois puissante, dans l'espoir que ce nom prévaudrait, au moins, parmi les savans.

Cette superbe langue et celles qui en dérivent ne sont encore que peu connues, quoique l'on ait beaucoup plus écrit sur elles que sur aucune des autres de cette partie de l'Amérique du Nord. La *Grammaire du dialecte Natick*, publiée par Elliott, à Cambridge, dans le Massachusetts, en 1666, ne se trouve plus que

---

(1) *Chippewæich-Delawarischer, oder Algonkish-Moheganischer*, Stamm. Mithrid., IIIe part., vol. 3, p. 337.

dans quelques bibliothèques des États-Unis. Le petit *Essai sur la langue mohingane*, par le docteur Edwards, quoiqu'ayant eu deux éditions, n'est pas beaucoup connu, et ne peut seul donner une idée des formes et de la construction de ces idiomes indiens. Le *Vocabulaire* de Zeisberger n'est qu'une collection de mots, et ne contient aucune explication grammaticale. Le savant Vater, après beaucoup de peine pour découvrir, d'après les faibles renseignemens qu'il a pu se procurer, les bases et les principes de ces idiomes, et ce qu'il a écrit sur ce sujet, prouve ce que les talens et l'industrie peuvent faire avec de petits moyens; mais ce sujet est encore loin d'être bien développé. Il y a dans la bibliothèque des frères Moraves, à Bethléem, une excellente grammaire manuscrite du Lénape, écrite en allemand par Zeisberger. J'ai été informé que le comité d'histoire de la société philosophique américaine allait publier une traduction en anglais de cet excellent ouvrage. Cette publication, j'en suis sûr, fournira l'occasion de connaître, d'une manière claire et satisfaisante, le vrai génie et le caractère des langues des nations indiennes. D'après la demande qui m'en a été faite par le même comité, j'ai tâché de donner quelques développemens aux principes

que contient cette grammaire dans une série de lettres adressées à son secrétaire. Ces lettres, m'a-t-on dit, vont aussi être imprimées, ce qui me dispense d'entrer ici dans de plus grands détails sur cet intéressant sujet. J'espère que le résultat de ces publications prouvera que les langues des Indiens ne sont pas si pauvres, si dénuées de toute variété d'expressions, si peu capables de transmettre même les idées abstraites; en un mot, si *barbares* qu'on se l'était généralement persuadé.

QUATRIÈME LANGUE, LE FLORIDIEN.

J'appelle par ce nom générique les langues que parlent les nations indiennes qui habitent la frontière méridionale des États-Unis, et la province espagnole de la Floride (1), qui sont les Creeks ou Muskohgees, les Chickesaws, les Choctaws les Pascagoulas, les Cherokees ou Cheerakees et plusieurs autres. On dit qu'il existait autrefois parmi elles une nation puissante, appelée les Natchez, qui parlait la langue-mère de tous ces dialectes méridionaux. On parle également d'une nation

(1) Cette province vient d'être cédée aux États-Unis par un traité.

Apalachienne qui habitait les parties occidentales de la Louisiane, et était une portion de la grande nation des Apalachiens qui résidaient dans les montagnes qui portent leur nom, et dont les branches étaient établies sous différentes dénominations dans la vaste étendue de pays situé entre la Louisiane, le Canada et la Nouvelle-Angleterre (1). Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, dans cette grande nation *Apalachienne*, nos bons amis les Lénapes ou *Wapanachkis*, que les Français qui habitaient le sud ont aisément changé par corruption en *Apalaches*, comme ceux qui habitaient le nord, en *Abenakis*. Ce sont eux qui ont donné leur nom aux montagnes des Apalaches, ainsi nommées autrefois, mais qui, depuis peu, ont repris leur premier nom d'Allegewi ou Allegheny. M. Vater pense que l'on retrouve encore le reste de ces Apalachiens parmi les Catawbas (2) qu'on

---

(1) *Vater*, dans *Mithrid*, III[e] partie, vol. 3, p. 283; cite le *Novus orbis* de Laet, p. 98 à 103; *Du Pratz*, vol. 2, p. 208 à 209; *Rochefort*, *Histoire naturelle des Antilles*, p. 351 à 394; et *Hervas*, *Catalogo delle Lingue*, p. 90. Je n'ai pu consulter aucun de ces ouvrages.

(2) *Mithrid*, *ibid.*

appelle quelquefois Chaktawas (1), et que ce sont probablement les mêmes que, par corruption, on appelle maintenant Choktaws.

D'autres auteurs parlent aussi des Mobiliens (2), comme de la nation dont les tribus voisines tiraient leur origine et parlaient des dialectes de leur langue. Le fait est que nous savons peu de chose de ce qui a rapport à ces Indiens méridionaux, et quant à leurs langues, nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches, à l'exception de quelques mots qui nous ont été transmis par Adair et d'autres, et recueillis par le docteur Barton. Ce n'est pas cependant que nous n'ayons les moyens de pouvoir obtenir des informations exactes et complètes sur cet intéressant sujet, et j'espère que le comité d'histoire réussira à se les procurer. M. Meigs, agent des États-Unis auprès des Cherokees, M. Mitchel qui occupe la même place auprès des Creeks, et le révérend John Gambold, missionnaire Morave qui a long-temps résidé chez la première de ces nations, sont parfaitement à même de

---

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. Ier.

(2) *Duvallon*, *Vue de la Colonie espagnole du Mississipi*, citée par *Vater*, dans *Mithrid*, *ibid.*, p. 297.

fournir les meilleurs renseignemens et se trouveront, je n'en doute pas, heureux de pouvoir contribuer ainsi à perfectionner la littérature de leur pays.

Il est un fait remarquable et qui doit en même temps laisser des regrets, c'est que les Français et les Anglais qui ont possédé si long-temps l'immense pays qui s'étend du Labrador au Mississipi, ayent si peu écrit sur les langues des Indiens de cette partie du continent américain. On peut dire qu'Elliott parmi les Anglais, et le père Sagard parmi les Français, sont les seuls qui ayent publié sur ce sujet des choses intéressantes. Zeisberger était Allemand et M. Edwards Américain. Les Espagnols (1), au contraire, ont publié un grand nombre de grammaires et de dictionnaires des langues indiennes parlées dans les limites de leurs possessions d'Amérique, et méritent les plus grands éloges à cet égard. Il n'est pas trop tard

(1) La *Bibliotheca americana* fait mention de quarante-cinq grammaires et de vingt-cinq dictionnaires des langues parlées seulement dans le Mexique, et de vingt-cinq ouvrages de différens auteurs, sur des sujets de morale et de religion, écrits ou traduits dans quelques-unes de ces langues.

encore pour que les Américains, devenus indépendans, réparent la négligence de leurs ancêtres; mais il faut qu'ils se pressent, parce que les nations indiennes tendent à disparaître entièrement de la surface de notre pays, et notre postérité regretterait, sans doute, qu'on n'eût pas pris plus de peine pour acquérir une connaissance parfaite de leurs traditions, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs langues.

CHAPITRE X.

Gestes, Signes, Hiéroglyphes.

Beaucoup de personnes prétendent que les langues des Indiens manquent de mots, et qu'afin de se faire entendre ils sont obligés d'avoir recours aux gestes, ce qui est absolument faux. Je ne connais aucune nation dont les étrangers ne disent la même chose. Le fait est que, dans tous les pays, les gestes accompagnent plus ou moins les paroles, suivant le degré de chaleur ou de véhémence qu'on met dans le discours. Les étrangers qui n'entendent pas bien une langue, font, en général, autant, et quelquefois plus d'attention aux gestes de celui qui leur parle, qu'aux mots qu'il prononce, afin de le mieux comprendre ; aussi arrive-t-il que chaque nation accuse les autres de trop gesticuler en parlant. Par la même raison, nous croyons généralement que les étrangers parlent plus vite que nous, tandis que la vérité est que ce sont nos oreilles qui

sont lentes à distinguer les mots et non celui qui parle qui les prononce trop vivement.

Les Indiens ne gesticulent pas plus en parlant que les autres nations. Dans leurs discours publics, ils cherchent, ainsi que nos prédicateurs et nos avocats, à donner par des gestes plus de poids et de force à ce qu'ils débitent; mais dans la conversation ordinaire, ils en font peu et pas plus, j'imagine, que nous n'en faisons nous-mêmes. Les femmes qui, par-tout, parlent plus que les hommes, ne manquent jamais de mots pour exprimer leurs pensées; elles semblent même en avoir trop, et ne gesticulent pas plus en parlant que la vivacité de leur sexe ne les porte à le faire dans tous les autres pays du monde.

Il est vrai que les Indiens savent parler par signes, dans les occasions où il ne serait ni prudent, ni convenable de s'exprimer autrement; comme par exemple, lorsqu'ils approchent de l'ennemi, et qu'en parlant ils risqueraient d'être découverts. Par ce moyen ils se font également comprendre des nations indiennes dont ils ne savent pas la langue; car toutes s'entendent de cette manière. C'est aussi pour eux, dans un grand nombre de cas, une économie de mots, ce qu'ils aiment beaucoup, parce que, disent-ils,

trop parler dégrade l'homme. Ainsi lorsqu'ils veulent raconter quelque chose d'extraordinaire en peu de mots, ils font usage des signes correspondans, ce qui amuse assez les spectateurs qui entendent également leur langue et leurs signes. Cette manière de raconter ressemble beaucoup à l'explication que donnerait une personne, d'un tableau qui serait placé devant elle; mais ils n'employent jamais les signes pour suppléer à la faiblesse de leur langue, parce qu'ils ont suffisamment de mots et de phrases pour exprimer et rendre toutes leurs idées.

J'ai souvent demandé à des Indiens qui avaient été élevés dans nos écoles et qui entendaient, lisaient et parlaient l'Anglais et l'Allemand, s'ils pourraient mieux exprimer leurs idées dans une de ces deux langues que dans la leur, et ils m'ont toujours répondu qu'ils trouvaient plus facile de le faire dans celle qui leur était naturelle; qu'ils n'étaient jamais embarrassés de trouver des mots et des phrases propres à rendre toutes les idées qui se présentaient à leur imagination, sans être, dans aucun cas, obligés de faire un geste quelconque. D'après la connaissance que j'ai acquise de leur langue, je suis convaincu que le fait est vrai; et comment pourrait-on en douter quand nous avons toute la Bible et le

Nouveau Testament traduits dans un de leurs dialectes, et que nous voyons nos missionnaires, après qu'ils ont appris la langue de la nation auprès de laquelle ils résident, leur faire avec facilité des sermons sur les sujets de la religion chrétienne les plus difficiles à comprendre? Il est vrai que, dans ces langues, les idées ne s'expriment pas toujours avec les mêmes mots ou dans les mêmes formes grammaticales que dans les nôtres. Là où nous employerions une partie de discours, nous serons obligés de nous servir d'une autre, et chez eux, un seul mot suffit pour peindre un objet que nous ne pourrions rendre qu'au moyen de plusieurs. Néanmoins les idées se communiquent et passent avec clarté et précision de l'esprit de l'un dans celui des autres. C'est le but de toutes les langues et je ne crois pas qu'on puisse en exiger davantage.

Les Indiens ne possèdent pas, ainsi que nous, l'art d'écrire; ils n'ont ni alphabets, ni aucune manière de représenter à l'œil le son des mots; cependant ils ont des hiéroglyphes particuliers, au moyen desquels ils désignent des faits si clairement que ceux qui en ont l'habitude, peuvent les comprendre aussi aisément que nous lisons ce qui est écrit. Par exemple; ils donneront sur un arbre dont ils auront à dessein enlevé l'écorce,

et qui se trouvera sur le bord d'un chemin, toutes les informations nécessaires à ceux qui passeront par le même endroit. C'est ainsi qu'ils leur feront connaître qu'ils étaient un parti de guerriers composé de tant d'hommes, venant de tel endroit, appartenant à telle nation, et de telle tribu; combien de personnes de chaque tribu se trouvaient dans le parti, à quelle tribu appartient le chef, l'endroit vers lequel ils se dirigent pour aller combattre l'ennemi, depuis combien de jours ils sont partis, ou bien qu'ils sont en route pour s'en retourner; combien ils ont tué d'ennemis, la quantité de chevelures qu'ils ont enlevées; s'ils ont perdu quelques-uns de leurs gens et combien, quelle espèce d'ennemis ils ont eu à combattre, quel était leur nombre, de quelle nation ou tribu était leur chef, etc. Et ils comprennent parfaitement tout cela au premier coup d'œil. Ils décrivent une chasse de la même manière, et toutes les nations indiennes peuvent le faire, et quoiqu'elles n'ayent pas toutes les mêmes signes, j'ai vu, cependant, des Délawares lire aisément les hiéroglyphes des Chippeways, des Mingoués, des Shawanos et des Wyandots sur de semblables sujets.

Lorsque les Indiens se mettent en marche pour aller à leur terrain de chasse, souvent très-

éloigné, ou pour aller chercher l'ennemi, ils détachent quelques-uns de leurs meilleurs chasseurs qui sont chargés de leur procurer des provisions, et lorsque ces chasseurs ont tué un ours, un cerf ou quelqu'autre animal, ils viennent le suspendre à un arbre sur la route, afin que ceux qui viennent après eux, souvent avec des chevaux, puissent l'emporter au campement où ils se rassemblent tous pour passer la nuit; et afin que ces derniers sachent l'heure à laquelle ils sont arrivés à cet endroit et quand ils en sont partis, ils tracent sur le chemin ou à côté un cercle, dans le centre duquel ils plantent un bâton de deux ou trois pieds de long, et dont ils courbent le bout vers l'endroit de l'horison où était le soleil à leur arrivée ou à leur départ. S'ils ont besoin de faire connaître ces deux époques, ils font usage de deux bâtons, mais ordinairement un seul suffit, et c'est pour marquer l'heure à laquelle ils sont partis.

Les chasseurs font des marques particulières sur les arbres lorsqu'ils abandonnent la route pour aller au terrain de chasse ou au lieu de campement, qui souvent sont à plusieurs milles de distance; néanmoins les femmes qui viennent de leurs villes pour emporter de la viande de ces

campemens, les trouvent aussi facilement que si elles y avaient été conduites.

Je terminerai ce chapitre par une anecdote qui fera voir combien cette manière d'écrire en hiéroglyphes est expressive et énergique. Un blanc ayant rencontré dans la campagne un Shawano monté sur un cheval qu'il reconnut pour être à lui, le lui redemanda comme lui appartenant, l'Indien lui répondit : « Ami, je » serai bientôt chez toi et nous parlerons de cette » affaire. » Effectivement, quelques heures après, l'Indien vint le trouver, et le blanc insistant pour que son cheval lui fût rendu, il lui répliqua : « Ami, le cheval que tu réclames apparte» tenait à mon oncle qui est mort dernièrement, » et suivant la coutume des Indiens, je suis de» venu héritier de tout ce qu'il possédait. » Le blanc n'étant point satisfait de sa réponse, et renouvelant sa demande, l'Indien prit un charbon et traça sur la porte de la maison deux figures très-ressemblantes, l'une représentant le blanc reprenant le cheval, et l'autre, l'Indien enlevant au blanc sa chevelure; puis il demanda au prétendu propriétaire qui tremblait de la tête aux pieds s'il pouvait lire cette écriture indienne? L'affaire fut bientôt terminée, et l'Indien quitta la maison au grand galop.

CHAPITRE XI.

Éloquence.

L'éloquence des Indiens est simple et naturelle, ils débitent sans règles et sans art ce que leurs sentimens leur inspirent; leurs discours sont pleins de force et font le plus grand effet; leurs argumens sont peu nombreux, mais décisifs, et lorsqu'ils veulent persuader ou convaincre, ils prennent la voie la plus courte pour arriver au cœur. Je sais que l'on a beaucoup critiqué leurs talens oratoires, mais cela n'est pas étonnant lorsque l'on considère le préjugé qui existe contre leurs langues, supposées peu riches, et peu propres à exprimer des idées un peu élevées. C'est ce qui fait que tous les échantillons qu'on a donnés de leur éloquence ont été révoqués en doute, et que même dans ce pays-ci, on a été jusqu'à nier l'authenticité du célèbre discours de Logan, malgré l'assertion du respectable colonel Gibson. Quant à moi, je suis convaincu que ce discours a été prononcé tel qu'on nous l'a rapporté, avec cette

seule différence qu'il avait dans la langue indienne, une force et une expression qu'il est impossible de rendre dans la nôtre.

J'espère que les efforts et les recherches du comité d'histoire donneront une plus haute idée du génie et du caractère des langues indiennes, que celle qu'on a eue jusqu'à présent; on pourra alors décider si elles sont susceptibles de produire l'effet que je leur attribue. Ainsi je me contenterai de donner un autre échantillon de l'éloquence des Indiens, et je puis affirmer que j'étais présent à la séance où le discours que je vais rapporter fut prononcé, et que la traduction que j'en offre ici, est aussi correcte qu'il m'a été possible de la faire.

Ce discours prononcé à Détroit (1) sur la frontière du Canada, le 9 novembre 1781 par le capitaine Lapipe, chef de la nation Délaware, était adressé au commandant de cette place qui appartenait alors aux Anglais. On se rappellera, sans doute, que les Délawares avaient été dans la guerre de 1756, les amis et les alliés des Français. La paix qui fut conclue en 1763, entre les deux grandes puissances qui se disputaient la prééminence sur ce continent, ne

(1) *Loskiel*, IIIe partie, chap. IX.

fut pas reconnue pendant plusieurs années par les Indiens, et ils continuèrent les hostilités contre les sujets et le gouvernement de la Grande-Bretagne. Ils furent, néanmoins, obligés de se soumettre à une force supérieure, sans perdre cependant l'espérance que *leur père*, le roi de France, enverrait bientôt une armée puissante pour reprendre le Canada. Ils étaient dans cette situation lorsque la guerre de la révolution éclata. On sait que le système de l'administration britannique fut d'employer les sauvages pour réduire ceux qu'ils appelaient leurs sujets révoltés. Les Délawares, en général, après avoir fait tous leurs efforts pour rester neutres, prirent parti avec les Américains. Le capitaine Lapipe, avec quelques guerriers de la tribu du Loup, joignit cependant les Anglais au commencement de la guerre et s'en repentit bientôt après, mais il était trop tard; il se trouva forcé d'aller combattre les Américains à la tête des hommes qu'il avait amenés avec lui. A son retour d'une de ses expéditions, il vint faire son rapport à l'officier (1) anglais qui commandait à Détroit, et fut reçu avec beaucoup de pompe dans la maison du conseil où se trouvaient un

---

(1) Le colonel Arendt Schuyler de Peyster.

grand nombre d'Indiens, d'officiers anglais, et d'autres personnes. Il y avait aussi plusieurs missionnaires parmi lesquels je me trouvais. Le capitaine Lapipe était placé en avant de ses Indiens, faisant face au commandant, il tenait dans sa main gauche une chevelure humaine fixée à un court bâton. Après une pause de quelques minutes, il se leva, et s'adressant au gouverneur, il prononça le discours suivant : « Père ! (Ici l'orateur s'arrêta et se tournant vers les spectateurs avec une figure pleine d'expression et un regard ironique qu'il me serait impossible de dépeindre, il baissa le ton comme s'adressant à eux et continua.) « J'ai dit *père*, quoique réellement je ne sache pas pourquoi je dois l'appeler ainsi, n'ayant jamais connu d'autre père que les Français, et n'ayant regardé les Anglais que comme *frères*. Mais comme ce nom m'est aussi *commandé*, je vais m'en servir et je dirai (fixant alors le commandant) : Père ! il y a quelque temps que tu as remis une hache entre mes mains en me disant : prends cette hache et essaye la sur la tête de mes ennemis, les Grands-Couteaux, et tu me diras par la suite si elle était bonne et bien acérée.
» Père ! lorsque tu m'as donné cette arme, ni mon inclination, ni même aucune raison ne

» me portait à faire la guerre à un peuple qui ne
» m'avait jamais fait de mal : cependant, pour
» t'obéir, oui, pour obéir à celui qui se dit être
» *mon père* et qui m'appelle *son enfant*, j'ai reçu
» la hache, sachant très-bien que si je n'obéissais
» pas, tu me refuserais (1) les nécessités de la vie,
» sans lesquelles je ne puis subsister, et que je ne
» pourrais me procurer autre part que dans la
» maison de mon père.

« Père! tu me croiras peut-être insensé, de
» risquer ma vie à ton commandement, et pour
» une cause qui ne me laisse la perspective d'au-
» cun avantage, car c'est ta cause et non la
» mienne. C'est ton affaire de combattre les
» Grands-Couteaux; tu as fait naître entr'eux
» et toi une querelle que toi et eux seuls devez
» décider. Tu ne devais pas forcer tes enfans
» les Indiens, à courir des dangers pour l'amour
» de toi.

« Père! beaucoup d'hommes ont déjà péri
» pour ta cause; des nations ont souffert et ont
» été affaiblies? Des enfans ont perdu leurs

(1) Il faut faire attention que dans tout son discours il parle pour lui et sa nation ou tribu, quoique toujours à la première personne du singulier, suivant la manière de parler des Indiens

» pères, des frères et des parens ! Des femmes » ont été privées de leurs époux ! Et combien pé- » riront encore avant que ta guerre soit ter- » minée.

» Père ! j'ai dit que tu me prendrais pour un » insensé de courir ainsi sans réfléchir sur ton » ennemi ! Ne crois pas cela, *père!* Ne crois » pas que je manque du bon sens nécessaire pour » me convaincre que, quoique tu prétendes » *maintenant* que tu conserveras une inimitié » éternelle contre les *Grands-Couteaux*, il est » possible qu'avant qu'il soit long-temps, tu » fasses la paix avec eux.

» Père ! tu dis que tu aimes tes enfans les In- » diens ! Tu leur as souvent dit cela, et c'est » réellement ton intérêt de le leur dire afin de » les attirer à ton service.

» Mais, père ! quel est celui de nous qui pourra » jamais croire que tu peux aimer un peuple » d'une couleur différente de la tienne, mieux » que ceux qui, ainsi que toi, ont la peau » blanche ?

» Père ! fais attention à ce que je vais dire, » tandis que toi, *père*, me pousses (1) sur ton

---

(1) Voulant dire sa nation, et parlant toujours à la première personne.

» ennemi, à peu près de la même manière que » le chasseur lance son chien sur le gibier ; » tandis que, prêt à me jeter sur lui avec l'ins- » trument destructeur que tu m'a mis à la main, » il m'arrivera, peut-être, de tourner mes re- » gards vers l'endroit d'où tu m'auras fait partir ; » et que verrai-je ? Il est possible que je voie » mon père serrant affectueusement la main des » *Grands-Couteaux*, oui, de ces mêmes peu- » ples que maintenant il appelle ses ennemis : » alors je le verrai rire de la folie qui m'a fait » obéir à ses ordres, et cependant je risque à » présent ma vie d'après son commandement. » *Père !* ressouviens-toi de ce que je viens de » dire.

» Maintenant, père ! Voilà ce que j'ai fait avec » l'arme que tu m'as donnée (Présentant le bâ- » ton sur lequel la chevelure était attachée). J'ai » fait avec cette hache ce que tu m'as ordonné » de faire, et je l'ai trouvé acérée. Cependant » je n'ai pas fait tout ce que j'aurais pu faire ; » le cœur m'a manqué ; j'ai éprouvé de la com- » passion pour ton ennemi ; l'innocence (1) » n'était pour rien dans ta querelle, en consé- » quence j'ai fait une distinction, je l'ai épargnée.

---

(1) Voulant dire les femmes et les enfans.

» J'ai pris quelque chair vivante (1), mais tan-
» dis que je te l'amenais, j'ai aperçu un de
» tes grands canots et je l'ai mise à bord pour toi.
» Dans peu de jours tu recevras cette chair, et
» tu trouveras que la peau qui la couvre est
» de la même couleur que la tienne.

» Père! J'espère que tu ne détruiras pas ce
» que j'ai sauvé (2). Tu as, père, les moyens de
» préserver ce qui, avec moi, périrait par le
» besoin. Le guerrier est pauvre, et sa cabane
» est toujours vide; mais ta maison, père, est tou-
» jours remplie. »

On trouve dans ce discours de la hardiesse, de la franchise, de la dignité et de l'humanité, et le tout exprimé de la manière la plus heureuse et la plus éloquente. Je me trompe fort, si les parties qui le composent ne sont pas disposées d'après les règles d'éloquence qu'on enseigne dans les écoles et qui, certainement, étaient inconnues à ce sauvage. La péroraison est courte, mais vraiment pathétique, j'oserais même dire sublime, sur-tout, si l'on considère la manière admirable dont elle est amenée. Je voudrais

(1) Des prisonniers.

(2) Pour faire coïncider son langage avec l'expression de chair vivante.

pouvoir faire passer dans l'esprit de mes lecteurs, seulement une faible partie de l'impression que ce discours fit sur moi et sur tous ceux qui étaient présens lorsqu'il fut prononcé.

Il est juste de dire ici que le capitaine Lapipe connaissait très-bien le caractère noble et généreux de l'officier auquel ce discours était adressé. Cet officier vit encore dans son pays, où il honore le nom Anglais : il obéissait aux ordres de ses supérieurs, en faisant combattre les Indiens contre nous, mais il le faisait avec peine, et adoucissait, autant qu'il était en son pouvoir, les horreurs de cette cruelle guerre. Il estimait le capitaine Lapipe, et je suis persuadé qu'il approuvait la conduite généreuse de ce chef indien dont la sagacité ne mérite pas moins d'éloges, dans cette circonstance, que ses talens oratoires. C'est ainsi que les grandes et belles âmes s'entendent toujours, et trouvent les moyens, dans les situations les plus difficiles, de faire triompher la cause de l'humanité.

CHAPITRE XII.

Expressions Métaphoriques.

Les Indiens aiment beaucoup les métaphores ; elles sont à leurs discours ce que sont à leur habillement les plumes et les perles de verre qu'ils mettent sur eux, un ornement fastueux, mais sans goût. Cependant il ne faut pas les juger trop sévèrement là dessus, il y a d'autres nations qui, ainsi que les Indiens d'Amérique, admirent cette manière de s'exprimer. Il ne s'est pas encore écoulé beaucoup de siècles depuis que les meilleurs et les plus célèbres écrivains de l'Europe éclairée, employaient cette figure avec profusion et pensaient qu'elle donnait un grand relief à leurs compositions en vers et en prose. L'immortel Shakespear l'a souvent employée.

Les exemples suivans suffiront pour donner une idée du langage métaphorique des Indiens.

Le ciel est obscurci par des nuages noirs et orageux. Nous aurons des temps d'épreuve. Nous aurons la guerre.

Un nuage noir s'est élevé là bas. La guerre menace de venir de ce côté, ou de cette nation.

Deux nuages noirs se rapprochent l'un de l'autre. Deux ennemis puissans marchent l'un contre l'autre.

Le chemin est déjà fermé. Les hostilités ou la guerre ont déjà commencé.

Les rivières charrient du sang. La guerre a porté ses ravages dans le pays.

Enterrer la hache ou le casse-tête. Faire ou conclure la paix.

Déposer le casse-tête, ou glisser le casse-tête sous le bois du lit. Cesser de combattre pour un temps, pendant une trève, ou placer le casse-tête de manière à ce qu'on puisse le reprendre au premier avis.

La hache que vous m'avez donnée pour frapper vos ennemis était émoussée ou n'était pas bien acérée, mon bras s'est fatigué pour peu de chose. Vous m'avez fourni en si petite quantité les articles dont j'avais besoin qu'il m'a fallu de la force pour exécuter vos ordres. Les présens que vous m'avez faits n'ont pas répondu à la tâche que vous m'aviez imposée, en conséquence j'ai fait peu.

La hache que vous m'avez donnée était très

acérée. Comme vous m'avez satisfait, j'ai fait la même chose pour vous, j'ai tué beaucoup de vos ennemis.

Vous ne m'avez pas rendu fort. Vous m'avez donné peu de chose ou rien.

Rendez-moi très-fort. Donnez-moi beaucoup, payez-moi bien.

Plus vous me rendrez fort et plus vous en verrez. Plus vous me donnerez et plus je ferai pour vous.

J'ai fait ce que vous m'aviez ordonné de faire, mais je ne vois rien. J'ai rempli ma promesse, mais vous ne m'avez pas récompensé, ou bien, j'ai rempli ma tâche et vous n'avez pas tenu votre parole.

Vous avez parlé des lèvres et non du cœur. Vous cherchez à me tromper. Vous n'avez pas l'intention de faire ce que vous dites.

Maintenant vous parlez du cœur. Vous avez maintenant l'intention de faire ce que vous dites.

Vous me tenez dans l'obscurité. Vous voulez me tromper; Vous me cachez vos intentions. Vous me tenez dans l'ignorance.

Vous avez bouché vos oreilles. Vous m'avez caché cette chose. Vous ne vouliez pas que j'en fusse instruit.

Maintenant je vous crois. Fait, conclu, il en sera ainsi.

Vos paroles ont pénétré dans mon cœur. Je consens. Ce que vous me dites me fait plaisir.

Vous avez dit de bonnes paroles. Je suis satisfait, charmé de ce que vous avez dit.

Vous avez dit la vérité. Je suis satisfait de ce que vous avez dit.

Les oiseaux qui chantent. Ceux qui colportent des nouvelles, des faiseurs de contes, des menteurs.

N'écoutez pas le chant des oiseaux qui volent près de vous. Ne croyez pas ce que vous disent les faiseurs de contes.

Quel est l'oiseau qui a chanté cette chanson? Qui vous a raconté cette histoire? Qui vous a fait ce mensonge?

(A un chef) *Avez-vous appris les nouvelles?* Avez-vous été officiellement informé.

Je n'ai rien entendu. Je n'ai aucune information officielle.

Allumer un feu de conseil à tel endroit. Désigner une place où l'on puisse traiter des affaires de la nation, y établir le siége du gouvernement.

Changer de place le feu du conseil. Etablir

le siége du gouvernement dans un autre endroit.

Le feu du conseil a été éteint. Du sang a été répandu par un ennemi dans l'endroit où siége le gouvernement, ce qui a éteint le feu. L'endroit a été souillé, pollué.

Ne regardez pas de l'autre côté. Ne penchez pas vers ce côté. Ne vous joignez point à ceux-là.

Regardez de ce côté. Joignez-vous à nous. Embrassez notre parti.

Je n'ai pas de place pour étendre ma couverture. Je suis trop resserré.

N'avoir pas assez de place pour un campement. Être trop resserré dans un petit canton. N'avoir pas suffisamment d'étendue pour mettre paître les bestiaux, ou un terrain de chasse assez grand.

Je vous placerai sous mes ailes. Je vous protégerai à tout risque; vous serez parfaitement en sûreté, personne ne vous molestera.

Ne souffrez pas que l'herbe croisse dans le sentier de la guerre. Soyez éternellement en guerre avec la nation chez laquelle conduit ce sentier. Ne faites jamais la paix avec elle.

Ne laissez pas croître l'herbe dans le sentier de la guerre. Faites la guerre avec vigueur.

Ouvrir une route d'une nation à une autre, en ôtant du chemin les morceaux de bois, les ronces et les broussailles. Inviter à des relations d'amitié, la nation vers laquelle conduit la route. Préparer les voies pour bien vivre avec elle.

La route qui conduit vers cette nation est de nouveau ouverte. Nous avons de nouveau repris nos relations d'amitié avec elle. On peut maintenant voyager sur cette route avec sécurité.

J'entends des soupirs et des gémissemens dans cette direction. Je crois qu'un chef d'une nation voisine est mort.

J'ai ôté les épines de vos pieds et de vos jambes, je graisse d'huile vos membres, et j'essuye la sueur de votre corps. Je vous procure, après votre long voyage, tout ce qui vous est nécessaire, afin que vous puissiez vous trouver heureux pendant que vous serez avec nous.

J'essuye les larmes qui tombent de vos yeux, je nettoye vos oreilles et je place dans la position qui lui convient votre cœur ulcéré qui vous fait pencher d'un côté. Je m'afflige avec vous, chassez tous vos chagrins; préparez-vous à reprendre le cours de vos affaires. (Ceci se dit lorsqu'on témoigne sa douleur à une nation qui a perdu un de ses chefs.)

J'ai découvert la cause de votre chagrin. J'ai vu la tombe où le chef a été enterré.

J'ai couvert de terre nouvelle cet endroit là-bas, j'en ai ôte toutes les feuilles, et j'ai planté des arbres dessus. Veut dire littéralement : J'ai recouvert la tombe pour que vous ne la voyiez plus, et au figuré, il faut maintenant reprendre votre gaîté accoutumée.

Je vous enlève de cet endroit et vous transporte de nouveau à ma demeure. Je vous invite à vous lever d'ici et à venir vivre dans l'endroit que j'habite.

Je suis trop pesant pour me lever actuellement. J'ai trop de propriétés pour me transporter ailleurs (voulant dire du maïs, des légumes, etc.)

Je passerai encore une nuit dans cet endroit. Je resterai encore un an dans cette place.

Nous avons conclu une paix qui durera autant que le soleil luira et que l'eau coulera dans les rivières. La paix que nous avons conclue durera jusqu'à la fin des siècles.

Enterrer le casse-tête sous les racines d'un arbre. Le cacher de manière qu'on ne puisse le voir.

Enterrer profondément dans la terre un outrage. L'oublier entièrement.

CHAPITRE XIII.

Noms des Indiens.

Les Indiens sont généralement nommés d'après différens animaux et même d'après des poissons et des reptiles. C'est ainsi qu'il y en a qui s'appellent *le Castor, la Loutre, le Poisson-Soleil, le Poisson-Noir, le Serpent-à-Sonnettes, le Serpent-Noir,* etc. Ils ont enfin d'autres noms qui indiquent quelques qualités personnelles, ou des choses qui ont rapport à leur conformation; quelquefois aussi c'est l'imagination ou le caprice qui les indique; mais la plupart de ces derniers leurs sont donnés par les blancs, tels que *La-pipe, Blanc-Yeux, Tue-Chevreuil*, etc. Ce ne sont pas alors des noms réellement Indiens. Ils ne conservent pas toujours leurs premiers noms, et ils en prennent souvent un nouveau quand ils parviennent à l'âge de virilité.

Les Indiens qui se sont distingués d'une manière particulière par leur conduite, par quelqu'action méritoire, ou qui ont donné lieu à

quelqu'évènement remarquable, reçoivent des noms qui ſont alluſion à ces circonstances. Ainsi j'ai connu un homme dont le nom signifierait en notre langue *l'amant bien-aimé*, et un autre dont le nom était *rencontré par l'amour*. Un grand guerrier qui avait attendu le point du jour avec beaucoup d'impatience pour attaquer son ennemi fut ensuite appelé *fait paraître le jour*. Un homme qui avait porté sur son dos une énorme quantité de dindons, fut appelé *le porteur de dindons*, et un autre qui avait toujours des souliers déchirés ou rapiécés, *les mauvais souliers*. Tous ces noms sont, en général, exprimés par un seul mot que les Indiens sont très-ingénieux à composer. C'est ainsi que le nom qu'ils donnaient à l'endroit où est bâtie aujourd'hui la ville de Philadelphie, et qu'ils ont conservé malgré tous les changemens qui ont eu lieu, est *Kuèquénàku*, ce qui veut dire, *le bosquet planté de hauts pins*.

Ils ont des noms propres non-seulement pour toutes les villes, les villages, les montagnes, les vallées et les rivières, mais encore pour tous les endroits remarquables, comme par exemple, ceux qui sont particulièrement infectés de moucherons, de cousins, ceux où se retirent les serpens, etc. Ces noms ſont tous alluſion à la

circonstance qui le leur a fait donner, de manière que les étrangers même qui connaîtraient la langue des Indiens, seraient fort embarrassés de comprendre leurs discours.

Les noms qu'ils donnent aux étrangers, aux blancs par exemple, sont dérivés de quelque qualité remarquable qu'ils ont reconnue en eux, ou de quelque circonstance qui les aura frappés. Lorsqu'on leur eût expliqué la signification du nom de Guillaume Penn (1), ils le traduisirent en leur langue par celui de *Miquon*, qui veut dire une plume. Les Iroquois l'appelèrent *Onas* qui, dans leur langue, veut dire la même chose.

Le premier nom que donnèrent les Indiens aux Européens qui débarquèrent dans la Virginie, fut *Wapsid-Lénape* (hommes blancs). Cependant lorsque, par la suite, ils commencèrent à les tuer avec leurs épées, ils donnèrent aux Virginiens le nom de *Méchanschican* (Grands-Couteaux), pour les distinguer des autres blancs.

Dans la Nouvelle-Angleterre ils cherchèrent d'abord à imiter le son du nom national English (Anglais), qu'ils prononcèrent Yiengies,

(1) Pen, en Anglais, veut dire une plume pour écrire.

ils les appelèrent aussi *Chauquaquock*, hommes aux couteaux, parce qu'ils en avaient beaucoup apportés avec eux, et en avaient fait des présens aux naturels du pays (1). Ils les regardèrent dans les premiers temps comme des hommes bien plus doux que les Virginiens, mais lorsqu'après ils furent traités par eux de la manière la plus cruelle, et qu'on eût embarqué plusieurs de leurs gens pour les mener à la mer, les Mohingans qui habitaient ce pays, les appelèrent *Tschachgoos*; et lorsqu'ensuite les habitans des colonies du milieu se mirent aussi à les massacrer, et appelèrent les Iroquois pour les insulter et aider à les dépouiller de leurs terres, ils abandonnèrent ce nom, et appelèrent par dérision les blancs *Schwannack*, ce qui signifie êtres salés, ou êtres amers, car le mot schwan, dans leur langue, est généralement appliqué aux choses qui ont un goût salé, âpre, aigre, ou amer. L'objet de ce nom, ainsi que de celui donné par les Mohingans à ceux qui habitaient le pays à l'est, était d'exprimer leur haine, leur mépris et leur dégoût pour les blancs, et de les présenter comme des êtres méprisables et qu'il fallait

---

(1) *Clef de la langue des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, par Roger, ch. VI.

haïr. J'ai néanmoins observé dans plusieurs circonstances que les Indiens ont soin de ne pas se servir de ce nom dégradant pour les blancs qu'ils savent être bien disposés pour eux, et qu'ils ont eu occasion de reconnaître pour des hommes bons, honnêtes et bien intentionnés. Je les ai entendu plusieurs fois ordonner à leurs enfans de ne pas appeler tel blanc *schwánnack*, mais *ami*. Ce mot schwánnack date de 1730, et jamais ils ne le donnent aux Quakers, qu'ils aiment et respectent beaucoup depuis l'arrivée de Guillaume Penn dans leur pays; ils les nomment Quœkels, n'ayant pas dans leur langue de son qui réponde à celui de notre lettre R. Ils disent que ces hommes ont toujours été affables, honnêtes, bons et paisibles, et qu'ils n'ont jamais eu aucune raison de s'en plaindre.

Tels furent les noms que les Indiens donnèrent aux blancs, jusque vers le milieu de la guerre de la révolution, qu'ils les réduisirent aux trois suivans :

1°. *Méchanschican* ou *Chanschican*, les Grands-Couteaux. Ils ne donnèrent plus ce nom exclusivement aux Virginiens, mais aussi aux Colons qui habitaient les états du milieu, qu'ils considéraient comme mal intentionnés à leur égard, et principalement à ceux qui portaient à

leur côté des sabres, des épées ou des couteaux de chasse.

2°. *Yengises.* Ils donnent ce nom exclusivement aux habitans de la Nouvelle-Angleterre, qui, suivant toute apparence, l'ont adopté, car ils sont généralement appelés dans tout le pays *Yankises*, qui est évidemment ce même mot un peu altéré. Il disent qu'ils reconnaissent les Yengises à leur habillement et à leur démarche, et qu'ils les croient moins cruels que les Virginiens, où Grands-Couteaux. Les Chippeways et quelques autres nations appellent les Anglais *Saggenash*.

3°. *Quækels.* Ils ne donnent pas ce nom seulement aux Quakers, mais à tous les blancs qu'ils aiment ou qu'ils respectent et qu'ils croyent bien intentionnés pour eux. Non-seulement les Délawares, mais aussi toutes les nations dont ils sont entourés font usage de ces noms et y attachent la même signification. Je me rappelle avoir vu, tandis que j'étais à Détroit en 1782, des Chippeways qui, rencontrant un prisonnier américain, se mirent à crier un *Messamochkemaan !* (un Grand-Couteau) quoiqu'il n'eût à son côté ni couteau, ni sabre, ni épée. Peu de temps après, je fus accueilli de cette manière, et craignant d'être arrêté et pris

pour un prisonnier qui cherchait à s'échapper, je répondis de suite; *kaw! Suggenash;* non, je suis Anglais, et ils me laissèrent passer. J'étais autorisé à faire une pareille réponse, étant né en Angleterre.

En 1808, passant à cheval avec beaucoup d'autres personnes, par Greentown, ville indienne dans l'état de l'Ohio, j'entendis un Indien qui nous regardait passer à travers une crevasse de sa maison, dire à sa famille: regardez-donc combien de monde et parmi eux il n'y a pas un seul Grand-Couteau, ce sont tous des Yengises! Puis m'apecevant sans doute, il se reprit et dit: non, non, il y a un *Quækel*.

Telles sont les observations que les Indiens font sur les blancs, et tels sont les noms qu'ils leur donnent. Ils peuvent quelquefois se tromper, mais comme ils font une étude particulière des mœurs, de la conduite et de l'habillement des différentes nations, il est rare qu'il se méprennent, et en général, ils appliquent leurs différentes dénominations précisément à ceux qu'ils veulent ainsi désigner.

CHAPITRE XIV.

Manière dont ils se conduisent entr'eux.

C'est un fait bien remarquable que les Indiens dans l'état de nature où ils vivent, se conduisent les uns envers les autres comme s'ils étaient un peuple civilisé. Je les ai vu s'assembler, faire des affaires, converser et travailler plusieurs heures ensemble, chasser et pêcher par bandes ; je les ai vu partager le gibier, la venaison, le poisson, etc., lorsqu'il y avait quelquefois beaucoup de parts à faire, et je ne me rappelle pas les avoir entendu se disputer, ni faire la moindre objection sur les différens lots ; au contraire, ils ne reçoivent jamais ce qui leur est alloué dans de semblables occasions sans dire : *anischi*, je suis reconnaissant ; comme si c'était un présent qu'on leur fît.

Ils montrent les uns pour les autres (je parle ici des hommes) une déférence qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Souvent ils se rassemblent pour causer, et ces conversations sont

pour eux un sujet de récréation, elles entretiennent aussi le sentiment d'amitié qui les unit. Leur principe général, que le bon et le mauvais ne peuvent se mêler ni habiter ensemble dans un cœur, semble être leur guide dans toutes les occasions; ainsi lorsqu'ils voyagent ensemble, qu'ils soient peu ou beaucoup, ils sont joyeux et préparés à tous les accidens qui peuvent leur arriver; ils ne sont ni impatiens ni querelleurs, et n'accusent jamais les autres d'être la cause de ce qui a pu les contrarier; et quand bien même l'un d'eux perdrait tout ce qu'il possède par la négligence d'un de ces camarades, il ne se mettrait point en colère, mais supporterait patiemment son malheur, persuadé que celui qui en est la cause, a déjà assez de chagrin et qu'il serait peu raisonnable d'ajouter à sa peine. Ils jugent avec calme dans toutes les occasions, et décident, autant qu'ils le peuvent, avec précision, entre un accident et une action faite à dessein. Ils disent qu'ils sont tous exposés à commettre le premier, et que, par conséquent, on ne doit ni s'en occuper, ni le punir; mais que le second étant un acte prémédité ou fait avec l'intention de nuire, il doit, au contraire, être puni sévèrement.

Afin de donner une idée plus exacte de ce que

je viens de dire, je rapporterai quelques faits qui sont venus à ma connaissance. Un Indien vint de bonne heure chez un de ses amis qui était encore au lit, le prier de lui prêter son fusil pour aller à la chasse, le sien n'étant pas en ordre. Sa demande lui fut accordée sur-le-champ, et le prêteur lui dit : « Comme mon » fusil n'est pas chargé, il te faudra prendre » quelques balles dans cette carnassière. » Cependant en descendant le fusil, il partit, et toute la charge entra dans la tête du malheureux qui était encore couché et il expira. Il paraît que le fusil était chargé sans que son maître le sût, et qu'on avait laissé la batterie armée de manière à ce qu'elle partît en le touchant. Alors on entendit par toute la maison le cri : oh! un accident, un accident! car c'est ainsi qu'on a toujours considéré et traité cette malheureuse catastrophe.

Quelques chasseurs ayant rapporté qu'on avait vu des ours dans le voisinage, un Indien sortit un matin pour tâcher d'en tuer un. Il aperçut à quelque distance dans l'obscurité du bois, quelque chose qui remuait, et prenant ce qu'il voyait pour un ours, il tira dessus, et trouva qu'il avait tué un cheval. Ayant appris à qui il appartenait, il fut trouver le propriétaire et

l'informa de ce qui venait de lui arriver, en lui exprimant ses regrets de ce qu'il ne possédait pas un seul cheval et de ce qu'il lui était impossible de remplacer celui qu'il avait tué. Comment! s'écria l'Indien, crois-tu que j'accepterais ton cheval, quand bien même tu en aurais un à me donner, après m'avoir convaincu que tu as tué le mien *par accident?* Non, certainement! car le même malheur pourrait m'arriver.

Un vieil Indien étant sorti pour tuer un dindon, prit un cochon noir qu'il aperçut dans les broussailles, pour un de ces oiseaux et le tua. Il fut aussitôt trouver le propriétaire, l'informa de sa méprise, et offrit de payer le cochon; ce que l'autre non-seulement refusa, mais s'étant fait apporter l'animal mort, il en donna une cuisse au chasseur, parce qu'il pensa que le malheureux avait droit à une portion de ce qu'il avait tué, à cause de l'honnêteté qu'il avait eu de l'avertir de *l'accident* qui lui était arrivé et de ce qu'il avait été trompé dans son attente.

Deux Indiens descendant dans un grand canot la rivière Muskingum, furent accostés par d'autres qui allaient par terre au même endroit, et qui les prièrent de prendre à leur bord leurs marmites, leurs haches, etc. Les gens du bateau

y consentirent volontiers, mais malheureusement ils firent naufrage sur les rochers des chutes de Blancs-Yeux, où ils perdirent toute leur cargaison et ne se sauvèrent qu'en nageant jusqu'au rivage. La question de savoir si les bateliers qui s'étaient chargés de leur propriété, et qui, par leur négligence, l'avaient perdue, ne devaient pas la payer, fut pleinement discutée, et elle fut décidée négativement d'après les bases suivantes :

1°. Que les bateliers avaient reçu dans leur canot, les articles qu'on leur avait confiés, dans la pensée d'obliger leurs compatriotes et qu'ils ne s'attendaient à aucune récompense pour ce service.

2°. Que bien qu'ils eussent pu éviter le danger et la perte, en déchargeant le canot à la tête des chutes et emportant à bras la cargaison jusqu'au dessous des rochers (n'y ayant qu'une courte distance) ce qui se fait ordinairement lorsque la rivière n'a pas assez d'eau, néanmoins que si ceux qui voyageaient par terre avaient été à la place des bateliers, ils auraient pu, ainsi qu'eux, chercher à passer par-dessus les chutes comme cela réussit quelquefois, et être aussi malheureux qu'eux.

3°. Que puisque les bateliers avaient dans

leur canot tout ce qu'ils possédaient, et que leur propriété avait été également perdue, il était clair qu'ils s'étaient attendus à passer heureusement les chutes et qu'il n'était pas possible qu'ils eussent à dessein fait périr leur canot, puisqu'ils en étaient eux-mêmes les victimes et qu'en conséquence, ce malheur devait être attribué à un accident.

Telle est la manière dont les Indens se conduisent envers ceux qui, par inadvertance, font éprouver des malheurs aux autres. Ils ont de l'indulgence pour les fautes et sont plus disposés à les plaindre qu'à les punir. Mais ils en agissent bien différemment envers ceux qui commettent à dessein des agressions et se portent à des voies de fait. Un méchant homme est généralement méprisé, et s'il s'avise de se présenter dans la compagnie des bons, ils sortiront l'un après l'autre sans dire un seul mot et le laisseront seul, afin qu'il sente la mortification qu'ils veulent lui faire éprouver. Ils n'ont aucune compassion pour les voleurs et les assassins, et ils les punissent secrètement, quand ils ne peuvent le faire d'une manière publique, suivant la nature de leurs crimes, car ils sont regardés comme une peste et un déshonneur pour la nation; et les gens de cette espèce étaient tellement méprisés par

les Délawares, avant l'arrivée des blancs dans leur pays, qu'il était rare d'en entendre citer un.

Je ne crois pas qu'il existe un peuple qui montre plus d'attention à se donner réciproquement des marques de civilité que ne le font les Indiens; mais faute d'entendre leur langue et d'être au fait de leurs mœurs et de leurs usages, les étrangers font peu d'attention à ces choses là, quoique quelques-uns, sans doute, meilleurs observateurs que les autres, ayent légèrement traité ce sujet. J'ai joui bien souvent du plaisir de voir avec quels égards un Indien reçoit chez lui une autre personne. D'abord, si elle n'est ni parente ni étrangère, il lui dira, asseyez-vous mon ami! et si c'est un parent, il lui donnera le titre de parenté qui lui appartient. Jamais il ne laissera personne chez lui debout, il y a des siéges pour tous, et quand bien même douze personnes viendraient ensemble le voir, il ne sera pas embarrassé, et l'étranger, si c'est un blanc, aura la meilleure place. Le sac à tabac sera ensuite présenté à la ronde; c'est le premier régal, comme chez nous un verre de vin ou d'eau-de-vie; et sans que le mari dise rien à sa femme, elle sortira pour aller préparer quelques alimens pour la compagnie, et après les avoir servis, elle ira chez ses voisins, pour leur faire part de la visite dont

son mari aura été honoré. Elle ne se plaindra jamais de ce que ses provisions ont été ainsi mangées, pensant qu'un peu d'embarras et de dépense sont bien peu de chose en comparaison de l'honneur que cette visite a procuré à son mari.

Il est vrai qu'ils s'attendent qu'en pareille occasion ils recevront les mêmes attentions et la même hospitalité. Cependant ce n'est point leur motif principal, car j'ai vu plusieurs fois que la pauvreté de quelques-uns des visiteurs, et la distance à laquelle demeuraient quelques autres, ne permettaient pas à celui qui les recevait ainsi, d'espérer qu'ils pourraient lui rendre ce qu'ils avaient reçu de lui. Ainsi lorsque les blancs sont traités chez les Indiens de la manière la plus distinguée, ils peuvent être bien persuadés que ce n'est qu'au respect qu'on a pour eux, et non à des vues intéressées qu'ils doivent attribuer les attentions dont ils sont l'objet.

CHAPITRE XV.

Manœuvres politiques.

Les Indiens mettent peut-être autant d'adresse et de dextérité dans l'administration de leurs affaires nationales qu'aucun peuple qui existe. Lorsqu'un message politique qu'ils n'approuvent pas, leur est présenté par une nation voisine, ils trouvent généralement le moyen d'y répondre d'une manière si ambigüe, qu'il est difficile de connaître quelles sont leurs véritables intentions. Ils regardent cette manière de répondre comme la voie la plus sûre pour se débarrasser d'une proposition qui ne leur convient point; parce que ceux qui ont envoyé le message, sont au moins quelque temps avant de pouvoir comprendre le sens de la réponse, et ne sachant pas si elle est favorable ou non, ils suspendent nécessairement leurs opérations jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin trouvé. C'est ainsi que plusieurs fois des hostilités ont été prévenues et que les choses sont restées comme elles étaient auparavant.

On supposera peut-être que cette manière artificieuse de traiter, doit provoquer des jalousies et des disputes entre les différentes nations; il n'en est cependant pas ainsi, parce que ces messages ne contiennent rien d'insultant, et qu'on ne peut se blesser de ce qui n'a rien d'offensant. Les Indiens regardent cette manière de traiter comme un procédé diplomatique, un exercice qui tend à fortifier leur esprit et qu'ils aiment beaucoup; elle leur donne l'occasion de réfléchir profondément sur des choses importantes, et de faire parade de leur génie lorsqu'ils ont découvert le secret d'une réponse qui leur a été envoyée, ou qu'ils ont trouvé le vrai sens d'un message bien ambigu.

A l'époque de la guerre de la révolution, je fus témoin d'une scène curieuse de manœuvres diplomatiques entre deux grands personnages de la nation des Délawares, qui tous deux s'étaient signalés par leur bravoure et leur courage, et avaient acquis la réputation de grands capitaines. La guerre dont je parle qui ne venait que de commencer, faisait une loi aux Indiens de pourvoir à leur sûreté présente et à venir. Le capitaine Blancs-Yeux, de la tribu de la Tortue qui se trouvait à la tête de sa nation, ne respirait que pour son bonheur, son avis était

qu'on suivît le conseil du congrès Américain qui était de rester neutre et de ne point se mêler de la querelle qui existait entre les Américains et la mère-patrie. Il conseilla donc à son peuple de demeurer ami des deux partis, et de ne prendre les armes contre aucun, de peur de se jeter dans des difficultés qui, à la fin, pourraient occasionner leur ruine.

D'un autre côté le capitaine Lapipe, de la tribu du Loup qui résidait à une distance de quinze milles, où il avait établi son feu de conseil, était d'une opinion différente, et penchait pour les Anglais. C'était un homme ambitieux et rusé qui cependant ne manquait pas de grandeur d'âme, comme je l'ai déjà fait voir dans un chapitre précédent. Sa tête, à cette époque, était remplie du souvenir des maux que les Américains avaient fait éprouver à sa nation depuis leur arrivée dans le pays; son âme ne respirait que la vengeance, et il fut charmé de pouvoir saisir l'occasion qui se présentait. Il annonça qu'il était prêt à prendre les mesures convenables pour sauver la nation, mais non pas celles que proposait son antagoniste : il ne déclara pas ouvertement quels étaient ses projets, mais il chercha secrètement à déjouer tout ce qui était fait ou proposé par l'autre. Blancs-Yeux était un

homme droit et plein d'esprit, qui ne manquait jamais de moyens pour soutenir ses mesures et se garantir des piéges dont l'entourait de tous côtés le capitaine Lapipe. Les choses se maintinrent dans cet état un peu plus de deux ans, Lapipe travaillant clandestinement et entretenant continuellement des espions autour de l'autre, tandis que Blancs-Yeux agissait ouvertement et publiquement comme s'il n'eût rien su de ce qui se machinait contre lui.

Il arriva enfin un évènement qui justifia en apparence les mesures que le capitaine Lapipe voulait prendre. En mars 1778, un certain nombre de blancs de ceux que nous appellions Tories, et parmi lesquels étaient Mackée, Elliott, Girti et plusieurs autres, s'étant échappés de Pittsburg, dirent aux Indiens de prendre les armes, de se mettre en marche sur-le-champ et de tuer tous les Américains par-tout où ils pourraient les rencontrer, parce qu'ils avaient résolu de détruire tous les Indiens et de s'emparer de leur pays. Le capitaine Blancs-Yeux ne pouvant croire ce que disaient ces blancs, conseilla à ses gens de rester tranquilles, parce qu'un pareil rapport était dénué de toute vraisemblance. Lapipe, au contraire, assembla les siens, et dans un discours qu'il leur adressa, il

déclara ennemi de son pays et susceptible d'être mis à mort quiconque chercherait à les dissuader de marcher contre les Américains. Blancs-Yeux ne se déconcerta pas, il assembla de suite ses guerriers et leur dit : que si réellement ils avaient l'intention de prendre les armes, comme il voyait bien que quelques-uns se préparaient à le faire, ils ne partiraient point sans lui, qu'il avait adopté des mesures pacifiques, mais que s'ils pensaient qu'il avait eu tort, et qu'ils ajoutassent plus de foi aux discours de gens reconnus pour des vagabonds et des échappés de prison, qu'aux siens qui étaient basés sur la connaissance parfaite qu'il avait de l'état des choses; qu'enfin, s'ils étaient résolus à suivre l'avis de ces misérables et à marcher contre les Américains, il se mettrait à leur tête, se placerait en avant d'eux et serait la première victime; qu'ils n'avaient plus qu'à voir ce qu'ils voulaient faire, car il avait pris la ferme résolution de ne pas survivre à sa nation, pour ne pas être exposé à passer le reste d'une misérable vie, à déplorer l'entière destruction d'un peuple brave, courageux et digne d'un meilleur sort.

Ce discours ferme et en même temps pathétique du capitaine Blancs-Yeux, fit une telle

impression sur les auditeurs, qu'ils déclarèrent unanimement qu'ils obéiraient à ses ordres, et ne prêteraient plus l'oreille à ce que pourraient leur dire les blancs ou les hommes de leur couleur; qu'ils n'écouteraient que lui. Il eût été difficile de résister à un discours si rempli de force et de majesté; aussi lorsque les émissaires du capitaine Lapipe lui rapportèrent ce qui venait de se passer, il resta interdit et ne sut plus que faire. Quelques jours après, le conseil de la nation des Délawares reçut plusieurs messages flatteurs du commandant et de l'agent des Indiens à Pittsburg, qui les avertissaient de ne point écouter ces hommes indignes, qui s'étaient échappés de chez eux pendant la nuit, et de compter toujours sur la constante amitié du gouvernement des États-Unis. Lapipe fut tellement honteux et prit la chose si fort à cœur, que bientôt après il leva le masque, permit à ses gens de massacrer les Américains et partit ensuite avec eux pour Sandusky, sous la protection du gouvernement anglais. On a déjà vu, dans un autre chapitre, qu'il reconnut par la suite combien sa conduite avait été impolitique, et que probablement il désirait revenir sur ses pas, mais il était trop tard. Il s'était laissé égarer par ses passions excitées par le souvenir

d'anciennes injustices, et peut-être sa jalousie envers le capitaine Blancs-Yeux, dont son esprit altier ne pouvait supporter la supériorité, contribua-t-elle aussi un peu à la résolution qu'il prit alors. Lapipe était certainement un grand-homme, mais Blancs-Yeux était, selon moi, le plus grand des deux. J'étais présent lorsqu'il prononça le discours que je viens d'esquisser, et je n'oublierai jamais l'impression qu'il fit sur moi.

Ainsi les Indiens arrangent leurs affaires politiques sans s'injurier dans les gazettes, sans querelles particulières et sans s'insulter. Leur ingénuité jointe à une bonne cause leur procure toujours la victoire; mais il en est autrement quand leur cause est mauvaise, comme le capitaine Lapipe, pour son malheur, ne l'a que trop éprouvé.

CHAPITRE XVI.

Mariages, Manière dont ils traitent leurs femmes.

Beaucoup de personnes croient, d'après le travail qu'ils voyent faire aux femmes indiennes, qu'elles sont en quelque sorte traitées en esclaves. Il est vrai que leurs travaux sont pénibles, si on les compare à la tâche imposée aux femmes chez les peuples civilisés; mais si l'on considère les fatigues que nécessite la vie sauvage, on trouvera qu'ils ne sont que la juste portion qui leur en revient. En conséquence elles s'y soumettent volontairement et de bon cœur, d'autant qu'elles ne sont pas obligées de vivre avec leurs maris plus long-temps qu'il ne leur convient. D'après cela, on ne peut pas supposer qu'elles se soumettraient à être injustement surchargées d'un travail qui ne serait pas également partagé.

Les Indiens ne se marient pas, ainsi que nous, pour la vie; l'homme et la femme savent très-bien qu'ils ne vivront ensemble qu'aussi

long-temps qu'ils se plairont mutuellement. Le mari peut renvoyer sa femme quand bon lui semble, et la femme, également, peut abandonner son mari, si elle ne se trouve pas bien avec lui : en conséquence le mariage n'est accompagné ni de promesses, ni de vœux, ni de cérémonies quelconques. Un Indien prend une femme, comme on pourrait dire, à l'essai, mais avec la résolution de ne pas l'abandonner si elle se conduit bien, et sur-tout si elle lui donne des enfans. La femme qui sait cela, fait tout ce qu'elle peut pour complaire à son mari, sur-tout, s'il est bon chasseur ou bon trappeur, capable de la faire vivre par son adresse et son industrie, et de la protéger par sa force et par son courage.

Lorsqu'un mariage a lieu, chacune des parties connaît ses devoirs et la portion du travail qui lui revient. Il est bien entendu que le mari bâtira la maison qu'ils occuperont, qu'il fournira les instrumens aratoires, qu'il se procurera un canot, ainsi que des plats et des écuelles, et toutes les autres choses nécessaires au ménage. La femme apporte ordinairement une marmite ou deux, et quelques autres ustensiles de cuisine. Le mari, comme chef de la famille, se croit obligé, pour la nourrir, d'employer son temps et ses forces

à chasser, à trapper, etc. La femme, comme sa compagne, prend à sa charge les travaux des champs et est bien loin de les considérer comme plus importans que ceux auxquels son mari est assujéti, sachant bien qu'avec les trappes et son fusil, il peut nourrir une famille par-tout où il se trouvera du gibier : aussi ne se plaint-elle jamais; elle convient, au contraire, que les travaux des champs ne l'assujétissent que six semaines au plus dans l'année, tandis que ceux des hommes sont de toutes les saisons.

Lorsque deux époux sont nouvellement unis, le mari, sans rien dire de son intention, fait tous ses efforts pour plaire à sa femme, et pour la convaincre par des preuves réitérées de son adresse et de son talent, quelle sera heureuse avec lui et qu'elle ne manquera de rien tant qu'ils vivront ensemble. Dès la pointe du jour, il sortira avec son fusil et sera souvent de retour pour déjeuner, apportant un cerf, un ours ou un dindon, prouvant ainsi qu'il peut fournir à sa famille autant de gibier qu'il voudra, et sa femme fière d'avoir pour mari un si bon chasseur, fera tout pour lui plaire et le bien servir.

L'ouvrage des femmes n'est ni fatigant ni difficile, elles sont bien capables de le faire, et c'est toujours avec gaîté qu'elles l'entreprennent.

Les mères enseignent de bonne heure à leurs filles les devoirs dont elles doivent s'occuper dans un âge plus avancé. Leur travail dans l'intérieur de leur maison est fort peu de chose; elles ont rarement plus d'un met ou deux à apprêter, et ce qu'elles ont à laver n'est pas considérable. Leurs occupations principales consistent à couper le bois de chauffage, et à l'apporter à la maison, à labourer la terre, semer et recueillir le grain, piler le maïs dans des mortiers pour en faire une espèce de potage, et un pain qu'elles cuisent sous les cendres. Lorsqu'elles vont en voyage avec leurs maris, ou à leur campement de chasse, elles portent sur leur dos, si elles n'ont pas de cheval, un paquet qui paraît souvent beaucoup plus pesant qu'il ne l'est réellement. Il contient ordinairement une couverture, une peau de cerf préparée pour faire des *Mocksens* (1), quelques ustensiles de cuisine, tels qu'une marmite, une jatte ou un plat et quelques cuillers, ainsi qu'un peu de pain de maïs, du sel, etc., pour leur nourriture. Je n'ai jamais entendu une Indienne se plaindre d'être fatiguée de porter un pareil fardeau, qui

---

(1) Chaussure des Indiens.

sert à la nourrir et à la garantir du froid aussi bien que son mari.

Lorsque les femmes ont à labourer leur terre, rentrer du bois, et piler du blé de Turquie, elles rassemblent assez ordinairement, pour les aider, plusieurs autres femmes, et c'est pour elles une espèce de fête, comme lorsque dans nos villages, les jeunes filles se rendent chez leurs voisines pour écosser des pois ou casser des noix. Le travail se trouve ainsi bientôt fini. Vers la fin du jour, on a soin de leur servir un excellent repas qu'a préparé la personne pour laquelle elles travaillent, et auquel le mari a pourvu d'avance en fournissant le gibier. Ce repas est considéré comme le point principal de la réunion; car la plupart de ces femmes étant veuves, orphelines ou pauvres, n'ont peut-être pas goûté de viande depuis long-temps. La conversation qu'elles ont ensemble, et les histoires qu'elles se racontent mutuellement, les amusent beaucoup; aussi cherchent-elles à se faire employer le plus souvent qu'elles le peuvent, et pour cela elles vont alternativement offrir leurs services aux familles du village qui ont un semblable ouvrage à faire.

Quand la moisson est rentrée, ce qui a lieu ordinairement vers la fin de septembre, les

femmes n'ont guère d'autre occupation que de préparer les alimens pour la famille, et se procurer du bois, jusqu'à la fin de février ou au commencement de mars, qu'elles partent pour les camps où elles auront à faire du sucre avec la sève de l'érable. Les hommes ayant construit ou réparé les cabanes qu'elles doivent habiter, et fait des vases de différentes dimensions, elles commencent à faire le sucre, tandis que leurs maris sont à la chasse des ours gras qui se tiennent encore à cette époque dans leurs quartiers d'hiver. Lorsqu'ils ne sont pas à la chasse ils aident leurs femmes à recueillir la sève de l'érable, et veillent dans leur absence à la cuisson du sirop.

Un homme qui désire avoir sa femme avec lui, lorsqu'il va chasser dans les bois, n'a besoin que de lui dire que tel jour ils iront à tel endroit, où il compte chasser un certain temps, et il peut être bien sûr qu'elle tiendra prêtes toutes les provisions et les choses nécessaires, pour les porter au lieu désigné. L'homme aussitôt qu'il entre dans les bois, se met à la recherche du gibier, et par conséquent ne peut se charger d'aucun fardeau; car, après avoir blessé un cerf, il est souvent forcé de le poursuivre très-loin avant de pouvoir l'atteindre.

Pendant ce temps la femme prend soin du bagage, l'apporte au campement, et là elle s'occupe des soins du ménage comme si elle était dans sa maison : elle fait en outre sécher autant de viande qu'elle le peut, pour qu'il ne s'en perde point; elle met à part le suif, aide à faire sécher les peaux, cueille autant de chanvre sauvage qu'il lui est possible, ramasse des racines pour la teinture, enfin, elle fait tout ce qu'elle peut, pour ne laisser à son mari d'autre soin que celui de procurer la viande nécessaire aux besoins de la famille.

Après tout, la fatigue qu'éprouvent les femmes n'est nullement à comparer à celle de leurs maris; leurs travaux les plus durs et les plus difficiles, ne sont que périodiques et de courte durée, tandis que ceux des hommes sont constans et très-fatigans. Si un homme joignait à son travail une partie de celui de sa femme, il ne pourrait y résister, et sa famille en souffrirait autant que lui, car elle ne peut exister que par le produit de sa chasse, et pour être à même de suivre un si dûr métier, il faut qu'il entretienne la souplesse de ses membres, que ses articulations ne se roidissent pas, et qu'il puisse conserver la force et l'agilité nécessaires pour poursuivre le gibier et supporter les fatigues iné-

vitables auxquelles un chasseur est assujéti. Cette vie active use nécessairement le corps et la constitution beaucoup plus que le travail des mains; ni les criques, ni les rivières profondes ou non, gelées ou débarrassées de glace, ne peuvent être un obstacle pour le chasseur, lorsqu'il est à la poursuite d'un cerf, d'un ours ou d'un autre animal blessé, comme cela arrive souvent; il n'a pas alors le temps de penser à la situation dans laquelle il se trouve, et de considérer si son sang n'est pas trop échauffé pour se plonger sans danger dans l'eau froide, puisque le gibier qu'il poursuit s'éloigne avec la plus grande vitesse. Il est exposé à beaucoup de dangers et d'accidens comme chasseur et comme guerrier, car il est l'un et l'autre, et les conséquences en sont souvent fâcheuses, puisqu'il échappe rarement aux rhumatismes, et à la pulmonie contre lesquels il employe les bains de vapeurs, particulièrement après une chasse fatigante ou une campagne de guerre, et ce bain n'est pas toujours un sûr préservatif, et un remède efficace.

Le mari abandonne aux soins de sa femme les peaux et pelleteries qui proviennent de sa chasse, et elle les vend ou les échange contre des choses dont la famille a besoin : elle n'ou-

blie pas de se procurer ce qui peut faire plaisir à son mari qui ne manque jamais de lui en témoigner toute sa reconnaissance de la manière la plus amicale. Si le mari, la femme ou tous deux conjointement ont contracté des dettes, ou si, dans le ménage, on a besoin d'un cheval, on met à part l'argent nécessaire pour acquitter les unes ou pour se procurer l'autre.

Lorsqu'une femme a rentré sa moisson de maïs, ce grain est considéré comme appartenant au mari qui, sans consulter sa femme, et sans craindre qu'elle s'en offense, peut en disposer en faveur de ses amis qui sont dans le besoin; car elle est persuadée qu'il pourra s'en procurer d'autre, si cela devient nécessaire. Le sucre qu'elle retire de l'érable, appartient également à son mari.

Il n'y a rien dans une maison indienne qui n'ait son propriétaire particulier. Chaque individu connaît ce qui lui appartient, depuis la vache ou le cheval jusqu'au chien, au chat et aux poulets. Les pères et mères font des présens à leurs enfans, et ceux-ci, en retour, en font à leurs parens. Un mari demandera quelquefois à sa femme ou à un de ses enfans de lui prêter son cheval pour aller à la chasse. Il y a souvent autant de propriétaires pour une portée de pe-

tits chats ou une couvée de poulets qu'il y a de ces petits animaux, et celui qui achète une poule avec sa couvée, est souvent obligé de conclure le marché avec plusieurs enfans. Ainsi, tandis que le principe de la communauté des biens prévaut dans l'état, les droits de propriété sont reconnus parmi les membres d'une famille. Cela produit un très-bon effet; car, par ce moyen, toute créature vivante est naturellement bien soignée; les enfans s'accoutument à la libéralité, et elle devient chez eux une habitude, lorsqu'ils ont atteint l'âge de raison.

L'Indien aime à voir sa femme bien habillée; c'est une preuve qu'il l'aime, ou au moins, on peut le juger ainsi, et plus un mari a d'attentions pour sa femme, plus il est estimé, surtout par les autres femmes, qui ne manquent jamais d'attribuer ses soins à son amour pour elle. Si elle échange quelques peaux ou pelleteries, il se placera à quelque distance, pour observer ce qu'elle choisit, et comment elle s'arrange avec le marchand. Lorsqu'elle trouve quelqu'objet qu'elle suppose devoir plaire à son mari, elle ne manque pas de l'acheter pour lui, et elle lui dit que c'est elle qui l'a choisi, et il est toujours satisfait.

S'il vient à une femme malade ou enceinte

la fantaisie de manger telle ou telle chose ; le mari, quelque difficile qu'il soit de l'obtenir, partira sur-le-champ pour se la procurer. J'ai connu un homme qui fit cinquante milles pour aller chercher un melon que sa femme lui avait demandé. En 1763, j'eus occasion de connaître combien les Indiens aiment à satisfaire les désirs de leurs femmes. Il y avait une grande famine, et une Indienne malade témoigna la plus grande envie de manger du maïs. Son mari ayant appris qu'un petit marchand établi à Sandusky en avait encore un peu, partit à cheval pour se rendre à cet endroit, éloigné de plus de cent milles, et revint avec autant de maïs qu'il en pouvait tenir dans son chapeau; il avait donné son cheval en échange, il fut, par conséquent, obligé de faire la route à pied, rapportant la selle sur son dos. Les écureuils, les canards sauvages ou quelqu'autre gibier délicat sont, lorsqu'il est difficile d'en trouver, ce que les femmes désirent ordinairement le plus dans les premiers mois de leur grossesse, et dans ces circonstances les maris iront eux-mêmes à la recherche de ces objets, et n'épargneront ni peines ni fatigues pour les contenter.

Dans tous les autres cas, les maris et les femmes ne se mêlent guère des affaires les uns des

autres, mais la femme sachant que son mari aime beaucoup ses enfans, a toujours quelqu'anecdote amusante de l'un ou de l'autre à lui raconter, sur-tout s'il s'est absenté quelque temps.

Il arrive rarement qu'un homme se querelle avec sa femme, ou lui dise des injures quand même elle lui en aurait donné sujet. En pareil cas, il prendra son fusil, et sans dire un seul mot, il s'en ira dans les bois, où il restera huit jours, peut-être quinze, vivant de ce que sa chasse lui procurera, avant de retourner chez lui, sachant bien qu'il ne peut mieux punir sa femme qu'en s'absentant quelque temps; car, non-seulement il la laisse dans un état d'incertitude sur son retour, mais elle acquiert bientôt dans le village la réputation de méchante femme et de querelleuse, d'autant plus que les voisins ne manquent pas de lui faire des questions auxquelles elle ne peut répondre, puisque son mari ne lui a point dit en partant quand il reviendrait, ce qu'il fait toujours quand ils sont bien ensemble. Lorsqu'enfin il revient, quoique ni l'un ni l'autre ne disent un mot de ce qui s'est passé, elle tâche de lui témoigner par ses soins et par ses attentions combien elle en est repentante; et comme ses enfans, s'il en a, viennent se jeter

à son cou et l'embrasser; il est prêt, à cause d'eux, à pardonner à la mère, ou au moins à ne lui rien dire de désagréable. Elle a néanmoins reçu une bonne leçon, et elle doit bien prendre garde d'offenser de nouveau sonmari, de peur qu'une autre fois il ne revienne plus et prenne une autre femme; il est même probable que s'il n'avait pas eu d'enfans, il ne serait jamais revenu, mais alors il aurait emporté tout ce qui lui appartenait.

Un Indien, après un voyage ou une longue absence, dira en rentrant chez lui : « Me voici de retour! » à quoi sa femme répondra : « Je m'en réjouis; » et ayant jeté les yeux autour de la chambre, il s'informera si les enfans se portent bien, et à la réponse affirmative de sa femme, il dira : « J'en suis bien aise! » Telle sera pour le moment toute la conversation qui aura lieu entr'eux. Il gardera alors le silence sur ce qui lui est arrivé pendant son voyage, mais se tiendra prêt pour le repas que sa femme prépare pour lui, et quand ensuite les hommes du village se seront assemblés chez lui, il leur racontera devant sa femme son histoire d'un bout à l'autre.

Ils ont plusieurs manières de proposer et de conclure les mariages. Lorsque les père et mère

de deux jeunes gens qui s'aiment, se sont aperçus de leur amour, ils se chargent ordinairement de faire les premières démarches. C'est presque toujours la mère du jeune homme qui commence à porter dans la maison qu'habite la jeune fille, un quartier de venaison de la chair d'un ours, ou quelqu'autre viande; elle ne manque jamais de dire que c'est de la chasse de son fils. Alors la mère de la jeune personne, si elle approuve une telle proposition dont elle se doute aisément par les présens qui lui sont faits, prépare un plat de ce que cultive la femme, tels que des fèves, du maïs, etc., et le porte au logis du jeune homme en disant : voici les productions du champ de ma fille, c'est elle qui les a préparées : si ensuite les mères peuvent se dire que leurs enfans ont trouvé ce qui leur a été envoyé très-bon, alors le marché est conclu; car c'est la même chose que si le jeune homme eût tenu ce langage à sa prétendue. « Je suis capable de te fournir dans tous les temps la viande nécessaire à ta nourriture, » et qu'elle eût répondu : « Tu recevras toujours de moi d'aussi bons grains et d'aussi bons légumes. » Dès ce moment, les mères continuent non-seulement à se faire de semblables présens, mais elles s'envoyent réciproquement des étoffes ou autres choses néces-

saires à l'habillement, destinées en partie aux jeunes amans. L'amitié entre les deux familles s'augmentant de jour en jour, elles font ensemble l'ouvrage des champs, et lorsque l'union de leurs enfans est enfin arrêtée, elles leur fournissent les ustensiles et instrumens nécessaires pour le ménage et la culture des terres.

Le jeune homme qui n'a point de parens pour faire les premières démarches auprès de ceux de la jeune personne qu'il veut épouser, ou qui préfère agir par lui-même, a deux manières de parvenir à son but : la première est de se présenter devant la fille qu'il aime, et de lui dire : « Si vous y consentez, je vous prendrai pour femme ! » Si elle répond oui, alors il l'emmène de suite chez lui, ou bien elle se rend à un endroit indiqué.

On verra dans l'anecdote suivante l'autre manière de se procurer une femme.

En 1770, un vieil Indien qui avait demeuré long-temps parmi les blancs à New-Yorck, et dans la Nouvelle-Jersey, disait un jour que les Indiens avaient non-seulement un moyen plus facile que les blancs de se procurer une femme, mais qu'ils étaient même plus certains qu'eux d'en obtenir une bonne, et il s'exprimait ainsi, en

mauvais Anglais (1) : « Un blanc fait la cour, » peut-être tout un an, peut-être même deux, » avant de se marier, eh bien! peut-être aura-» t-il un très-bon femme (2), peut-être non, » peut-être lui bien méchant. Supposons lui » méchant. Il grondera dès qu'il sera réveillé, » grondera tout le jour, grondera jusqu'au mo-» ment de se mettre au lit, c'est égal, faut qu'il » le garde. Les blancs ont des lois qui les empê-» chent de renvoyer leurs femmes. Quand même » lui serait bien mauvais, il doit garder lui! Eh » bien! comment fait un Indien? Quand un In-» dien voit un squaw (3) industrieux qu'il aime, » il va à lui, place ses deux premiers doigts » l'un auprès de l'autre, fait qu'ils semblent » n'en faire qu'un, regarde squaw bien comme » il faut, le voit sourire, ce qui veut dire oui, » le prend dans son maison, lui pas craindre » qu'il soit méchant; non, non, squaw sait trop » bien ce que ferait l'Indien s'il était méchant,

---

(1) Je me suis attaché à rendre fidèlement en français ce monologue. (*Note du traducteur.*)

(2) Les pronoms n'ont point de genre féminin dans les langues des Indiens.

(3) Squaw, femme indienne.

» il le renverrait et en prendrait un autre. Squaw » aime à manger du viande, point de mari, » point de viande! Squaw fait tout pour plaire » à son mari, mari fait tout pour plaire à squaw, » mari et squaw toujours heureux. »

CHAPITRE XVII.

Respect pour les vieillards.

Les Indiens d'Amérique sont, sans contredit, les peuples qui ont le plus de respect pour les vieillards. On leur apprend, dès leur enfance, à être bons et attentifs envers les personnes âgées, et à ne jamais souffrir qu'elles manquent des choses nécessaires aux besoins et aux agrémens de la vie. Les pères et mères ne négligent rien pour inculquer de bonne heure aux enfans qu'ils attireraient sur eux la colère du Grand-Esprit, s'ils négligeaient ceux auxquels, dans sa bonté, il a permis d'arriver à un âge si avancé, qu'il a protégés par sa toute-puissance contre tous les dangers et les périls de la vie, tandis que tant d'autres ont péri à la guerre, par accidens et toutes sortes de maladies; par les maléfices des sorciers ou sous les coups de l'assassin, et beaucoup par suite de leur conduite imprudente.

C'est parmi les Indiens un principe sacré, et une de ces vérités morales et religieuses qu'ils

ont toujours devant les yeux, que le Grand-Esprit qui les a créés et leur a donné si abondamment toutes les choses nécessaires à leur subsistance, a fait un devoir aux pères et mères de nourrir, élever et protéger leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient en état de pourvoir eux-même à leurs besoins, et que, puisqu'ils ont joui de tous ces avantages, lorsqu'ils étaient faibles et incapables de s'aider, ils sont tenus, à leur tour, de prendre également soin de ceux qui, accablés par les infirmités de la vieillesse, ne peuvent plus se procurer les besoins de la vie.

Ainsi, ce sentiment profond de gratitude envers leurs anciens, qu'on leur a inculqué dès leur plus tendre enfance, est la base solide sur laquelle repose ce respect pour la vieillesse, qui les distingue des autres peuples ; et ce sentiment est soutenu, d'ailleurs, par l'espérance bien fondée qu'ils auront droit à leur tour aux mêmes secours et aux mêmes attentions, lorsque la main pesante du temps les aura réduits à cette malheureuse position qu'ils plaignent dans les autres, et qu'ils tâchent maintenant d'adoucir par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. D'après de pareils principes, ils ne se bornent point à faire pour les vieillards ce qui est absolument nécessaire; ce n'est pas assez pour eux de les em-

pêcher de mourir de faim ou de froid, il faut encore qu'ils aient leur part des plaisirs et des agrémens de la vie. C'est vraiment un spectacle attendrissant, que de voir les attentions tendres et délicates qu'ils prodiguent aux vieillards et aux infirmes. S'ils vont à la chasse, ils les montent sur des chevaux ou les placent dans des canots, et les emmènent avec eux dans les bois afin de ranimer leurs esprits, et de les faire jouir de la vue d'un exercice auquel ils ne peuvent plus prendre part. Ils les font asseoir dans des endroits où ils sont sûrs que passera le gibier qu'ils poursuivent, après avoir pris des mesures nécessaires pour qu'il ne puisse échapper, afin qu'ils assistent à ce qu'on appelle la mort de l'animal. Ce n'est pas tout, il faut aussi qu'ils jouissent des honneurs de la chasse. Lorsque l'animal, ainsi entouré, est arrivé à la portée de leur fusil, et qu'il ne peut plus s'échapper, parce qu'on a mis le feu aux bois d'alentour, les jeunes gens et les vieillards font feu tous à la fois, de sorte qu'il est impossible de connaître quelle est la balle qui a renversé l'animal; mais ils ne sont jamais embarrassés dans leur décision, car c'est toujours aux plus âgés de la bande qu'ils en attribuent l'honneur. De même, lorsque les jeunes gens ont découvert un endroit où les ours se

sont retirés, ils y mènent ceux des vieillards qui peuvent encore marcher ou monter à cheval, et là ils ont non-seulement le plaisir de voir la chasse, mais encore celui d'avoir leur part des dépouilles de l'animal.

Les vieillards sont traités et soignés dans les maisons comme s'ils en étaient les enfans gâtés, ils sont chéris et même caressés; on leur accorde toutes leurs fantaisies lorsqu'ils se portent bien, et quand ils sont malades on a le plus grand soin d'eux, on prévient tous leurs désirs et tous leurs besoins. Les jeunes gens pour qui leur conversation est regardée comme un honneur, recherchent leur société. Dans tous les cas, on leur demande leur avis, leurs paroles sont censées des oracles, et leur babil, et même la seconde enfance dont ils sont quelquefois frappés, ne sont jamais un sujet de mépris ou de ridicule. Le respect, la reconnaissance et l'amour dominent trop chez les Indiens pour qu'ils permettent à des idées de cette nature de se mêler aux sentimens honorables et généreux dont ils sont animés.

Dans toutes les occasions, dans toutes les circonstances de la vie, l'âge a le pas sur tout. Les enfans même, lorsqu'ils vont en partie de plaisir, quand ce ne serait que pour attraper des pa-

pillons, se conforment strictement à cette règle, et soumettent leur volonté à celle du plus âgé de leur bande, qui est en même temps leur chef, leur conducteur et leur orateur. S'ils sont accostés en route par quelqu'un qui leur demande où ils vont, ou leur fasse quelqu'autre question, personne, excepté leur orateur, ne s'avisera de répondre. La même règle s'observe lorsqu'ils sont devenus grands, et on ne verra jamais dans aucun rassemblement, une autre personne chercher à s'élever contre l'autorité du conducteur, ni à lui indiquer la route qu'il faudrait prendre, s'il s'écartait de la bonne, et encore moins à le contredire, excepté dans le cas où le chef lui demanderait particulièrement son avis, et dans cette seule circonstance, elle donnera son opinion, mais avec beaucoup de modestie et de défiance d'elle-même.

Il s'est cependant trouvé des voyageurs qui ont avancé que non-seulement les Indiens négligent et laissent périr de besoin leurs vieillards, mais que même ils s'en défont lorsque leurs infirmités les empêchent de pouvoir se procurer les moyens d'existence. Je déclare hardiment que chez toutes les nations indiennes que je connais, si un homme s'avisait d'en tuer un autre par la seule raison qu'il serait devenu un

fardeau pour la société, cette action serait considérée comme un crime impardonnable, qui exciterait l'indignation générale, et le meurtrier serait mis à mort sur-le-champ. La vénération pour les vieillards est telle, que je ne connais pas de crime qui pourrait attirer sur son auteur une horreur plus universelle.

J'ai des raisons suffisantes pour être convaincu que les Indiens portent ce principe, très-bon par lui-même, quelquefois beaucoup trop loin, et que souvent même il en résulte des inconvéniens. Je vais citer quelques exemples qui prouveront mieux ce que j'avance que toutes les explications que je pourrais donner.

En 1765, le corps principal des Indiens chrétiens, après avoir demeuré seize mois à Philadelphie et aux environs, put enfin retourner dans son pays. Ces malheureux Indiens résolurent de s'ouvrir à travers le désert un chemin qui, partant des établissemens formés au delà des montagnes bleues, irait directement jusqu'à Wyoming, sur la Susquehannah. Ils traçaient et coupaient ce chemin à mesure qu'ils avançaient, suivant la nature du terrain, et le besoin qu'ils avaient d'eau, transportant eux-mêmes leur bagage en faisant plusieurs détours faute de chevaux pour le porter. Arrivés à la grande

forêt de pins, que l'on supposait alors avoir quatorze milles de largeur, ils trouvèrent beaucoup de difficultés à s'y frayer un passage, à cause de l'épaisseur du bois et de la grande quantité d'arbres renversés dont elle était encombrée ; d'ailleurs, ils ne connaissaient point cette partie du pays; néanmoins quelques vieillards se mirent à leur tête, et entreprirent d'être leurs guides. Après une marche très-ennuyeuse et très-pénible, d'environ quinze jours, ils sortirent de la forêt et arrivèrent à une grande crique qui la borde de l'autre côté. Là ils trouvèrent une montagne très-escarpée qui ne présentait aucun passage. Découragés par un pareil obstacle, ils ne virent d'autre moyen que de retourner sur leurs pas, de prendre ensuite la route du fort Allen, qui mène à Nescopeck, et de remonter ensuite la Susquehannah jusqu'à Wyoming, ce qui faisait un détour de près de cent milles. Heureusement qu'au milieu de toutes ces difficultés, il vint à l'idée de leur missionnaire M. Zeisberger, qu'un certain Indien, nommé David, qui était avec eux et les avait suivis pendant toute la route, connaissait cette partie du pays, et pourrait, peut-être, leur indiquer un chemin plus sûr et plus court. Effectivement il ne s'était pas trompé ; David connaissait parfaitement le pays, ainsi

qu'une bonne route par laquelle ils pourraient aisément passer; mais comme on ne lui avait pas fait de questions, il avait gardé le silence et avait suivi les autres, quoiqu'il se fût aperçu, dès le commencement, qu'on les égarait. Alors un dialogue eut lieu entre lui et le missionnaire.

Zeisberger. — David! j'imagine que vous connaissez une partie du pays, et peut-être un chemin meilleur et plus court que celui que nous allons prendre.

David. — Oui, certainement, je connais un chemin qui nous mènera où nous voulons aller, et nous aurons une distance beaucoup moins grande à parcourir que par celui qu'on propose, j'en suis certain.

Zeisberger. — Comment, David! nous avons, tout le temps, suivi une fausse route, et vous êtes encore avec nous?

David. — Oh! mon Dieu, oui.

Zeisberger. — Et cependant vous n'avez rien dit, et vous nous avez toujours suivis comme si nous avions été dans le bon chemin.

David. — Cela est vrai; les guides sont un peu plus âgés que moi; ils ont dirigé la marche, et ne m'ont jamais demandé si je connaissais le

pays; s'ils s'en étaient informés, je le leur aurais dit.

Zeisberger. — Mais, maintenant, vous allez le leur dire ?

David. — Non, certainement, à moins qu'ils ne me le demandent; il ne convient point à un Indien d'en apprendre à ses anciens.

La demande lui en ayant été faite à l'instigation de M. Zeisberger, il leur dit qu'il fallait rétrograder d'environ six milles, jusqu'à un certain endroit qu'il leur indiqua, et ensuite se diriger plus au nord-est, ce qui les amènerait à un passage aisé pour traverser la montagne. Ils le firent, et il les suivit. Alors, ayant été prié de se mettre à la tête des voyageurs, il les amena à l'endroit qu'il avait désigné, et de là il les conduisit en droiture à Wyoming. Cette partie difficile du chemin à travers la forêt a été appelée, depuis, le sentier de David, et maintenant la grande route y passe.

Cette anecdote m'a été rapportée par M. Zeisberger, et j'y ajoute d'autant plus foi, que j'ai été témoin de deux faits à peu près semblables, par le récit desquels je terminerai ce chapitre.

En 1791, je m'étais égaré de la compagnie avec laquelle je voyageais, et me perdis dans le bois. J'avais avec moi un jeune Indien de douze

à treize ans, auquel je dis de me servir de conducteur. Il ne voulut jamais y consentir, et après avoir été joint par ma compagnie qui m'avait long-temps cherché, je me plaignis de ce que le jeune homme n'avait pas voulu faire ce que je lui avais commandé. On me répondit qu'il avait fait ce qu'il avait dû faire, et qu'il ne convenait pas à un *enfant* de marcher devant un *homme*, ni de prétendre le conduire.

Je voyageais, en 1798, du Haut-Canada au Muskingum, avec deux jeunes Indiens, qui, ne connaissant pas le pays où nous allions, prirent, avant de partir, des renseignemens sur la route qu'il fallait tenir. Le conducteur, qui s'appelait Léonard, s'étant néanmoins trompé de chemin, nous fîmes plusieurs milles dans une fausse direction, jusqu'à ce que m'étant enfin aperçu que nous avions la crique Orol à notre gauche, au lieu de l'avoir à droite, je fis part de mon observation à Christian, le jeune Indien, qui était resté avec moi, et l'engageai à courir après Léonard, qui était très en avant de nous et de le ramener; mais il me répondit qu'il ne pouvait le faire. Je lui en demandai la raison; c'est, me dit-il, parce que je suis plus jeune que lui. Eh bien! lui répliquai-je, voulez-vous lui porter mon message, et lui dire que je le prie de re-

venir ici, où je l'attendrai? Le jeune homme y consentit, et ramena Léonard. Alors nous nous dirigeâmes plus à l'est, et gagnâmes la route que nous aurions dû prendre d'abord.

CHAPITRE XVIII.

Fierté et Grandeur d'âme.

Les Indiens sont fiers, mais ils ne sont pas vains ; ils regardent la vanité comme humiliante et au dessous de la dignité de l'homme. Le chasseur ne se vante jamais de son adresse ni de sa force, ni le guerrier de ses prouesses. Il n'est pas juste, disent-ils, qu'un homme ait une trop haute opinion de lui-même pour une action dont un autre peut être aussi capable que lui ; en en tirant vanité, il semble élever des doutes sur sa capacité à en faire une semblable, si l'occasion s'en présentait encore ; en conséquence, ils préfèrent, dans tous les cas, laisser leurs actions parler pour eux. Les peaux et les pelleteries que le chasseur apporte chez lui, les bois de cerfs plantés sur le toit de sa cabane, ses chevaux, ses meubles, ses vêtemens et ceux de sa famille ; les visites que lui font les gens les plus distingués de la nation, montrent assez ce qu'il est, ce qu'il a fait, et il s'en contente.

Il en est de même du guerrier; il lui suffit d'être connu pour un homme brave et courageux, par les prisonniers et les chevelures dont il s'est emparé; on ne l'entend jamais se vanter de ses exploits; et lorsqu'on le questionne sur ses succès à la guerre, il répond toujours de la manière la plus brève; lors même qu'il traverse une ville avec ses prisonniers et ses chevelures, il ne porte pas ses yeux de tous côtés pour voir si on le regarde, mais il continue son chemin sans paraître s'occuper de personne. Quand, à quelques-unes de leurs fêtes particulières, chaque guerrier est appelé pour raconter ses faits d'armes, il s'en acquitte toujours aussi brièvement que possible, laissant à ceux qui ont peu fait, le plaisir de donner à leurs actions une importance dont ils cherchent à se glorifier. Je crois que je me ferai encore mieux comprendre en citant quelques anecdotes relatives à ce sujet.

En 1779, deux capitaines, l'un jeune homme, de la tribu des Shawanos; l'autre, vieux guerrier Wyandot, qui habitait près de Détroit et avait acquis beaucoup de célébrité par ses hauts faits, mais qu'on n'avait jamais pu engager à prendre les armes contre les Américains, se rencontrèrent, par hasard, chez moi, lorsque je demeurais sur

les bords du Muskingum, où ils étaient venus séparément me rendre visite. Le Shawano, dont la nation, soit dit en passant, a la réputation de parler beaucoup, mit la conversation sur la guerre, et raconta, avec infiniment de véhémence, et en gesticulant beaucoup, l'histoire de tous les combats où il s'était trouvé, montrant en même temps la cicatrice d'un coup de feu qu'il avait reçu au bras. Pendant ce récit, le Wyandot, tout en fumant sa pipe, écoutait avec la plus grande attention et une feinte surprise; et comme, suivant la coutume des Indiens, il fallait qu'il répondît en racontant ce qu'il avait fait, il posa sa pipe, et, après s'être déshabillé avec le plus grand sang-froid, se leva et dit: « Je me suis trouvé dans plus de » vingt engagemens avec l'ennemi, et j'ai com- » battu avec les Français, contre les Anglais; » j'ai fait la guerre aux nations du midi; je » porte sur le corps les traces de neuf coups de » feu. Ces deux blessures m'ont été faites au » même moment par deux Cherokees qui, me » voyant tomber, posèrent leurs fusils contre » un arbre, et coururent sur moi, avec leur » casse-tête, pour m'achever et enlever ma » chevelure. Avec l'aide du Grand-Esprit, je » me suis relevé à l'instant même où ils allaient

» me donner le coup fatal, je les ai terrassés et » étendus sans vie à mes pieds; j'ai pris leurs » chevelures et suis retourné chez moi. » Ce grave et respectable vétéran donna ainsi une leçon au jeune Shawano, dont, sans doute, il se sera souvenu long-temps; car, en moins de cinq minutes et en très-peu de mots, il lui fit voir la différence qui existe entre les grandes actions racontées brièvement et avec modestie, et les évènemens ordinaires sur lesquels on s'appesantit avec un faste minutieux. Ce contraste était d'autant plus frappant, que le modeste guerrier ne semblait pas jouir de son triomphe, ni même se douter de l'éclat qu'acquerrait sa réputation par la publicité de ce qu'il venait de raconter.

A cette fierté qui, chez les Indiens, est une passion, se joint un sentiment d'honneur qui produit souvent des actions du genre le plus héroïque. J'en vais rapporter ici un trait qui s'est passé sous mes yeux. Un Indien de la nation des Lénapes, qui était regardé comme un homme très-dangereux, et par conséquent était redouté de tout le monde, avait dit publiquement qu'il tuerait un autre Indien qui était alors à Sandusky, aussitôt qu'il serait de retour. Ce dangereux Indien vint un jour chez moi lorsque

j'habitais les bords du Muskingum, pour me demander un peu de tabac. Tandis qu'il fumait sa pipe auprès de mon feu, celui qu'il avait menacé de tuer et qui ne faisait que d'arriver, entra dans la maison. Effrayé et craignant que le méchant Indien ne saisît cette occasion pour exécuter sa menace, et que ma demeure ne devînt le théâtre d'un horrible assassinat, je sortis pour ne pas être témoin d'un crime que je ne pouvais empêcher, quand, à mon grand étonnement, j'entendis l'Indien que je croyais en danger, adresser ces mots à son ennemi : « oncle, tu as menacé de me tuer, tu as déclaré » que tu exécuterais ton dessein la première fois » que nous nous rencontrerions, dois-je croire » que c'est tout de bon, et que tu es déterminé à » m'arracher la vie comme tu l'as annoncé ? » Dois-je te considérer comme mon ennemi dé- » claré, et pour me garantir de tes horribles des- » seins, faut-il que je frappe le premier et que » je me souille de ton sang ? Non, je ne le puis » ni ne le veux ; ton cœur, il est vrai, est mé- » chant, mais cependant il me semble que tu » as agi en ennemi généreux, car tu m'as fait » assez connaître tes intentions, et n'as pas cher- » ché à m'assassiner par surprise : en consé- » quence, je ne te ferai rien jusqu'à ce que tu

» ayes levé le bras pour me frapper; mais alors, » oncle, nous verrons lequel des deux succom- » bera ! » Le meurtrier demeura stupéfait, et sortit de la maison sans répondre un seul mot.

L'anecdote par laquelle je vais conclure ce chapitre, servira à faire connaître à quelles actions héroïques, la fierté des Indiens, que j'appelle grandeur d'âme, peut les porter. Pendant le printemps de 1782, le chef guerrier des Wyandots du Bas-Sandusky, envoya un jeune prisonnier blanc qui avait été pris au fort Mac-Intosh, en présent à un autre chef appelé le Demi-Roi du Haut-Sandusky, pour être adopté dans sa famille à la place d'un de ses fils qui avait été tué l'année précédente, en faisant la guerre aux peuples de l'Ohio. Le prisonnier fut présenté à la femme du Demi-Roi, qui refusa de le recevoir, ce qui, d'après les usages des Indiens, équivaut à une sentence de mort. Le jeune homme fut donc emmené pour être mis à la torture et ensuite brûlé périr dans les flammes. Tandis que l'on faisait auprès du village les horribles préparatifs, que la victime était déjà attachée au fatal poteau, et que les Indiens arrivaient de tous côtés pour prendre part à cet acte de cruauté, ou en être les témoins, deux trafiquans anglais, MM. *Arundel* et *Robbins*, dont les noms seront toujours

chers aux amis de l'humanité, ne pouvant supporter l'idée des cruautés qu'on allait commettre, résolurent d'unir leurs efforts pour sauver la vie du prisonnier. A cet effet ils offrirent une rançon au chef guerrier, qui néanmoins la refusa, parce que dit-il, c'était une règle établie parmi eux que lorsqu'on refusait d'adopter un prisonnier envoyé en présent, il était, par ce refus, condamné à périr dans les tourmens, et que personne n'avait le droit de lui sauver la vie; que d'ailleurs les chefs nombreux qui étaient présens, étaient chargés de voir mettre la sentence à exécution. Cependant les deux généreux anglais ne se découragèrent point, et tentèrent un dernier effort. Ils connaissaient très-bien les effets que peut produire la fierté chez un Indien, et ce fut cette noble passion qu'ils attaquèrent. Mais, répondirent-ils au chef : « Parmi tous ces » capitaines que vous venez de nommer, il n'en » est pas un seul qui vous égale en grandeur; vous » êtes, non-seulement considéré comme le plus » grand et le plus brave, mais encore comme » le premier homme de la nation. » Pensez-vous réellement ce que vous dites, répliqua sur-le-champ l'Indien en les fixant. « Oui, très-» certainement. » Alors, sans dire un mot de plus, il se noircit la figure, et prenant en main

sa hache et son couteau, il se fit jour à travers la foule jusqu'au prisonnier, criant d'une voix terrible. Qu'avez-vous à faire avec mon prisonnier? Et coupant de suite les cordes qui le retenaient, il l'emmena dans la maison qui était près de celle de M. Arundel, d'où il fut conduit à Détroit; et le commandant de cette place ayant été informé de tout ce qui s'était passé, l'envoya par eau à Niagara où il fut bientôt après mis en liberté. Les Indiens, témoins de cette action, la regardèrent comme vraiment héroïque, et dirent qu'ils furent tellement déconcertés par la conduite imprévue de ce chef, et par son air fier et audacieux, qu'ils n'eurent pas le temps de réfléchir à ce qu'ils auraient dû faire, et que le prisonnier était déjà en sûreté avant qu'ils fussent revenus de leur étonnement.

CHAPITRE XIX.

Guerres, Causes qui les font naître.

C'est un principe fixe chez les Indiens que ce qui est bon ne peut produire le mal, qu'un ami ne peut faire de mal à son ami, et qu'en conséquence, quiconque maltraite ou offense une autre personne est son ennemi. Il en est des nations, des tribus et autres associations comme des individus. Si elles commettent un meurtre sur un autre peuple, si elles empiètent sur leurs terres, en venant en dedans de leurs limites s'emparer de leur gibier, si elles viennent voler dans leurs camps, ou enfin, si elles se rendent coupables d'agressions injustes, elles sont alors considérées comme ennemies, déclarées telles, et la nation offensée se croit autorisée à les punir. Pour un meurtre, on en commet un autre; pour une moindre offense, on envoye un message au chef de la nation à laquelle appartiennent ceux qui l'ont commise pour s'informer si leur action était autorisée, et si elle ne l'était pas, pour leur conseiller de ne pas per-

mettre que pareille chose arrive une autre fois. On demande en même temps la restitution du vol, ou telle réparation que le cas exige, et on prie les chefs d'empêcher leurs jeunes gens de faire à l'avenir de semblables fautes, qu'autrement ils auraient à en supporter les conséquences.

Il y a parmi les Indiens des tribus qui prétendent au droit exclusif de chasser dans de certaines limites, et qui ne veulent pas permettre aux autres nations d'aller contre ce prétendu droit et de venir y prendre ce qu'ils appellent leur gibier, et il y a plusieurs exemples que des personnes ayant été trouvées en faute, après avoir été duement averties, ont eu le nez et les oreilles coupées, et ont été renvoyées chez elles dire à leurs chefs que la première fois qu'elles y seraient prises, elles y perdraient leur chevelure. Lorsque les Indiens chrétiens de la nation des Lénapes s'étaient, pour quelques années, établis sur les terres des Chippeways, au delà de Détroit, où ils avaient été appelés; ceux-ci malgré tout le respect qu'ils disaient avoir pour leur grand-père, se plaignaient continuellement de ce qu'ils tuaient leur gibier. Ils voulaient bien qu'ils cultivassent la terre, mais chaque chevreuil ou blaireau qu'ils tuaient ou qu'ils prenaient, était une cause de mécontentement pour leurs hôtes,

et, en conséquence, ils les pressèrent si souvent de quitter leurs terres, qu'à la fin ils furent s'établir ailleurs.

Lorsque les Indiens sont résolus à se venger d'un meurtre commis par une autre nation, ils cherchent généralement à faire un coup hardi afin de porter la terreur chez leurs ennemis, et à cet effet, ils tâchent de s'avancer dans leur pays le plus qu'ils peuvent, sans être découverts, et lorsqu'ils ont fait leur coup, ils laissent auprès de la personne qu'ils ont massacrée, une massue, et se retirent aussi vite que possible. Cette massue est laissée à dessein pour que l'ennemi puisse connaître quelle nation a commis ce meurtre, et ne porte pas sa vengeance sur une tribu innocente. Ils veulent également, par ce moyen, lui faire savoir que s'il ne prend pas des mesures pour découvrir et punir l'auteur du premier massacre, ils se serviront de cette arme pour se venger d'une pareille atrocité, ou, en d'autres mots, qu'ils lui déclareront la guerre.

Si le prétendu ennemi désire faire la paix, il enverra dans un pareil cas, une députation vers la nation offensée, faire les excuses convenables. Le chef, en pareil cas, fait dire, le plus ordinairement, que l'action dont on se plaint a été commise par quelques jeunes étourdis,

qu'elle n'était point autorisée, que lui et son conseil l'ont désapprouvée, et qu'il serait très-fâché qu'elle occasionnât une rupture entre les deux nations; qu'au contraire, il désire la paix, qu'il est prêt à faire des réparations en s'affligeant avec les parens de la personne qui a péri, et les satisfaisant selon leurs désirs. Une telle offre est généralement acceptée, et c'est ainsi que se terminent les différends entre deux nations, après quoi elles redeviennent amies comme auparavant. Mais si la nation qui a offensé la première, refuse de faire des excuses et de demander la paix, alors l'autre lui déclare la guerre et la poursuit avec vigueur.

CHAPITRE XX.

Manière de surprendre leurs ennemis.

Le courage, l'adresse et la prudence sont les qualités indispensables des guerriers indiens. Quand la guerre est déclarée, ils cherchent à s'en prévaloir en surprenant leur ennemi lorsqu'il s'y attend le moins et en le trompant de différentes manières. Lorsqu'ils approchent du pays où ils vont porter la guerre, ils tâchent, autant que possible, de cacher leurs traces, quelquefois ils se séparent et se tiennent éparpillés pendant tout un jour, et quelquefois davantage, mais ils se rejoignent à la nuit et se gardent très-bien. D'autres fois ils vont comme nous disons par file indienne, c'est-à-dire sur un seul homme de front, ayant le plus grand soin de marcher dans les pas les uns des autres, afin qu'on ne puisse s'assurer de leur nombre par l'empreinte de leurs pieds. Plus ils se supposent près de l'ennemi, plus ils sont attentifs à choisir un terrain dur et pierreux, sur lequel

les pieds ne laissent aucune impression, et ils évitent avec le plus grand soin un sol marécageux et les prairies, parce que dans le premier il serait facile de découvrir la trace de leurs pas, et dans les prairies, l'herbe qui serait foulée, pourrait les faire découvrir ; car pour peu qu'elle soit seulement courbée, et porte la moindre marque qu'on a marché dessus, les Indiens ont l'œil si vif et si pénétrant qu'ils ne manquent pas de s'en apercevoir.

Ils trompent aussi leurs ennemis en imitant le cri ou l'appel de quelques animaux, tel que celui du faon ou de la poule-d'inde, et ils l'imitent si au naturel qu'ils font venir à l'endroit qui leur convient la mère de l'un et le mâle de l'autre. Par ce moyen, ils attirent leurs ennemis dans les lieux où ils se sont mis en embuscade, ou dans ceux où il leur est facile de les entourer. Toutes les saisons néanmoins n'étant pas propres à ce genre de stratagème, ils ne peuvent pas toujours l'employer. De même, lorsqu'ils sont éparpillés dans les bois, il leur est facile de se rassembler, le jour, en imitant le cri de quelques oiseaux comme celui de la caille ou de la grolle; et le soir, le matin et particulièrement la nuit, en imitant le cri de la chouette

qu'ils répètent jusqu'à ce qu'ils soient tous arrivés au rendez-vous.

Il est certain que les Indiens reconnaissent facilement par l'empreinte des pieds et par d'autres marques qu'eux seuls peuvent apercevoir, non-seulement que des hommes ont passé par tel ou tel endroit, mais qu'ils savent distinguer encore à quelle nation ces hommes appartiennent, et s'ils sont amis ou ennemis. Il y en a même parmi eux qui prétendent reconnaître par les différentes empreintes des pieds, les différentes nations de ceux auxquelles ils appartiennent respectivement. Je ne chercherai point à prouver ce fait, mais je vais raconter une anecdote qui pourra donner une idée de leur sagacité à cet égard.

Au commencement de l'été de 1755, quelques Indiens massacrèrent à l'improviste quatorze blancs établis à environ cinq milles de Shamokin. Ceux qui avaient survécu à cet horrible massacre ne pouvant contenir leur rage, prirent la résolution de se venger sur un Indien Délaware qui se trouvait dans les environs et était bien loin de penser qu'il courait aucun danger. Il était grand ami des blancs qui l'estimaient beaucoup, et qui, pour lui prouver le cas qu'ils faisaient de lui, l'avaient nommé *Luke-Holland*,

nom par lequel il était généralement connu. Cet Indien convaincu que sa nation était incapable de commettre en pleine paix un meurtre aussi atroce, dit aux blancs que cette action n'avait pu être faite que par des Mingoués ou Iroquois mal intentionnés, dont la coutume est de chercher à mettre les différentes nations en guerre les unes contre les autres, en commettant des meurtres clandestinement, de manière à ce qu'on puisse les attribuer à d'autres qu'à eux. Mais toutes ses représentations furent vaines, il ne put réussir à convaincre des hommes exaspérés qui ne respiraient que vengeance. Enfin, il proposa que s'ils voulaient lui donner un certain nombre de personnes pour l'accompagner, il irait à la recherche des assassins et qu'il était sûr de les découvrir par l'empreinte de leurs pieds et d'autres marques à lui connues, et qu'il les convaincrait que ceux qui avaient commis le crime appartenaient aux Six-Nations. Sa proposition fut acceptée, il se mit à la tête d'un parti de blancs, et les conduisit sur leurs traces. Il se trouva bientôt sur la partie la plus pierreuse d'une montagne, où aucun de ceux qui l'accompagnaient, ne pouvait découvrir le moindre vestige, ni croire que des hommes eussent jamais passé par là, parce qu'il leur fallait sau-

ter pardessus beaucoup de crevasses qui se trouvaient entre les rochers et quelquefois même s'y traîner. Ils commencèrent alors à croire que l'Indien leur avait fait traverser cette rude montagne pour donner à l'ennemi le temps de s'échapper, et ils le menacèrent de le tuer aussitôt qu'ils auraient acquis la certitude qu'il cherchait à les tromper. Cependant l'Indien fidèle à sa promesse leur faisait voir que l'ennemi avait passé dans les mêmes endroits par où il les conduisait : ici, il leur montrait que la mousse des rochers avait été foulée par des pieds d'hommes, là, qu'elle avait été arrachée et changée de place; plus loin il leur faisait remarquer que les petites pierres avaient été dérangées par des pieds qui les avaient poussées en avant; que de petits morceaux de bois sec avaient été rompus en marchant dessus, et que même, dans un certain endroit, la couverture d'un Indien avait traîné sur le rocher et fait changer de place ou détaché des feuilles, et qu'elles n'étaient plus à plat comme les autres. Il voyait tout cela en marchant et sans jamais s'arrêter. Enfin arrivé au pied de la montagne sur un terrain mou où les traces étaient profondes, il trouva que les ennemis étaient au nombre de huit, et il conclut par la fraîcheur de l'empreinte de leurs

pieds, qu'ils devaient être près de là. Cela se trouva vrai; car après avoir gagné une éminence de l'autre côté de la vallée, il aperçut des Indiens campés, dont quelques-uns étaient déjà étendus sur la terre pour se reposer, tandis que d'autres ôtaient leurs *Leggins* (espèce de guêtres) pour en faire autant, et les chevelures qu'ils avaient enlevées étaient suspendues pour sécher. « Voyez, dit Luke-Holland à ses compagnons » étonnés, voilà les ennemis, ils ne sont pas de » ma nation, mais des Mingoués, comme je » vous l'avais assuré, ils sont en notre pouvoir, » dans moins d'une demi-heure ils seront tous » ensevelis dans un profond sommeil, nous » n'avons pas besoin de tirer un seul coup de » fusil, mais seulement de prendre nos Tomo- » hawks et d'aller les massacrer; nous sommes » à peu près deux contre un et il n'y a rien à » craindre. Allons, venez, et vous pouvez as- » souvir votre vengeance. » Mais les blancs que la peur avait gagnés, ne voulurent pas suivre le conseil de l'Indien, et le pressèrent de les ramener chez eux par la route la plus sûre et la plus courte, ce qu'il fit, et arrivés dans leur village, ils dirent que les Iroquois étaient en si grand nombre qu'ils n'avaient pas osé les attaquer.

Je donne ici cette anecdote telle que je l'écrivis lorsque Luke-Holland lui-même me la raconta. Je connaissais cet Indien depuis plus de vingt ans, et il a toujours joui de la réputation d'homme honnête et véridique. J'eus occasion de l'employer pour sauver la vie d'un Américain qui demeure maintenant à Pittsburg, et qui courait le plus grand risque d'être tué par un parti de guerriers. Luke-Holland le conduisit à travers les bois et l'amena sain et sauf depuis le Muskingum jusqu'à un établissement sur l'Ohio. Une autre fois il trouva une montre qui m'était envoyée de Pittsburg et qui avait été confiée à un homme qui, s'étant énivré, l'avait perdue dans les bois à environ cinquante milles de l'endroit où je demeurais. Luke-Holland partit pour la chercher, et ayant découvert les traces de celui qui l'avait perdue, il les suivit jusqu'à ce qu'il eût trouvé la montre qu'il me rapporta.

CHAPITRE XXI.

Messagers de Paix.

Lorsque les Indiens d'Amérique jouissaient paisiblement et en liberté des terres que Dieu leur avait données, et même long-temps après que les Européens se furent établis sur leur territoire, il n'existait pas de peuple qui eût un respect plus religieux pour le caractère sacré des ambassadeurs, ou comme ils les appellent, *messagers de paix*. Nous ne savons que trop que depuis le milieu du dernier siècle, ce respect n'est plus le même, et je suis fâché d'être obligé de le dire, les Indiens nous accusent d'en être la cause.

L'inviolabilité de la personne d'un ambassadeur est un de ces principes fondamentaux et sacrés de la nature que le Tout-Puissant a imprimés dans le cœur de l'homme. L'histoire nous apprend que les nations les plus sauvages et les plus barbares, l'ont toujours reconnu et pratiqué. C'est néanmoins une vérité incontestable

que toutes les violations de ce principe doivent être attribuées à l'homme civilisé, ou à son dangereux exemple.

Il est certain que parmi nos Indiens, la personne d'un ambassadeur était autrefois sacrée et inviolable. Toutes les nations, toutes les tribus s'accordaient sur ce point, et quand même il aurait été envoyé par le peuple le plus hostile, il avait des droits, non-seulement au respect, mais encore à la protection générale. Ainsi avoir, je ne dirai pas massacré, mais maltraité sciemment un ambassadeur, était chez eux un crime impardonnable. Les partis de guerriers recevaient toujours l'ordre, s'ils rencontraient un messager de paix, se rendant d'une nation chez une autre, de le protéger et de l'escorter jusque dans le pays du peuple vers lequel il était envoyé.

De même lorsqu'un messager leur était dépêché par une nation avec laquelle ils étaient brouillés ou en guerre, quelqu'exaspérés qu'ils fussent contr'elle, et même quoique fermement déterminés à ne rien écouter, c'est-à-dire, à ne pas consentir aux propositions qu'elle pourrait leur faire, néanmoins ils protégeaient l'homme de paix et lui disaient dans leur langage expressif, « qu'ils l'avaient placé sous leurs ailes, où il

» était parfaitement en sûreté. » C'était chez eux un point de croyance religieuse, que les messagers de paix étaient sous la protection spéciale du Grand-Esprit, que c'était un grand crime de les molester, et que la nation qui s'en rendrait coupable, en serait certainement punie par des pertes à la guerre, ou même par une défaite totale; aussi il est souvent arrivé que des messagers de paix ont été renvoyés avec des messages qui portaient qu'on était déterminé à porter le fer et la flamme dans leur pays, et qu'on ne ferait point de quartier; cependant les ambassadeurs n'étaient point insultés, mais au contraire, traités avec respect. Ils étaient protégés tout le temps qu'ils restaient dans le pays ennemi, et étaient escortés jusque chez eux, ou au moins assez loin pour n'avoir plus à craindre de rencontrer les guerriers ennemis, et on leur donnait le temps suffisant pour gagner leurs maisons, avant de commencer les hostilités, pour qu'ils pussent donner avis que la trève était rompue, ou que la guerre avait commencé. J'ai ouï parler de messagers qui avaient été renvoyés avec le message suivant : « Je vous renvoie sains
» et saufs les messagers que vous aviez envoyés
» vers moi; mes jeunes guerriers qui sont allés
» vous voir, vous porteront ma réponse au mes-

» sage qu'ils m'avaient apporté de votre part. » Il est facile de deviner quel était le genre de cette visite. Le message était dans le fait une déclaration de guerre, avec l'avis que leur pays allait être immédiatement envahi.

Tels étaient les principes, telle était autrefois la conduite noble des Indiens. Je n'ai pas besoin de dire combien elle est à présent différente. Nous nous souvenons encore du sort malheureux de MM. *Trueman*, *Freeman et Hardin*. Ces trois respectables Américains envoyés en 1792 en parlementaires vers les Indiens avec des propositions de paix, furent massacrés de la manière la plus inhumaine. A qui devons-nous attribuer l'horrible changement que nous voyons aujourd'hui? Je n'entreprendrai pas de donner mon opinion, mais écoutons ce que disent les Indiens.

Ils attribuent principalement le grand changement qui s'est fait chez eux, aux raisons suivantes :

1°. Que les blancs se sont mêlés de leurs intérêts nationaux, en dictant à une nation la manière dont elle devait en traiter une autre, et même comment elle devait lui parler, et ce qu'elle devait lui dire, et que, par ce moyen, ils ont entièrement détruit leur indépendance nationale.

Qu'ils ont même encouragé et aidé une nation indienne, non-seulement à s'arroger, mais même à exercer le droit de domination et de suprématie sur toutes les autres.

2°. Que les blancs ont traité les Indiens comme une race d'hommes méprisables, et n'ont point eu eux-mêmes égard au caractère sacré des messagers; mais que, dans beaucoup de circonstances, ils les ont massacrés ainsi que leurs chefs sans distinction. Qu'ils ont été jusqu'à souiller ce qui, parmi eux, est regardé comme la chose la plus sainte et la plus inviolable, leurs *feux de conseil*, les éteignant (suivant leurs expressions), dans des flots du plus pur sang de leur nation, au mépris de leurs protestations d'amitié et de leurs promesses les plus solennelles! Qu'en un mot toute leur conduite leur a semblé vouloir dire : « Nous nous soucions peu de vous, » nous vous méprisons, tout ce que nous voulons de vous, ce sont vos terres, et nous les » aurons. »

Ils ne sont jamais embarrassés lorsqu'on leur demande de spécifier les offenses dont ils se plaignent; parmi la longue liste de celles qu'ils nous reprochent, j'en choisirai quelques-unes des plus marquantes.

1°. D'avoir protégé contr'eux les Iroquois, en

encourageant cette nation à les insulter et à les traiter comme des femmes, de même que s'ils les avaient conquis par la force des armes, et à exercer sur eux une supériorité tyrannique.

2°. D'avoir massacré des Indiens Conestogos, dans le lieu même où brûlait *le feu du conseil*, où des traités avaient été faits avec eux dans les premiers temps de leur arrivée, et où un autre avait été conclu en 1762, précisément un an avant ce massacre, et encore dans le pays de leur frère *Miquon*, dans le pays des *Quakers*, enfin dans la Pensylvanie.

3°. D'avoir assassiné à Kanhawa, Cornstalk, chef Shawano, généralement estimé, au moment où il s'acquittait d'une mission pacifique et intéressante.

4°. D'avoir blessé très-dangereusement d'un coup de feu en 1774, un brave Shawano, lorsqu'il revenait de Pittsburg, où, par amitié et par humanité, il avait été conduire plusieurs blancs, et les avait protégés contre un corps d'Indiens exaspérés de ce que des blancs avaient massacré beaucoup de leurs parens.

5°. D'avoir attaqué sur l'île, à Pittsburg, le camp paisible des chefs Délawares, et d'y avoir massacré un *messager* et plusieurs autres personnes.

6°. D'avoir massacré les Indiens chrétiens sur le Muskingum, ainsi que le chef d'Achsinning, quoiqu'il fût bien connu qu'ils étaient amis des blancs (1).

Ils rapportent beaucoup d'autres outrages commis sur des *messagers*, des *visiteurs* et autres Indiens amis, dont j'épargnerai le pénible récit à mes lecteurs. D'après cette longue suite d'actions injustes et cruelles, les nations indiennes en sont enfin arrivées à conclure que les Américains ont contr'elles une haine invétérée, et que lorsqu'ils leur envoyent des messagers de paix, ce n'est que pour les endormir dans une fausse sécurité, afin de pouvoir plus aisément tomber sur elles et les détruire. Ce fut en conséquence de cette conviction, que les trois Américains que j'ai nommés plus haut, durent la fin déplorable qu'elles leur firent éprouver.

(1) Ce meurtre fut commis par un parti de blancs commandé par Williamson.

CHAPITRE XXII.

Traités.

Autrefois, lorsqu'après des guerres longues et sanglantes, les nations indiennes s'assemblaient pour arranger leurs différends, ou conclure la paix, ils avaient la louable coutume, pour gage de leur sincérité, d'éloigner du lieu où siégeaient les pacificateurs, toutes les armes meurtrières de quelque nature et de quelque forme qu'elles pussent être; « car, disaient-ils,
» lorsque nous travaillons à faire le bien, rien
» de ce qui est mauvais ne doit se présenter à
« notre vue; nous nous sommes rassemblés
» pour oublier et pardonner; pour enterrer
» l'arme meurtrière et la cacher à tous les
» yeux, nous avons jeté loin de nous l'ins-
» trument fatal qui a causé tant de chagrin à
» nos femmes et à nos enfans, et leur a fait ver-
» ser tant de larmes; notre espoir, notre plus
» grand désir est qu'il ne soit jamais déterré. »
Leurs idées étaient si particulières sur ce point

que si pendant qu'ils négociaient un traité, ils avaient aperçu une arme quelconque, cette vue leur aurait troublé l'esprit en leur rappelant les évènemens passés, et au lieu d'éprouver du contentement par la perspective d'une heureuse paix, ils se seraient abandonnés à la tristesse.

Ils ne voulaient pas également permettre qu'il restât une seule arme en dedans des limites de *leur feu du conseil*, lorsqu'ils s'assemblaient pour traiter des affaires particulières au gouvernement; car, disaient-ils, la vue d'une arme pourrait produire un mauvais effet, et nuire à l'objet pour lequel nous nous sommes rassemblés; elle intimiderait peut-être quelqu'un de nous et empêcherait ceux qui auraient de justes plaintes ou des représentations à faire, de dire librement ce qu'ils pensent. Guillaume Penn, ajoutent-ils, lorsqu'il traitait avec nous, avait adopté cette coutume de nos ancêtres, et les assemblait sous des bosquets d'arbres touffus, sur les branches desquels les oiseaux faisaient entendre leur doux ramage. En commémoration de ces conférences dont les Indiens chérissent le souvenir, ils s'assemblaient souvent dans les bois, choisissaient quelqu'endroit ombragé et ressemblant, autant que possible, à ceux où ils avaient eu le bonheur d'entendre leur frère Miquon, et là ils étendaient

sur une couverture ou un grand morceau d'écorce ses paroles ou ses discours, ainsi que ceux de ses descendans, et répétaient successivement le tout avec la plus grande satisfaction. Ils continuèrent ces rassemblemens dont j'ai souvent été témoin, jusqu'en 1780; mais les troubles qui eurent lieu à cette époque y mirent fin, peut-être pour toujours.

Ces heureux souvenirs, ces usages sacrés n'existent plus. « Maintenant, lorsque nous trai-
» tons avec les blancs, disent les Indiens, nous
» n'avons pas le choix du lieu où les messa-
» gers doivent s'assembler. Quand nous sommes
» convoqués pour conclure une paix, et quelle
» paix, grand Dieu! le rassemblement ne se fait
» plus à l'ombre des arbres des forêts où les oi-
» seaux innocens semblaient, par leur agréable
» mélodie, égayer nos esprits, nous inspirer des
» sentimens doux, nous disposer à la concorde
» et à l'amitié, et prendre part à la bonne œu-
» vre pour laquelle nous étions réunis. Ce n'est
» plus à la sainte maison du conseil qu'on nous
» invite à nous rassembler; non, c'est dans quel-
» que lieu affreux, entouré de fortifications et
» de fossés, où les plus destructeurs de tous les
» instrumens de mort, *les grands canons*, se
» présentent à nous avec leur énorme bouche

» ouverte, comme s'ils étaient prêts à nous dé-
» vorer. C'est ainsi qu'on nous empèche de dire
» librement ce que nous pensons, comme des
» frères doivent le faire. »

Comment est-il possible, disent-ils encore, qu'il puisse exister de la sincérité dans de pareils conseils? Comment un traité peut-il être obligatoire pour des hommes ainsi forcés de consentir à ce qui leur est dicté dans une espèce de prison, et à l'embouchure du canon, où toutes les stipulations sont d'un côté, et toutes les concessions de l'autre? D'après ces différentes considérations sur lesquelles ils s'appesantissent beaucoup, les traités qu'ils font avec les blancs ont perdu toute leur force, et ils ne se croyent obligés à les remplir qu'autant qu'ils y sont contraints par une force supérieure. Je laisse au lecteur impartial à décider s'ils ont tort ou raison.

CHAPITRE XXIII.

Observations générales que font les Indiens sur les blancs.

Les Indiens croient que les blancs ont été créés, ainsi qu'eux, par le même Grand-Esprit, et qu'il a assigné à chaque race particulière un emploi différent, et non le même à toutes. Selon eux aussi, le grand Manitto a confié aux blancs le soin de labourer la terre et de cultiver ses fruits, et il a donné aux Indiens l'emploi bien plus noble de chasseur, et la domination suprême sur tout le reste de la création animale.

Ils ne veulent point admettre que les blancs soient des êtres supérieurs. Ils disent que leurs cheveux, leurs traits, les différentes couleurs de leurs yeux, montrent qu'ils ne sont pas, ainsi qu'eux, *Lènni Lenâpé*, c'est-à-dire, un peuple primitif, une race d'hommes qui a existé sans mélange depuis le commencement des siècles; mais qu'ils sont une race mélangée, et par con-

séquent turbulente; que le Grand-Esprit connaissant la méchanceté de leur caractère, a cru nécessaire de leur donner par-tout où ils se trouveraient un grand livre (1), et de leur apprendre à le lire, afin qu'ils pussent connaître et observer ce qu'il voulait qu'ils fissent, et ce dont il voulait qu'ils s'abstinssent. Que, quant à eux, ils n'avaient pas besoin d'un semblable livre pour apprendre à connaître la volonté de leur créateur; qu'ils la trouvaient gravée dans leur cœur; qu'il leur a été accordé assez de discernement pour distinguer le mal d'avec le bien, et qu'en suivant ce guide, ils sont certains de ne pas tomber dans l'erreur.

Ils conviennent que la première fois qu'ils virent des blancs, ils les prirent pour des êtres d'une espèce supérieure; ils pensaient qu'il était possible que le Grand-Esprit les eût envoyés de sa demeure céleste pour accomplir quelque grand dessein; en conséquence, ils les accueillirent espérant trouver le bonheur auprès d'eux. Ils découvrirent bientôt leur méprise, et virent qu'ils avaient affaire à des hommes ingrats, insatiables, qui, quoique les Indiens leur eussent donné autant de terre qu'il en fallait pour les

---

(1) *La Bible.*

nourrir eux et leurs bestiaux, en désiraient toujours davantage, et avaient fini par vouloir tout le pays. « Et cependant, ajoutent-ils, ces blancs » nous parlaient toujours du grand livre que » Dieu leur avait donné, ils cherchaient à nous » persuader que tous ceux qui croyaient ce qui » y était écrit, étaient bons, et que tous ceux » qui n'y croyaient pas étaient méchans. Ils » nous disaient beaucoup d'autres choses qui, » selon eux, étaient écrites dans le bon livre, » et ils voulaient que nous les crussions toutes. » Nous l'aurions probablement fait, si nous les » eussions vu pratiquer ce qu'ils prétendaient » croire, et agir d'après les bonnes maximes » qu'ils ne cessaient de nous répéter. Mais il n'en » était pas ainsi, car, tandis que d'une main ils » tenaient leur gros livre, ils avaient dans l'au- » tre des armes meurtrières, des fusils, des » épées pour tuer les pauvres Indiens. Hélas! » ils n'y ont pas manqué; ils ont égorgé ceux » qui croyaient à leur livre comme ceux qui » n'y croyaient pas. Ils n'ont fait aucune dis- » tinction. »

Ils sont néanmoins convaincus qu'ils ont beaucoup d'amis parmi les blancs; mais ils s'affligent de ce qu'étant dispersés, ils ne peuvent ni leur être utiles, ni s'entr'aider. Ils parlent toujours

avec chaleur et affection de ceux qu'ils savent être leurs amis; ils regardent les *gentlemen* (les gens d'une classe supérieure et bien élevés), comme une classe particulière parmi les blancs qui mérite d'être distinguée; mais ils ne donnent jamais ce titre à ceux qu'ils connaissent pour être leurs ennemis, ou qu'ils croyent mal disposés en leur ſaveur.

Les Indiens ont l'œil pénétrant; en regardant une personne ils croyent pouvoir juger si elle a de bonnes ou de mauvaises dispositions envers leur race, et il est certain que beaucoup de blancs qui ont vécu long-temps parmi eux, disent qu'ils sont en général assez bons physionomistes. Ils sont très-prompts à trouver un nom pour un étranger, ou une personne d'un certain rang qui les vient voir, et ce nom indique toujours quelque chose de remarquable qu'ils ont observé en lui, et dès ce moment ils le comptent au nombre de leurs amis ou de leurs ennemis, suivant les idées qu'ils s'en sont faites. Lorsqu'ils croyent que quelqu'un est leur ami, ils font tout pour l'obliger d'après leur immuable principe que « le bien doit toujours être récompensé par le bien. » Ils préfèrent l'homme uni, simple dans ses manières, qui les traite avec franchise et familiarité; un tel homme, disent-ils, les aime,

mais ils ne s'attendent point à l'amitié de celui qui est vain et orgueilleux; malgré toutes ses belles paroles, ils le croient incapable d'en aimer un autre que lui, ou tout au plus son égal, et un Indien sait très-bien qu'un tel homme le regardera toujours comme au dessous de lui.

Ils s'amusent quelquefois à passer en revue les habitudes des blancs qui leur paraissent les plus remarquables. Ils observent entr'autres choses, que lorsqu'ils sont rassemblés, plusieurs d'entr'eux, et quelquefois tous parlent en même temps, et ne conçoivent pas comment ils peuvent s'entendre. « Parmi nous, disent-ils, une » seule personne parle à la fois, et les autres » l'écoutent jusqu'à ce qu'elle ait fini, ensuite » une autre prend la parole. » Ils disent également que les blancs parlent trop; que trop parler dégrade l'homme, et que cela ne convient qu'à la femme. Ils observent malicieusement à ce sujet qu'il est heureux pour les blancs de connaître l'écriture et de pouvoir écrire leurs paroles et leurs discours; car s'il leur fallait, comme eux, les transmettre à la postérité au moyen de cordes et de ceintures de wampum, il leur faudrait tout celui qu'on pourrait faire, et il n'en resterait plus pour les Indiens.

Ils s'étonnent de ce que les blancs font tant

d'efforts pour devenir riches et amasser dans ce monde des trésors qu'ils ne pourront emporter avec eux dans l'autre. Le désir d'être appelés grands et riches leur en paraît être la cause. Ils disent que ce monde fournit assez de quoi vivre, sans avoir besoin de rien mettre de côté, et que, quant à l'autre, il y a de tout en abondance, et que lorsqu'ils y arriveront, ils y trouveront de quoi satisfaire tous leurs besoins. En conséquence, ils n'amassent rien, mais emportent seulement avec eux ce qui leur est nécessaire pour le voyage au pays des esprits.

Ils croyent ou feignent de croire que les blancs ont la vue basse, ou les yeux faibles; « car, » disent-ils, lorsque nous autres Indiens venons « parmi eux, ils s'approchent en foule de nous, » nous fixent, et marchent presque sur nos ta- » lons pour nous voir de plus près. Il n'en est pas » de même parmi nous, quoiqu'aussi curieux » qu'eux de voir un nouveau peuple ou un nou- » vel objet, nous nous tenons à une distan- » ce raisonnable, et cependant nous voyons ce » que nous désirons voir. » Ils remarquent aussi que les blancs, lorsqu'ils sont ensemble, parlent très-haut, quoiqu'ils soient près les uns des autres, d'où ils concluent qu'il faut qu'ils entendent difficilement. « Quant à nous, disent-

» ils, nous ne parlons jamais haut quand nous
» sommes rassemblés; nous n'élevons la voix
» que dans le conseil, à la tête de nos guerriers,
» ou lorsque nous nous réunissons pour discu-
» ter quelqu'objet important. »

Les Indiens observent également que les blancs doivent nécessairement avoir parmi eux beaucoup de voleurs, puisqu'ils ferment leurs portes avec des clefs, ce qui fait croire qu'autrement ils craindraient pour leur propriété. « Quant
» à nous, disent-ils, nous n'avons point de
» telles craintes, les voleurs sont très-rares
» parmi les Indiens, et il est sans exemple
» qu'un des nôtres soit jamais entré dans une
» maison pour y voler. Notre usage, lorsque
» nous sortons, est de mettre contre la porte le
» mortier dans lequel nous pilons le maïs et
» quelques morceaux de bois, afin qu'on voye
» qu'il n'y a personne dans la maison, et il n'y
» a pas de danger qu'un Indien se permette
» d'entrer dans une maison ainsi protégée. »
Je vais raconter une anecdote à ce sujet.

Lorsque j'habitais en 1771 sur le *Big-Beaver*, il m'arriva de passer devant la porte d'un marchand indien, et qui, par conséquent, avait une certaine quantité de marchandises dans sa maison. Il allait partir avec sa femme

pour Pittsburg, et ils fermaient leur maison, parce qu'il n'y devait rester personne pendant leur absence. Cette manière de la fermer consistait, ainsi que je viens de le dire plus haut, à placer un mortier à piler le maïs et quelques morceaux de bois en dehors contre la porte, de manière à la tenir fermée. Tandis que je regardais ce que faisait cet homme, il me dit: « Vous voyez, mon ami, que je mets une ser- » rure indienne à ma porte. » Je lui répon- » dis. « C'est fort bien, mais je vois que vous » laissez beaucoup d'effets dans votre maison, » n'avez-vous pas peur qu'ils soient volés pen- » dant votre absence? — Volés, et par qui? — » Mais certainement par des Indiens. — Non, » non, répondit-il, aucun Indien n'oserait faire » pareille chose, et à moins que des blancs ne » viennent à passer par ici, je trouverai tout » en bon état à mon retour. »

Les Indiens disent que lorsque les blancs campent dans les bois, ils sont certains d'y perdre quelque chose, et qu'après leur départ, on trouve toujours quelques articles qu'ils ont laissés, tels que des couteaux, des pierres à fusil, des balles, et quelquefois même de l'argent. Ils remarquent aussi que les blancs n'ont pas la même attention qu'eux de choisir pour leur cam-

pement un terrain sec et découvert, qu'ils campent dans des endroits sales et humides, pourvu qu'il s'y trouve de grands arbres; qu'ils ne regardent jamais de quel côté vient le vent, afin de pouvoir établir leurs feux de manière qu'il ne souffle pas la fumée sur eux; qu'ils ne regardent pas non plus aux arbres pour voir s'il n'y aurait pas des branches mortes qui pourraient, en tombant, les écraser pendant leur sommeil; qu'ils se servent indifféremment de toute espèce de bois, sec, mouillé, ou à moitié pourri, de sorte qu'ils sont enveloppés pendant toute la nuit d'une épaisse fumée; ou bien ils font usage de bois de jeune chêne vert, de noyer, de cerisier, de châtaigner, etc. qui pétille, et envoye bien loin des étincelles qui brûlent leurs vêtemens et leurs couvertures et quelquefois leur camp. Ils font aussi la remarque que les blancs suspendent leurs pots et leurs marmites au dessus d'un feu qu'on vient d'allumer et avant que la grande fumée se soit dissipée.

Ils conviennent cependant que les blancs sont ingénieux; qu'ils font des haches, des fusils, des couteaux, des bêches, des pelles, des pots, des marmites, des couvertures, des chemises, et beaucoup d'autres articles très-commodes, auxquels ils sont maintenant accoutumés et dont

ils ne sauraient plus se passer. « Néanmoins, » disent-ils, nos aïeux ne connaissaient pas » toutes ces choses et nous n'avons jamais ouï » dire, ni aucune tradition ne nous a appris, » qu'ils aient eu à souffrir de leur privation. Ils » nous faut donc en conclure qu'eux aussi » étaient ingénieux, et nous ne pouvons en » douter; car, avec des pierres ils faisaient des » haches pour abattre les arbres, le bois leur » servait à faire des arcs et des flèches pour » tuer le gibier; ils fabriquaient des couteaux » et des pointes de flèche avec des cailloux » acérés et les os des animaux des forêts; des » pelles et des bêches avec l'omoplate du buffle » et de l'élan; ils faisaient des pots avec la terre » glaise, des vêtemens avec des peaux d'ani- » maux, et des ornemens avec les plumes du » dindon, de l'oie et d'autres oiseaux. Ils ne » manquaient de rien, le gibier était abondant » et apprivoisé, leurs dards ne l'épouvantaient » pas comme le bruit du fusil le fait maintenant; » ils avaient donc tout ce qu'ils pouvaient rai- » sonnablement désirer, et ils étaient heureux. »

Enfin, ils pensent que les blancs ont appris d'eux en grande partie l'art de la guerre; car, lorsqu'ils commencèrent à combattre les Indiens, ils formaient des masses, et se laissaient abattre

comme des dindons. Ils font également une distinction entre *le guerrier et l'assassin*, distinction qui, de la manière dont ils l'expliquent, n'est pas fort à notre avantage. « Ce n'est pas, » disent-ils, le nombre de chevelures qu'un » homme rapporte chez lui qui donne des » droits au nom de brave guerrier. On a vu des » lâches rapporter des chevelures qu'ils avaient » enlevées, où ils savaient qu'il n'y avait pas de » danger à courir, où ils étaient certains qu'on » ne s'attendait point à leur attaque, et qu'on » ne ferait aucune résistance. C'est ce qui est » arrivé à ceux qui ont tué les Conestogos à » Lancaster, les Indiens chrétiens sur le Mus- » kingum, les Indiens amis près de Pittsburg, » et un grand nombre d'hommes paisibles de » notre nation, qui furent tous massacrés par » des lâches. Ce n'est pas ainsi qu'en a agi le » serpent noir (1), le grand général Wayne; » c'était un brave homme, et un grand guer-

---

(1) C'est le nom qu'ils avaient donné au général Wayne, parce que, disaient-ils, il avait la sagacité de cet animal, qui sait beaucoup mieux que tous les autres serpens se procurer sa nourriture. Il se cache dans l'herbe, ne laissant paraître que sa tête et regardant par-tout où les oiseaux font leurs nids, afin de savoir où il pourra trouver leurs petits lorsqu'ils seront éclos.

» rier ; il avait autant de talent qu'aucun des » chefs que nous ayons jamais possédés. »

Ainsi, les Indiens, tout en ressentant les offenses et les outrages dont ils ont été les victimes, rendent hommage au mérite, à la bravoure et aux talens militaires de leurs ennemis. Ils savent rendre justice à qui elle appartient, et ils sont encore généreusement disposés à croire qu'il se trouve des individus remplis de bonté et de mérite parmi une race d'hommes qui, à ce qu'ils croyent, les a dévoués à une entière destruction.

CHAPITRE XXIV.

Nourriture, Manière de l'apprêter.

Les Indiens se nourrissent principalement de gibier, de poisson, de maïs, de patates, de fèves, de citrouilles, de courges, de concombres, de melons, et quelquefois de choux et de navets. Ils font également usage de racines, de fruits, de noix et de baies, qu'ils trouvent dans les bois, soit comme dessert, ou pour assaisonner leurs alimens, et quelquefois aussi par nécessité.

Ils font ordinairement deux repas par jour, ce qui, disent-ils, est assez. Si quelques-uns ont besoin de manger dans l'intervalle, il y a toujours quelque chose de prêt pour eux dans la maison.

Les chasseurs préfèrent partir à jeun pour la chasse, parce qu'ils prétendent que la faim les stimule, en les faisant continuellement ressouvenir de leurs besoins; au lieu que, lorsqu'ils ont l'estomac rempli, ils deviennent lâches, pares-

seux, pensent toujours à leur cabane, et perdent leur temps inutilement. Avec toute leur adresse et un aussi fort stimulant, il se passe cependant bien des journées sans que ces pauvres chasseurs aient pu rencontrer du gibier, ni par conséquent pris de nourriture; ils continuent malgré cela à chasser, dans l'espoir qu'ils pourront apporter quelques provisions à la maison, et ils n'abandonnent leurs poursuites que lorsqu'il est trop tard, et qu'ils n'y voient plus. Ils disent que le meilleur temps pour la chasse est le matin et le soir; qu'ils ne perdent rien en dormant depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, excepté lorsque le temps est couvert ou pluvieux, qu'alors toutes les heures de la journée sont également bonnes pour la chasse. En conséquence, le chasseur, qui par hasard n'a point de viande chez lui, part pour les bois avant l'aube du jour et fait tous ses efforts pour être de retour avant le déjeûner avec un chevreuil, un dindon, un blaireau, ou quelqu'autre gibier de la saison. Cependant sa femme a pilé du maïs, l'a mis sur le feu, et a préparé son pain, ce qui leur procure un bon déjeûner. Si pourtant, à dix heures du matin, le mari n'est pas de retour, la famille fait son repas, et la part du chasseur est mise de côté.

Les Indiens ont plusieurs manières de préparer le maïs. Ils en font un excellent potage, en le mettant bouillir avec de la viande fraîche ou séchée (ils pilent cette dernière), et en y ajoutant de la citrouille, des fèves et des châtaignes également pilées; quelquefois ils l'adoucissent avec du sucre d'érable. Ils en font aussi un mets très-bon, en le faisant bouillir avec des noix du pays. Ils pilent les noix dans un mortier, jettent ensuite dessus un peu d'eau chaude, et graduellement un peu plus, jusqu'à ce qu'il y en ait assez, et qu'en remuant, les coquilles se séparent de la liqueur, et que cette dernière ait absolument la couleur du lait. En la mêlant dans la marmite avec le potage, elle lui donne un goût très-agréable.

Ils font aussi de forts bons plats avec la citrouille, la courge et les fèves; ils sont très-délicats dans le choix des deux premiers de ces légumes et dans la manière de les cuire. Les femmes prétendent que moins on y met d'eau meilleurs ils sont, et qu'il vaudrait encore mieux les faire cuire dans leur jus. Ils couvrent les pots dans lesquels ils les font cuire avec des feuilles de choux, ou autres, assez grandes pour remplir cet objet. Ils font une excellente confiture avec la pomme sauvage et la baie d'un ar-

buste particulier au pays, en joignant à ces fruits une quantité suffisante de sucre ou de mélasse.

Ils ont deux espèces de pain, l'un fait avec le maïs, tandis qu'il est encore en lait, et l'autre avec le même grain, mais parfaitement mûr et séché. Ils pilent ce dernier aussi fin que possible, le tamisent, en font une pâte, et ensuite des galettes rondes de six pouces de diamètre et d'un pouce d'épaisseur. Ils sont très-difficiles sur la manière de cuire ces galettes; il faut que les cendres soient bien propres et bien chaudes, et proviennent, s'il est possible, de l'écorce séchée du chêne qui, disent-ils, procure une chaleur vive et durable. Ils mêlent communément dans ce genre de pâte, de la citrouille fraîche ou sèche, des fèves et des châtaignes qu'ils ont auparavant fait bouillir, de la venaison séchée à l'air et bien pilée, des mûres de ronces, fraîches ou séchées, mais non bouillies; du sucre et d'autres ingrédiens. Ils font l'autre espèce de pain avec le maïs verd, qu'ils pilent ou écrasent, et l'enveloppent ensuite dans des feuilles de ce même blé, et le font, ainsi que l'autre, cuire sous les cendres. Ils regardent cette dernière espèce de pain comme un manger très-délicat, mais, suivant moi, il est beaucoup trop doux.

Ce qu'ils font de plus nutritif avec le maïs, et

qui se conserve le mieux, est ce qu'ils appellent *Psindamocan* ou *Tasmanané*. Dans ce cas, ils préfèrent le grain qui a une couleur bleuâtre et le goût un peu doux; ils le font sécher dans la cendre chaude jusqu'à ce qu'il crève, ensuite ils le nettoient, le pilent dans un mortier pour en faire une espèce de farine; et quand ils veulent le rendre encore meilleur, ils y mêlent un peu de sucre. Lorsqu'ils veulent en faire usage, ils mettent dans leur bouche environ une cuillerée de cette farine, et vont au ruisseau ou à la rivière boire par dessus; si néanmoins ils ont à leur portée quelque vase commode, ils détrempent dedans cette même farine dans la proportion d'une cuillerée pour une pinte d'eau. Lorsqu'ils sont dans leurs camps, ils en mettent une petite quantité avec beaucoup d'eau bouillir dans une marmite, et cela leur procure un potage épais. Le voyageur et le guerrier entreprennent avec cette espèce de nourriture de très-longs voyages, et comme il en faut peu, ils ne se trouvent pas beaucoup chargés par leurs provisions. Les personnes qui ne la connaissent pas doivent bien prendre garde d'en trop prendre à la fois, et de se laisser séduire par son bon goût; il est dangereux d'en prendre plus d'une cuillerée ou deux à chaque repas, car elle se

gonfle dans l'estomac comme elle le fait sur le feu.

Ils font bouillir, rôtir ou griller leurs viandes; pour les rôtir, ils se servent d'une broche de bois pointue aux deux bouts qu'ils placent devant le feu et tournent de temps en temps. Pour les griller, ils les mettent sur des charbons qu'ils tirent du feu à cet effet et qu'ils ont soin de nettoyer. Ils se moquent des blancs qui, lorsqu'ils sont à la chasse, font cuire leurs pains sous des cendres mal-propres, et n'ont aucun égard à la propreté en grillant leurs viandes. Ils aiment beaucoup la venaison séchée et trempée dans de l'huile d'ours. Les Délawares, les Mohingans, et les Shawanos sont très-difficiles dans le choix de leurs viandes et il n'y a que la faim la plus pressante qui puisse leur faire manger de la chair de certains animaux, tels que le cheval, le loup, le rat musqué, le chien, le chat sauvage, la panthère, le renard, etc. Cependant j'ai vu plusieurs fois les Chippeways en manger et avoir l'air de la trouver bonne. On dit que les Iroquois étaient autrefois dans leur manger, les plus sales de toutes les nations indiennes; ils faisaient sécher les entrailles des animaux sans les nettoyer et même sans les vider, ensuite ils les pilaient et s'en servaient pour assaisonner

leurs potages (1). M. Zeisberger m'a souvent raconté comment il prit une fois pour du poivre ou quelqu'autre épice, un certain ingrédient de très-mauvais goût qu'il voyait flotter en petits grains sur la surface de leur bouillon.

Les Lénapes et particulièrement les trois tribus que je viens de nommer sont, à cet égard, bien différens. Non-seulement ils recherchent la propreté dans leur manger, mais encore sont très-délicats et résistent souvent à la faim la plus pressante, plutôt que de manger la chair de ces animaux qu'ils ne regardent pas comme destinés à la nourriture de l'homme. J'en vais donner un exemple en rapportant l'anecdote suivante.

Je me rendais pendant le printemps de 1773 du Muskingum au Big-Beaver, avec plus de vingt Indiens dont cinq étaient des vieillards et le reste des femmes et des enfans; tous, à l'exception de notre guide, étrangers au pays. Ayant été arrêtés dans notre marche pendant deux jours par le débordement de deux grandes criques, entre lesquelles nous nous trouvions, nous manquâmes absolument de provisions. On engagea tous ceux qui avaient des fusils à se ré-

(1) Ceci ne peut s'appliquer aux Iroquois d'aujourd'hui.

pandre dans les bois pour tâcher de tuer quelque gibier, mais tous les efforts furent inutiles; la journée se passa, et tous, excepté le fameux chasseur *Popunhanc*, qui s'était égaré, revinrent le soir au camp sans rien apporter qu'un chat sauvage, que notre guide avait tué. Les Indiens ne désespèrent jamais, pas même dans les plus rudes épreuves; on ne les entend point se plaindre lorsqu'ils se trouvent dans des situations difficiles, mais, au contraire, ils cherchent à ranimer leurs esprits, pour ne pas succomber aux périls auxquels ils se voient exposés. Fidèle au caractère national, un de nos vieux Indiens dit que le chat sauvage était un excellent manger, et ordonna de suite de le mettre à la broche pour notre souper. Pendant que le chat rôtissait, il cherchait à égayer la compagnie en faisant de la manière la plus drôle, l'éloge du pays où l'on pouvait se procurer des mets si délicats; à quoi d'autres lui répondaient qu'il avait raison, et qu'ils devaient se trouver très-heureux. Enfin, vers les neuf heures du soir, le cuisinier fit son cri d'appel pour nous avertir que la viande était cuite et nous engager à nous rendre pour en prendre notre part. Comme j'avais beaucoup entendu vanter ce repas, que d'ailleurs j'avais fort bon appétit

et m'étais tenu prêt pour cet appel, ne voyant personne se lever, et entendant beaucoup de gaieté dans le camp, je commençai à soupçonner qu'il y avait quelque chose là dessous, et, en conséquence, je restai à ma place. La nuit se passa sans qu'aucun de nous parût avoir envie de manger de la chair de ce pauvre chat sauvage, et le lendemain matin, un cri différent se fit entendre; il signifiait qu'une de nos femmes avait fait une chaudière de thé, et nous invitait à en venir prendre notre part. Tout le monde se rendit à cet appel, et le vieux cuisinier y apporta son chat rôti. Cela produisit non-seulement une scène fort amusante, mais fit naître une discussion sur la propriété ou l'impropriété de manger sans distinction de la chair de tous les animaux. Quelques-uns soutenaient qu'ils avaient été créés pour quelqu'usage, et mis par le créateur à la disposition de l'homme, et qu'il était impossible de connaître ceux qu'il avait destinés pour sa nourriture. Le vieux cuisinier était un de ceux qui parlaient ainsi, et il ajoutait que le cochon et l'ours se nourrissaient de choses impures et que cependant nous mangions volontiers de leur chair. Néanmoins, malgré tous les argumens en sa faveur, le chat resta intact, et le cuisinier le remporta à sa place auprès du feu.

Cependant le fameux Popunhanc que nous croyons perdu, et notre guide que nous avions renvoyé dans les bois, et qui n'avait rien pu tuer, revinrent ensemble au camp. Nous avions prié le guide d'aller tout en chassant à la recherche de notre compagnon égaré, et il avait été assez heureux pour le rencontrer à une distance de cinq à six milles auprès d'un daim qu'il avait tué.

La vue de ces deux hommes traînant après eux un énorme daim, causa une grande satisfaction non-seulement parce que nous retrouvions l'ami que nous croyons perdu, mais à cause de la viande qu'il apportait. Nous souffrions tous la faim, tous également nous éprouvions la plus grande joie de nous voir ainsi secourus dans notre cruelle position; cependant personne ne manifesta le plaisir qu'il éprouvait d'une manière extraordinaire, mais tous s'écrièrent unanimement : *Anischi! Anischi!* nous sommes reconnaissans. Le chat sauvage, auquel personne n'avait touché, fut jeté hors du camp par le vieux cuisinier qui, pour dernières paroles, lui dit : « Vas-t-'en, chat, nous n'avons plus » besoin de toi. »

Les bois, la mer et les rivières fournissent aux Indiens, à de certaines époques, une grande

abondance d'excellente nourriture qui, si elle était conservée avec soin et mise en réserve, pourrait leur servir toute l'année, de sorte qu'aucun ne pâtirait ni ne mourrait de faim; mais ils n'ont point l'habitude de faire des provisions, si ce n'est d'un peu de maïs, de fèves et de quelques autres articles. Il en résulte qu'ils sont quelquefois réduits à la plus grande détresse et souvent même au manque absolu de vivres, particulièrement en temps de guerre. Cependant quoiqu'il y ait eu beaucoup de famines dans leur pays, ils ne citent dans toutes leurs traditions qu'un seul exemple où la vie d'une personne ait été sacrifiée pour en empêcher d'autres de mourir, et ils en rapportent plusieurs où un grand nombre d'entr'eux sont, à la lettre, morts de faim. Le cas particulier dont je viens de parler était d'une nature si extraordinaire, qu'il semble que l'action cruelle à laquelle il donna lieu, était pres-qu'inévitable. Je vais le rapporter ici tel qu'il m'a été raconté par des personnes dignes de foi.

Dans l'hiver de 1739 à 1740, qui a toujours depuis conservé le nom de grand hiver, une femme indienne, avec ses trois enfans, était en route, venant d'au delà des monts Allegheni, pour aller voir ses parens qui demeuraient à la

grande île sur la branche occidentale de la Susquehannah. Arrivée à cette rivière près d'un endroit appelé *Achtschingi-Clammui*, que les blancs ont corrompu en *Chingle-Clamouse*, il tomba de la neige beaucoup plutôt qu'on ne l'avait encore vu, et en si grande quantité, que la pauvre femme ne put aller plus loin. Alors elle commença par réduire sa nourriture et celle de ses enfans, espérant que le temps pourrait changer, ou la neige devenir assez dure pour pouvoir marcher dessus. Elle chercha à faire durer ses provisions autant que possible en ramassant l'herbe qui croissait sur le bord de la rivière et de certaines écorces d'arbres, et les faisant cuire pour pouvoir les digérer; mais la neige continuant à tomber jusqu'à la hauteur de six pieds, elle se trouva privée même de cette chétive nourriture, et les loups qui, jour et nuit, rôdaient autour de son petit camp, menaçaient souvent de le forcer. Elle passait tout son temps à se procurer du bois et à faire des feux pour s'empêcher ainsi que ses enfans de mourir de froid, et à jeter des tisons enflammés à ces animaux féroces pour leur faire peur et les éloigner. Enfin sa situation devint telle, que n'ayant plus d'autre alternative que de périr avec toute sa famille ou de sacrifier un de ses enfans, elle

se résolut à tuer le plus jeune, afin d'échapper avec les autres à la mort la plus terrible. Après avoir long-temps hésité, elle détourna les yeux, et d'une main tremblante porta le coup fatal en remplissant l'air de ses cris. Elle crut alors qu'avec ce faible secours, elle pourrait prolonger son existence et celle des deux enfans qui lui restaient, jusqu'à ce que le temps vînt à changer et qu'ils pussent continuer leur voyage; mais les loups attirés par l'odeur de la chair, devinrent encore plus furieux et le danger de sa situation augmentait à chaque instant. Elle poussait des cris affreux, suppliant avec ferveur le Grand-Esprit d'avoir compassion d'eux, et de les sauver par sa toute-puissance. Cependant l'affreuse nourriture qu'elle s'était procurée avec tant de douleur, était presque entièrement consommée, et elle ne voyait arriver aucun secours. Déjà elle pensait à sacrifier un autre de ses enfans, elle les regardait alternativement avec des yeux de mère, se proposant d'immoler tantôt l'un, tantôt l'autre, sans pouvoir jamais se décider; elle hésitait, pleurait, se désespérait, et ses enfans comprenant son embarras, la suppliaient de les faire périr tous deux du même coup.

Comme elle avait déjà la main levée pour

ajouter une seconde victime à la première, le cri de deux Indiens, qui s'approchaient de l'endroit où elle était, frappa ses oreilles, et le fatal couteau lui tomba des mains. Les deux hommes, ayant des raquettes à leurs pieds, parurent alors, et mirent fin à cette scène d'horreur. Ils avaient avec eux des provisions; ils firent des raquettes pour que la femme pût marcher sur la neige, et se chargeant chacun d'un enfant, ils les amenèrent sains et saufs à la grande île, où, à cette époque, résidaient ceux de qui je tiens cette anecdote. Je ne me ressouviens pas bien s'ils me dirent que les deux Indiens s'étaient dirigés vers cet endroit en conséquence d'un rêve, ou d'après un fort pressentiment qu'ils y trouveraient des êtres humains dans la plus grande détresse; je suis néanmoins certain que leur présence dans ce lieu fatal, est dûe à l'une ou à l'autre de ces causes.

Le lieu où ce triste évènement s'est passé, a depuis été appelé *Enda-Mohatink*, ce qui veut dire « où l'on a mangé de la chair humaine. » Ce nom était très-familier aux Indiens qui résidaient dans cette partie du pays.

Il y a un petit terrain qui borde la grande forêt de pins, précisément à l'endroit où elle

est traversée par la route qui mène à Wyoming, qu'on appelle le *Champ-de-l'Hermite*, et qui doit ce nom à ce que peu de temps avant que les blancs vinssent dans la Pensylvanie, une femme, pour des raisons que l'on ne connaît pas, se sépara de la société, et vint, avec son jeune fils, s'établir dans cette forêt, où elle resta ignorée jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge de virilité. Ils se procuraient leur nourriture en tuant, à coups de flèches, des cerfs, des dindons et autres animaux, en faisant croître du maïs et des légumes, et cueillant des baies de différentes espèces, qu'ils faisaient sécher. Lorsqu'après sa longue réclusion elle revint au milieu des Indiens, elle fut très-étonnée de les voir vêtus d'étoffes d'Europe ; elle avait pris un tel attachement pour le lieu qu'elle s'était choisi, qu'elle y retourna et y demeura encore plusieurs années. Des Indiens me montrèrent, en 1765, et plusieurs autres fois après, les endroits où elle conservait son maïs, et comme le terrain était une espèce d'argile assez ferme, les pluies ne les avaient point détruits ; mais ils étaient couverts de buissons, et les traces du travail de cet hermite femelle se voyaient encore parfaitement.

C'est ainsi que les Indiens savent se soutenir au milieu des plus grandes difficultés; ils ne désespèrent jamais, et comptent toujours sur leurs efforts et sur la protection de l'Être tout-puissant qui les a créés.

CHAPITRE XXV.

Habillemens. — Parures.

Les vêtemens des Indiens étaient autrefois faits de plumes et de peaux d'animaux; ces habillemens, disent-ils, étaient non-seulement plus chauds, mais duraient beaucoup plus long-temps que les étoffes de laine qu'ils achètent maintenant des blancs. Il savaient préparer toutes les espèces de peaux, même celle du buffle, de manière à les rendre souples et douces, et une bonne couverture de peau d'ours ou de buffle leur servait plusieurs années avant d'être usée. Celles faites avec des peaux de castor ou de blaireau étaient également chaudes, flexibles, et duraient long-temps; ils cousaient ensemble autant de ces peaux que cela était nécessaire, ayant soin de placer le poil dans le même sens, de manière que la couverture fût unie et que la pluie ne la pût pénétrer, mais coulât dessus. Lorsque le temps était froid et sec, ils portaient ces couvertures le poil en dedans, mais ils le mettaient

en dehors lorsqu'il était chaud ou humide. Quelques-uns s'en faisaient des espèces d'habits, et les femmes des jupons qu'elles portaient l'hiver ; les peaux de daim préparées, leur servaient au même usage, elles les employaient aussi à faire des chemises, des guêtres et des souliers. Ils disent que les souliers de peau de daim, dont le poil est tourné en dedans, durent long-temps quand ils sont portés par un temps sec. Ils se servaient alors, pour parer les peaux, d'une côte d'élan ou de buffle, et maintenant ils prétendent qu'ils peuvent encore les parer aussi bien avec ces côtes qu'avec un couteau.

Les couvertures qu'ils faisaient avec des plumes, étaient pareillement chaudes et durables; cet ouvrage appartenait exclusivement aux femmes et sur-tout aux vieilles, qui y prenaient beaucoup de plaisir, ainsi qu'à tous les autres ouvrages qui pouvaient faire voir qu'elles savaient se rendre utiles à la société. Ce travail demandait une grande patience, car il était très-ennuyeux : néanmoins elles le faisaient de la manière la plus ingénieuse. Elles employaient le plus ordinairement les plumes du dindon et de l'oie, qui étaient arrangées si artistement et si bien entremêlées dans la trame de fil qu'elles préparaient avec l'écorce du chanvre sauvage

et de l'ortie, qu'on ne pouvait leur refuser de l'adresse et un certain génie dans leur assortiment. Elles montrent aujourd'hui le même talent à faire leurs *happis*, c'est-à-dire, les bandes avec lesquelles elles portent leurs différens fardeaux.

On sait que les Indiens ont maintenant pour vêtemens des couvertures, des chemises unies ou garnies et des espèces de guêtres, et les femmes des jupons de drap ordinairement rouge, bleu ou noir. Les hommes, pour se parer, se peignent le corps et principalement la figure; ils fixent, sur leurs bras et sur leur poitrine, des plaques d'argent, et suspendent à leur cou quelques ornemens faits avec du wampum. Les femmes font contribuer leurs maris ou leurs amans à leur parure, qui consiste à broder leurs jupons ou couvertures de drap bleu ou écarlate, avec les plus jolis galons ou rubans, sur lesquels elles attachent des espèces de petites boucles d'argent; elles en font autant à leurs guêtres. Les mocksens, qui leur servent de chaussure, sont brodés très-artistement avec des poils de porc-épic de différentes couleurs, et sont presque entièrement couverts de toutes sortes de colifichets. Elles attachent, en outre, au dessus de leurs

chevilles, nombre de grelots et de petites clochettes qui, lorsqu'elles marchent, font un bruit qu'on peut entendre à une certaine distance; l'intention est d'attirer, par ce bruit, l'attention des passans et de se faire admirer.

Lorsqu'elles vont danser, elles se peignent la figure avec du vermillon; mais elles ont grand soin d'appliquer cette couleur de manière à ne pas déplaire à leurs maris, ni à faire naître chez eux des soupçons; car il y a une manière de se peindre qui n'est adoptée que par les femmes abandonnées et les filles publiques.

Je m'étais arrêté une fois, en voyageant, chez un marchand qui demeurait assez près d'une ville indienne; le lendemain matin j'allai y voir un Indien qui était de mes amis. Je le trouvai occupé à s'arracher la barbe, afin de pouvoir peindre sa figure pour aller à une danse qui devait avoir lieu le même soir. Je le laissai faire ses préparatifs, et une heure avant le coucher du soleil, il vint, comme il le dit, pour me voir; mais mes compagnons et moi jugeâmes que c'était plutôt pour être vu. A notre grand étonnement nous vîmes trois différentes figures, et très-distinctes, peintes sur la sienne. Il avait, avec beaucoup d'art et d'imagination, en appliquant les couleurs, fait paraître son nez, lorsqu'on

le regardait en face, comme s'il était très-long et très-étroit, avec le bout très-gros et arrondi, comme le haut d'une paire de pincettes. Une de ses joues était peinte en rouge et l'autre en noir, et ses paupières avaient disparu sous la peinture. En regardant son profil d'un côté, son nez représentait le bec d'un aigle très-bien imité, quoiqu'un peu ouvert; l'œil était parfait, et la tête, en général, assez bien faite, annonçait beaucoup de férocité. Lorsqu'on le regardait de l'autre côté, le même nez ressemblait à un grouin de cochon, avec la bouche si ouverte, qu'on pouvait voir les dents. Il paraissait très-content de son ouvrage, et, comme il avait apporté un miroir, il se regardait avec complaisance et une sorte d'orgueil. Il me demanda comment je le trouvais, je lui répondis que s'il avait fait un semblable dessin sur une planche, un morceau d'écorce ou toute autre chose, je le trouverais très-bien et prendrais plaisir à le regarder. Mais, ajouta-t-il, pourquoi ne le trouvez-vous pas bien comme il est? parce que, lui dis-je, je ne puis pas voir la figure cachée sous ces couleurs, qui la rendent méconnaissable. Eh bien! répliqua-t-il, il faut que je m'en aille, et, comme vous ne pouvez pas me reconnaître aujourd'hui, je viendrai vous voir

demain avant votre départ. Il vint effectivement, mais il avait fait disparaître ce qui, la veille, m'avait tant étonné, et il n'en restait aucune trace.

Ainsi, pour l'amusement d'une seule nuit, ils passent un jour entier à ce qu'ils appellent se parer, et cherchent à se surpasser les uns les autres.

Lorsque les hommes peignent leurs jambes, leurs cuisses et leur poitrine, après y avoir appliqué une légère couche de brun ou de blanc, ils trempent leurs mains dans de la peinture rouge ou noire, et écartant les doigts, ils font des raies qui vont en serpentant d'une extrémité à l'autre. Les habillemens de leurs principaux danseurs sont bizarres et ornés d'un si grand nombre de colifichets, qu'il serait impossible d'en donner une description : ils n'ont d'ailleurs pas tous le même goût, chacun se parant selon son caprice ou la coutume de la tribu à laquelle il appartient. Et de même que les femmes, comme je l'ai déjà dit, ont des grelots et des petites clochettes attachés au dessus de leurs chevilles, pour faire du bruit, les hommes attachent, dans le même but, à leurs jarretières et à leurs souliers, des bouts de pieds de chevreuil, car ils considèrent ce bruit

comme une chose absolument indispensable dans leurs danses.

La fausse notion que l'on avait autrefois que la nature n'avait donné aux Indiens ni barbe, ni poils sur le corps, paraît maintenant abandonnée. Je ne puis pas concevoir comment il est possible qu'une personne qui a passé trois semaines avec eux, ne les ait pas vu s'arracher la barbe avec des pinces faites exprès. Avant que les Européens vinssent dans leur pays, ils se servaient, pour cet usage, de coquilles de moules; mais depuis l'arrivée des blancs, ils se font, avec du laiton, de petites pinces, qu'ils portent toujours avec eux dans leur sac à tabac, et lorsqu'ils n'ont rien à faire, ils s'épilent le front ou le menton; ils font cette opération fort vite, de la manière à peu près dont nous plumons les volailles, et plus ils épilent leurs cheveux, plus ils deviennent fins et rares, après un certain temps, parce qu'une fois déracinés ils ne reviennent plus. La principale raison qu'ils donnent pour s'arracher ainsi la barbe et les cheveux au dessus du front, est que, par ce moyen, ils ont la peau plus unie et plus aisée à peindre, lorsqu'ils vont aux danses ou aux galas; et qu'il leur est plus facile de se *tatouer*, ce qu'ils faisaient beaucoup autrefois,

particulièrement ceux qui s'étaient distingués par leur valeur, ou avaient acquis une certaine célébrité. Ils disaient que tatouer ou peindre un visage ou un corps couvert de poils, leur paraîtrait dégoûtant.

Lorque je demeurais, en 1762, à Tuscarawas, sur le Muskingum, quelques Indiens avaient encore conservé la coutume de se tatouer. Un brave chef de ce village, appelé *Wawundochwalend*, désirant changer son nom en celui de *Iwakachshawsu*, qui veut dire le lésard d'eau, s'en fit tatouer un au dessus du menton. La manière de tatouer, comme je l'ai vu faire, n'est ni longue ni douloureuse; ils réduisent en poudre du charbon fait avec l'écorce du peuplier, dessinent sur la peau l'objet qu'ils veulent représenter, et avec un petit morceau de bois, au bout duquel ils ont fixé plusieurs aiguilles très-fines, ils piquent le dessin jusqu'à ce que le sang sorte, et appliquent dessus la poudre de charbon, après quoi on laisse le tout sécher.

En 1742, un ancien guerrier lénape de la tribu des Monseys, renommé par sa bravoure et par ses prouesses, joignit les Indiens chrétiens à Bethléem. On ne pouvait voir cet homme qui alors était d'un âge très-avancé, sans le plus grand étonnement. Outre que son corps

était couvert d'honorables cicatrices, on n'y pouvait découvrir un seul endroit qui ne fût tatoué. On voyait représenté sur toute sa figure, son cou, ses épaules, ses bras, ses cuisses, ses jambes, ainsi que sur son dos et sa poitrine, des scènes des différentes actions et engagemens où il s'était trouvé; en un mot, toute l'histoire de sa vie était gravée sur son corps. Ce courageux guerrier dont les hauts faits n'avaient jamais été surpassés, était aussi généreux que brave, et possédait toutes les qualités et les talens d'un grand capitaine. Lorsqu'après sa conversion, on lui faisait des questions sur ses faits d'armes, il répondait avec franchise et modestie : « Que maintenant qu'il était le captif de Jésus-» Christ, il ne lui convenait point de raconter » les actions qu'il avait faites tandis qu'il servait » le mauvais esprit, mais qu'il raconterait vo-» lontiers la manière dont il avait été con-» quis. » Il reçut à son baptême, le 23 décembre 1742, le nom de Michel qu'il conserva jusqu'à sa mort qui arriva le 24 juillet 1756. Il vécut en bon chrétien, et c'est de sa bouche que j'ai appris l'histoire de sa conversion dont il parlait volontiers. On croit qu'il mourut âgé de quatre-vingts ans.

La coutume qu'avaient anciennement les

Indiens de se couper les oreilles, est à peu près abolie. La raison qu'ils en donnent, est que cette opération est pénible, qu'ils en souffrent long-temps avant d'être guéris, et qu'ils perdent d'ailleurs les parties extérieures de l'oreille en chassant dans des bois touffus, ou par l'effet des fortes gelées. J'ai ouï parler d'un jeune Indien qui, parti un matin par un froid très-violent pour aller à un village qui n'était qu'à une lieue de chez lui, eut les oreilles gelées avant d'arriver, et elles tombèrent sans qu'il s'en aperçut. Lorsqu'on le lui dit, il en fut si affligé qu'il voulait se détruire. J'ai vu beaucoup d'Indiens qui avaient les oreilles déchirées, mais maintenant il est très-rare qu'ils se les coupent.

CHAPITRE XXVI.

Danses, Chansons, Sacrifices.

Les danses des Indiens varient suivant leur objet. Nous avons vu dans le second chapitre de cet ouvrage que lorsque les Hollandais débarquèrent pour la première fois à l'île de New-York, les habitans qui les prenaient pour des êtres célestes, commencèrent une danse solennelle pour se les rendre propices. Il est assez ordinaire aux hommes privés des lumières de notre sainte religion, de croire que les choses auxquelles ils prennent plaisir, sont agréables à la divinité.

Les danses indiennes lorsque leur objet n'est que de procurer un amusement innocent, sont très-divertissantes, et j'avoue que je préférerais y assister pendant une heure entière que quelques minutes seulement à celles que j'ai vu exécuter dans nos auberges de campagne. Leurs chansons ne sont point sans harmonie, ils chantent en chœur, d'abord les hommes, ensuite

les femmes; celles-ci se joignent à différentes reprises au chant général, ou répètent ce que les hommes viennent de dire. On pourrait croire qu'ils chantent par demandes et par réponses, ce qui ne laisse pas que d'être très-gai et très-divertissant. Après avoir ainsi chanté environ un quart d'heure, ils terminent chaque chanson par un cri aigu qui, j'en conviens, n'est pas d'accord avec le reste de la musique, et dans ce cas ils font comme l'oiseau chat, qui finit toujours son joli chant en imitant le miaulement de l'animal dont il porte le nom. Je n'aime pas cette finale. C'est toujours un seul qui commence la chanson, mais d'autres se joignent bientôt à lui successivement, jusqu'à ce que le chœur général commence, et, pendant tout ce temps, ils battent sur un tambour pour marquer la mesure. Les femmes ont la voix claire et sonore, et leurs intonations sont ordinairement justes.

Leurs danses guerrières n'ont rien d'amusant; leur objet, au contraire, est d'inspirer la terreur; ils sont habillés et barbouillés de peinture ainsi que le cas l'exige. Ils tiennent dans leur main l'arme meurtrière; imitent en dansant toutes les attitudes et les mouvemens du guerrier qui combat son ennemi, et cherchent

à se surpasser les uns les autres par leurs terribles gestes et leurs épouvantables regards. Ces danses s'exécutent généralement autour d'un poteau peint, qu'on a élevé exprès dans une grande chambre, ou dans un endroit entouré de pieux et couvert d'écorces d'arbres et quelquefois en plein air. Là chacun à son tour, armé de pied en cap, s'avance vers le poteau qu'il regarde avec mépris, comme s'il était l'homme qu'il va combattre, le frappe d'estoc et de taille, le saisit, fait comme s'il voulait enlever sa chevelure et enfin cherche à montrer tout ce qu'il ferait à un véritable ennemi s'il l'avait en son pouvoir.

C'était une ancienne coutume parmi les Indiens d'exécuter cette danse autour d'un prisonnier auquel ils faisaient subir toutes les tortures imaginables avant de le mettre à mort. Le prisonnier paraissait partager la joie générale et apostrophait avec mépris ses bourreaux, leur disant qu'ils ignoraient l'art de faire souffrir leurs victimes. Quelqu'étrange que puisse paraître cette conduite, elle avait cependant un juste motif; l'objet du malheureux patient était d'enflammer à un tel dégré les passions de ses assassins, qu'un d'eux, venant à s'oublier, pût lui porter le dernier coup, et mettre ainsi un terme à ses horribles souffrances.

Avant de partir pour aller combattre, ils exécutent toujours la danse guerrière autour du poteau; c'est la manière indienne de faire des recrues. Quiconque se mêle à la danse, est considéré comme engagé pour la campagne, et est obligé de marcher. . . . .

Au retour d'une expédition qui a été couronnée par le succès, ils ne manquent jamais d'exécuter la danse d'*actions de grâces*, qui prend le caractère d'une cérémonie religieuse. Elle est accompagnée de chants et de chœurs auxquels se joignent les femmes; mais elles n'ont aucune part au reste de l'exécution. A la fin de chaque chanson, ils poussent le cri qu'ils appellent *de chevelure* autant de fois qu'il y en a eu d'enlevées sur l'ennemi. . . . .

Les Indiens s'assemblent quelquefois pour raconter leurs prouesses, ce qu'ils font à la manière d'un récitatif. Le guerrier le plus âgé commence, et chacun prend la parole à son tour d'ancienneté, le tambour battant tout le temps, comme pour donner à ce qu'ils disent une plus grande apparence de réalité. Après que chacun a fait un court récit de ses faits d'armes, ils recommencent dans le même ordre, jusqu'à ce que chacun ait dit tout ce qu'il a à raconter. Ils doivent prendre garde, dans ces

occasions, de n'offenser personne, en affectant une supériorité marquée, car chaque guerrier a une haute idée de lui; et si un d'eux se trouvait insulté, il ferait voir par ses actions ce qu'il a fait à la guerre, et ce qu'il est encore capable de faire. Je me rappelle très-bien qu'un guerrier ainsi insulté, sortit du cercle dans lequel il dansait, et étendit mort à ses pieds l'imprudent fanfaron qui l'avait traité avec mépris.

Leurs chansons sont, en général, ou guerrières ou du genre tendre et pathétique; ils les chantent en courtes sentences et avec une espèce de mesure harmonieuse pour une oreille indienne. La musique est fort bien adaptée aux paroles, et me plaît assez. Je ne chercherai point à en donner une idée en notant quelques-uns de leurs airs, comme l'ont fait d'autres écrivains, de peur de réussir aussi mal que ceux qui ont voulu nous transmettre de la même manière la mélodie des anciens Grecs. Encore s'il m'était possible de rendre l'ensemble de la combinaison des effets qui agissaient sur moi, je pourrais l'entreprendre; mais ce serait en vain de l'essayer partiellement. Il en est de même de leur poésie; cependant, je ne puis résister à la tentation de traduire, le mieux que je le pourrai, le chant des Lénapes lorsqu'ils partaient pour la guerre.

Ils le chantent comme je le donne ici, en courtes sentences, non pas toujours le tout à la fois, mais généralement par parties détachées, suivant que le permet la mesure ou le degré de sensibilité dont ils sont affectés. Leur accent est très-pathétique, et l'ensemble produit un très-grand effet.

Chant du guerrier lénape partant pour combattre l'ennemi.

O! pauvre moi!
Qui vas partir pour combattre l'ennemi,
Et ne sais si je reviendrai
Jouir des embrassemens de mes enfans
Et de ma femme.
O! pauvre créature!
Qui ne peut disposer de sa vie,
Qui n'a aucun pouvoir sur son corps,
Mais qui tâche de faire son devoir
Pour le bonheur de sa nation.
O! toi Grand-Esprit d'en haut,
Prends pitié de mes enfans
Et de ma femme!
Empèche-les de s'affliger à cause de moi!
Fais que je réussisse dans mon entreprise;
Que je puisse tuer mon ennemi,
Et rapporter les trophées de la guerre

A ma chère famille
Et à mes amis,
Afin que nous puissions nous réjouir ensemble.
Donne-moi la force et le courage de combattre
mon ennemi;
Permets que je revienne encore voir mes enfans,
Voir ma femme
Et mes parens!
Prends pitié de moi et me conserve la vie,
Et je t'offrirai un sacrifice.

Le chant des guerriers wyandotts, tel que me l'a traduit un trafiquant indien, est ainsi conçu : « Je vais maintenant à une partie de » plaisir. O Dieu ! aye pitié de moi ! et fais-moi » rencontrer une heureuse fortune ; fais que je » puisse réussir ! »

C'est ainsi que, dans toutes les occasions importantes, leur créateur occupe leur première pensée; ils sentent et reconnaissent son pouvoir suprême; ils cherchent également à se le rendre propice par un culte extérieur ou des sacrifices.

Telles sont les solennités religieuses par lesquelles ils cherchent à plaire au Grand-Esprit, à obtenir ses faveurs et son pardon pour les fautes qu'ils ont commises. Quelques personnes voudraient faire croire que, connaissant sa bonté, ils n'appréhendent point son courroux, et que

c'est au mauvais esprit qu'ils offrent leurs sacrifices, croyant qu'il est seul capable de leur faire du mal. Ceci ne peut être vrai d'un peuple qui, comme je l'ai déjà dit ailleurs, a pour principe sacré : « Que le bien et le mal ne doivent ni ne » peuvent habiter ensemble ; » qui déclare et reconnaît « que le grand et bon Esprit est tout- » puissant, et le mauvais faible et borné dans « son pouvoir ; » qui n'a de confiance que dans la miséricorde de l'auteur de son existence, et qui, avant tout, cherche par tous les moyens possibles à obtenir ses faveurs et sa protection. Car il est convaincu que le malin esprit ne peut avoir aucune prise sur lui, tant que celui qui l'a créé le regardera d'un œil favorable, et c'est par lui seul qu'il espère être protégé contre les mauvaises intentions du diable, et des esprits qui lui sont subordonnés.

C'est une partie de la croyance religieuse des Indiens qu'il y a des Manittos inférieurs auxquels le Grand-Esprit a accordé le pouvoir de commander aux élémens ; que cet Esprit étant si grand, il doit, ainsi que leurs principaux chefs, avoir des serviteurs pour exécuter ses ordres suprêmes. Ces êtres subordonnés, qu'ils considèrent comme d'une nature intermédiaire entre Dieu et l'homme, voient et lui rapportent tout

ce qui se passe sur la terre. Ils fixent principalement leurs regards sur les Indiens, pour savoir s'ils n'ont pas besoin de son assistance, et sont toujours prêts à les protéger contre tous les dangers lorsqu'ils ont recours à eux.

C'est ainsi que j'ai souvent vu les Indiens, à l'approche d'un orage, invoquer le Manitto de l'air et le conjurer d'éloigner d'eux les effets de la tempête. J'ai vu également les Chippeways, sur les lacs du Canada, prier le Manitto des eaux d'empêcher qu'elles ne s'élèvent trop haut, tandis qu'ils les traversaient; et les uns et les autres témoigner leur reconnaissance, en jetant du tabac en l'air, ou en en répandant sur les eaux.

Il y a même quelques animaux qu'ils croient chargés du soin de veiller sur eux, quoiqu'ils ne leur attribuent aucun pouvoir. Ainsi lorsqu'ils entendent la nuit le cri de la chouette, quelques personnes du camp se lèvent et jettent sur le feu un peu de *glicanican*, ou tabac indien, persuadées que la fumée, en montant, parviendra jusqu'à cet oiseau, et lui prouvera que les Indiens n'ont pas oublié les services qu'il a rendus à leurs ancêtres ainsi qu'à eux. Cette coutume doit son origine au fait suivant qui leur a été transmis par tradition.

Il arriva une fois, lorsqu'ils faisaient la guerre à une nation puissante et éloignée, et que, n'appréhendant aucun danger, ils s'étaient tous endormis dans leur camp, que la grande *sentinelle* du genre humain, la chouette sonna tout à coup l'alarme; tous les oiseaux de son espèce répétèrent son cri, qui semblait dire, *debout! debout! danger! danger!* Obéissant à cet appel, chacun saisit son arme, et, à leur grande surprise, ils virent que l'ennemi cherchait à les entourer, et qu'ils auraient tous été massacrés pendant leur sommeil si la chouette ne les eût pas avertis à temps.

Mais malgré toutes ces idées superstitieuses, le grand Manitto, le créateur du ciel et de la terre, est le grand objet de leur admiration. C'est sur lui que reposent leurs espérances, c'est à lui qu'ils adressent leurs prières et leurs sacrifices solennels. Ces cérémonies religieuses ne se font pas toutes de la même manière. J'avais l'intention de donner quelques détails sur ce sujet, mais je trouve qu'il a été presqu'épuisé par d'autres auteurs (1); je ne veux pas dire par là qu'ils ont été exacts sur tous les points, mais je n'aime pas à répéter les choses qui nous ont été rap-

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. III.

portées si souvent; en conséquence, si on pouvait croire que j'ai quelquefois passé trop légèrement sur ce qui est relatif aux mœurs et aux habitudes des Indiens, et que je ne suis pas assez entré dans tous les détails, je désire qu'on sache que je l'ai fait pour éviter de répéter ce que d'autres ont dit, quoique je craigne bien de n'avoir pas toujours été à cet égard suffisamment sur mes gardes. Je n'aurais pas la présomption de communiquer le peu de connaissances que je possède, si je ne croyais pas qu'elles pourront ajouter quelque chose à ce qui est déjà connu.

Je ne me rappelle pas qu'on ait déjà dit qu'avant de faire un sacrifice solennel, les Indiens s'y préparent en se faisant vomir, en jeûnant et en buvant des décoctions de certaines plantes. C'est, disent-ils, pour chasser le diable qui est dans leur corps, et pouvoir assister avec une conscience pure à l'action sacrée, car c'est ainsi qu'ils la considèrent. L'objet de ces sacrifices n'est pas toujours le même; il y a des sacrifices de prières, et des sacrifices d'actions de grâces : quelques-uns pour les bienfaits dont le Grand-Esprit les a comblés, ainsi que leurs ancêtres; d'autres pour un bienfait moins général. Après une guerre que le succès a couronnée,

ils ne manquent jamais d'offrir un sacrifice à l'Etre Suprême, pour le remercier de leur avoir donné la force et le courage nécessaires pour vaincre et détruire leurs ennemis.

CHAPITRE XXVII.

Chevelures, Cris, Prisonniers.

Les Indiens disent que la coutume d'enlever la chevelure à leurs ennemis, s'est perpétuée chez eux depuis des siècles. Il serait inutile de décrire ici la manière dont se fait cette opération, puisque plusieurs auteurs n'ont rien laissé à désirer sur ce sujet (1). Les guerriers indiens pensent qu'ils ne peuvent se dispenser d'apporter la chevelure de ceux qu'ils ont tués ou mis hors de combat, comme preuve visible de leur valeur ; autrement ils craindraient qu'on ne regardât comme peu véridique le récit qu'ils feraient du combat ou de leurs prouesses. Ces chevelures sont séchées, peintes et conservées comme autant de trophées, et un guerrier est estimé en raison du nombre qu'il en peut montrer.

C'est un fait bien connu que les Indiens s'arrachent tous les cheveux à l'exception d'un tou-

(1) *Loskiel*, Ire partie, chap. II.

pet qu'ils laissent croître sur le sommet de la tête, mais peut-être ne sait-on pas la raison de cette exception qu'ils ne font que pour se mettre à même de s'enlever mutuellement la chevelure avec plus de facilité. « Quand nous allons com-
» battre l'ennemi, disent-ils, nous sommes de
» pair avec lui, et celui qui le peut, enlève à
» l'autre sa chevelure. Le vainqueur quel qu'il
» soit, a droit d'avoir quelque chose à mon-
» trer pour prouver sa bravoure et son triom-
» phe, et il serait peu généreux à un guer-
» rier de priver son ennemi des moyens d'ac-
» quérir cette gloire que lui-même recherche.
» La conduite d'un guerrier doit être celle
» d'un brave, autrement il n'est pas homme. »
Comme cette coutume existe parmi toutes les nations sauvages, il semblerait, autant que j'ai pu en juger, que leurs guerriers sont tacitement convenus de laisser ce qu'ils appellent les trophées de la victoire accessibles à tous, de peur qu'une nation, pour sa sûreté personnelle, ou pour détruire la réputation guerrière de ses rivales, n'adoptât une coutume différente, qui serait bientôt suivie par d'autres, ce qui anéantirait l'héroïsme et la bravoure indiennes. Il est certain que toutes les armes dont ils font usage, sont destinées à l'attaque, et qu'ils n'ont

ni casques, ni cuirasses, ni aucune arme défensive; ils se font même un point d'honneur de donner prise sur eux à leur ennemi, afin que s'il a plus d'adresse ou de courage, il puisse non-seulement les détruire, mais encore emporter avec lui leurs dépouilles sanglantes, comme un trophée de sa victoire.

Je disais un jour à un Indien que si telle était leur raison pour laisser croître un toupet de cheveux sur leurs têtes, ils pourraient aussi bien les conserver tous, et que je ne voyais pas pourquoi ils prenaient tant de soin de se les arracher. Il répondit à cette observation. « Mon ami !
» L'homme n'a qu'une tête, et une chevelure
» de cette tête suffit pour montrer qu'on l'a eue
» en son pouvoir. Si nous conservions tous nos
» cheveux, comme le font les blancs, on pour-
» rait en tirer plusieurs chevelures, ce qui ne
» serait pas juste. D'ailleurs, le poltron pour-
» rait ainsi, sans danger, partager les trophées
» du brave guerrier, et lui disputer l'honneur
» de la victoire. »

Lorsque les Indiens racontent leurs faits d'armes, ils ne disent pas qu'ils ont enlevé tant de chevelures, mais tant de têtes, parmi lesquelles ils comprennent celles dont ils ont enlevé la chevelure sans tuer l'homme, ce qui arrive quel-

quefois, et celles de leurs prisonniers comme celles de ceux qu'ils ont tués; et il ne s'ensuit pas lorsqu'ils comptent ainsi les têtes de leurs prisonniers qu'ils ayent été ou qu'ils doivent être mis à mort.

C'est un spectacle imposant de voir après une heureuse expédition, les guerriers indiens retourner chez eux avec leurs prisonniers et les chevelures qu'ils ont enlevées sur le champ de bataille. Ce spectacle ressemble assez à celui d'une armée victorieuse revenant de la guerre avec les prisonniers et les drapeaux pris sur l'ennemi; mais il est mille fois plus terrible. Les chevelures sont portées en avant, attachées au bout de minces bâtons longs de cinq à six pieds, les prisonniers les suivent, et ensuite viennent les guerriers poussant l'horrible cri de chevelure, que quelques-uns ont faussement appelé le cri de mort. Ils font un cri pour chaque chevelure enlevée à ceux qu'ils ont tués ou à ceux auxquels ils ont accordé la vie ou qu'ils ont fait prisonniers. Il y a dans ce cri un mélange de triomphe et de terreur; ses élémens, si je peux me servir de cette expression, semblent être la gloire et la crainte, de manière à pouvoir exprimer à la fois les sentimens des guerriers victorieux et ceux qu'ils ont inspirés à leurs ennemis.

Un cri bien différent est celui d'alarme, qui ne se fait jamais entendre que lorsqu'il y a un danger pressant; il se succède rapidement lorsque l'alarme est considérable, ou que la vie de ceux que l'on avertit ainsi est menacée. Ce cri, comme celui de la chevelure, est composé des sons *â* et *ô* successivement prononcés; le dernier, plus accentué et plus haut que le premier; mais dans celui de la chevelure, ce dernier son est prolongé autant que la respiration peut le permettre, et est élevé à peu près d'une octave au dessus du premier; tandis que, dans le cri d'alarme, il suit rapidement le premier, et n'est que de quelques notes plus haut que l'autre. Ces cris sont vraiment affreux, et bien capables de porter la terreur chez ceux qui n'y sont pas accoutumés. Il est difficile de rendre l'impression que le cri de chevelure particulièrement fait sur une personne qui l'entend pour la première fois.

Me voici arrivé à l'endroit le plus pénible de mon récit, la manière dont les Indiens traitent les prisonniers qu'ils font à la guerre. Il ne faut pas s'attendre que je fasse ici une description des tortures prolongées qu'ils font éprouver à ceux qui sont destinés au fatal bûcher, ni de la constance et de la fermeté que montrent les malheu-

reuses victimes en chantant leurs chansons de mort, et en se raillant de leurs bourreaux. Assez d'autres écrivains ont décrit ces scènes d'horreur, et comme chrétien, je ne chercherai ni à les excuser, ni à les pallier; mais j'espère qu'il me sera permis de dire que ces affreuses exécutions ne sont nullement aussi fréquentes qu'on se l'imagine. Les prisonniers sont généralement adoptés par les familles de leurs vainqueurs pour remplacer les parens ou amis qu'elles ont perdus à la guerre; ils sont bientôt regardés comme membres de ces mêmes familles, et traités si humainement qu'ils ne désirent jamais de s'en séparer. J'ai même vu des blancs, après avoir été ainsi adoptés et ensuite rendus pour remplir les stipulations d'un traité, saisir la première occasion de s'échapper de chez leurs compatriotes pour retourner auprès des Indiens qui les avaient adoptés. J'ai vu les Indiens, qui étaient forcés de les rendre, obligés de les attacher pour empêcher qu'ils ne s'échappassent et revinssent parmi eux.

Il est très-rare que les prisonniers soient brûlés ou mis à la torture, excepté lorsqu'une nation a fait de grandes pertes à la guerre, et qu'elle croit nécessaire de venger la mort des guerriers qu'elle a perdus dans la bataille, ou

lorsque l'ennemi a massacré à dessein ses femmes et ses enfans. Alors les premiers prisonniers qui tombent entre ses mains sont sûrs d'être sacrifiés par voie de représailles; mais lorsque la guerre a été heureuse, ou n'a point été accompagnée d'actes volontaires de cruauté de la part de l'ennemi, les prisonniers reçoivent un meilleur traitement, et les vainqueurs les incorporent à leur nation.

On a beaucoup parlé des cruautés que l'on exerce envers les prisonniers, lorsqu'ils entrent avec leurs vainqueurs dans un village indien. Il est certain que ce traitement est cruel lorsqu'on doit exercer sur eux une vengeance particulière; mais autrement, je puis assurer que, dans beaucoup de circonstances, c'est plutôt un spectacle amusant qu'une punition; cela dépend beaucoup du courage et de la présence d'esprit du prisonnier. En entrant dans le village, on lui montre un poteau peint, placé à une distance de soixante à cent vingt pas, et on lui dit de courir dessus et de l'atteindre. Il y a de chaque côté de la rue des hommes, des femmes et des enfans qui tiennent des haches, des bâtons et autres armes offensives, prêts à le frapper dans sa course de la même manière que cela se pratique dans les armées d'Europe, lorsqu'on passe

un soldat par les verges. S'il est assez malheureux pour tomber avant d'être parvenu au but, il est probable qu'il sera sur-le-champ mis à mort par quelque personne qui aura à venger la perte d'un parent ou d'un ami tué dans un combat; mais du moment qu'il est parvenu au poteau, il est en sûreté et protégé contre toute insulte jusqu'à ce que son sort soit fixé.

Si, dans une pareille situation, un prisonnier montre un courage déterminé, et qu'il se mette à courir aussitôt qu'on le lui aura ordonné, il arrivera presque toujours au but sans beaucoup de mal, et quelquefois sans en avoir éprouvé aucun; alors il aura la satisfaction d'entendre vanter son courage et sa bravoure. Mais malheur au lâche qui hésite ou montre la moindre crainte; car celui-là est traité sans pitié, et est trop heureux s'il ne perd pas la vie.

Dans le mois d'avril 1782, lorsque j'étais moi-même prisonnier au Bas-Sandusky, attendant une occasion pour me rendre à Détroit avec un marchand, je fus témoin d'une scène semblable. Trois prisonniers américains furent amenés par quatorze guerriers du fort Macintosh. Aussitôt qu'ils eurent passé la rivière Sandusky, qui borde le village, le chef du détachement leur dit de courir aussi vite qu'ils le pourraient sur

un poteau peint qu'il leur montra. Le plus jeune des trois, sans hésiter un seul instant, prit sa course et y parvint sans avoir reçu le moindre coup. Le second hésita un peu; mais, recueillant ses forces, il courut de son mieux et arriva au poteau sain et sauf : mais le troisième, effrayé de voir tant d'hommes, de femmes et d'enfans armés et prêts à le frapper, se mit à supplier le capitaine de lui sauver la vie, ajoutant qu'il était maçon et lui bâtirait une belle maison, ou ferait pour lui tel autre ouvrage qu'il lui commanderait : « Courez pour sauver votre vie, lui » cria le chef, et ne parlez pas maintenant de » bâtir des maisons. » Mais le malheureux persista à supplier le capitaine qui, à la fin, craignant les conséquences de sa poltronnerie, lui tourna le dos et ne voulut plus l'écouter. Le maçon se mit alors à courir, mais il reçut plusieurs coups violens, dont un pensa le renverser, et c'en était fait de lui s'il fût tombé. Il parvint cependant au but, après avoir été très-maltraité, et fut en outre hué par tout le monde pour sa lâcheté, tandis que les deux autres furent loués de leur bravoure, et reçurent des marques de l'approbation générale.

—

CHAPITRE XXVIII.

Constitution, Maladies.

Les Indiens sont généralement une race d'hommes robustes. Il est très-ordinaire de voir un chasseur rentrer chez lui avec un daim sur son dos, soutenu par un *happis*, espèce de bande dont ils se servent pour porter des fardeaux. Les hommes font reposer cette bande sur la poitrine et les femmes sur le front; de cette manière ils portent des charges que bien des blancs ne pourraient soulever de terre. Un Indien nommé Samuel, partit un matin de Nazareth, ayant sur son dos la farine d'un boisseau de froment, et l'apporta le même soir à son camp à Wyoming. Lorsqu'ils bâtissent des maisons, ils portent sur leurs épaules d'énormes pièces de bois, depuis la forêt jusqu'au lieu où ils les construisent.

Néanmoins, pour ce qui concerne les travaux de l'agriculture, ou tel autre ouvrage des mains, les Indiens ne paraissent pas si forts que les

blancs, ou, au moins, ils ne peuvent les supporter aussi long-temps. On pourrait donner pour raison, qu'ils ne sont point accoutumés à ce genre de travail et qu'ils ne se nourrissent pas de choses substantielles, mais vivent d'une manière très-irrégulière, mangeant à l'excès lorsqu'ils ont des vivres, et passant des jours entiers, quelquefois même des semaines sans presque prendre d'alimens. Ceux qui ont été élevés, ainsi que nous, à des travaux réguliers, deviennent forts et robustes, et jouissent d'une bonne santé; c'est ce qui est arrivé aux Indiens chrétiens.

Vers le milieu du dernier siècle, les Indiens étaient encore un peuple sain et bien constitué; ils avaient parmi eux beaucoup de vieillards, dont plusieurs disaient avoir atteint cent ans. Je leur ai souvent entendu dire que, lorsqu'ils étaient jeunes, ils ne se mariaient pas d'aussi bonne heure qu'ils l'ont fait depuis; que, même à vingt ans, on les appelait encore des enfans, et qu'ils n'osaient pas porter ce qui à cette époque leur tenait lieu de culottes; mais qu'ils attachaient à leur ceinture un petit morceau de la peau de quelqu'animal, qu'ils laissaient pendre devant eux. Ils n'étaient pas, ajoutaient-ils, sujets à autant de maladies que dans les derniers temps, et beaucoup se flattaient de parvenir à un âge

très-avancé ; mais, depuis, la constitution de ceux qui vivent dans le voisinage des blancs, a été singulièrement altérée. En les habituant aux liqueurs spiritueuses, on leur a fait connaître des vices qui ont introduit chez eux des maladies qu'ils disent n'avoir jamais connues auparavant. Leur sang s'est corrompu par cette maladie honteuse que les Européens prétendent avoir reçue des indigènes d'Amérique, tandis que ceux-ci persistent à assurer qu'ils n'en avaient jamais ouï parler avant d'avoir vu des blancs. Maintenant les Indiens en sont infectés ; souvent les enfans en héritent de leurs parens, et après avoir souffert quelques années, ils meurent victimes de cet affreux poison.

Les Indiens qui n'ont point adopté les vices des blancs, vivent de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans ; peu voyent un siècle, les femmes vivent, en général, plus long-temps que les hommes.

Les Indiens ne paraissent pas être plus ou moins exempts que les Européens des infirmités ordinaires à la vieillesse. J'ai connu parmi eux des vieillards qui avaient perdu la mémoire, la vue et les dents; j'en ai également vu qui, à quatre-vingts ans, étaient tombés en enfance et ne pouvaient s'aider d'aucune ma-

nière. Les femmes ne sont pas, en général, aussi fécondes que celles de la race blanche. Je crois qu'on peut attribuer cela à la vie dissolue qu'elles mènent depuis qu'elles font usage des liqueurs fortes. Nous avons eu parmi nos Indiens chrétiens, un mari et sa femme qui, depuis trente ans, avaient embrassé le christianisme et mené une vie régulière, qui ont eu treize enfans; d'autres en ont eu de six à neuf, mais, en général, les Indiennes en ont rarement plus de quatre à cinq.

Les enfans sont nourris du lait de leur mère jusqu'à l'âge de deux ans, quelquefois même jusqu'à quatre. Les mères sont assez portées à favoriser leur dernier né, mais les autres n'en souffrent pas.

Je n'ai jamais ouï dire qu'il y eût des nations ou tribus indiennes qui détruisissent leurs enfans, lorsqu'ils étaient difformes ou contrefaits de naissance, ou autrement; je les ai vus, au contraire, en prendre le plus grand soin. Je n'ai pas appris non plus qu'ils employassent aucun moyen artificiel pour comprimer ou altérer la forme naturelle de la tête de leurs enfans, comme quelques voyageurs l'ont, je crois, prétendu.

Les maladies auxquelles les Indiens sont le

plus sujets, sont la phthisie, la dyssenterie, les fièvres et les violens rhumatismes provenant, sans doute, du genre de vie qu'ils mènent, des fatigues qu'ils endurent et de la nature des alimens dont ils se nourrissent. Les fièvres bilieuses et intermittentes viennent régulièrement en automne, lorsque leurs villes sont bâties auprès d'un terrain marécageux ou des eaux stagnantes, et beaucoup en meurent. J'ai observé que ces fièvres se déclarent presque toujours dans la saison de la prune sauvage, que les Indiens aiment passionnément, quelquefois aussi après une famine ou une longue privation de nourriture; lorsqu'ils mangent avec excès le maïs encore vert, des courges et d'autres légumes aqueux. Ils sont aussi sujets à une maladie qu'ils appellent le *vomissement jaune*, qui, quelquefois, en emporte un grand nombre; ils en meurent ordinairement le second ou le troisième jour après le premier accès.

Leurs vieillards sont très-sujets aux rhumatismes dans les reins et dans les genoux. J'en ai connu que cette maladie obligeait à l'âge de cinquante à soixante ans, de garder le lit, des semaines et des mois entiers. J'ai pareillement vu des enfans de dix à douze ans, devenir si contractés par suite de rhumes ou d'autres

maladies, qu'ils n'ont jamais depuis recouvré l'usage de leurs membres.

Les vers font beaucoup de ravages chez les enfans des Indiens, et en enlèvent une grande quantité ; ils mangent considérablement de maïs en lait, de courges, de melons et autres choses semblables; leur ventre devient extrêmement gros, et c'est probablement ainsi que s'engendrent les vers. Je suis porté à croire qu'ils souffrent moins de la dentition que les blancs.

Les Indiens ne connaissent ni la goutte, ni la gravelle, ni même les écrouelles; ils n'ont point parmi eux de rachitiques; la phthisie est très-fréquente chez eux, depuis qu'on leur a fait prendre l'habitude de boire des liqueurs fortes, et beaucoup de leurs jeunes gens succombent à cette maladie. Une personne qui habite au milieu d'eux, peut aisément observer la terrible diminution de leur nombre, dans l'espace de dix ans. Nos vices introduits chez ces peuples, en ont plus détruit que nos armes.

CHAPITRE XXIX.

Remèdes.

La *Materia medica* (les remèdes) des Indiens consiste en différentes plantes et racines qu'eux seuls connaissent, et dont ils n'aiment point à découvrir les propriétés aux étrangers. Ils font usage d'écorces, telles que celles du chêne blanc, du chêne noir, du noyer, du cerisier, de l'érable, du bouleau et de plusieurs autres arbres dont ils font des pilules. Ils composent leurs remèdes de différentes manières, et leur préparation est souvent mêlée de pratiques superstitieuses dont l'objet est d'empêcher les effets de la magie à laquelle ils ont malheureusement une forte croyance. Il est certain qu'ils ne sont que trop portés à attribuer les morts les plus naturelles aux enchantemens des sorciers, et leur médecine est, dans beaucoup de cas, plutôt dirigée contr'eux, que contre la maladie. Il y a néanmoins parmi eux des médecins qui sont exempts de ce préjugé, ou qui, au moins, ne

l'introduisent pas dans la pratique de leur art. Il existe cependant une notion superstitieuse à laquelle ils participent tous, c'est lorsqu'on doit administrer l'émétique à un malade; l'eau dans laquelle le remède est délayé doit être prise au haut du courant d'une rivière ou d'un ruisseau, et pour un purgatif au bas de ce même courant. Ceci, au moins, est innocent, et n'est peut-être pas plus bizarre que quelques théories de certains savans des pays civilisés.

Ils donnent ordinairement à leurs malades, pour les guérir de la fièvre, un émétique composé de différentes manières. J'en ai vu administrer un à un homme qui s'était empoisonné avec la racine de la pomme de mai (1); on prit pour cela un morceau de peau de blaireau, que l'on brûla avec le poil, et ensuite réduit en poudre, des fèves sèches pilées et de la poudre à canon. Ces trois ingrédiens, mêlés dans de l'eau, occasionnèrent un vomissement considérable; le malade rendit toute la substance vénéneuse et fut guéri.

Dans les autres maladies, particulièrement pour celles qui proviennent de rhumes, ils commencent toujours par saigner et faire suer. Le

(1) *Podophyllum peltatum.*

four à sueur est le premier remède auquel le voyageur, le chasseur ou le guerrier ont recours pour se rétablir de leurs fatigues, guérir leur rhume, ou recouvrer l'appétit qu'ils ont perdu.

Ce four est fait de manière à recevoir de deux à six personnes à la fois, ou davantage, suivant que le village est plus ou moins peuplé. Il est ordinairement bâti sur un terrain incliné pour qu'une moitié se trouve sous terre et l'autre au dessus; le haut est recouvert de planches et de terre, et il a, lorsque le terrain est de niveau, une porte par laquelle on entre en rampant. C'est en avant de cette porte que des hommes désignés tous les jours à cet effet, font chauffer des pierres de la grosseur de la tête d'un petit enfant, et tandis qu'on chauffe le four, la personne qui veut suer prépare une décoction de plantes et de racines, ou bien un des hommes du village en tient une marmite prête pour l'usage général; de sorte que, lorsque le crieur public, en faisant sa ronde, crie *Pimouk!* « allez suer, » chacun apporte avec soi sa bouilloire remplie de la potion qui doit en même temps lui servir de médecine, lui procurer une abondante transpiration et étancher sa soif. Aussitôt qu'un nombre suffisant de personnes est arrivé, on fait rouler dans le four

une certaine quantité de pierres chaudes qu'on place dans le milieu, et celles qui veulent suer viennent s'asseoir, ou plutôt s'accroupir autour de ces pierres, et y restent jusqu'à ce que la sueur cesse de couler; alors elles sortent, ayant soin de jeter sur elles une ou deux couvertures pour ne pas être exposées au froid. Pendant qu'elles sont dans le four, on jette de temps en temps de l'eau sur les pierres, pour produire une vapeur qui, disent les Indiens, augmente la chaleur, et donne plus de souplesse à leurs membres et à leurs articulations. Pour les rhumatismes, cette vapeur est produite par une décoction de racines, et le malade est enveloppé de couvertures afin de suer davantage, et pour que l'air froid ne l'atteigne pas.

Ce four est communément bâti à quelque distance du village indien, là où l'on peut avoir sous la main l'eau et le bois. Tout s'y passe dans le meilleur ordre possible. Les femmes ont leur four séparé, et dans une situation différente de celui des hommes, et assujéti aux mêmes règles. Les hommes vont ordinairement suer une ou deux fois par semaine, les femmes n'ont pas de jour fixe, et ne font pas un usage aussi fréquent de ce remède.

En 1784, un habitant de Détroit, que je con-

naissais beaucoup et qui avait été long-temps souffrant, vint de cette ville au village des Indiens chrétiens, sur les bords de la rivière Huron, pour essayer si le four à sueur lui ferait du bien. Comme c'était au milieu de l'hiver, que la terre était couverte de neige et qu'il faisait un froid excessif, je lui conseillai de remettre son expérience à une saison plus chaude; et comme il persistait dans sa résolution, je l'engageai à n'y pas rester plus d'un quart-d'heure, ou vingt minutes au plus. Mais il s'y trouva si bien qu'il y demeura une heure, au bout de laquelle il s'évanouit, et fut rapporté chez moi souffrant beaucoup et ne pouvant plus faire usage de ses jambes. Le lendemain je le conduisis dans son traîneau auprès de ses parens à Détroit. Sa situation était vraiment déplorable; les médecins désespéraient de pouvoir le guérir, et il regrettait souvent de n'avoir pas suivi mes conseils. Cependant un grand changement s'opéra en lui tout d'un coup, et non-seulement il recouvra la santé, mais acquit beaucoup d'embonpoint; de sorte qu'il disait fréquemment que son voyage au four de sueur lui avait sauvé la vie. Il me dit la même chose quatorze ans après, et de plus qu'il n'avait pas été malade depuis. Il est mort en 1814, à un âge avancé.

CHAPITRE XXX.

Médecins, Chirurgiens.

Je distingue par ces noms ceux qui exercent leur profession honnêtement et de bonne foi, et qui cherchent à guérir les plaies et les maladies par des remèdes naturels, dans la composition et l'administration desquels la superstition n'entre pour rien. Ils sont bien différens des docteurs ou jongleurs dont je parlerai dans le chapitre suivant; ils ne participent que dans un seul point à leurs ridicules notions, c'est-à-dire, à la manière différente dont j'ai déjà parlé, de puiser l'eau en haut ou en bas du courant d'une rivière ou d'un ruisseau, selon qu'elle doit être préparée, comme vomitif ou comme purgatif. Cette singulière idée est commune aux Indiens de toutes les classes; ils pensent que, comme l'un des remèdes doit avoir son action par le haut et l'autre par le bas, il faut suivre le cours de la nature, afin qu'il n'arrive aucune confusion dans l'estomac ou les entrailles du malade.

Les médecins indiens sont peut-être, avec cette seule exception, plus exempts de théories imaginaires que ceux de toute autre nation. Leur science est fondée entièrement sur l'observation, l'expérience et l'efficacité bien reconnue des remèdes. Il y a des médecins des deux sexes qui ne cessent de travailler à acquérir une connaissance parfaite des propriétés et des vertus médicales des écorces, des plantes et des racines, pour pouvoir être utiles à leurs compatriotes. Ils ont grand soin d'en avoir toujours une bonne provision, qu'ils cueillent ou ramassent pendant la saison convenable, allant quelquefois les chercher à plusieurs journées de marche de chez eux; ensuite ils les font sécher et s'en servent au besoin. Il serait à désirer qu'ils connussent mieux la dose des remèdes qu'ils administrent; car ils sont en général trop portés à en donner une quantité excessive, d'après le principe erronné que beaucoup d'une bonne chose doit nécessairement faire beaucoup de bien.

Je dois dire cependant qu'ils réussissent assez généralement; j'ai moi-même été guéri de la fièvre, en prenant leur émétique et leurs médecines, et d'un rhumatisme opiniâtre, en suant d'après leur manière. J'ai connu beaucoup de blancs et d'Indiens qui se sont très-bien trouvés

d'avoir eu recours à eux dans leurs maladies. Les femmes des missionnaires (1), toutes les fois qu'elles se sont adressées à des médecins de leur sexe pour les maladies particulières aux femmes, ont toujours eu à se louer de leurs talens. Ils sont très-habiles pour guérir les blessures et les contusions. Ayant eu a un doigt un panaris qui, pendant deux jours et deux nuits, me fit souffrir toutes les douleurs imaginables, j'eus recours à une femme indienne qui, par la seule application d'un cataplasme fait avec la racine de la violette bleue ordinaire, m'enleva, en moins d'une demi-heure, toute la douleur que je ressentais.

C'est sur-tout à guérir les plaies extérieures qu'ils excellent. Non-seulement les hommes et les femmes en font profession, mais même tous les guerriers connaissent les propriétés des plantes et des racines, ce qui leur est indispensable, parce qu'ils sont souvent exposés à être blessés dans les différentes rencontres avec l'ennemi. Cette branche de connaissances est portée à un grand degré de perfection parmi eux. Je suis intimement convaincu qu'il n'y a point de

---

(1) Le lecteur doit se rappeler que c'est un missionnaire Morave qui parle.

blessure, à moins qu'elle ne soit absolument mortelle, qu'un bon chirurgien indien ne puisse guérir. J'ai connu un Shawano qui, après avoir conduit à Pittsburg deux trafiquans blancs de ses amis, tandis que d'autres Indiens les cherchaient pour venger sur eux la mort de quelques-uns des leurs, que des blancs avaient massacrés, fut, à son retour, rencontré par des bandits à peau blanche, qui le détournèrent de sa route, et lui tirèrent un coup de fusil dans la poitrine. Cet homme, lorsque je le vis, avait déjà fait quatre-vingts milles avec une blessure d'où le sang et une espèce d'écume blanchâtre sortaient chaque fois qu'il prenait sa respiration. Cependant, il me dit qu'il était sûr de guérir s'il pouvait seulement parvenir à *Waketemeki*, dont il était encore à cinquante milles, et où résidaient plusieurs excellens chirurgiens. Sa blessure me parut incurable ainsi qu'à ceux qui étaient avec moi; cependant il arriva à l'endroit désiré, et fut radicalement guéri. Je le vis à Détroit dix ans après, jouissant d'une bonne santé, et ayant pris beaucoup d'embonpoint; neuf ans plus tard, je dînai encore avec lui dans la même ville.

CHAPITRE XXXI.

Docteurs ou Jongleurs.

J'appelle ces hommes *docteurs*, parce que c'est le nom que leur donnent leurs compatriotes, qui l'ont emprunté de notre langue (1), et qu'eux-mêmes aiment beaucoup ce titre pompeux. Ces docteurs sont des imposteurs de profession qui, tournant à leur profit les préjugés superstitieux, acquièrent le nom et la réputation d'hommes qui possèdent des connaissances supérieures et des pouvoirs surnaturels. Comme les Indiens croyent en général à la magie, et attribuent, comme je l'ai déjà dit, à l'art des sorciers, plusieurs des maladies dont ils sont affligés pendant le cours de leur vie, il s'est élevé parmi eux une classe d'hommes qui prétendent

(1) Ils les appellent *Doctols*, du mot anglais *Doctor*, parce que les Indiens ne peuvent prononcer la lettre R. Les Monseys les appellent *Mèdioù*, qui veut dire magiciens.

être versés dans une certaine science occulte, au moyen de laquelle ils peuvent guérir, non-seulement les maladies naturelles, mais aussi contrarier ou détruire les enchantemens des sorciers ou des magiciens, et chasser les malins esprits.

Ces hommes sont médecins comme ceux dont j'ai déjà parlé et ainsi qu'eux, connaissent les propriétés et les vertus des écorces, des racines, des plantes et des autres remèdes; ils ne diffèrent d'eux que par leurs prétentions à des connaissances supérieures, et l'impudence avec laquelle ils en imposent aux esprits crédules. Je suis fâché que la vérité me force de dire que, dans leur profession, ils ont le pas sur ceux qui n'emploient que des remèdes naturels. Ils prétendent qu'il y a des maladies qui ne peuvent être guéries par les remèdes ordinaires, et au traitement desquelles les talens des autres médecins sont insuffisans; que lorsqu'une maladie est occasionnée par un maléfice, il faut appliquer des remèdes plus puissans et prendre des mesures pour atténuer les mauvais desseins de la personne qui a ensorcelé le malheureux patient; ce qui ne peut se faire qu'en éloignant ou détruisant la substance mortelle qu'on lui a fait passer; ou si c'est un malin esprit, en l'enfermant, le chassant ou le bannissant dans une

région éloignée, d'où il ne puisse jamais revenir.

Lorsqu'un jongleur a persuadé à celui qui l'a appelé que sa maladie est telle qu'aucun médecin ordinaire n'a le pouvoir de la guérir, il cherche ensuite à le convaincre de la nécessité de le faire très-fort (le payer largement) ce qui, dit-il, est justement dû à un homme qui, comme lui, peut faire des choses si difficiles. Si le malade est riche, le docteur ne manque jamais, quelle que puisse être la maladie, de l'attribuer au pouvoir des sorciers, et de se donner comme la seule personne capable de vaincre par son art une telle complication de maux. Si donc le pauvre moribond veut avoir les avis et le secours d'un homme aussi habile que lui, il faut qu'il lui donne de suite ses honoraires, qui sont ordinairement un beau cheval, une bonne carabine, une quantité considérable de wampum, ou des marchandises d'une grande valeur. Lorsque ces honoraires ont été reçus, et seulement alors, le docteur se prépare pour la tâche pénible qu'il a entreprise et se démène autant que s'il s'agissait de déplacer une montagne; il jette les yeux autour de la chambre pour voir l'impression qu'il produit, prend un air grave et imposant; paraît enseveli dans ses méditations, et jouit

pendant quelque temps de l'admiration des spectateurs. Enfin, il commence son opération : habillé d'une manière effrayante, il s'approche du malade en faisant toutes sortes de gestes et de contorsions, et tous les tours grotesques que lui suggère son imagination; il souffle dans sa bouche, et lui jette à la figure avec une seringue quelques médicamens qu'il a préparés à cet effet; il agite sa gourde qu'il a remplie de pois et de cailloux, distribue à tous les spectateurs une certaine quantité de petits morceaux de bois parmi lesquels il a l'air de chercher le remède dont il a besoin, et accompagne tout cela de gestes épouvantables pour dit-il, effrayer le malin esprit, ou la maladie, et lui faire abandonner sa proie; il continue son prétendu exorcisme jusqu'à ce que, épuisé et hors d'haleine, il se retire pour attendre l'évènement.

Si le malade le désire, le jongleur répète ses visites de temps en temps; mais il faut qu'il le paye d'avance chaque fois. Les choses continuent ainsi jusqu'à ce que sa fortune soit entièrement épuisée, ou qu'il appelle un autre docteur qu'il faut payer de la même manière que son prédécesseur.

Lorsqu'enfin l'art des jongleurs n'a pu, après maints essais, soulager le malade, il est déclaré

incurable. Les docteurs disent alors, pour se justifier, qu'il les a appelés trop tard, qu'il n'a pas fait exactement ce qu'ils lui avaient prescrit, ou qu'il a été ensorcelé par un des grands maîtres du métier, et que, par conséquent, il mourra ou souffrira de sa maladie jusqu'à ce qu'on ait trouvé un docteur dont les talens soient supérieurs à ceux du magicien qui a lancé le maléfice.

C'est ainsi que ces jongleurs trompent et s'enrichissent aux dépens des gens crédules et des insensés. J'ai vu plusieurs malades qu'ils avaient déclaré être hors de tout danger et parfaitement guéris, mourir peu de jours après de la maladie qu'ils prétendaient avoir détruite ; et j'en ai également vu qui ont recouvré la santé, après avoir été jugés incurables et condamnés à mourir : il est vrai que ces derniers avaient eu le bon esprit de s'adresser ensuite à des médecins honnêtes, qui les avaient traités d'une manière toute différente.

Rien n'est plus effrayant que l'habillement de ces jongleurs, lorsqu'ils exercent leurs fonctions. Je n'avais pas la moindre idée de l'importance de ces gens-là avant d'en avoir vu un en grand costume. Un jour que je passais dans une rue d'un grand village indien, avec le chef

Gelelemend, que nous appelions *Tue-Chevreuil*, un de ces monstres sortit tout-à-coup de la maison la plus proche de moi, et j'en fus tellement effrayé, que je passai vivement de l'autre côté du chef, qui, observant mon agitation et les grands pas que je faisais pour m'éloigner, me demanda ce que j'avais, et quelle était mon opinion sur l'objet qui se présentait devant moi. « A son apparence, lui répondis-je, je croirais » que c'est un ours, ou quelqu'animal féroce; » mais j'ignore ce que c'est réellement, et je » suis porté à croire que c'est le *malin-esprit*. » Mon ami, Tue-Chevreuil, sourit de ma mé- » prise, et me dit : oh! non, ne croyez pas » cela; c'est un homme que vous connaissez » bien, c'est notre *docteur*. — Un docteur, répli- » quai-je? Quoi! un être humain se trans- » former ainsi de manière à être pris pour un » ours marchant sur ses pieds de derrière, et » avec ces cornes à la tête? Certainement vous » ne voulez pas me tromper; si ce n'est pas un » ours, ce doit être quelqu'autre animal féroce » que je ne connais pas. » Le jongleur, caché sous cet accoutrement, entendant notre conversation, se mit à faire quelques-uns de ses tours les plus curieux, probablement dans l'intention de me divertir, parce qu'il voyait que

je le regardais avec un étonnement mêlé de crainte; mais, plus il en faisait, moins il m'était possible de m'assurer si c'était un homme ou un ours; car il imitait cet animal dans la plus grande perfection. Enfin, je renouvelai mes questions au chef, et le priai sérieusement de me dire la vérité. Il m'assura que c'était notre docteur caché sous la peau d'un ours, et allant visiter un de ses malades qui était ensorcelé. Alors eut lieu, entre nous deux, un dialogue que je vais rapporter aussi fidèlement que ma mémoire me le rappelle.

L'auteur. — Mais, pourquoi va-t-il déguisé ainsi? Son malade ne mourra-t-il pas d'effroi en le voyant entrer chez lui?

Le chef. — Non, certainement; c'est la maladie et le malin-esprit qui décamperont de peur; quant au malade, il sait très-bien qu'à moins que le docteur n'emploie les moyens les plus puissans, il ne peut guérir, et qu'il mourra victime des sortiléges de son ennemi. Mais dites-moi, je vous prie, vos docteurs n'emploient-ils pas aussi des moyens puissans dans les maladies extraordinaires et obstinées?

L'auteur. — Je n'ai jamais ouï dire qu'aucune maladie ait été attribuée aux sortiléges : en conséquence, nos docteurs n'ont point à les

combattre ; et, quoiqu'ils aient quelquefois occasion d'employer des remèdes puissans dans les maladies opiniâtres, ce n'est pas néanmoins en se déguisant en bêtes féroces, pour faire, comme vous le dites, décamper la maladie à force de lui faire peur. Si nos docteurs avaient recours à de pareils moyens, ils n'auraient bientôt plus de malades ni de pain, et mourraient de faim.

Le chef. — Nos docteurs sont chez nous très-riches, ils ont de tout en abondance ; de beaux chevaux, de beaux habillemens, beaucoup de cordes et ceintures de wampum, et grand nombre de plaques d'argent, pour mettre sur leurs bras et sur leur poitrine.

L'auteur. — Nos docteurs ont aussi de beaux chevaux, de belles voitures, de belles maisons, de beaux habits, de bons vins, d'excellentes provisions en abondance, et, en outre, beaucoup d'argent. Ils sont regardés comme faisant partie de la meilleure société, et ne recevraient pas chez eux votre docteur, habillé comme il l'est aujourd'hui.

Le chef. — Il faut considérer, mon ami, que les cas sont bien différens. Si les blancs avaient, ainsi que les Indiens, des sorciers parmi eux, ils seraient obligés d'appliquer nos remèdes de

la même manière que le font nos docteurs ; ils verraient qu'il est nécessaire d'employer des moyens extraordinaires pour contrarier et détruire les terribles effets des sortiléges.

L'auteur. — Les sorciers dont vous parlez n'existent que dans votre imagination ; ils disparaîtraient bientôt si vous vouliez vous défaire de cette idée.

Ce jongleur était entièrement couvert d'une ou de plusieurs peaux d'ours extrêmement noires, et si bien cousues ensemble, qu'elles cachaient entièrement l'homme. La tête de l'ours, ainsi que les pieds et leurs longues griffes, avaient la même apparence que s'ils avaient appartenu à un de ces animaux vivant. Il avait mis sur cette tête une énorme paire de cornes ; une queue extrêmement touffue lui pendait par derrière, et elle faisait, lorsqu'il marchait, des mouvemens comme si elle eût été à ressort. Lorsqu'il marchait à quatre pattes, on l'aurait pris pour un ours d'une taille extraordinaire, sans les cornes et la queue qu'il avait ajoutées à ce grotesque déguisement. Il avait coupé, dans la peau, des trous, pour pouvoir, au besoin, se servir de ses mains, mais on ne pouvait les voir, parce qu'ils étaient recouverts par les longs poils de l'animal, et il voyait à travers deux

autres trous, auxquels il avait adapté des morceaux de verre. L'ensemble formait une pièce vraiment curieuse, mais dont bien des personnes n'auraient pu soutenir la vue.

Il y a des jongleurs d'une autre espèce, ce sont en général des vieillards et des vieilles femmes qui, quoiqu'ils ne soient point classés parmi les docteurs, gagnent néanmoins leur vie par leurs prétendues connaissances surnaturelles. Quelques-uns d'eux affirment qu'ils peuvent faire tomber la pluie lorsqu'elle est nécessaire; d'autres préparent des ingrédiens pour procurer une bonne chasse à un chasseur maladroit; d'autres enfin font des philtres pour les époux qui ont cessé de s'aimer.

Lorsqu'on veut employer un de ces jongleurs pour avoir de la pluie, il faut commencer par le bien payer. Ce sont ordinairement les femmes qui en font les frais, parce qu'elles cultivent la terre, et, par conséquent, sont plus intéressées à voir prospérer leur travail; mais les maris ont soin de leur glisser adroitement quelque chose pour les aider à faire ce paiement qui consiste en wampum, en tabac, en espèces de petites boucles d'argent et en une peau de daim préparée pour faire des souliers. Si le jongleur ne réussit pas dans son entreprise, il

ne manque jamais d'excuses, tantôt ce sont les vents qui sont opposés les uns aux autres, l'air sec est trop puissant pour céder à l'air humide, ou bien on ne l'a pas fait assez fort, c'est-à-dire, qu'on ne l'a pas assez payé pour forcer le vent du nord à céder au vent du sud qui doit amener la pluie; enfin, il lui faut du temps pour supplier le Grand-Esprit de l'assister dans cette occasion importante.

Il y eut dans l'été de 1799, une très-grande sécheresse dans le pays qu'arrose le Muskingum, et telle qu'on n'en avait pas encore vu de semblable, de sorte que toutes les productions de la terre, même les feuilles des arbres étaient sur le point de périr. Les femmes s'adressèrent alors pour avoir de la pluie à un vieillard nommé *Chenos*, et le payèrent en conséquence. N'ayant pas réussi dans sa première tentative, on le paya de nouveau pour faire un autre essai, et il arriva qu'un matin, je passai par l'endroit où il s'était mis à l'ouvrage, et comme je le connaissais très-bien, je lui demandai ce qu'il faisait là : je suis payé, me dit-il, pour faire un ouvrage bien difficile. — Dites-moi, je vous prie, quel est cet ouvrage? — Mais de faire tomber la pluie. — Qui vous a payé pour cela? — Les femmes du village; ne voyez-vous pas

combien on a besoin de pluie, et que tout périt faute d'eau. — Mais est-ce que vous pouvez faire pleuvoir. — Oui, et vous en serez convaincu aujourd'hui même. Il avait déjà enfermé avec des pieux et des écorces, un carré d'environ cinq pieds sur chaque face et sur trois de hauteur, de manière à ce qu'il pût ressembler à un parc à cochons; et la figure tournée vers le nord, il murmura quelques paroles, puis fermant avec de l'écorce l'ouverture qu'il avait laissée de ce côté là, il se tourna de la même manière vers le sud, en prononçant quelques mots, comme s'il invoquait une puissance supérieure; et ayant coupé l'écorce qui fermait l'angle opposé au sud-ouest, de manière à y faire une ouverture de deux pieds, il dit: maintenant, nous aurons de la pluie. Ayant entendu le bruit que faisaient des rameurs qui remontaient la rivière dans un canot, il me demanda ce que c'était: je lui dis que c'était des Indiens qui allaient faire des filets de roseaux pour prendre du poisson. Renvoyez-les chez eux, me dit-il, et dites-leur que ce n'est pas un jour convenable pour aller pêcher. Je l'engageai à laisser approcher ces gens pour leur dire lui-même ce qu'il voudrait. Effectivement, aussitôt qu'ils furent à portée de l'entendre, il leur

cria qu'ils ne devaient pas songer à pêcher, car il devait tomber, ce même jour, une forte pluie qui les mouillerait jusqu'à la peau. N'importe, père, répondirent-ils en riant, faites seulement pleuvoir, et nous ne nous plaindrons pas d'être traversés par la pluie. Ils continuèrent ensuite leur route, et je me rendis au village de *Goaschachking*, où je fis part au chef de ce qui venait de m'arriver dans ma route, et j'ajoutai que je croyais impossible qu'il pût tomber de l'eau tant que le ciel serait aussi serein qu'il l'avait été depuis cinq semaines, avant que quelques signes précurseurs, ou un changement dans l'atmosphère ne l'eussent annoncé; mais le chef me répondit : Chenos sait très-bien ce qu'il fait, il peut toujours prédire quel temps il fera, parce qu'il observe soir et matin le ciel et l'eau de la rivière. A trois heures après midi, je partis pour retourner chez moi, le ciel étant toujours le même; mais à quatre heures, l'horizon s'obscurcit tout-à-coup, et sans vent ni tonnerre, il tomba une pluie qui dura plusieurs heures, de sorte que la terre en fut pénétrée.

J'imagine que cet homme ainsi que d'autres que j'ai connus, observaient le temps avec beaucoup d'attention, et que sa prédiction de ce jour avait été faite en conséquence de ce qu'il

avait remarqué dans l'air ou dans les eaux, quelques signes que son expérience lui avait fait connaître comme les avant-coureurs de la pluie. Cependant, la multitude crédule ne manqua pas de l'attribuer à son pouvoir surnaturel.

Les ingrédiens pour procurer du bonheur à la chasse, sont renfermés dans un petit morceau d'étoffe que le chasseur doit porter suspendu à sou cou et touchant à sa peau. Les philtres, pour ramener l'amour dans un ménage, doivent être adroitement mêlés dans les alimens ou la boisson de la personne inconstante.

CHAPITRE XXXII.

Superstition.

Quoique l'Indien se considère comme un être grand et puissant, malgré tout son courage et sa fermeté à braver tous les dangers, tous les temps et toutes les saisons, sa patience à supporter la faim, la soif et le froid, et à montrer l'énergie de son caractère au milieu des plus affreuses tortures à la simple idée desquelles notre chétive nature frémit et se révolte, ce roi de la création qui passe sa vie à faire la guerre aux bêtes des forêts et aux sauvages du désert, qui, fier de son existence indépendante, se frappe la poitrine avec ravissement, et s'écrie : *Je suis homme !* cet Indien, néanmoins, a un côté faible qui le fait descendre au niveau des êtres les plus timides. La crainte puérile d'un pouvoir occulte et inconnu, s'il n'a pas la force nécessaire pour la surmonter, change en un moment le héros en lâche. On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point la croyance superstitieuse

qu'ont les Indiens aux sorciers, agit sur eux : une fois frappés de l'idée qu'ils sont ensorcelés, ils ne sont plus les mêmes, leur imagination travaille sans cesse à se créer les fantômes les plus horribles et les plus menaçans, ils se voient périr victimes des maléfices d'un vil inconnu qui n'aurait pas osé se mesurer avec eux, et périssent enfin d'une mort ignominieuse, à laquelle ils auraient mille fois préféré la mort du prisonnier avec toutes ses horreurs. Aucune relation, aucun souvenir de leur courage et de leur patience, ne passera à la postérité, et l'on croira qu'ils n'étaient pas dignes d'un meilleur sort; et, ô pensée affreuse pour un Indien! cette mort ne sera jamais vengée. C'est en vain que leurs amis, leurs parens, les hommes de leur tribu poursuivront l'assassin, ils le chercheront tandis que peut-être il se trouvera au milieu d'eux sans qu'ils s'en doutent, riant de leur rage impuissante, et désignant de sang froid une nouvelle victime à son art infernal.

Les Indiens, comme on peut le supposer, n'ont pas une idée bien définie de ce pouvoir extraordinaire de leurs sorciers, des causes qui le produisent et de la manière dont on l'acquiert : tout ce qu'ils peuvent dire, c'est que les sorciers se servent d'une substance mortelle qu'ils lancent

au travers de l'air, par le moyen du vent ou de leur souffle, à la personne qu'ils ont intention de frapper, ou la lui envoient d'une manière qu'ils ne peuvent ni comprendre ni par conséquent décrire. La personne ainsi atteinte est saisie sur-le-champ d'une terreur indéfinissable ; son courage l'abandonne, l'appétit lui manque, elle est troublée dans son sommeil, elle languit, se consume, et meurt enfin victime de l'œuvre de son imagination.

Telles sont leurs idées, et tels sont les tristes effets de la terreur que leur inspire ce pouvoir surnaturel, qu'ils attribuent à leurs sorciers. Ce malheureux préjugé, que rien ne peut détruire, provient de leur crédulité et de leur excessive ignorance. J'ai autrefois connu un blanc, excellent observateur, qui avait vécu long-temps parmi les Indiens, et qui, allié à une famille indienne, avait eu les meilleures occasions de se procurer des renseignemens exacts sur ce sujet. Il me dit : « qu'il avait été assez heureux pour » gagner la confiance d'un de leurs plus fameux » sorciers, qui lui avait franchement avoué que » tout consistait à exciter la crainte et la défiance, et à inspirer à la multitude une forte » croyance dans son pouvoir magique ; car, disait-il, la crédulité du plus grand nombre est

» telle, que si j'arrache seulement un peu de la
» laine de ma couverture, et que la roulant
» entre mes doigts j'en forme une petite boule
» ronde de la grosseur d'un pois, par cela seul
» on me croit profondément versé dans la ma-
» gie, et on suppose de suite que je prépare la
» substance mortelle dont j'ai l'intention de
» frapper quelque personne, quoique dans le
» moment je sache à peine ce que font mes
» doigts; et s'il arrive alors que je jette les yeux
» sur un homme et le fixe un peu plus que les
» autres, il n'en faut pas davantage pour qu'il
» se regarde comme la victime désignée; dès ce
» moment il est en effet frappé, et s'il n'a pas
» une assez grande force de caractère pour re-
» pousser cette pensée et en détourner son es-
» prit, ou se persuader que ce n'est que l'ou-
» vrage d'une imagination troublée, il succom-
» bera à la terreur qu'il s'est ainsi créée, et pé-
» rira enfin victime, non du maléfice, mais de
» sa sottise et de sa crédulité. »

Malheureusement il se trouve peu d'hommes dont l'esprit soit assez fort pour repousser de semblables idées, tant leur foi dans ce pouvoir imaginaire et surnaturel est profondément enracinée. C'est en vain qu'on cherche à les convaincre par la démonstration qu'il est entièrement fondé

sur la fourberie, et n'a point d'existence réelle. Des blancs l'ont souvent essayé, mais toujours sans succès. L'anecdote suivante montrera combien il y a peu d'espoir qu'on puisse jamais les amener à une manière de penser plus raisonnable.

En 1776, un trafiquant quaker, nommé Jean Anderson, que les Indiens appelaient l'honnête marchand, après avoir vainement essayé de les convaincre par le raisonnement qu'il n'y avait pas de sorciers, prit la résolution hardie, je pourrais même dire téméraire, de mettre leurs magiciens à l'épreuve, et de braver toutes les opérations de leur prétendu pouvoir surnaturel. Il pria qu'on lui amenât successivement, et à des jours différens, deux de ces magiciens qui auraient la liberté d'essayer sur sa personne tout ce que leur art aurait de plus infernal, en présence des chefs et des principaux du village. Les Indiens cherchèrent d'abord à le dissuader d'une expérience si dangereuse; mais il persista, et à la fin ils accédèrent à sa demande. On lui amena un magicien, qui se vanta de pouvoir remplir la tâche pour laquelle on l'avait appelé; mais on ne put le déterminer à commencer son opération. Il déclara qu'Anderson était si bon, si honnête homme, si fort son ami et celui de

tous les Indiens, qu'il ne pouvait se décider à lui faire du mal; qu'il n'exerçait son art que sur les méchans et sur ceux qui l'avaient offensé; que le grand Manitto défendait qu'il s'en servît pour un aussi mauvais dessein que celui pour lequel on l'avait appelé.

Les Indiens trouvèrent cette excuse parfaitement bonne, et se retirèrent plus convaincus que jamais du pouvoir de leur magicien, qu'ils révérèrent même davantage, en conséquence des scrupules qu'il avait manifestés.

Celui qu'on lui amena le jour suivant était d'une trempe différente. C'était un sorcier dont la renommée s'étendait au loin, et que les Indiens redoutaient beaucoup, non-seulement en raison de son grand pouvoir, mais encore à cause de son caractère méchant. On fit tous les efforts possibles pour engager M. Anderson à ne pas s'exposer à ce que l'on considérait comme une mort certaine; mais il persista dans son dessein, et on stipula seulement que le magicien se placerait à la distance d'environ douze pieds de lui; qu'il n'aurait point d'armes, de poison, ni aucune autre chose connue pour être d'une nature destructive; qu'il ne se leverait pas de son siége, et ne s'avancerait même pas vers lui pendant

l'opération. Le magicien, qui s'était vanté qu'il pourrait faire éprouver les effets de son art à une distance de cent milles, ne put faire aucune objection. La récompense promise fut placée en vue de tout le monde, et l'on se prépara des deux côtés pour l'expérience.

Les spectateurs étant tous rassemblés, le sorcier, vêtu de la manière la plus effrayante qu'il avait pu imaginer, s'assit. Anderson se tint ferme et tranquille à la place qui lui avait été assignée; le plus grand silence régnait dans l'appartement, lorsque le sorcier se mit à sa terrible opération. Il commença par promener ses doigts sur sa couverture, arrachant de temps en temps un peu de laine et soufflant dessus; ensuite il en faisait de petites boules de la grosseur d'un pois, et passait par tous les procédés bizarres auxquels le pouvoir d'ensorceler est généralement attribué; mais tout cela fut sans effet. Anderson était toujours calme, et engageait son adversaire à n'épargner aucun de ses moyens. Le sorcier commença alors à faire les gestes les plus effrayans, pour tâcher d'intimider l'honnête quaker qui, devinant son motif, restait immobile. Enfin, au moment où tous les yeux des spectateurs étaient fixés sur ce brave homme,

pour voir l'effet de l'art du sorcier sur lui, le terrible magicien, s'apercevant que rien de ce qu'il pouvait faire ne lui réussissait, fut obligé d'abandonner son entreprise, et il allégua pour excuse que les blancs mangeaient trop de provisions salées ; que le sel avait un effet répulsif qui renvoyait sur lui la substance puissante et invisible qu'il employait ; que les Indiens, qui n'en mangeaient que très-peu, avaient souvent senti l'effet de cette substance ; mais que la grande quantité de sel dont les blancs faisaient usage les protégeait contre sa vertu. L'imposture était palpable, et rien n'était plus facile que de voir au travers du misérable subterfuge du sorcier, et de se convaincre que le talent dont il se vantait n'était qu'une fourberie. Mais les Indiens ne pensèrent pas ainsi ; ils crurent fermement que le sel que les blancs mettent dans leurs alimens était cause qu'il n'avait pas réussi dans cette circonstance, et que, sans la viande salée dont Anderson se nourrissait, il aurait été comme les autres victime des incantations de cet imposteur.

Je tiens cette histoire de M. Anderson, et de plusieurs Indiens dignes de foi. Ainsi, d'après cette expérience, il est impossible d'espérer que les notions superstitieuses de ces peuples puis-

sent jamais, par aucun moyen, être extirpées de leur esprit (1).

---

(1) L'extrait suivant, de la Gazette de Détroit, du 17 août 1818, montre que cette croyance superstitieuse des Indiens, au pouvoir des sorciers, est encore dans toute sa force, même parmi ceux qui vivent dans le voisinage des blancs, et ont avec eux des communications habituelles.

« Dans la soirée du 22 du mois dernier, un Indien, » de la tribu des Wyandots, fut assassiné par quel- » ques-uns de ses parens, près de l'embouchure de » la rivière Huron. Je vais rapporter en abrégé les » circonstances de cet assassinat. Il paraît que deux » Wyandots, résidant à Malden, et parens du défunt, » avaient appris du capitaine Johnny, Indien, demeu- » rant sur les bords de la rivière Huron, et aussi parent » du défunt, qu'un Shawano était mort victime des » maléfices d'une vieille femme indienne et de son fils » appelé Mike, et qu'afin d'éviter la vengeance de la » tribu des Shawanos, ils crurent d'autant plus conve- » nable de les tuer, que la mort de Marche-dans-l'Eau, » arrivée en juin dernier, avait été occasionnée par les » sortiléges de la même femme. On résolut de la faire » périr, ainsi que son fils, et, à cet effet, plusieurs » Indiens passèrent la rivière le 22 du mois dernier, » et réussirent, dans le courant de la soirée, à tuer le » fils dans sa cabane. La vieille femme n'était pas chez » elle. Le jour suivant, pendant qu'ils cherchaient à » la déterminer à les suivre dans la forêt, afin, disaient- » ils, de lui faire boire du wiskey (eau-de-vie de grain),

CHAPITRE XXXIII.

Initiation des jeunes garçons.

Je ne sais quel meilleur nom donner aux pratiques superstitieuses qui sont très-communes chez les nations indiennes, et même

---

» ils furent découverts par le docteur Williams Brown » et quelques-uns de ses amis, qui, ce même matin, » avaient été instruits de leur projet, et, grâce aux re- » cherches de ces messieurs, la vie de la vieille femme » fut sauvée, et un des Indiens pris. Il est maintenant » enfermé dans la prison de cette ville. Les autres du- » rent leur salut à l'agilité de leurs pieds.

» D'après l'interrogatoire du prisonnier, il paraît » que la vieille femme, peu de temps après la mort du » Shawano, était entrée dans sa cabane, et, avec l'ac- » cent de la joie, l'avait appelé en lui disant : Shawano! » où es-tu? toi qui te moquais de moi, toi qui croyais » vivre éternellement, tu es parti et me voilà! allons, » pourquoi ne viens-tu pas? etc. On dit qu'elle em- » ploya à peu près les mêmes expressions dans la ca- » bane de Marche-dans-l'Eau, peu d'instans après sa » mort. »

universelles parmi celles que j'ai eu occasion de connaître.

Ils commencent par jeter l'esprit d'un jeune garçon dans un état de trouble, de manière à exciter des songes et des visions, par le moyen desquels ils prétendent que le jeune homme reçoit de certains esprits ou agens inconnus, des instructions sur la manière dont il doit se conduire; qu'il est instruit de sa future destinée et des miracles qu'il doit opérer dans ce monde: voici de quelle manière ils s'y prennent.

Lorsqu'un jeune garçon doit être ainsi initié, on le purge et on le fait jeûner, soit en ne lui donnant aucune nourriture, soit en lui faisant avaler les médecines les plus fortes et les plus dégoûtantes. On lui fait prendre de temps en temps des décoctions d'une nature enivrante, jusqu'à ce que son esprit soit assez troublé pour qu'il ait ou croye avoir les visions et les songes pour lesquels il a été préparé d'avance. Il s'imagine qu'il vole, qu'il marche sous la terre, qu'il saute de montagne en montagne, qu'il combat et soumet les géans, et défait des armées entières par la seule force de son bras. Alors il a des entrevues avec le Manitto ou avec les esprits qui l'instruisent de ce qu'il était avant d'être né, et de ce qu'il sera après sa mort. Son sort, dans

cette vie, lui est entièrement dévoilé, et l'esprit lui apprend s'il sera vaillant guerrier, grand chasseur, docteur, magicien ou prophète; il y en a même qui apprennent ou prétendent apprendre le genre et l'époque de leur mort.

Lorsqu'un jeune garçon a été ainsi initié, on lui donne un nom analogue aux visions qu'il a eues et à la destinée qu'on suppose lui être préparée. Le jeune homme, croyant que tout ce qui lui est arrivé pendant qu'il était dans cet état d'ivresse est réel, s'établit dans le monde avec une haute opinion de lui-même, et animé d'un grand courage pour les entreprises les plus périlleuses.

La croyance dans la vérité de ces visions est universelle parmi les Indiens. J'ai conversé avec plusieurs de leurs vieillards qui s'étaient distingués par leur valeur, et je leur ai demandé s'ils attribuaient leurs hauts faits à des causes naturelles ou surnaturelles, et ils m'ont uniformément répondu que, sachant d'avance ce qu'ils pouvaient faire, il était naturel qu'ils le fissent. Lorsque je poussais mes questions plus loin, et que je leur demandais comment ils savaient ce qu'ils pouvaient faire, ils ne manquaient jamais de me citer les songes et les visions qu'ils avaient eus pendant leur initiation.

Il est absolument impossible de les désabuser sur ce sujet; ils ont toujours quelques exemples à citer pour prouver que leurs songes ne sont point l'ouvrage d'une imagination échauffée, mais qu'ils leur sont envoyés par un Manitto. Ils parlent de vaillans guerriers qui, en conséquence de tels songes, avaient hardiment attaqué leurs ennemis, sans avoir d'autres armes que leur tamohican (1), et, sans avoir égard au nombre de leurs ennemis, s'étaient précipités sur eux, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage. D'autres, en combattant avec les Français, étaient entrés dans les maisons des Anglais, et en avaient massacré tous les habitans, avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, tant était irrésistible la force et le courage que leur donnaient leurs songes surnaturels.

Si encore ils s'arrêtaient là dans leurs récits, on pourrait croire que cette manière de troubler ainsi l'esprit des jeunes gens, est une espèce d'école, où l'on cherche à leur inspirer un courage plus qu'ordinaire, et à en faire des guerriers indomptables. Cette méthode produit certainement un tel effet sur quelques-uns, qui,

---

(1) Hache de guerre, cassé-tête, dont les Anglais ont fait Tomohawk.

s'imaginant être sous la protection immédiate des puissances célestes, méprisent tous les dangers, et font des actions d'une bravoure étonnante; mais il faut observer que tous ceux qui sont ainsi initiés, ne sont pas destinés à faire la guerre, et que plusieurs apprennent, par leurs songes, qu'ils doivent être médecins, sorciers, ou remplir tels autres emplois civils. Il est étonnant combien, au moyen de ces songes, on imprime, dans l'esprit d'une jeunesse sans méfiance, des notions superstitieuses, dont ils n'ont pas besoin pour être bons guerriers et bons chasseurs. Quelques-uns même apprennent, par ces prétendues visions, à croire à la métempsycose.

Je cherchai une fois à dissuader de ces fausses notions un Indien, très-estimé de ses compatriotes et des blancs qui le connaissaient. Mes argumens ne purent le convaincre qu'à l'époque de son initiation, son esprit était dans un état de dérangement occasionné par le jeûne et les boissons qu'on lui avait fait prendre. Il me dit qu'il avait un souvenir clair des visions et des songes qu'il avait eus à cette époque, et qu'il était assuré qu'ils avaient été produits par l'agence des esprits célestes : il racontait des choses étranges au sujet des connaissances surnatu-

relles qu'il avait obtenues, non-seulement pendant son initiation, mais encore dans d'autres temps, et même avant qu'il fût né. Il me dit qu'il savait qu'il avait vécu deux générations, qu'il était mort deux fois, et qu'il était né une troisième pour vivre le temps qui lui était destiné; qu'ensuite il devait mourir et ne plus revenir dans ce pays. Il se rappelait, disait-il, parfaitement les prédictions de quelques femmes tandis qu'il était encore dans le sein de sa mère; les unes assurant qu'il naîtrait fille et les autres garçon; il avait distinctement entendu leurs discours, et pourrait répéter tout ce qu'elles avaient dit. Il serait trop long de rapporter toutes les histoires absurdes que cet Indien, d'ailleurs très-sensé sur tout autre sujet, disait de lui, avec un ton et des manières qui indiquaient la plus intime conviction, et ne laissaient aucun doute dans mon esprit, qu'il n'avait point l'intention de tromper les autres, mais qu'il était lui-même dans l'erreur.

J'ai connu plusieurs autres Indiens qui croyaient fermement savoir, par le moyen de ces visions, ce qu'ils devaient devenir après leur mort, et comment leur âme sortirait de leur corps pour aller occuper ceux d'enfans qui n'étaient pas encore nés. En un mot, il n'est point de

chose quelqu'absurde qu'elle puisse être, qu'ils ne s'imaginent et à laquelle ils ne croyent fermement quand une fois leur esprit en est imbu. Les notions superstitieuses qui font partie de leur croyance traditionnelle, et dont je parlerai dans le chapitre suivant, ne servent pas peu à les entretenir dans ces absurdités.

CHAPITRE XXXIV.

Mythologie des Indiens.

Les Indiens regardent la terre comme leur mère universelle; ils croyent qu'ils ont été créés dans son sein, où ils ont habité pendant longtemps, avant de venir vivre à sa surface. Ils disent que l'Esprit, grand, bon et tout-puissant, lorsqu'il les créa, avait sans doute l'intention de les faire jouir, à une époque convenable, de toutes les bonnes choses qu'il avait préparées pour eux sur la terre; mais qu'il ordonna sagement qu'ils commenceraient leur existence dans son sein, de même que l'enfant est formé et commence à croître dans celui de sa mère. Si ce système de la création de l'homme était attribué aux anciens Egytiens, ou aux Bramines de l'Inde, il serait généralement admiré et vanté en raison de la curieuse analogie qu'il établit entre la création générale et la création individuelle; mais comme il vient des sauvages de l'Amérique, je doute qu'on veuille même y reconnaître

l'ingénuité à laquelle il me semble cependant qu'il a de justes droits.

Les mythologistes Indiens ne sont pas d'accord quant à la forme sous laquelle ils existaient, lorsqu'ils étaient dans les entrailles de la terre. Quelques-uns affirment qu'ils y vivaient sous la forme humaine, tandis que d'autres plus conséquens soutiennent qu'ils y existaient sous celle de certains animaux terrestres, tels que le cochon de terre, le lapin et la tortue. Ils disent qu'ils vécurent dans cet état préparatoire jusqu'à ce qu'il leur fût permis de sortir et d'établir leur demeure sur l'île (1) pour y être les rois du reste de la création.

Parmi les Délawares, ceux de la tribu des *Monseys* ou du Loup, disent que, dans le commencement, ils habitaient dans le sein de la terre, sous un lac, et furent heureusement tirés de ce séjour peu agréable, par la découverte que l'un d'eux fit d'un trou par lequel il monta à sa surface, où il trouva un daim qu'il apporta avec lui dans son habitation souterraine; que lui et ses compagnons mangèrent ce daim, et

(1) Les Indiens appellent le continent d'Amérique une île, le croyant (comme il l'est probablement en effet) entièrement environné d'eau.

en trouvèrent la chair si bonne qu'ils résolurent unanimement de quitter leur sombre demeure pour aller habiter des lieux où ils pourraient jouir de la lumière du ciel et avoir en abondance d'aussi bon gibier.

Les deux autres tribus, les *Unamis* ou tribu de la Tortue, et les *Ulanachtegos*, ou tribu du Dindon, ont des notions à peu près semblables, mais ils rejettent l'histoire du lac qui semble être particulière à la tribu des Monseys.

Il faut que ces notions s'étendent très-loin parmi les Indiens de l'Amérique du nord, puisque nous trouvons qu'elles existent aussi chez les Iroquois, nation très-différente des Délawares, comme on l'a démontré dans les commencemens de cet ouvrage, et dont la langue ressemble si peu à celle de ces derniers, qu'il n'y a peut-être pas deux mots semblables, ou même auxquels on puisse trouver une analogie de signification. Je demanderai qu'il me soit permis de présenter sur ce sujet un extrait des notes manuscrites de M. Christophe Pyrlœus (1), que

---

(1) M. Pyrlœus a vécu très-long-temps parmi les Iroquois, et connaissait parfaitement leur langue. Il a laissé quelques ouvrages sur l'idiome des Mohauks, dont l'un a pour titre : *Affixa nominum et verborum*

j'aime toujours à citer comme un homme très-véridique et connaissant, en outre, parfaitement les Six-Nations et leurs idiomes. En janvier 1743, il écrivit, sous la dictée d'un chef des Mohauks nommé Sganardy, le récit qu'il lui fit des traditions de ces peuples, concernant leur existence originaire.

EXTRAIT.

Tradition. « Qu'ils ont habité dans la terre où » il faisait sombre et où le soleil ne luisait pas; » que quoiqu'ils fussent chasseurs, ils mangaient » des souris qu'ils attrapaient avec leurs mains; » que *Ganawagahla* l'un d'eux, ayant par » hasard découvert un trou pour sortir de la » terre, il en sortit, et trouva dans une forêt » un daim qu'il emporta avec lui et qu'en rai- » son du bon goût qu'ils avaient trouvé à sa » chair, et de la description avantageuse qu'il » leur fit de la surface de la terre leur mère, » ils conclurent qu'il était plus avantageux pour » eux d'aller l'habiter, ce qu'ils firent, et se

---

linguæ Macquaicæ, et un autre : *Adjectiva nomina et pronomina linguæ Macquaicæ.* Ces manuscrits sont dans la bibliothèque des missionnaires moraves à Bethléem.

» mirent aussitôt à planter du maïs, etc. Que » cependant les *Nocharauorsuls*, c'est-à-dire, » les cochons de terre, ne voulurent pas les » suivre et restèrent où ils se trouvaient » placés. »

D'après ces traditions des Iroquois, et celles des Délawares et des Mohingans, il semble résulter qu'ils pensent que leur nombre était peu considérable lorsqu'ils habitaient dans la terre; peut-être n'y avait-il pas plus d'une famille dans chaque tribu, et peut-être aussi la coutume de donner à leurs tribus le nom d'animaux particuliers, est-elle très-ancienne. Le cochon de terre, dit le Mohauk, ne voulut pas sortir. Mais quel est ce cochon? Ne peut-il pas se faire que ce soit le nom d'une de leurs tribus, qui ait autrefois donné lieu à cette fable?

Quelques ridicules que soient ces histoires, la foi que les Indiens y ajontent ne peut être ébranlée. Je me rappelle que, lorsque je n'avais que douze ou quinze ans, j'entendais souvent parler de blancs qui disaient tenir des Indiens, qui venaient continuellement en grand nombre à Bethléem, qu'ils ne mangeaient point de lapins parce qu'ils les croyaient infectés du mal vénérien, et que quiconque mangeait de leur chair, était sûr d'attraper cette maladie. Comme je me

plaisais alors à prendre ces animaux dans des trappes, je fis des questions à ce sujet à plusieurs Indiens Mohingans qui parlaient l'allemand ; mais quoiqu'ils ne me dissent rien de la maladie dont on prétendait que les lapins étaient atteints ; ils me conseillèrent cependant de ne pas manger de leur chair. Ils ne me donnèrent aucune raison pour m'engager à m'abstenir de cette nourriture ; mais, en 1762, pendant que je résidais à Tuscorawas sur le Muskingum, j'appris qu'il y avait des animaux dont les Indiens ne mangeaient pas, du nombre desquels étaient le lapin et le cochon de terre, parce qu'ils craignaient qu'ils ne leur fussent parens.

Les Indiens avaient par la même raison un grand respect pour le serpent à sonnette, qu'ils appelaient leur grand-père, et rien n'aurait pu les engager à le détruire. Un jour que je me promenais avec un vieillard indien sur les bords du Muskingum, j'en aperçus un très-gros couché en travers du chemin ; j'allais le tuer, mon compagnon me le défendit en disant : le serpent à sonnette est le grand-père des Indiens, il est placé là pour nous garder et nous avertir avec sa sonnette du danger qui nous menace. C'est comme s'il nous disait : « regardez autour de » vous, » et si nous en détruisions un, les au-

tres le sauraient bientôt, et la race entière se soulèverait et nous déclarerait la guerre. Je lui observai que les blancs n'avaient pas cette crainte, car ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient. D'après cela, il me demanda si les blancs n'avaient pas été mordus par ces animaux? Lui ayant répondu affirmativement, il ajouta : « Cela
» est tout naturel, vous ne devez vous en pren-
» dre qu'à vous; c'est comme si vous leur aviez
» déclaré la guerre; et vous les trouverez dans
» votre pays où ils ne manqueront pas de faire
» de fréquentes incursions. Ce sont des ennemis
» très-dangereux; ne les irritez pas chez nous,
» car ils vivent en paix avec leurs petits enfans,
» et nous ne voulons mutuellement nous faire
» aucun mal. » Cependant ces anciennes notions ont été à peu près abandonnées, et les Indiens de la génération actuelle tuent sans scrupule leur grand-père le serpent à sonnette partout où ils le rencontrent.

Il est évident, d'après différens usages qui existent encore parmi eux, et les noms de certains animaux qu'ils ont pris collectivement et individuellement, que les Indiens se considéraient dans les premiers temps comme alliés en quelque sorte à certains animaux. On pourrait, il est vrai, supposer que les noms de bêtes qu'ils

ont donnés à leurs différentes tribus, n'étaient que des marques de distinction ou des armoiries, comme Pyrlœus les appelle. Mais si l'on fait attention aux raisons qu'ils donnent de ces dénominations, on découvre aisément l'idée supposée d'une alliance de famille. Parmi les Lénapes, la tribu de la *Tortue* réclame la prépondérance sur toutes les autres, parce que leur parente la grande tortue, monstre fabuleux qui est l'atlas de leur mythologie, porte, suivant leurs traditions, la grande île sur son dos, et aussi parce qu'elle est amphibie et peut vivre sur la terre et dans l'eau, ce qu'aucun des animaux qui ont donné leur nom aux autres tribus ne peut faire. Le mérite du *Dindon*, d'après lequel la seconde tribu est nommée, est d'être immobile et de rester toujours avec eux ou autour d'eux. Quant au *Loup*, nom par lequel la troisième tribu est désignée, il est naturellement vagabond, courant d'un endroit à un autre pour atteindre sa proie; cependant ils le regardent comme leur bienfaiteur, parce que ce fut par son moyen que les Indiens sortirent de l'intérieur de la terre. Ils croyent que ce fut lui qui, par l'ordre du Grand-Esprit, tua le daim que rapporta le Monsey qui, le premier, découvrit le trou qui le conduisit à la surface de la terre, et qui les engagea à sortir

de leur sombre et humide demeure. Pour cette raison, disent-ils, le Loup doit être honoré et son nom conservé parmi eux. Telles sont leurs traditions ainsi qu'elles m'ont été rapportées, il y a plus de cinquante ans, par un vieillard de cette tribu.

Ils employent, il est vrai, les noms de ces animaux pour distinguer les tribus les unes des autres, et comme signe national. Sous ce point de vue, M. Pyrlœus avait raison de les considérer comme *des armoiries*. Le guerrier de la tribu de la Tortue dessine, sur quelques-uns des arbres qui bordent le sentier de la guerre, cet animal, portant un fusil braqué; et, s'il laisse une marque à l'endroit où il a terrassé son ennemi, c'est encore l'image de la tortue. Ceux de la tribu du Dindon dessinent seulement une patte de cet oiseau, et ceux de la tribu du Loup, quelquefois un loup tout entier, avec un pied levé en guise de main pour tenir aussi un fusil braqué. Ils ne se servent cependant pas généralement du mot *Loup* en parlant de leur tribu, mais ils l'appellent *P'duk-sit*, qui veut dire *pied rond*, cet animal l'ayant effectivement rond comme celui du chien.

Les Indiens, dans leurs momens de loisir, peignent leurs différentes marques ou armoiries

sur la porte de leurs maisons respectives, afin que les passans puissent savoir à quelle tribu ces habitans appartiennent. Ces marques leur servent aussi de signature pour les traités et autres documens. Ils sont aussi fiers de leur origine de la Tortue, du Loup et du Dindon, que les nobles d'Europe le sont de descendre des barons féodaux des anciens temps; et lorsqu'il naît des enfans de mariages contractés entre différentes tribus, leur généalogie est conservée soigneusement par tradition dans la famille, afin qu'on puisse connaître de quelle tribu ils descendent.

J'ai souvent réfléchi sur la singulière affinité qu'il semblerait que les Indiens reconnaissent entre l'homme et la création animale, ce qui m'a donné lieu de faire des observations très-curieuses; car, quoiqu'ils se considèrent comme supérieurs à tous les autres animaux, et soient très-fiers de cette supériorité; quoiqu'ils croyent que les bêtes des forêts, les oiseaux et les poissons ont été créés pour l'usage de l'homme, il paraît cependant qu'ils attribuent la différence qui existe entr'eux et les animaux, ainsi que le pouvoir qu'ils ont sur eux, à la supériorité de leur force corporelle et à leur dextérité, plutôt qu'à l'immortalité de leur âme. Ils regardent en

quelque sorte tous les êtres qui ont été doués par le Tout-Puissant de la faculté de vouloir et d'agir, comme une grande société dont l'homme est le chef; qu'ils sont, il est vrai, destinés à gouverner les animaux, mais qu'il peut exister entr'eux des liens intimes de parenté, ou qu'au moins ces liens existaient au commencement des temps. Ils ne sont en effet, suivant leur opinion, que les premiers parmi leurs égaux, les souverains légitimes et héréditaires de toute la création animée, dont ils sont eux-mêmes partie constituante. De là vient que, dans leurs langues, ces inflexions de leurs noms, que nous appelons *genres*, n'expriment pas, comme parmi nous, le masculin ou le féminin, mais le genre animé et le genre inanimé. Ils vont jusqu'à comprendre les arbres et les plantes dans le premier de ces deux genres; toute la nature animée, à quelque degré que ce soit, est à leurs yeux un grand tout dont ils n'ont pas encore essayé de se séparer. Ils n'excluent point les animaux du séjour des esprits où ils espèrent aller après leur mort.

Je trouve difficile de m'exprimer clairement sur un sujet aussi abstrait, que peut-être même les Indiens n'entendent pas très-bien, n'ayant point parmi eux de métaphysiciens pour analyser les notions vagues qu'ils ont sur cette ma-

tière, ou pour les embrouiller encore davantage. Mais je crois que je me ferai mieux comprendre, en citant quelques anecdotes caractéristiques par lesquelles je terminerai ce chapitre.

J'ai déjà dit que les Indiens comprennent toutes les bêtes féroces dans le nombre de leurs ennemis, ceci n'est point une expression métaphorique, mais elle est employée dans un sens littéral, comme on pourra le voir par ce que je vais rapporter.

Un chasseur délaware cassa un jour, d'un coup de fusil, l'épine du dos à un ours très-gros. L'animal en fut renversé, et se mit à pousser des cris plaintifs, à peu près semblables à ceux de la panthère lorsqu'elle est pressée par la faim. Le chasseur, au lieu de l'achever, s'approcha de lui, et lui adressa ces mots : « Ours,
» lève-toi ! tu es un lâche, et non un guerrier
» comme tu le prétends; si tu étais guerrier, tu
» le montrerais par ta fermeté, et tu ne crierais
» pas comme une vieille femme. Tu sais, ours,
» que nos tribus sont en guerre l'une contre
» l'autre, et que la tienne a été l'agresseur (1).

(1) Faisant probablement allusion à une tradition qu'ont les Indiens d'une espèce d'ours très-féroce, appelé l'*ours sans poil*, qu'ils disent avoir existé autrefois, mais dont l'espèce a été détruite par leurs an-

» Elle a trouvé les Indiens trop forts pour elle,
» et elle se cache dans nos forêts pour manger
» nos cochons; peut-être dans ce moment as-tu
» de la chair de cet animal dans ton estomac?
» Si tu m'avais vaincu, je l'aurais supporté avec
» courage, et serais mort comme un brave
» guerrier. Mais toi, ours, tu restes là et tu
» cries, et tu déshonores ainsi ta tribu par la
» lâcheté de ta conduite. » J'étais présent lorsque l'Indien accablait l'ours de ces curieuses invectives. Quand il eut fini, je lui demandai comment il voulait que ce pauvre animal pût entendre ce qu'il lui disait? « Oh! me répondit-
» il, l'ours m'entendait très-bien; n'avez-vous
» pas remarqué comme il paraissait honteux
» pendant que je lui faisais ces reproches? »

Une autre fois, je fus témoin d'une scène semblable qui eut lieu entre les chutes de l'Ohio et la rivière Wabash. Un jeune blanc, nommé Williams Wells (1), fait prisonnier

---

cêtres. Le dernier fut tué dans l'état de New-York, dans un endroit qu'ils appellent *Hoosink*, qui veut dire le Bassin ou plutôt la Chaudière.

(1) Le même dont parle M. de Volney, dans son excellent *Aperçu du Sol et du Climat des Etats-Unis*, supplément nº 6, page 356. Édition de Philadelphie, 1804.

dans son enfance par des Indiens de la tribu des Wabash, qui l'avaient élevé, et dont il avait adopté les notions, blessa si grièvement un ours, qu'il ne pouvait plus remuer de la place où il était, et criait de la manière piteuse dont je viens de parler. Ce jeune homme s'approcha de lui, et lui parla dans la langue wabash avec beaucoup de véhémence, lui donnant de temps en temps un léger coup sur le nez avec la baguette de son fusil. Lorsqu'il eut fini, je lui demandai ce qu'il avait dit à cet ours : « Je l'ai, dit-il, réprimandé de ce qu'il » se comportait comme un lâche; je lui ai dit » qu'il connaissait les chances de la guerre, » qu'il fallait que l'un de nous succombât, que » son sort avait été d'être vaincu et qu'il devait » mourir comme un homme, comme un héros, » et non pas comme une vieille femme; que si » cette destinée m'eût été réservée, et que je » fusse tombé en son pouvoir, je n'aurais pas » déshonoré ma nation comme lui, mais que « je serais mort avec courage et fermeté, ainsi » qu'il convient à un vrai guerrier. »

Je laisse au lecteur à réfléchir sur ces anecdotes qui, je crois, serviront mieux que tout ce que je pourrais dire, à expliquer les étranges notions qui y ont donné lieu.

CHAPITRE XXXV.

Folie, Suicide.

La folie n'est pas une maladie commune parmi les Indiens ; cependant, j'en ai connu plusieurs dont l'esprit était dérangé. Ceux qui se trouvent dans cette triste situation, sont toujours regardés comme des objets de pitié ; les jeunes gens et les vieillards éprouvent de la compassion pour leur malheur. Se moquer d'eux serait considéré comme un crime, et les insulter ou les molester, serait une faute impardonnable. La charité des Indiens s'étend également sur tous ces infortunés, quelle que soit leur couleur ou leur nation, ils ne font, dans ce cas, aucune différence.

Vers le commencement de la guerre des Indiens en 1763, un trafiquant juif, nommé Chapman, qui remontait la rivière de Détroit dans un bateau chargé de marchandises qu'il apportait d'Albany, fut pris par quelques Indiens de la nation des Chippeways, et destiné

à être mis à mort. Un Français, guidé par son humanité, trouva le moyen de le soustraire au sort qui l'attendait, en le tenant caché pendant quelque temps; de sorte que, malgré toutes les recherches qui furent faites, on ne put découvrir le lieu de sa retraite. A la fin, cependant, ce malheureux fut trahi par de faux amis, et tomba de nouveau au pouvoir des Indiens qui lui firent traverser la rivière pour le mettre à la torture et ensuite le brûler. Attaché au poteau fatal, et le feu brûlant déjà autour de lui, sa soif devint intolérable, et il demanda à boire. La coutume, chez les Indiens, est de donner à un prisonnier, avant de le mettre à mort, ce qu'ils appellent son dernier repas; en conséquence, on lui apporta une écuelle de bouillon. Pressé d'étancher sa soif, il porta de suite le vase à ses lèvres, et le bouillon étant très-chaud, il se brûla horriblement. Comme il était d'un caractère très-emporté, il jeta, au moment où il se sentit brûler, l'écuelle et tout ce qu'elle contenait à la figure de celui qui la lui avait présentée; aussitôt tous les assistans se mirent à crier : il est fou! il est fou! et considérant sa conduite comme un acte de folie, ils détachèrent sur-le-champ les cordes qui le retenaient, et le laissèrent aller où il voulut. Ce fait

est parfaitement connu de tous les habitans de Détroit, et m'a été confirmé par M. Chapman lui-même.

Les Indiens n'attribuent le suicide ni à l'héroïsme ni à la lâcheté, et il n'est chez eux ni loué ni blâmé. Ils regardent cette action désespérée, comme le résultat d'un dérangement mental, et la personne qui se détruit ainsi, est pour eux un objet de pitié. Heureusement qu'on en voit peu d'exemples. Dans les années 1771 et 1780, quatre Indiens de ma connaissance mangèrent des racines de la pomme de mai, avec l'intention de s'empoisonner. Ils y réussirent tous à l'exception d'un seul qui fut sauvé à temps. Les deux premiers étaient des jeunes gens qui avaient été trompés dans leurs amours, les filles sur lesquelles ils avaient fixé leur choix, et auxquelles ils étaient engagés, ayant changé et épousé d'autres amans. Les deux autres étaient des hommes mariés, et comme leur histoire peut servir à faire connaître les mœurs des Indiens, je vais la rapporter.

Un de ces infortunés était d'un excellent caractère, et était aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Il avait une femme et deux enfans qu'il aimait beaucoup, et ils vivaient ensemble dans la meilleure intelligence à un

endroit éloigné d'un demi-mille de celui où je résidais. Il venait souvent me voir, et comme il était d'un caractère aimable, ses visites me faisaient toujours plaisir et je l'accueillais le mieux qu'il m'était possible. Lorsque je trouvais qu'il était trop long-temps sans venir, j'allais moi-même à l'endroit délicieux qu'il avait judicieusement choisi pour sa demeure; et je trouvais toujours la famille gaie, sociable et heureuse. Cependant quelque temps avant l'horrible catastrophe, j'observai sur la figure de mon ami toutes les traces de la mélancolie la plus profonde, et peu de jours après, j'en appris la cause. Sa femme ayant reçu la visite d'un autre homme, il prévit qu'il serait obligé de se séparer d'elle, et frémit en pensant qu'il faudrait aussi abandonner ses deux aimables enfans; car il est d'usage chez les Indiens quand un divorce a lieu, que les enfans restent avec leur mère, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge où ils peuvent décider de leur sort. Une seule espérance lui restait encore, la saison de faire le sucre approchait, et ils devaient sous peu de temps, se rendre à leur camp à sucre, où il se flattait que sa femme ne serait pas suivie par le perturtabeur de son repos, dont la résidence était à environ dix milles de là; mais cet espoir fut de courte durée.

Ils avaient à peine passé quinze jours dans leur nouvelle habitation, qu'en revenant d'une chasse du matin, il trouva son rival chez lui, causant très-familièrement avec son infidèle. Ce dernier coup était plus qu'il ne pouvait en supporter; sans dire un seul mot, il prit un gros pain de sucre, et vint à ma maison qui était à environ huit milles de sa résidence temporaire. C'était un dimanche; il entra chez moi vers les dix heures du matin, le chagrin était peint sur sa figure. Il me présenta en entrant son pain de sucre, en me disant : « Mon ami! Vous m'avez » plusieurs fois rendu service, et je n'ai encore » rien fait pour vous plaire : prenez ceci comme » un témoignage de ma reconnaissance pour » toutes vos bontés, et recevez-le comme venant » d'un ami. » Il n'en dit pas davantage, mais me serrant la main avec les siennes en signe d'adieu, il partit et retourna au camp. A environ deux heures après midi, un coureur qui passait par la ville pour aller apprendre sa mort dans un village qui était deux milles plus loin, nous informa de ce triste évènement. Il était, après son retour, resté peu de temps dans sa maison pour recevoir les dernières caresses de ses chers et innocens enfans; s'étant ensuite retiré à quelque distance, il avait mangé la fatale ra-

cine, et avant que quelques personnes qui, de l'autre côté de la rivière, l'avaient vu chanceler, pussent lui porter du secours, il était près d'expirer, et tous les soins qu'on lui donna furent inutiles.

Le dernier dont j'ai à parler, était aussi un homme marié, mais il n'avait pas d'enfans. Il avait long-temps vécu heureux avec sa femme, lorsqu'un jour qu'elle était en colère, elle se servit envers lui d'un langage si injurieux qu'il ne put le supporter. Ayant un caractère trop fier pour se quereller avec une femme, il prit la résolution de la punir en mettant fin à son existence, et s'empoisonna; heureusement il fut aperçu lorsque le poison commencait à produire son effet, et on l'amena dans une maison où on lui fit prendre par force une forte portion d'émétique délayé dans de l'eau tiède, semblable à celui dont j'ai parlé dans le chapitre XXIX. Il se rétablit au bout de quelque temps, mais il ne put recouvrer cette santé robuste dont il jouissait auparavant. Sa femme, cependant, se tint pour avertie par cette action désespérée, et se conduisit mieux par la suite.

CHAPITRE XXXVI.

Ivresse.

Je ne puis résister, en traitant ce sujet, à la triste impression d'un sentiment de douleur, en comparant ce qu'étaient les Indiens avant que les Européens eussent débarqué dans leur pays, à ce qu'ils sont devenus depuis en participant à nos vices. Leurs communications avec nous leur ont fait perdre beaucoup de ce caractère originel qui les distinguait autrefois, et que le but de cet ouvrage est de faire connaître. Je ne suis point de ces enthousiastes qui cherchent à persuader que la vie sauvage est préférable à l'état de civilisation, mais je laisse aux personnes impartiales à décider si la condition d'un Indien sobre et bien portant, poursuivant le gibier dans les forêts et dans les plaines, n'est pas infiniment supérieure à celle d'un blanc qui ne se plaît que dans le vice et la débauche.

J'ai déjà dit dans le chapitre XXVIII que les Aborigènes affirment qu'avant d'avoir vu les Eu-

ropéens ils ne connaissaient pas cette maladie honteuse qui attaque la vie dans sa source. Je sais très-bien qu'on croit généralement qu'elle a été communiquée à l'ancien monde par le nouveau. J'ignore sur quelles preuves cette opinion est fondée, mais je suis disposé à croire à l'assertion uniforme de nos Indiens du nord, qui disent que cette contagion a été introduite parmi eux par les habitans de l'Europe. J'avoue, cependant, qu'il est triste de penser combien cette maladie est maintenant commune chez ces peuples qui ne peuvent plus résister à la destruction qu'elle opère sur leur constitution, autrefois si saine et si robuste, particulièrement depuis qu'elle s'est associée à l'abus des liqueurs spiritueuses dont ils font maintenant un grand usage.

Je présume qu'il ne reste plus aucun doute sur la manière dont ils ont acquis ce dernier vice. Ils nous accusent bien positivement d'être les premiers qui leur ayent fait connaître les liqueurs fortes, et ce qui est pis, de les avoir engagés par tous les moyens possibles à en boire avec excès. Il est très-certain que les procédés de distillation et de fermentation sont entièrement inconnus aux Indiens, et qu'ils n'ont d'autres liqueurs enivrantes que celles qu'ils reçoivent de nous. Les Méxicains ont leur *Pul-*

que et d'autres breuvages indigènes d'une nature à produire l'ivresse; mais les Indiens de l'Amérique du nord n'avaient absolument rien de ce genre avant d'avoir connu les Européens. La fumée du tabac était la seule chose qu'ils employassent alors pour égayer leur imagination.

J'ai rapporté au chapitre II le détail curieux donné par les Délawares et les Mohingans, de la scène qui eut lieu lorsque les Hollandais qui débarquèrent à l'île de New-Yorck, leur firent boire pour la première fois des liqueurs spiritueuses. Je ne doute point que cette tradition ne soit réellement fondée sur des faits : elle est, de plus, fortement appuyée par le nom que ces peuples donnèrent alors à cette île, en raison de cette aventure, et qu'elle conserve encore aujourd'hui. Ils l'appelèrent *Manahachtanienk*, qui, dans la langue des Délawares, veut dire *l'île où nous nous sommes enivrés*. Nous avons corrompu ce nom et en avons fait *Manhattan*, mais il ne l'est pas assez pour détruire la signification, ou cacher son origine : la dernière syllabe que nous avons supprimée, n'est qu'une terminaison locale qui signifie *où nous*. Il y a peu de traditions indiennes aussi bien appuyées que celle-ci.

Les blancs ne savent que trop les progrès que

ce vice abominable a faits depuis cette époque parmi les Indiens. On peut, sans craindre de se tromper, assurer que des millions d'hommes ont péri par l'effet funeste des liqueurs spiritueuses. La guerre si meurtrière qui eut lieu en 1774, entre les Shawanos, quelques Mingoués et les habitans de la Virginie, fut le résultat de l'ivresse; elle occasionna d'abord des meurtres qui furent suivis de vengeances particulières et finirent par la plus cruelle et la plus destructive des guerres.

On peut attribuer en grande partie les progrès que ce vice a faits généralement parmi les Indiens à l'immoralité de certains trafiquans européens, qui les engageaient à s'enivrer pour pouvoir les tromper plus aisément, et obtenir leurs pelleteries pour des bagatelles. Il est même certain que des blancs, profitant de l'état d'ivresse où ils avaient mis quelques-uns de ces malheureux, les ont inhumainement massacrés. Les effets que l'ivresse produit sur les Indiens sont terribles; elle occasionne beaucoup de meurtres, et s'arracher le nez ou se défigurer d'une autre manière, sont les moindres résultats des querelles que ce vice excite chez eux. Je ne saurais dire combien sont morts de froid et des maladies qu'ils avaient gagnées, en cou-

chant sur la terre humide et restant exposés à toutes les injures de l'air après avoir bu; d'autres ont traîné une vie languissante, accablés par les rhumatismes et la consomption, jusqu'au moment où la mort est venue les délivrer de leurs souffrances.

J'ai souvent entendu dire à des Indiens qui savaient raisonner : « Qu'il était bien étrange » que des hommes, qui disent croire à une reli- » gion qui leur a été révélée par le Grand-Es- » prit lui-même, qui assurent qu'ils ont dans » leurs maisons la parole de Dieu, ses lois et » ses commandemens textuellement écrits, ayent » pu penser à faire un *beson* (1), composé de » manière à ensorceler les gens et à les exciter » à se détruire les uns les autres. » Étant à Pittsburg, je demandai à un Indien, que je ne connaissais pas, qui il était? Il me répondit en mauvais anglais : « Mon nom est *le Poisson-* » *Noir*, brave garçon quand je suis chez moi » avec mes compatriotes, mais un *cochon* quand » je suis ici. » Il voulait dire par là que le rhum, que les blancs lui faisaient boire, le faisait descendre au niveau de cet animal.

---

(1) Ce mot veut dire *liqueur*. Il est aussi employé pour toutes les boissons composées.

Un Indien me dit, il y a environ cinquante ans, qu'étant ivre, il avait tué le meilleur de ses amis, s'imaginant voir celui qu'il haïssait le plus. Il dit que l'illusion était complète, et que, dans l'état où il se trouvait, l'image de son ami présentait à ses yeux tous les traits de l'homme avec lequel il était en hostilité ouverte. Il est impossible d'exprimer l'horreur dont il fut saisi lors-qu'il revint de cette illusion; il fut tellement affligé de ce qu'il avait fait, que de ce moment il prit la résolution de ne jamais goûter de l'affreux poison, dont il était convaincu que le diable était l'inventeur; car, selon lui, il ne pouvait y avoir que le malin esprit qui lui eût montré son ennemi quand son ami seul était devant ses yeux, et eût pu produire une illusion aussi complète sur son esprit troublé. Depuis cette époque, jusqu'à celle de sa mort arrivée trente ans après, jamais il ne but une seule goutte de liqueur spiritueuse, qu'il appelait toujours *le Sang du Diable*; et il était très-persuadé que le diable, ou quelqu'un de ses esprits inférieurs, avait travaillé à la préparer.

Je rencontrai une fois, en voyageant, un Indien et son fils qui faisaient la même route que moi; le père, quoique n'ayant point l'habitude de s'enivrer, avait bu du rhum avec quelques-

unes de ses connaissances, et il en ressentait alors les effets. Comme il marchait devant moi, je le vis tout à coup reculer en s'écriant : Oh! quel monstrueux serpent! Je lui demandai où était le serpent? Il me montra quelque chose, et ajouta : Quoi! vous ne le voyez pas en travers du chemin! Mais non, lui dis-je, ce n'est qu'un morceau de bois à moitié brûlé. Cependant je ne pus le convaincre, il persista à croire que c'était un serpent et que ce ne pouvait être autre chose; en conséquence, il quitta la route pour l'éviter, et il y rentra quand nous fûmes un peu plus loin. Après avoir encore voyagé pendant deux heures, nous établîmes notre camp pour passer la nuit. M'étant réveillé vers une heure du matin, je le vis debout fumant sa pipe et absorbé dans ses réflexions. Je lui demandai pourquoi il ne se couchait pas; il me répondit : « Oh! mon ami! Il m'est passé bien des choses » par la tête, auxquelles je ne puis trop réfléchir. — Et à quoi pensez-vous? — Ne m'avez-» vous pas dit que ce n'était pas un serpent qui » était couché en travers du chemin et qui m'a » fait une si grande peur? — Oui, et ce n'était » réellement qu'une branche tombée d'un arbre » auquel on avait mis le feu. — En êtes-vous » bien sûr? — Oui, et je vous appelai dans le

» moment pour me voir marcher dessus; et si
» vous avez encore quelque doute, demandez à
» votre fils et aux deux Indiens qui sont avec moi,
» ils vous diront la même chose. — O étrange
» vision! et je l'ai prise pour un serpent d'une
» grosseur extraordinaire, s'agitant comme s'il
» eût voulu me dévorer! Je ne puis revenir de
» ma surprise. Quoi! Le rhum que j'ai bu, et
» en vérité, il y en avait bien peu, m'aurait ainsi
» troublé! Mais je crois maintenant avoir dé-
» couvert comment il se fait que les Indiens se
» tuent si souvent les uns les autres lorsqu'ils
» sont ivres, sans presque savoir ce qu'ils font,
» et quand ensuite on leur dit ce qu'ils ont fait,
» ils l'attribuent au rhum qui opérait en eux, et
» disent que c'est lui qui a commis la mau-
» vaise action. J'ai pensé que comme j'avais vu
» un serpent vivant au lieu d'un morceau de
» bois, je pourrais une autre fois prendre un
» être humain, peut-être une personne de ma
» famille pour un ours ou une bête féroce et la
» tuer. Pourriez-vous me dire, mon ami, ce
» que c'est que ce beson qui trouble ainsi la
» cervelle et transforme les choses de cette ma-
» nière? Est-ce un esprit invisible? Ce doit être
» quelque chose qui a vie. Les blancs ont-ils
» parmi eux des sorciers qui mettent de cer-

» taines drogues dans cette liqueur pour trom-
» per ceux qui en boivent? Les blancs boivent-
» ils le même rhum que celui qu'ils donnent
» aux Indiens? Et lorsqu'ils en ont bu, tuent-
» ils aussi les gens et arrachent-ils des nez comme
» nous le faisons? Qui a enseigné aux blancs à
» faire un si pernicieux beson? »

Je répondis à toutes ces questions et à plusieurs autres qu'il me fit, le mieux qu'il me fut possible, il répliqua, et notre conversation continua ainsi qu'il suit :

L'Indien. Fort bien, si, comme vous le dites, le mauvais esprit ne peut être l'inventeur de ce beson; si, dans quelques cas on l'emploie modérément chez vous comme médicament, ou si vos médecins peuvent préparer, à l'aide d'une petite quantité de cette liqueur, des besons salutaires; je dois croire néanmoins que, quand elle produit des effets tels que ceux que vous avez vus, le mauvais esprit doit avoir travaillé à sa composition, et y avoir mis quelque chose à l'insu de ceux qui la préparent; ou vous avez des magiciens qui savent l'ensorceler. Peut-être ne le font-ils qu'à celle qui est pour les Indiens, car le diable n'est pas leur ami, parce qu'ils ne l'adorent pas et qu'ils adorent le bon esprit; en

conséquence, je crois qu'il met quelque chose dans le beson pour les détruire.

L'auteur. Je ne sais pas ce que le diable peut faire à la liqueur, mais je crois qu'il participe à tout ce qui est mal. Quand les Indiens se tuent entr'eux, s'arrachent le nez ou commettent quelques mauvaises actions, il est, sans doute, très-satisfait; car, comme Dieu lui-même l'a dit, c'est un destructeur et un meurtrier.

L'Indien. Maintenant nous pensons de même, et dorénavant il ne me trompera plus, ni ne parviendra à me faire boire son beson.

Les blancs qui trafiquent avec les Indiens, et qui ont intérêt à les enivrer pour avoir leurs pelleteries à meilleur marché, prétendent qu'ils veulent absolument qu'on leur donne des liqueurs fortes, et qu'ils n'entrent en marché que quand ils sont certains d'en obtenir. J'avoue que j'ai vu plusieurs de ces exemples; mais aussi je pourrais en citer beaucoup où les Indiens, non-seulement refusaient la liqueur, mais résistaient pendant plusieurs jours à tous leurs efforts pour les engager à en boire; sachant aussi bien que ceux qui la leur offraient, qu'aussitôt qu'ils l'auraient portée à leurs lèvres, leur faiblesse sur ce point était telle que l'ivresse s'en suivrait inévitablement.

Le goût immodéré que les Indiens ont pour les liqueurs fortes, doit, je pense, être attribué à ce que, ne se nourrissant que de viandes fraîches, de grains et de légumes verts, leur estomac éprouve le besoin de quelque fortifiant, sur-tout (comme cela arrive très-souvent) lorsqu'ils ont été pendant long-temps privés de sel. Dans ces occasions ils sont également avides de tout ce qui a un goût acide. Lorsqu'ils peuvent se procurer du vinaigre, ils en boivent une quantité considérable, et ne comptent pour rien de faire trente à quarante milles pour chercher des *cranberries* (1), que ce soit la saison ou non. Ils ramassent aussi des pommes sauvages, des raisins et autres fruits aigres et même amers pour remplacer le sel; et, au printemps, ils pèlent certains arbres qui ont une sève acide qu'ils léchent avec une grande avidité. Lorsqu'après avoir long-temps manqué de sel, ils sont assez heureux pour en trouver, ils mangent par cuillerées de ce minéral, dont ils disent qu'eux et leurs chevaux sont également avides.

Les Indiens sentent très-bien l'état de dégradation auquel ils ont été amenés par l'abus des

---

(1) Baies très-acides et particulières au pays, dont on fait des confitures, etc.

liqueurs fortes ; et toutes les fois qu'ils en parlent, ils ne manquent jamais de reprocher aux blancs de les avoir, en quelque sorte, forcés d'adopter cette habitude vicieuse. Je pourrais facilement prouver combien les Européens ont été coupables à cet égard, si je voulais rapporter plusieurs anecdotes qu'il vaut mieux laisser dans l'oubli. Celle que je vais raconter suffira pour réfuter ces avides trafiquans qui voudraient rejeter sur les pauvres indiens qu'ils ne cessent de tromper, le blâme qui n'appartient qu'à eux.

En 1769, un Indien de la Susquehannah, venu à Bethléem avec son fils pour y vendre ses pelleteries, fut accosté par un trafiquant d'une ville voisine, qui lui parla ainsi : Te voilà, Thomas ! Je crois réellement que tu es devenu Morave. — Morave ! répondit l'Indien, qui peut vous le faire croire ? — C'est, répliqua l'autre, que tu avais coutume de venir chez nous vendre tes peaux et tes pelleteries, et maintenant tu les vends aux Moraves. — « Pour le coup, je vous » entends, reprit l'Indien, et je sais ce que » vous voulez dire. Eh bien ! écoutez-moi ; » lorsque je viens ici avec mes marchandises, » j'y trouve de bonnes gens ; ils me donnent en » abondance de bons alimens, et me payent en » argent, ou me donnent les objets dont j'ai be-

» soin, et personne ne me parle de boire du
» rhum, et je n'en demande pas non plus. Mais
» lorsque je vais dans votre ville, tout le monde
» m'appelle. — Viens donc, Thomas! voilà du
» rhum; bois sans crainte, bois, cela ne te fera
» pas de mal ! Vous cherchez toujours à me
» tromper; et lorsque vous avez obtenu de moi
» tout ce que vous désirez, vous m'appelez
» chien d'ivrogne, et me chassez de la chambre
» à coups de pied. Voilà la manière dont vous
» traitez les Indiens qui viennent trafiquer avec
» vous. Mais aussi, quand vous me verrez dans
» votre ville, vous pourrez dire aux autres : ah!
» voilà Thomas revenu ! Il n'est plus Morave,
» car il revient chez nous pour qu'on le fasse
» boire, qu'on le trompe, qu'on le chasse de
» la maison à coups de pied, et qu'on l'appelle
» chien d'ivrogne. »

CHAPITRE XXXVII.

Funérailles.

Je crois qu'on n'a pas encore donné une relation assez détaillée de la manière dont les Indiens de l'Amérique du Nord enterrent leurs morts. Le capitaine Carver nous dit que les Naudowessies parmi lesquels il résidait, tiennent ces cérémonies très-secrètes, et ne lui ont jamais donné occasion d'en être témoin. Loskiel, quoiqu'instruit par les journaux de nos missionnaires, n'a traité ce sujet que très-superficiellement. En conséquence, je ne cours aucun risque en décrivant ce que j'ai vu, et j'espère que les particularités que je vais rapporter, offriront quelqu'intérêt.

On sait généralement que les Indiens ont la plus grande vénération pour la mémoire des morts, et rendent leurs restes à la terre, avec toutes les cérémonies convenables. Ces cérémonies, cependant, ne sont pas les mêmes dans tous les cas, mais varient suivant les cir-

constances et le rang du défunt; car le rang et la fortune reçoivent des distinctions même après la mort, chez les nations sauvages comme chez celles qui sont civilisées, et cela est aisé à expliquer : lorsqu'un grand chef meurt, sa mort est considérée comme une perte nationale, par conséquent, tous doivent se joindre pour témoigner la douleur qu'une semblable perte leur fait éprouver. Le riche, d'un autre côté, avait, lorsqu'il vivait, beaucoup d'amis qui, décemment, ne peuvent pas l'abandonner au moment de sa mort. De plus, sa fortune fournit les moyens de faire une belle cérémonie funéraire suivie d'un banquet, auquel beaucoup de personnes, comme on peut le supposer, désirent prendre part. Ainsi, on trouve des distinctions sociales, même dans l'état de nature, où, selon toute probabilité, on pourrait présumer qu'il doit exister une égalité parfaite, si elle existe quelque part. Quoique la terre et ses productions soient communes à tous les Indiens, il est cependant permis à chacun de jouir des fruits de son industrie, et cette industrie produit des richesses; et quoique dans leur organisation sociale, il n'y ait point de rang héréditaire ni même électif; cependant comme le pouvoir suit les talens et le courage, ceux

qu'on reconnaît posséder ces qualités, prennent leur place au dessus des autres, et la distinction des rangs s'établit ainsi. Les politiques et les philosophes peuvent raisonner comme il leur plaira sur ces faits. La description que j'en donne, est d'après nature, et je laisse à des hommes plus habiles que moi le soin d'en tirer les conséquences convenables.

A la mort d'un chef principal, on entend d'un bout à l'autre du village les plaintes et les gémissemens des femmes, parmi lesquelles celles qui se tiennent auprès du corps, se distinguent par leurs cris aigus, et l'expression frénétique de leur désespoir. Cette scène d'affliction auprès du mort, continue jour et nuit, jusqu'à ce qu'il soit enterré, les pleureuses étant de temps en temps relevées par d'autres.

Ces honneurs (de pleurer sur le corps) se rendent à tous, pauvres ou riches, humbles ou puissans; la différence consiste seulement dans le nombre des pleureuses. Les Indiens qui n'ont rien qui les distingue des autres, en ont très-peu, outre leurs parens et leurs amis, et quelquefois même ils n'ont que ces derniers. Les femmes (nonobstant tout ce qu'on a dit de leur infériorité supposée et de leur esclavage prétendu) ne sont pas traitées après leur mort,

avec moins de respect que les hommes, et l'on rend les plus grands honneurs aux restes mortels des femmes des guerriers renommés ou des anciens chefs, particulièrement si elles descendent d'une famille illustre; ce qui, néanmoins, quelqu'étrange que cela puisse paraître, n'est point une chose indifférente chez les Indiens qui aiment à honorer dans leurs parens le mérite de leurs grands hommes. J'assistai, en 1762, aux funérailles d'une femme d'un très-haut rang, l'épouse du vaillant chef délaware *Shingask*. Comme tous les honneurs d'usage lui furent rendus dans cette occasion, je suis persuadé qu'on lira avec intérêt les détails de cette cérémonie.

Au moment où elle expira, sa mort fut annoncée dans tout le village, par des femmes désignées à cet effet, qui se répandirent dans toutes les rues en criant : Elle n'est plus! elle n'est plus! Le village présenta alors une scène de deuil universel; de tous côtés, on entendait des cris et des lamentations, c'était vraiment l'expression d'un sentiment général pour une perte générale.

Le jour se passa ainsi dans la douleur et la désolation. Le lendemain matin, entre neuf et dix heures, deux conseillers vinrent annoncer à

M. Calhoon (agent du gouvernement auprès des Indiens) et à moi, qu'on nous priait d'assister aux funérailles qui allaient avoir lieu ; en conséquence, nous nous rendîmes à la maison de la défunte, où nous vîmes le corps habillé et peint le plus magnifiquement possible à la manière des Indiens, étendu dans un cercueil. Ses vêtemens tout neufs étaient ornés d'espèces de petites boucles rondes d'argent, sur plusieurs rangs très-serrés; sur les manches de sa chemise garnie, on avait attaché de larges plaques d'argent, depuis les épaules jusqu'aux poignets qui étaient garnis de larges bracelets de wampum, semblables aux ceintures dont ils se servent, lorsqu'ils prononcent des discours. Ses longs cheveux tressés étaient contenus par de larges bandes aussi d'argent, qui se touchaient toutes, mais de largeurs différentes et qui allaient en diminuant jusqu'au haut de la tête où elles se terminaient en pointe. A son cou pendaient cinq bandes de wampum, attachées ensemble aux extrémités, et différant toutes de largeur; la plus large descendait jusqu'au dessous de la poitrine, la seconde un peu moins bas, et ainsi des autres; ses leggings d'écarlate (espèce de guêtres) étaient décorés

de rubans de diverses couleurs, et les bords garnis de petites perles de verre; ses mocksens (souliers) représentaient diverses figures artistement brodées sur le cuir avec des poils de porc-épic, diversement colorés; et on avait attaché autour de ses chevilles, quantité de grelots d'argent de la grosseur d'une balle de fusil; enfin, tous ces ornemens et la manière ingénieuse dont elle était peinte, décoraient sa personne au point que, dans ce genre, rien ne pouvait être plus beau.

Les spectateurs s'étant retirés, on apporta différens objets que l'on plaça dans le cercueil, entr'autres, une chemise neuve, une peau de daim préparée, des ciseaux, des aiguilles, du fil, un couteau, un vase et une cuiller d'étain, une coupe d'une pinte et une grande quantité de colifichets dont elle avait aimé à se parer; on ferma ensuite le cercueil en assujétissant le couvercle avec trois courroies, et l'on passa dessous trois bâtons peints d'environ six pieds de long, qu'on fixa avec des bandes de peau d'élan; alors, on mit dans le cercueil, par un trou pratiqué auprès de la tête, un petit sac de peinture rouge et un peu de flanelle pour le fixer. Ce trou, disent les Indiens, est

fait pour que l'esprit du mort puisse entrer et sortir à volonté, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le lieu de sa future résidence.

Tout étant prêt, on appela les porteurs; M. Calhoon et moi fûmes placés au premier bâton, deux femmes à celui du milieu, et deux hommes au troisième; alors on vit sortir d'une maison voisine des femmes portant des marmites, des plats, des cuillers et des paniers remplis de chair d'élan séchée, pour les déposer au lieu de la sépulture; et le signal nous ayant été donné pour enlever le corps, les principales pleureuses firent retentir l'air de leurs cris aigus. L'ordre de la procession était ainsi qu'il suit : d'abord, un conducteur ou guide, ensuite venait le corps, auprès duquel était Shingask, le mari de la défunte; celui-ci était suivi par les principaux guerriers et les conseillers de la nation, après lesquels marchaient les hommes de tous les rangs et de toutes les conditions, venaient ensuite les femmes et les enfans; enfin, deux hommes des plus robustes, chargés de marchandises d'Europe. Les principales pleureuses du côté des femmes, ne s'étant pas mises dans les rangs, prirent place à la droite, à environ trente verges de nous, mais toujours sur la même

ligne que le corps. Comme il devait être porté à force de bras, et qu'il était très-pesant, nous fûmes forcés de nous arrêter plusieurs fois; alors, tout le monde en faisait autant, jusqu'à ce que nous nous remissions en marche.

Étant arrivés à la fosse, on nous dit d'arrêter : dans ce moment, on ôta le couvercle du cercueil; et le corps fut exposé de nouveau à la vue de tous les assistans. Le cortége se forma en une espèce de demi-cercle, au midi de la fosse, et s'assit sur la terre. Au milieu de ce demi-cercle, à environ soixante pas de la tombe, on prépara un siége pour M. Calhoon et pour moi; tandis que l'inconsolable Shingask se retira à quelque distance, où on le vit pleurer la tête inclinée vers la terre; les pleureuses s'assirent pêle-mêle parmi quelques buissons peu éloignés et placés à l'orient de la fosse.

Nous restâmes dans cette situation pendant plus de deux heures; on n'entendait pas le moindre bruit; quoique le nombre des assistans fût très-considérable, personne ne quitta son siége pour aller voir le corps que l'on avait légèrement recouvert avec un drap blanc; chacun semblait enseveli dans de profondes réflexions et dans un deuil solennel; de temps en temps, les pleureuses faisaient entendre des

soupirs et des gémissemens, proférés de manière à ne pas troubler l'assemblée. On aurait dit plutôt que leur intention était d'entretenir un sentiment de tristesse, convenable à cette cérémonie lugubre. Telle fut l'impression que ce long silence produisit sur nous.

Enfin, à environ une heure de l'après-midi, six hommes s'avancèrent pour fermer le cercueil et déposer le corps dans la fosse, lorsque trois des pleureuses s'élancèrent tout à coup de leurs siéges, et se faisant jour entre ces hommes et le corps, appelèrent la défunte à haute voix, en lui disant de se lever, de venir avec elles, et de ne pas les abandonner; elles prirent même ses bras et ses jambes; d'abord elles paraissaient les caresser, mais ensuite elles semblèrent les tirer avec une certaine violence, criant toujours : Levez-vous, levez-vous! Venez avec nous! Ne nous quittez pas! Ne nous abandonnez pas! A la fin, elles se retirèrent, déchirant leurs vêtemens, s'arrachant les cheveux, et poussant des cris avec toute l'apparence d'un désespoir frénétique. S'étant ensuite assises sur la terre, elles continuèrent à crier de la même manière, sanglottant et arrachant de l'herbe, comme si leur esprit eût été troublé, et qu'elles n'eussent plus su ce qu'elles faisaient.

Après que ces femmes eurent rempli leur rôle dans cette cérémonie, ce qui dura environ un quart d'heure, les six hommes qu'elles avaient interrompus, et qui étaient restés à cinq ou six pieds du corps, firent alors leur devoir. Ils mirent le cercueil dans la terre, et placèrent auprès l'une de l'autre sur la fosse deux pièces de bois d'environ quatre pouces de diamètre, dont on avait enlevé l'écorce, après quoi ils se retirèrent. Aussitôt le mari de la défunte s'avança à pas lents, et lorsqu'il fut arrivé à la fosse, il la traversa sur ces pièces de bois, et continua sa marche de la même manière jusqu'à une prairie adjacente.

Lorsqu'il fut assez loin pour ne pas entendre ce qui allait se passer, deux hommes apportèrent un poteau sur lequel on avait représenté différentes figures, emblêmes du rang que la défunte occupait dans le monde, comme femme d'un grand chef des guerriers, et le remirent à un troisième homme, marquant dans la nation, qui le plaça de manière à ce que le pied reposât sur la tête du cercueil, et que certains emblêmes fussent exposés au soleil levant. Pendant qu'il le tenait ainsi placé, des femmes remplirent la fosse, et après avoir mis dessus des feuilles sèches et des morceaux d'écorce, de manière

à ce qu'on ne pût apercevoir la terre nouvelle, elles se retirèrent, et quelques hommes l'entourèrent à hauteur d'appui avec des pieux, afin d'empêcher les bêtes féroces d'en approcher.

Ce dernier ouvrage étant fini, M. Calhoon et moi crûmes qu'il nous serait d'autant plus permis de nous retirer, qu'il s'était formé vers l'orient un orage qui menaçait d'éclater; mais les Indiens soupçonnant notre intention, arrivèrent bientôt avec des pieux et des couvertures, et dans peu de minutes, ils nous eurent construit un abri.

Cet orage ne dura pas long-temps, mais il fut épouvantable. L'eau courait par torrens; cependant, chacun avait trouvé le moyen de se mettre à couvert, et comme nous étions dans une prairie, nous n'avions pas à craindre d'être écrasés par la chute des arbres. Notre camp ressemblait alors à un village, ou plutôt à un camp militaire, tant étaient nombreux les abris qu'on avait élevés.

Heureusement le mari de la défunte avait atteint le camp au moment où l'orage allait éclater. Lorsqu'il fut entièrement dissipé, on servit à tous les assistans des vivres qui avaient été préparés à quelque distance de là; et le repas fini, on fit des lots des marchandises que les deux

hommes avaient apportées, et on les distribua à tous ceux qui étaient présens. Personne ne fut excepté, et chacun eut part aux libéralités du chef; on eut soin pourtant que ceux qui avaient rendu les plus grands services reçussent les plus beaux présens, et nous fûmes très-satisfaits de voir les pleureuses bien récompensées de la tâche pénible qu'elles avaient eue à remplir. On donna aux plus petites filles des objets de peu de valeur, tels que des jarretières, du galon, des aiguilles, des perles de verre et autres choses semblables. Celles qui étaient plus âgées, reçurent une paire de ciseaux, des aiguilles et du fil, et une aune ou deux de ruban. Les garçons eurent un couteau, des guimbardes et des pointes d'alênes, ou quelque chose de la même valeur; quelques-unes des personnes âgées reçurent un habillement neuf complet, consistant en une couverture, une chemise, des culottes et des guêtres, le tout valant à peu près huit piastres; et les femmes qui avaient rendu des services essentiels, une couverture, des chemises garnies, des guêtres et des jupons, ce qui pouvait valoir environ douze piastres. On donna à M. Calhoon et à moi un mouchoir de soie et des guêtres. M. Calhoon estima les marchandises distribuées dans cette occasion à deux

cents piastres. Elles avaient, en grande partie, été prises le matin même dans son magasin.

Après être ainsi restés en quelque sorte prisonniers pendant plus de six heures, la cérémonie finit, et je me retirai avec M. Calhoon pour aller prendre le repos dont nous avions réellement besoin. Au déclin du jour, on porta sur la tombe une marmite remplie de vivres, et tous les soirs, pendant trois semaines, on fit la même chose, après quoi on supposa que l'esprit voyageur avait trouvé le lieu de sa résidence. Pendant cet espace de temps, les pleureuses firent entendre tous les soirs des lamentations, quoique moins fortes et moins violentes qu'auparavant.

La description que je viens de donner des cérémonies qui ont lieu chez les Indiens délawares à la mort des personnes d'un haut rang, et qui jouissent d'une grande considération, a été transcrite d'après des notes que je pris alors. Les funérailles de celles des classes inférieures se font avec moins de pompe et moins de frais. Lorsque les héritiers du défunt n'ont pas les moyens de payer des pleureuses, leurs parens et leurs amis remplissent ce devoir. Mais « pleurer sur le corps » est une cérémonie dont on ne peut se dispenser.

A la mort d'un Indien, de quelque rang qu'il soit, il est d'usage de mettre dans son cercueil, ou dans sa fosse, plusieurs des objets qui lui appartenaient, et que, selon la croyance de ces peuples, il trouve quand il en a besoin. J'ai vu placer à la tête d'un cercueil une bouteille de rhum ou d'eau-de-vie de grain, et l'on donnait pour raison que le défunt aimait beaucoup cette liqueur pendant sa vie, et qu'il serait bien aise d'en boire lorsqu'il se sentirait fatigué de son voyage au séjour des esprits.

Lorsqu'un Indien meurt loin de chez lui, on a grand soin de mettre des troncs d'arbres sur sa fosse, et de lui faire une enceinte de pieux, afin que les loups ne puissent en approcher. Lorsque le temps et les circonstances ne le permettent pas, comme par exemple lorsqu'ils sont en voyage, on renferme le corps dans des écorces d'arbre, et on le met ainsi dans la terre. Quand ils meurent à leurs camps de chasse, ils font une espèce de cercueil comme ils le peuvent, ou mettent une couverture sur le corps, de manière que la terre ne le touche pas; ensuite ils fortifient la fosse par un rang de pieux.

Les guerriers qui sont tués sur le champ de bataille sont, s'il est possible, enlevés et enterrés, afin que l'ennemi ne puisse avoir leurs cheve-

lures, et qu'il ne puisse connaître le nombre des morts. Dans ce cas, ils arrachent une vieille souche, et font une fosse assez profonde pour que la souche, étant replacée, ne touche pas le corps; et pour qu'on ne s'aperçoive pas que la terre a été remuée, ils la recouvrent avec du bois pourri, des broussailles ou des feuilles d'arbre; s'ils n'ont pas assez de temps pour cette opération, ou que le nombre des morts soit trop considérable, ils les jettent l'un sur l'autre entre de gros arbres, et mettent dessus du bois pourri ou des feuilles. Ils ont le plus grand soin d'empêcher, lorsqu'ils le peuvent, que leurs morts ne soient dévorés par les bêtes féroces.

Quand les Indiens veulent parler d'une personne morte, ils ne la désignent jamais par son nom, de peur de renouveler le chagrin de la famille ou de ses amis. Ils disent : « Celui qui » était notre conseiller ou notre chef; celle qui » était la femme de notre ami. » Ou ils rappellent quelques circonstances particulières, comme par exemple que la personne défunte avait été avec eux à un endroit, ou, à une époque particulière, avait fait quelqu'action, ou dit quelque chose de remarquable dont ils se ressouvenaient tous; de sorte que chacun sache de qui on veut parler. J'ai souvent été frappé de cette

délicatesse remarquable, qui fait bien certainement honneur à leur cœur, et prouve qu'ils sont naturellement accessibles aux plus tendres sentimens.

CHAPITRE XXXVIII.

Amitié.

Ceux qui croyent qu'il est impossible de compter sur l'amitié des Indiens, connaissent bien peu le véritable caractère de ces hommes de la nature. Il est vrai qu'ils sont vindicatifs envers leurs ennemis, et ceux qui, à dessein, les outragent, les traitent avec mépris, ou les insultent. On peut dire aussi que la passion de la vengeance est si forte chez eux, qu'elle ne connaît pas de bornes; cependant, elle ne provient pas de la méchanceté de leur caractère, mais de la violence de leurs sentimens naturels qui ne sont pas adoucis par les institutions sociales, ni réprimés par les préceptes de la vraie religion. Les passions tendres et généreuses n'opèrent pas moins puissamment sur eux, que celles d'un genre opposé, et ils sont aussi chauds et aussi sincères dans leur amitié, que dans leur haîne; je crois même pouvoir assurer qu'il y en a parmi eux qui, dans l'occasion,

sacrifieraient leur vie pour un ami. J'aurais bien des pages à remplir, si je voulais citer tous les exemples de l'amitié et de la fidélité qu'ils ont exercées non-seulement entr'eux, mais envers d'autres nations et des hommes d'une couleur différente de la leur. Combien de fois, lorsque la guerre était près d'éclater entre les blancs et les Indiens, n'ont-ils pas averti ceux de nos colons épars sur les frontières, et qu'ils croyaient bien disposés en leur faveur, que le temps du danger approchait, et qu'il fallait qu'ils pourvussent à leur sûreté, sans s'inquiéter de la jalousie qu'une pareille conduite exciterait parmi ceux de leur nation? Combien de fois ne les ont-ils pas gardés et escortés à travers les passages les plus dangereux, jusqu'à ce qu'ils fussent en lieu de sûreté? Combien de fois n'ont-ils pas trouvé moyen d'empêcher l'ennemi de frapper, comme ils appellent, un grand coup, c'est-à-dire, de massacrer à l'improviste tous les colons de la frontière, jusqu'à ce que leurs amis ou ceux qu'ils considéraient comme tels, fussent hors de tout danger?

Tous ces faits sont bien connus de ceux qui ont vécu parmi les Indiens ou dans leur voisinage, et je crois qu'il serait difficile de citer

un seul exemple qu'ils aient trahi un véritable ami, ou l'aient abandonné à l'heure du danger, lorsqu'il était en leur pouvoir de le secourir. Le mot *ami* n'a pas, pour un Indien, ce sens vague et indéfini que nous lui donnons ; ce n'est pas pour lui une expression d'usage et purement de forme, mais il renferme la résolution bien déterminée de défendre dans toutes les occasions, la personne à laquelle il donne ce nom, et une menace pour ceux qui auraient la témérité de la molester. Lorsqu'un Indien croit avoir des raisons de soupçonner à un homme de mauvais desseins contre son ami, il lui suffit de dire avec une certaine emphase : « cet » homme est mon ami, et si quelqu'un cherche » à lui faire du mal, je lui ferai *ce que je pense* » *maintenant.* » C'est absolument comme s'il disait : je défendrai mon ami au péril de ma vie. Ce langage est très-bien entendu des Indiens, qui savent qu'ils auraient à combattre un vaillant et courageux guerrier, s'ils faisaient la moindre chose à son ami ; cette déclaration prévient beaucoup de meurtres, car chacun sait qu'un Indien n'accorde jamais en vain son amitié. Bien des blancs ont, ainsi que moi, éprouvé les bienfaits de leur puissante et généreuse protection.

Lorsqu'en 1774, la guerre éclata entre les

Virginiens, les Shawanos et les Mingoués, à cause des massacres commis par les premiers sur des personnes de ces deux nations, et que les amis de ceux qui avaient été ainsi assassinés, eurent pris la ferme résolution de tuer tous les blancs qui se trouvaient dans leur pays, le chef Shawano *Talons-d'Argent* (1), prenant avec lui un seul Indien, entreprit, par amitié, d'escorter plusieurs trafiquans blancs jusqu'à Pittsburg, éloigné de près de deux cents milles de l'endroit où ils étaient alors, sachant très-bien qu'il courait risque de la vie, s'il rencontrait sur la route quelques Indiens exaspérés ou des blancs vagabonds, ce qui effectivement lui arriva à son retour. J'ai déjà raconté comment il fut récompensé de cet acte généreux d'amitié et de dévouement.

En 1779, le fameux Girty et sa troupe d'assassins, composée de neuf Mingoués, rencontrèrent sur la route de Goschacking à Gnadenhütten, le missionnaire Zeisberger; leur dessein était de faire ce digne homme prisonnier, ou de le massacrer et d'emporter sa chevelure à Détroit, s'ils ne pouvaient le prendre vivant.

---

(1) Le même dont j'ai parlé au chapitre XXI, dans le quatrième paragraphe des torts imputés aux blancs.

Ils étaient sur le point de l'atteindre, lorsque, par un effet de la Providence, deux jeunes Délawares des plus braves parurent sur la route, et se présentèrent au moment critique pour défendre au péril de leur vie, le bon missionnaire. Leur conduite déterminée eut le succès désiré, et ils lui sauvèrent la vie. Ses libérateurs déclarèrent ensuite que son amitié pour leurs compatriotes, et la réputation d'homme de bien dont il jouissait, étaient les seuls motifs qui les avaient engagés à s'exposer pour lui.

Mais pourquoi parlerai-je des autres, puisque j'ai moi-même éprouvé les bienfaits de l'amitié et de la protection des Indiens. Je demanderai donc qu'il me soit permis d'appuyer mes assertions sur ce sujet, de mon propre témoignage.

Dans l'année 1777, tandis que la guerre de la révolution se poursuivait avec activité, et que plusieurs tribus indiennes s'étaient rangées sous les drapeaux des Anglais, et portaient le meurtre et la dévastation sur nos frontières sans défense, je me déterminai imprudemment à faire un voyage dans l'intérieur du pays, pour y aller voir quelques amis. Le capitaine Blancs-Yeux, le héros indien dont j'ai déja fait connaître les grandes qualités, résidait à cette époque à environ dix-sept milles de l'endroit où je demeu-

rais. Ayant appris ma détermination, il vint de suite me trouver, accompagné de son ami le capitaine Wingenund, dont j'aurai bientôt occasion de parler, et de quelques-uns de ses jeunes guerriers, afin de m'escorter jusqu'à Pittsburg, disant : « Qu'il ne voulait pas me » laisser partir au moment où les guerriers » sanduskis battaient le pays, sans avoir une » escorte convenable, et être lui-même à mes » côtés. » Je refusai son offre, il insista, et nous partîmes ensemble. Un jour, en continuant notre route, nos éclaireurs découvrirent des traces suspectes : Blancs-Yeux qui marchait devant moi me demanda si j'avais peur ? Je lui répondis que je n'aurais jamais la moindre crainte, tant qu'il serait avec moi, à quoi il répliqua sur-le-champ : « Vous avez raison, car » personne ne parviendra jusqu'à vous avant de » m'avoir étendu mort à vos pieds. » « Et même » dans ce cas on n'y parviendrait pas encore, » ajouta Wingenund ; il faudrait aussi m'avoir » vaincu et renversé à côté de notre ami Ko» guethagechton (1). » Je les crus, et je crois même encore aujourd'hui que ces deux braves gens étaient sincères, et que, s'ils avaient été

(1) Nom indien du capitaine Blancs-Yeux.

mis à l'épreuve, ils auraient fait pour moi ce que fit un autre Indien qui, apercevant un ennemi caché derrière un buisson, justement au moment où il me mettait en joue, vint aussi promptement que l'éclair se placer devant moi, et s'exposer à recevoir le coup qui m'était destiné. Heureusement que l'ennemi ne tira pas, de peur de frapper l'Indien, qui me couvrait ainsi de son corps, au risque imminent de payer de sa vie sa généreuse action. Le capitaine Blancs-Yeux sauva de la même manière, en 1774, la vie à David Duncan, le messager de paix qu'il escortait, en courant sur un Shawano qui, placé derrière une haie, avait déjà son fusil dirigé contre notre ambassadeur.

Je pourrais citer un grand nombre de semblables traits, mais je crois en avoir assez dit pour remplir mon but. M. Zeisberger pense, ainsi que moi, qu'on ne peut s'empêcher de convenir que les Indiens sont sincères dans leur amitié et leur attachement. Je ne prétends pas dire qu'ils portent tous ce sentiment au même degré d'héroïsme, mais il est certain qu'il y en a beaucoup parmi eux auxquels une amitié bien prononcée et une certaine grandeur d'âme, feront risquer leur vie pour sauver celle de leurs amis. On peut dire qu'il n'y a pas un seul Indien

qui ne rougît, si on lui reprochait qu'après s'être vanté qu'un tel était son ami, il avait été assez lâche, lorsque son amitié avait été mise à l'épreuve, pour refuser d'exposer sa vie, quand il y avait une chance de sauver celle de celui qu'il faisait profession d'aimer.

Il n'est pas vrai, comme quelques-uns l'ont supposé, qu'il faille acheter l'amitié des Indiens par des présens, et qu'elle ne dure qu'autant qu'on continue à leur en faire; leur attachement, au contraire, est parfaitement désintéressé. Je conviens qu'ils reçoivent avec plaisir le cadeau d'un ami, qu'ils le considèrent comme une marque de sa bienveillance. Un présent, disent-ils, ne peut venir d'un ennemi, et ils pensent qu'ils doivent aimer celui qui les traite en ami. Les obligations ne sont pas pour eux un fardeau, ils aiment à les reconnaître, et quels que soient leurs défauts, on ne peut les taxer d'ingratitude.

Il est aisé d'obtenir l'amitié des Indiens, pourvu qu'on la recherche de bonne foi; mais, pour y parvenir, il faut les traiter sur le pied d'une égalité parfaite. Ils sont très-jaloux des blancs qui, à ce qu'ils croyent, affectent de se regarder comme des êtres d'une nature supérieure, et les traitent trop souvent avec un mé-

pris qu'ils ne méritent pas. Ils pardonnent rarement ce mépris ; mais, d'un autre côté, ils se trouvent flattés lorsqu'un blanc ne dédaigne pas de les regarder comme les enfans du même créateur. La raison et l'humanité devraient nous dicter une pareille conduite ; mais je suis fâché d'être forcé de dire que, dans de semblables cas, la raison et l'humanité se taisent devant notre orgueil. Je me permettrai de m'étendre un peu sur ce sujet, dans l'espérance que, par la suite, quelques blancs en feront leur profit.

Les Indiens, ainsi que je l'ai déjà observé, sont excellens physionomistes : s'ils sont accostés par des blancs, ou se trouvent assemblés avec eux pour traiter de quelqu'affaire, quand même ils n'entendraient pas la langue qu'ils parlent, ils distingueront d'une manière assez exacte, par leur contenance, ceux qui méprisent leur couleur de ceux qui sont sous l'influence d'un sentiment plus généreux, et ils se tromperont rarement. Ils fixeront leurs yeux sur toute la compagnie et liront, en quelque sorte, dans les âmes de ceux qui la composent ; ils remarqueront ceux qu'ils considèrent comme leurs amis, et ceux qu'ils doivent regarder comme leurs ennemis. A quoi doivent donc s'attendre ceux qui, comptant sur leur ignorance de notre

idiome, se permettent, même devant eux, de les désigner par les épithètes de *chiens*, de *diables de noirs*, etc., si jamais la guerre ou quelqu'autre circonstance les mettait au pouvoir des Indiens? Ceux-ci ne seraient-ils pas, en quelque sorte, excusables de considérer de tels hommes comme ennemis de leur race? Ces exemples n'ont malheureusement été que trop fréquens, et les sauvages ont été blâmés pour avoir traité comme ennemis ceux qui avaient blessé leurs sentimens les plus délicats! Combien de blancs ont été mis à mort, qui, par leur conduite imprudente, s'étaient attiré une si funeste destinée! D'un autre côté, les Indiens n'ont jamais manqué de remarquer ceux qui, dans les temps, reprochaient à leurs compatriotes l'indécence et l'inconvenance d'un pareil langage; aussi, pendant les guerres les plus cruelles, ils ont été traités comme amis, alors même qu'ils avaient oublié la conduite généreuse qui leur valait un semblable traitement.

Leur raisonnement dans ces cas là, est simple, mais toujours concluant : ils ne font qu'appliquer la maxime dont ils ne se départent jamais. « Que ce qui est bon ne peut provenir de ce » qui est mauvais, ni ce qui est mauvais de ce » qui est bon; et que le bon et le mauvais,

» considérés comme substances hétérogènes, ne » peuvent se combiner, ou habiter ensemble. » Je n'entreprendrai point de décider si cette maxime est fondée sur une connaissance profonde de la nature humaine, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils y adhèrent dans presque toutes les occasions. Si quelqu'un les traite mal, ils l'attribuent invariablement à son mauvais cœur; c'est le malin esprit qui agit en lui; en conséquence, c'est un méchant homme. Si, au contraire, un autre leur montre des égards, et se conduit bien envers eux, ils disent qu'il est porté à agir ainsi par le bon Esprit qui l'anime, et qu'il a un bon cœur; car, s'il en était autrement, il ne ferait pas ce qui est bon. Il est impossible de les faire sortir de ce cercle de raisonnement, et de leur persuader que l'amitié qu'on leur montre puisse être trompeuse et dictée par l'intérêt, tant ils sont imbus de la vérité de leur principe général : « Que ce » qui est bon ne peut provenir d'une mauvaise » source. »

La conduite des Européens envers eux, surtout depuis environ soixante ans, les a, néanmoins, suffisamment convaincus que les hommes peuvent dissimuler et que les discours mielleux et même les actes d'une amitié apparente, ne pro-

viennent pas toujours d'un bon motif, mais que le mauvais esprit prend quelquefois la forme du bon pour les tromper. D'après cette conviction, lorsqu'ils parlent des blancs en général, ils ne se font point un scrupule de les désigner comme une race fausse et trompeuse; mais il est cependant vrai qu'avec les individus, ils oublient cette impression générale et en reviennent à leur ancien principe; et si un blanc les traite avec un peu d'humanité, il lui sera facile de gagner leur amitié. Tels sont ces brutes, ces sauvages, sur la foi desquels quelques personnes prétendent qu'on ne peut compter, et avec lesquels il ne faut point en avoir. Telles sont ces nations barbares, comme on les appelle, que Dieu cependant a créées, les légitimes maîtres et possesseurs de ce superbe pays, mais qui, avant qu'il soit long-temps, ne vivront probablement plus que dans l'histoire qui nous rappellera qu'elles ont existé.

Mon objet, dans ce chapitre, est de prouver que ces hommes sont susceptibles des sentimens de la plus sincère amitié. Ce n'est pas assez, sans doute, que, par une longue résidence parmi eux, j'aye acquis la conviction la plus complète de cette vérité; je sais qu'on attend de moi des faits et non des opinions. Peut-être pourrais-je

me contenter des preuves que j'ai déjà données, mais je n'ai encore fait que montrer la force et non la constance de leurs attachemens, et quoique dans l'histoire que je vais raconter, un ami ait été forcé de voir périr misérablement son ami, sans qu'il fût en son pouvoir de le sauver de la mort la plus terrible que la vengeance et la cruauté puissent inventer, on n'en sera pas moins étonné de le voir persévérer dans ses nobles sentimens d'amitié, dans des circonstances qui, particulièrement chez un Indien, auraient dû non-seulement les éteindre, mais même les changer en haine et lui inspirer la soif de la vengeance.

Je suis fâché d'être obligé de revenir souvent à la circonstance du cruel massacre commis en 1782 sur les Indiens chrétiens qui habitaient les bords du Muskingum, par une troupe de bandits commandée par un certain Williamson; non contents de cet horrible outrage, les mêmes hommes, peu de temps après, se dirigèrent sur Sandusky, où il paraît qu'ils avaient été informés que les restes de cette malheureuse congrégation s'étaient retirés, afin d'achever de les massacrer tous sans distinction; mais heureusement, par un coup de la Providence, ils avaient abandonné cette place où ils avaient prévu

qu'ils ne pourraient pas demeurer en sûreté depuis que leurs ministres leur avaient été enlevés et conduits à Détroit par ordre du gouvernement anglais; de manière qu'ils s'y trouvaient sans protection.

Les bandits furent bien désappointés, lorsqu'ils arrivèrent, de ne trouver que des cabanes vides: ils se dirigèrent alors vers les villages des Indiens ennemis, où, ayant été, contre leur attente, vigoureusement repoussés, Williamson et sa troupe profitèrent de l'obscurité de la nuit pour se retirer, et toute la bande s'échappa, à l'exception d'un colonel nommé Crawford et d'un autre homme qui furent pris par les Indiens et menés en triomphe à leur village. Le premier fut condamné à mourir dans les tourmens, et la sentence fut exécutée avec toute la cruauté que peut inventer la rage. L'autre fut demandé par les Shawanos, et il leur fut envoyé pour subir le même supplice.

Tandis qu'on préparait tout pour mettre à exécution la terrible sentence, le malheureux Crawford se rappela que le chef délaware Wingenund, dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre, avait été son ami dans des temps plus heureux. Il l'avait effectivement toujours bien accueilli chez lui, et lui avait même donné

de ces marques d'intérêt qui agissent si fortement sur le cœur des pauvres Indiens. Un rayon d'espoir pénétra dans son âme, et il demanda qu'on envoyât chercher Wingenund qui demeurait à quelque distance du village. Sa demande lui fut accordée, et l'on dépêcha un messager à ce chef qui répondit avec peine, il est vrai, mais sans hésiter, à l'appel qui lui était fait, et se rendit de suite au lieu où il était si impatiemment attendu.

Cet excellent homme était non-seulement un des plus braves et des plus célèbres guerriers, mais un des plus aimables de la nation des Délawares; il joignait à l'humanité et à la bienveillance le caractère le plus intrépide. Les bonnes qualités de son cœur lui avaient mérité le nom de *Wingenund* qui, dans la langue des Lénapes, signifie *le bien-aimé*. Il s'était tenu éloigné de la scène qui allait se passer, pour pouvoir déplorer dans le silence et la solitude le sort de son coupable ami, qu'il savait ne pouvoir changer; il allait remplir un rôle aussi pénible que dangereux; les yeux de ses compatriotes étaient fixés sur lui, il était Indien et Délaware, et un des chefs de cette nation dont beaucoup d'individus sans défense avaient été

si cruellement massacrés, sans distinction d'âge ni de sexe, et dont le sang innocent demandait la vengeance la plus signalée. Pouvait-il prendre le parti d'un des chefs de ces vils assassins? Mais d'un autre côté pouvait-il aussi oublier entièrement tous les sentimens d'une vieille amitié, pour n'écouter que ceux de l'Indien et du patriote? Parfaitement convaincu que dans la situation où il se trouvait, le dernier devait, au moins en apparence, l'emporter sur l'autre; il appela à son aide la fermeté et la dignité d'un guerrier indien, s'approcha du colonel Crawford, et attendit en silence ce qu'il avait à lui dire. Alors eut lieu le dialogue suivant.

Crawf. Me reconnais-tu, Wingenund?

Wing. Je le crois, n'es-tu pas le colonel Crawford?

Crawf. Oui, comment te portes-tu? Je suis bien aise de te voir, capitaine.

Wing. (embarrassé) Mais...... oui...... je..........

Crawf. Te ressouviens-tu de l'amitié qui a toujours existé entre nous, et que nous étions toujours charmés de nous rencontrer?

Wing. Je me souviens de tout cela. Je me rappelle que nous avons souvent bu du punch

ensemble. Je me rappelle également beaucoup d'autres traits de ta bienveillance envers moi.

Crawf. Je puis donc espérer que la même amitié subsiste encore entre nous?

Wing. Il n'y a pas le moindre doute qu'elle serait la même, si tu étais à la place qui te convient et non pas ici.

Crawf. Et pourquoi donc pas ici, capitaine? J'espère que tu n'abandonneras pas ton ami dans le malheur, le temps est venu de faire pour moi ce que je ferais pour toi si tu étais à ma place.

Wing. Colonel Crawford! tu t'es mis dans une situation qui m'ôte la possibilité, ainsi qu'à d'autres de tes amis, de faire quelque chose pour toi.

Crawf. Comment donc, capitaine Wingenund?

Wing. En te joignant au parti de cet homme exécrable, de ce Williamson, qui encore l'autre jour a massacré un si grand nombre d'Indiens chrétiens, sachant qu'ils étaient amis, et, de plus, qu'il ne courait aucun risque en égorgeant des gens qui ne se battraient point et dont la seule affaire était de prier Dieu.

Crawf. Je t'assure, Wingenund, que si j'avais été avec lui alors, ceci ne serait point arrivé. Non-seulement moi, mais tous tes amis, tous

les hommes de bien, quels qu'ils soient, condamnent de pareilles actions.

Wing. Cela peut-être. Cependant ces amis, ces hommes de bien, ne l'ont point empêché de se remettre en marche pour aller tuer ce qui restait de ces innocens et imprudens Moraves. Je dis imprudens, parce qu'ils ont cru les blancs de préférence à leurs compatriotes. Nous leur avions souvent prédit qu'ils recevraient un semblable traitement de ces hommes qui se disaient leurs amis! Nous leur avons souvent répété qu'on ne pouvait ajouter foi aux discours des blancs, que leurs belles promesses n'avaient d'autre but que de nous endormir dans une fausse sécurité, afin de pouvoir nous tuer plus aisément, comme cela est arrivé à nombre d'Indiens, avant le massacre de ces malheureux Moraves.

Crawf. Je suis fâché de t'entendre parler ainsi. Quant à la dernière sortie de Williamson, lorsqu'il fut connu qu'il y était absolument déterminé, je me joignis à lui pour l'empêcher de commettre de nouveaux massacres.

Wing. Colonel! les Indiens ne voudront jamais croire cela, quand bien même je le leur dirais.

Crawf. Et pourquoi ne voudraient-ils pas le croire?

Wing. Parce que tu n'aurais pas pu l'empêcher d'agir selon sa volonté.

Crawf. Je n'aurais pas pu! Un seul Indien morave a-t-il été tué, ou même maltraité depuis notre dernière sortie?

Wing. Aucun; mais la première chose qu'ont fait Williamson et ses bandits, a été de se porter dans leur ville, et la trouvant abandonnée par ses habitans, ils ont pris le chemin qui conduit vers nous. S'ils n'avaient cherché que des guerriers, ils n'auraient point été là; nos éclaireurs les ont surveillé de près, ils les ont vu s'assembler de l'autre côté de l'Ohio, ils les ont vu traverser cette rivière, ils ont vu le camp qu'ils ont occupé pendant la nuit; ils les ont vu se détourner de la route pour se diriger sur la ville des Moraves, et ils savaient qu'ils s'écartaient de leur chemin; on a épié toutes leurs démarches, et on les a laissé s'avancer jusqu'à l'endroit où ils ont été attaqués.

Crawf. Peux-tu me dire ce qu'ils veulent faire de moi?

Wing. C'est avec chagrin, colonel, que je me vois forcé de te dire que, comme Williamson s'est enfui pendant la nuit avec sa troupe de

lâches, lorsqu'il a entendu siffler les balles de nos guerriers, bien convaincu qu'il n'avait point affaire à des Moraves, mais à des hommes qui voulaient se battre, et que ce n'était point avec de pareils gens qu'il veut se mesurer, je dis que, comme il s'est échappé et qu'ils t'ont pris, c'est sur toi qu'ils se vengeront.

Crawf. Et n'y a-t-il donc aucune possibilité de me sauver la vie? N'imagines-tu aucun moyen de me tirer de cette affreuse situation? Tu seras largement récompensé, mon ami, si tu peux me rendre un aussi grand service.

Wing. Si Williamson avait été pris avec toi, en faisant usage de ce que tu me dis, j'aurais peut-être pu, avec le secours de quelques amis, te sauver la vie; mais de la manière dont les choses se sont passées, personne n'oserait parler en ta faveur; le roi d'Angleterre lui-même, s'il venait ici avec toute sa puissance et tous ses trésors n'y réussirait pas. Le sang des innocens moraves lâchement massacrés, et dont plus de moitié étaient des femmes et des enfans, crie vengeance; les parens de ces malheureux, qui se trouvent parmi nous, demandent vengeance et veulent l'exercer eux-mêmes; la nation à laquelle ils appartenaient veut avoir vengeance; les Shavanos, nos petits enfans, ont demandé

celui qui a été pris avec toi pour assouvir sur lui leur vengeance ; toutes les nations qui nous sont alliées, crient également vengeance ! vengeance ! Les Moraves, que la troupe de Williamson voulait détruire, ayant fui au lieu de venger leurs frères, l'offense est devenue nationale, et le devoir de la nation entière est d'en tirer vengeance.

Crawf. Alors il paraît que mon sort est décidé, et que je dois me préparer à recevoir la mort sous les formes les plus affreuses.

Wing. Oui, colonel ! j'en suis fâché, mais je ne puis rien faire pour toi. Si tu avais suivi le principe indien, « que puisque le bien et le » mal ne peuvent habiter dans le même cœur, » l'homme de bien ne doit pas se mêler à la » mauvaise compagnie, » tu ne te trouverais pas dans cette triste situation. Tu vois maintenant, mais malheureusement trop tard, quel méchant homme ce Williamson doit être, puisqu'il t'a abandonné ! Il ne te reste plus qu'à subir ton sort en homme courageux. Adieu, colonel Crawford ! Je les vois qui s'avancent (1), je vais me retirer dans un lieu solitaire.

---

(1) Le peuple s'avançait dans ce moment en poussant des cris affreux, pour lui faire éprouver les plus horribles tourmens et le mettre à mort.

Des Indiens dignes de la plus grande confiance m'ont assuré qu'à la fin de cette conversation, qui m'a été rapportée par Wingenund lui-même, ainsi que par plusieurs autres personnes, ce chef et le colonel Crawford fondirent en larmes, et qu'après s'être dit adieu de la manière la plus affectueuse, le premier fut, selon l'expression des Indiens, « se cacher dans les buissons, » ou, comme il le dit alors, il se retira dans un lieu solitaire. Il n'a jamais ensuite parlé du sort de son malheureux ami sans être vivement ému, et j'ai souvent été témoin de ses chagrins. La première fois qu'il vint à Détroit, après cette funeste catastrophe, quelques personnes, parmi lesquelles je me trouvais, le blâmèrent de n'avoir pas sauvé la vie d'un brave homme qui, d'après ce qu'il leur avait dit plusieurs fois, était son ami particulier. Il écouta avec calme tout ce qu'il leur plut de lui dire, et, se tournant d'abord vers moi, il me dit dans sa langue : « Ces hommes » parlent comme des insensés; » puis se tournant vers eux, il leur répondit en anglais : « Si » Georges, si votre roi avait été sur les lieux » avec tous ses vaisseaux chargés de marchan- » dises et de trésors, il n'aurait pu obtenir la » rançon de mon ami, ni le sauver des mains » d'une multitude justement exaspérée. » Il ne

fit point d'autre allusion à l'action qui avait été la cause de la mort du colonel Crawford, et il était aisé de voir que ce triste sujet renouvelait en lui un vif chagrin, et que ce sentiment était prédominant. Il souffrait néanmoins beaucoup de se voir accusé par des hommes, qui auraient peut-être agi d'une manière bien différente, s'ils avaient été à sa place; car, si nous considérons la situation dans laquelle il se trouvait en ce moment d'épreuve, nous verrons qu'il était Délaware, et un des chefs les plus distingués de cette nation. L'offense était nationale, et d'autant plus atroce, qu'elle n'avait pas été provoquée. On aurait donc pu s'attendre qu'il partagerait avec tous ses compatriotes le violent désir qu'ils avaient de se venger. Il avait été, il est vrai, l'ami de Crawford, et ils s'étaient réciproquement donné des marques d'amitié; mais sans doute qu'alors il ne le croyait point ennemi de sa nation et des gens de sa couleur, ou, en supposant qu'il le fût, il avait droit d'attendre, qu'ainsi que lui, il se conduirait d'une manière franche, ouverte et généreuse. Mais lorsqu'il le trouve au nombre de ceux qui font une guerre d'extermination à toute la race indienne, qui massacrent de sang-froid et sans distinction d'âge ni de sexe, même ceux qui avaient uni leurs destinées à celles des

blancs, et avaient dit aux chrétiens : « Votre » peuple sera notre peuple, et votre Dieu notre » Dieu (1). » n'était-ce pas assez pour l'empêcher de croire à l'amitié qu'un pareil homme lui avait témoignée, et changer celle qu'il lui avait vouée en retour, dans la haine la plus violente et la rage la plus cruelle ? Cependant nous le voyons persévérer jusqu'à la fin dans son attachement pour une personne qui, pour en dire le moins possible, avait cessé de le mériter ; nous le voyons avouer cette amitié, en présence de ses compatriotes exaspérés, sans s'embarrasser du mécontentement qu'un pareil aveu pouvait exciter ; nous le voyons non-seulement s'abstenir de participer à la vengeance nationale, mais, en quelque sorte, déserter son poste, et chercher un lieu solitaire pour y pleurer la mort de celui, qu'en dépit de tout, il aimait encore, et ne rougissait pas d'appeler son ami.

Il est impossible de voir l'amitié mise à une plus rude épreuve, et l'exemple de Wingenund prouve combien ce sentiment pousse de profondes racines dans le cœur d'un Indien, puisque, même les circonstances dans lesquelles ce chef s'est trouvé, n'ont pu l'éteindre.

---

(1) *Ruth*, I, 16.

CHAPITRE XXXIX.

Prédicateurs, Prophètes.

Il fut un temps où les prédicateurs et les prophètes des Indiens auraient pu, en exerçant convenablement l'influence illimitée que la superstition leur donnait sur le peuple, exciter parmi ces nations, contre les empiètemens des européens, un esprit de résistance générale qui les aurait mis à même de s'opposer, au moins, aux progrès des usurpateurs, et peut-être, de recouvrer la possession de leur pays. Au lieu de suivre la route que leur indiquaient la raison et la nature, au lieu de s'unir et de se rallier pour défendre leurs droits naturels, ils prêtèrent l'oreille aux insinuations artificieuses de leurs ennemis, qui ne connaissaient que trop bien la manière de semer la division parmi eux. Ce ne fut que lorsque le Canada, après une longue résistance, fut à la fin enlevé aux Français par les armées de la Grande-Bretagne et de ses colonies, qu'ils commencèrent à sentir combien leur situation était désespérée, tout le continent

du nord se trouvant alors possédé par une nation grande et puissante contre laquelle toute résistance devenait inutile. Ce fut à cette époque que leurs prophètes, poussés par des motifs d'ambition, cherchèrent, par leurs discours éloquens, à les ramener à des sentimens d'indépendance, et à faire naître parmi eux un esprit national. Mais il était trop tard, la seule ressource raisonnable qui leur restait, pour prévenir leur destruction totale, était d'adopter les mœurs et la religion des conquérans, et d'abandonner la vie sauvage, pour les avantages de la civilisation; mais bien peu d'entr'eux comprirent cette vérité. Ce fut en vain qu'on leur envoya des missionnaires qui, bravant les plus grandes fatigues et les plus grands dangers, s'empressaient d'adoucir leurs malheurs par les consolations qu'offre la religion chrétienne, et leur enseignaient la voie du salut dans ce monde et dans l'autre. La bannière du Christ fut, comparativement, suivie par un très-petit nombre, et encore ceux-ci furent-ils persécutés, non-seulement par leurs ennemis, mais encore par leurs amis, ou ceux qui auraient dû l'être. Un des principaux obstacles que les missionnaires ont eu à surmonter, est l'opposition que les prophètes des nations indiennes ont apportée à leurs travaux.

J'ai connu plusieurs de ces prédicateurs et prophètes pendant ma longue résidence dans le pays des Indiens, et j'ai eu souvent occasion d'observer les moyens qu'ils employaient pour s'emparer de l'esprit de leurs auditeurs. Je me contenterai de parler ici de quelques-uns des plus remarquables.

Il y avait, en 1762, un fameux prédicateur de la nation des Délawares, qui résidait à Cayahaga, près du lac Érié, et qui voyageait dans l'intérieur, pour persuader aux Indiens qu'il avait été désigné par le Grand-Esprit pour leur enseigner les choses qui lui étaient agréables, et leur indiquer les offenses qui leur avaient attiré sa disgrâce, et les moyens par lesquels ils pourraient, par la suite, regagner ses faveurs. Il avait tracé, d'après les ordres du Grand-Esprit, disait-il, une espèce de carte géographique, sur un morceau de peau de chevreuil ressemblant à du parchemin, qu'il appelait le grand livre ou l'Écriture. Il avait, ajoutait-il, reçu l'ordre de le montrer aux Indiens, afin qu'ils pussent voir la situation dans laquelle le grand Manitto les avait originairement placés, les malheurs qu'ils s'étaient attirés par leur négligence à remplir leurs devoirs, et la seule voie qui leur restait de recouvrer ce qu'ils avaient perdu. Il tenait cette

carte devant lui tandis qu'il prêchait, et leur indiquait fréquemment avec son doigt des marques particulières qui y étaient tracées, dont il leur expliquait la signification.

Cette carte avait environ quinze pouces carrés, ou peut-être un peu plus. En dedans, était un carré formé par des lignes, ayant chacune à peu près huit pouces. Deux de ces lignes néanmoins laissaient aux coins un espace non fermé. En travers de ces lignes intérieures, il en avait tracé d'autres d'environ un pouce; il avait aussi fait plusieurs autres marques, pour représenter une barrière inaccessible, destinée à empêcher ceux du dehors d'entrer dans l'espace intérieur, autrement que par l'endroit désigné à cet effet. De la manière dont il tenait la carte, les coins qui n'étaient pas fermés se trouvaient placés à sa gauche; l'un au nord nord-est, et l'autre au sud sud-est. En expliquant les différentes marques qu'il indiquait toujours avec son doigt, il appelait l'espace qui se trouvait en dedans des lignes intérieures, « les régions célestes, » ou l'endroit désigné par le Grand-Esprit pour la demeure des Indiens dans une vie future; il disait, que l'espace laissé ouvert au coin sud sud-est, était l'avenue par laquelle il était difficile et dangereux d'entrer, le chemin étant rempli

d'obstacles, ainsi que d'un large fossé conduisant à un précipice au dessus duquel il leur faudrait sauter; que le malin esprit veillait continuellement dans cet endroit pour s'emparer des Indiens; que ceux qu'il attrapait ne pouvaient plus s'échapper, et étaient conduits dans ses domaines, où on ne rencontrait que la plus grande misère, où le terrain était toujours desséché faute de pluie, où les fruits ne venaient jamais à maturité, où le gibier était étique faute de pâture, et où le mauvais esprit les transformait à plaisir en chiens et en chevaux, pour être montés par lui ou le suivre dans ses chasses par-tout où il allait.

L'espace en dehors de ce carré intérieur était destiné à représenter le pays donné aux Indiens pour y jouir de la chasse et de la pêche, et y demeurer tant qu'ils seraient dans ce monde; et le côté oriental était l'océan ou le grand lac d'eau salée. Alors le prédicateur, attirant particulièrement l'attention de ses auditeurs, leur disait : « Regardez ici! Voyez ce que nous avons
» perdu par notre négligence et notre désobeis-
» sance, en ne témoignant pas au Grand-Esprit
» notre gratitude pour les bienfaits dont il nous
» a comblés, en négligeant de lui offrir les sa-
» crifices convenables, en regardant des hommes

» d'une couleur différente de la nôtre, et venus
» d'au delà du grand lac, comme s'ils étaient
» nos frères, en leur permettant de s'asseoir
» auprès de nous, en voyant avec indifférence
» qu'ils s'emparaient non-seulement de notre
» pays, mais aussi de notre avenue (en mon-
» trant sur la carte l'espace laissé ouvert au nord
» nord-est), oui, de cette avenue qui conduit à
» ces régions délicieuses qui nous étaient réser-
» vées. Telle est la triste condition à laquelle
» nous sommes réduits. Qu'avons-nous à faire
» maintenant, et comment réparerons-nous tous
» ces maux? Je vais vous le dire, mes amis,
» écoutez ce que le Grand-Esprit m'a ordonné de
» vous communiquer! Il faut que vous offriez des
» sacrifices de la manière que je vous indiquerai,
» que vous vous défassiez entièrement des habi-
» tudes que vous avez contractées depuis que
» les blancs sont parmi nous; il faut que vous
» reveniez à cet état heureux qui nous procu-
» rait la paix et l'abondance, avant que ces
» étrangers fussent venus nous troubler, et par-
» dessus tout, que vous vous absteniez de boire
» de ce beson mortel qu'ils nous ont apporté,
» afin de satisfaire leur avarice et pour dimi-
» nuer notre population. Alors le Grand-Esprit
» fera prospérer nos armes, alors il nous don-

» nera la force de vaincre nos ennemis, de les
» repousser de notre territoire et de reconqué-
» rir le passage qu'ils nous ont enlevé et qui
» conduit aux célestes régions. »

Telle était, en général, la substance de ses discours. Après s'être plus ou moins étendu sur les différens topiques que j'ai mentionnés, il concluait ordinairement ainsi. « Maintenant,
» mes chers amis, afin que ce que je viens de
» vous dire reste gravé dans votre esprit, et
» pour vous en rafraîchir la mémoire de temps
» en temps, je vous conseille de vous pourvoir,
» au moins dans chaque famille, d'un livre
» pareil à celui-ci, j'aurai soin de vous le pro-
» curer, pourvu que vous m'en apportiez le prix
» qui est seulement une peau de daim, ou deux
» peaux de daines. » (1) On apportait le prix demandé et on obtenait le livre. Dans quelques-unes de ces cartes il avait placé dans les régions célestes, ainsi que dans celles du mauvais esprit, la figure d'un chevreuil et celle d'un dindon; mais les premiers paraissaient gras et en bon état, tandis que les autres n'avaient que la peau sur les os.

J'ai aussi connu un fameux prédicateur nom-

(1) Une valeur d'environ 5 francs.

mé Wangomend, de la tribu des Monseys, qui commença à prêcher en 1766, à peu près de la même manière que celui dont je viens de parler.

Lorsque M. Zeisberger vint pour la première fois à Goschgosching, sur les bords de l'Allegheny, ce prophète indien suivit ses sermons, mais trouvant que la doctrine de ce missionnaire ne s'accordait point avec la sienne, il devint son ennemi. Cet homme prétendait qu'il avait été inspiré par le Grand-Esprit, pour enseigner à ses compatriotes qui étaient dans la voie de la perdition, comment ils pourraient se réconcilier avec leur Dieu; il faisait croire à ses sectaires qu'il avait une fois été enlevé si près du firmament, qu'il avait pu distinctement entendre le chant des coqs de cet heureux séjour; et qu'une autre fois il avait été transporté par des mains invisibles, dans un endroit d'où il avait pu voir les cieux qui étaient au nombre de trois : un était destiné aux Indiens, un autre aux nègres et le troisième aux blancs; il ajoutait que, dans le ciel des Indiens, on était très-heureux, mais que les blancs étaient punis dans celui qui leur était destiné pour les mauvais traitemens qu'ils faisaient éprouver aux Indiens; et pour s'être emparé des terres que Dieu leur avait

données; qu'ils y recevaient aussi un juste châtiment, pour avoir traité les nègres comme des bêtes de somme, en les vendant comme des chiens et des chevaux, et les battant sans pitié, quoiqu'ils eussent été créés par le même Dieu, qui a donné l'existence à tout le genre humain.

La nouveauté de ces visions lui procura des auditeurs pendant quelque temps; mais à la fin il s'aperçut que ses doctrines faisaient peu d'impression sur les Indiens, d'autant qu'il leur recommandait fréquemment de ne point boire du beson que les blancs leur avaient apporté, et qu'ils en étaient très-friands. Alors il s'avisa d'un sujet plus populaire et se mit à prêcher contre les sorciers et ceux qui exerçaient la magie noire; il lui fut aisé de diriger les passions et tous les préjugés de ces pauvres Indiens, et il eut l'approbation générale, lorsqu'il leur déclara que les sorciers deviendraient tout-puissans, et détruiraient toute la nation si on ne les arrêtait dans leur carrière. Il se rendit, en 1775, à Goschachking, pour mettre cette affaire sous les yeux du grand conseil des Délawares et avoir son opinion. Le premier rapport sur ce sujet qui parvint aux oreilles des missionnaires établis sur les bords du Muskingum, fut, que

les chefs avaient d'abord unanimement résolu que tous les sorciers et les magiciens de la nation viendraient rendre compte de leur conduite, et seraient punis de mort; que cependant, après une mûre délibération, ils avaient cru qu'il fallait commencer par s'assurer du nombre et des noms, non-seulement de ceux qui étaient connus par être sorciers, mais encore de ceux qui étaient soupçonnés de se mêler de magie, et Wangomend fut désigné pour en faire l'énumération. En conséquence, il se rendit chez lui, et se mit de suite à procéder au travail que lui imposait sa mission; lorsque, à sa grande surprise, il découvrit que le nombre des coupables était beaucoup plus grand qu'on ne l'avait d'abord imaginé, et se trouva lui-même en danger de voir son nom placé sur la liste fatale. Son zèle alors se réfroidit beaucoup, et lorsqu'il revint auprès des chefs, ils n'étaient plus disposés à se mêler de cette dangereuse affaire, dans la crainte qu'elle ne finît par la ruine de toute la nation. Wangomend en revint à sa première manière de prêcher, recommandant à ses auditeurs de se purger de leurs péchés en prenant certaines médecines et en offrant de fréquens sacrifices au Grand-Esprit.

Le dernier dont je vais parler est le fameux pro-

phète guerrier *Tecumseh*, qui a acquis tant de célébrité parmi nous, et qui a perdu la vie, dans la dernière guerre, à la bataille de la Thames, le 30 septembre 1813, à l'âge, dit-on, de quarante-trois ans. Les journaux et les gazettes de cette époque nous ont suffisamment instruits des détails de sa vie militaire ; et le discours qu'il prononça devant le général anglais Proctor, à Amherstburg, peu de temps avant la bataille qui décida de son sort, est entre les mains de tout le monde (1) ; mais sa vie, comme prophète, et les moyens qu'il avait employés pour obtenir une grande réputation et un immense pouvoir, ne sont pas parvenus à la connaissance de tout le monde, quoiqu'il soit généralement reconnu qu'il était très-versé dans l'art de gouverner les Indiens, en s'emparant de leurs passions. L'esquisse que je vais en tracer prouvera, d'une manière satisfaisante, combien cette opinion est fondée.

D'après les informations que j'ai pu me procurer, il paraît certain que cet homme était de la nation des Shawanos, et qu'il avait commencé à prêcher de la même manière que ses

---

(1) *Voyez* le *Répertoire hebdomadaire de Nile*, vol. Ier, p. 141 ; vol. V, p. 174, et vol. VI, p. 111.

prédécesseurs. Il tâchait, dans ses sermons, de persuader à ses auditeurs indiens qu'ils étaient un peuple différent des blancs, qu'ils avaient été créés et placés sur ce continent pour remplir les vues particulières de leur créateur, et que l'Etre-Suprême avaient ordonné qu'ils ne se joindraient point à des peuples d'une couleur différente de la leur. Il peignait, sous les plus vives couleurs, les maux qu'ils s'étaient attirés en permettant aux blancs de vivre parmi eux, et les pressait de se réunir et de repousser ces usurpateurs hors de leur pays. Mais il s'aperçut bientôt que ces sortes de sujets, qui autrefois produisaient beaucoup d'effet sur le peuple, n'agissaient plus sur l'esprit découragé des Indiens, et qu'il n'était plus possible de leur persuader d'avoir recours à des moyens extraordinaires pour s'opposer aux progrès des blancs, et encore moins de chercher à les repousser au delà du grand lac. Il avait observé depuis longtemps que, toutes les fois qu'il lui arrivait de parler contre les sorciers, ses discours étaient toujours applaudis de ses auditeurs, dont la foi, dans cette science surnaturelle, au lieu de diminuer, ne faisait que s'accroître chaque jour. Il savait que son prédécesseur Wangomend n'avait pu réussir à acquérir une grande influence

en flattant cette opinion populaire; mais le mauvais succès de celui-ci ne l'empêcha pas d'avoir recours aux mêmes moyens. Il ne rechercha cependant pas, comme lui, l'assistance des conseillers de la nation; mais il se détermina hardiment à essayer ce que pourraient faire ses talens et son courage, sans le secours de personne. Il y a un proverbe parmi les Indiens, qui dit : « Que Dieu a ordonné à l'homme de » vivre jusqu'à ce que toutes ses dents soient » usées, sa vue troublée, et ses cheveux devenus » blancs. » Il fit adroitement usage de ce proverbe pour persuader à ces peuples ignorans que les morts prématurées qui avaient lieu journellement, ne pouvaient être attribuées à une cause naturelle, puisque la volonté de Dieu était que chaque homme vécût jusqu'à un âge très-avancé. Lorsqu'il se fut aperçu qu'en excitant au plus haut degré les craintes de ses auditeurs contre les effets de la magie, il avait obtenu un empire absolu sur leurs esprits, il pensa qu'il était temps de s'adresser à leurs espérances, et après avoir sondé graduellement ceux qu'il voulait gouverner, et après les insinuations les plus perfides, dont il observait soigneusement les effets, il finit par entreprendre ce qu'aucun prédicateur n'avait osé faire avant lui, en décla-

rant que le grand Manitto l'avait doué du pouvoir surnaturel de prédire les évènemens futurs et de découvrir les secrets du présent, et qu'il pourrait même désigner, avec la plus grande certitude, non-seulement les hommes ou les femmes qui avaient une connaissance parfaite de la magie, mais ceux ou celles qui n'en avaient qu'une teinture légère. Ses assertions hardies furent reçues avec une confiance aveugle, et il obtint, par ce moyen, un tel empire sur la crédulité de la multitude, qu'il n'avait qu'à dire un mot, ou même faire un signe, et le bûcher était de suite préparé par des bourreaux qui s'empressaient volontairement d'y jeter les victimes qu'il destinait à la mort. C'était ouvrir un vaste champ à toutes les passions haineuses: quiconque se croyait offensé, dénonçait son ennemi comme sorcier; la moindre cause de ressentiment réelle ou supposée, une bagatelle donnée à un dénonciateur, suffisaient pour conduire au bûcher l'homme le plus innocent, ou faire tomber sa tête sous les coups du tomohawk, et personne ne profitait mieux de cette passion frénétique que le prophète lui-même. Comme il avait des espions par-tout, il connaissait ses amis et ses ennemis, et malheur à ceux qu'on lui disait ou qu'il soupçonnait être de cette der-

nière classe. Le tyran n'avait qu'à les dévouer à la mort, personne n'osait contredire ses ordres, et tous étaient prêts à les exécuter.

Le vénérable chef wyandot, *Sha-tey-ya-ron-yah*, appelé par les blancs *Lèvres-de-cuir*, fut au nombre de ses victimes. Il était de ceux qui, en août 1795, signèrent le traité de Greenville, au nom de la tribu des Hurons. Son seul crime était d'être honnête homme, et d'avoir acquis une honorable réputation. Dans un accès de jalousie, Tecumseh ordonna qu'on le fît mourir, et ses ordres ne furent que trop bien exécutés. Je ne puis mieux conclure ce chapitre, qu'en donnant les détails de sa mort, tels qu'ils m'ont été transmis dans les temps (août 1810) par une personne digne de foi, qui demeure dans l'État de l'Ohio. La relation que je transcris ici, était accompagnée de la lettre suivante :

« Monsieur, je joins ici une esquisse imparfaite de l'exécution d'un malheureux Indien. » D'après tous les efforts que vous faites depuis » plusieurs années pour améliorer leur sort, et la » confiance qu'ils ont en vous, j'ose espérer que » vous pourrez vous opposer avec succès à la » trop cruelle influence que le prophète Tecumseh exerce sur ce malheureux peuple. » C'est un devoir de l'humanité, et digne en

» même temps de l'attention des missionnaires
» moraves. Il est possible qu'il se soit glissé quel-
» ques inexactitudes dans le récit des circons-
» tances de cet assassinat; je les tiens cependant
» d'une personne qui mérite toute ma confiance.

» Je suis, etc. »

Relation de la mort de Lèvres-de-cuir.

« Ce malheureux chef de la tribu des Sé-
» nécas (1), qui avait atteint sa soixante-troi-
» sième année, avait établi son camp à quelques
» milles au couchant de la ville de Worthington,
» dans le comté de Franklinton. Ayant tou-
» jours manifesté des principes d'honnêteté et
» d'intégrité, il avait obtenu du gouvernement
» un certificat, en témoignage de sa bonne
» conduite. Ce chef âgé devint suspect au pro-
» phète, homme d'un esprit inquiet et turbu-
» lent, qui, par son astuce, a obtenu une
» influence sans bornes sur plusieurs tribus in-

(1) Ceci paraît être une méprise. Lèvres-de-Cuir, comme nous l'avons dit plus haut, était chef des Wyandots ou Hurons, et ainsi dénommé dans le traité de Greenville, autrement appelé le traité de Wayne où il représentait sa nation.

» diennes du nord et de l'ouest, en leur per-
» suadant qu'il est doué de connaissances surna-
» turelles, et qu'il peut prédire tout ce qui doit
» arriver. C'est ce même prophète qui, il y a
» quelques années, réunit à Greenville une as-
» semblée d'Indiens qui inspira tant de craintes.
» Pour n'avoir plus rien à appréhender du mal-
» heureux Lèvres-de-cuir, il donna des ordres
» pour qu'on le fît mourir de suite, et ces ordres
» furent remis à Lagrue (1), un des chefs de
» la tribu des Sanduskys, qui partit incontinent
» avec quatre autres Indiens à la recherche du
» vieillard. Il y a environ trois semaines qu'ils
» trouvèrent son camp, et ils lui envoyèrent aus-
» sitôt son frère qui faisait partie de leur bande,
» lui porter un morceau d'écorce, sur lequel
» ils avaient peint un Tomohawk, comme in-
» dice de sa mort. Le même jour, Lagrue et
» ses gens parlèrent publiquement, dans les
» établissemens des blancs, de l'intention où ils

(1) Le nom indien de ce chef était Tar-Hé; il était aussi Wyandot ou Huron, et un des signataires du traité de Greenville. Le pouvoir de Tecumseh doit avoir été bien grand, pour avoir osé confier l'exécution de Lèvres-de-Cuir à un chef de la même nation.

» étaient de le tuer. Lorsqu'ils partirent pour son
» camp, ils étaient accompagnés de cinq blancs,
« parmi lesquels était un juge de paix, qui dé-
» siraient sans doute satisfaire leur curiosité. A
» peine furent-ils arrivés, qu'ils l'instruisirent de
» l'objet de leur mission, et lui dirent qu'il fal-
» lait qu'il se résignât à son sort. Ce fut en vain
» qu'il leur représenta combien cette sentence
» était cruelle, qu'il leur dit qu'il était un
» vieillard qui n'avait pas long-temps à vivre,
» que s'ils voulaient l'épargner, ils pourraient
» s'emparer de son camp; qu'il se retirerait bien
» au delà du Mississipi, et qu'on n'entendrait
» plus parler de lui; que d'ailleurs il était un
» honnête homme, et n'avait rien fait pour
» mériter un si dur traitement. Un des blancs
» qui étaient présens, offrit de donner son che-
» val pour sauver la vie de ce malheureux,
» mais toutes ces offres furent également reje-
» tées. Ayant perdu tout espoir, il se prépara
» à subir sa destinée avec la dignité qui lui con-
» venait; et tandis que les Indiens creusaient sa
» fosse, il se revêtit de ses plus beaux habits de
» guerrier et fit son dernier repas. Aussitôt que
» la fosse fut achevée, il se mit à genoux, et fit
» sa prière avec beaucoup de ferveur; ensuite il

» prit affectueusement congé des Indiens et des
» blancs qui étaient présens, et lorsqu'il en
» vint à celui qui avait voulu donner son cheval
» pour le sauver, pénétré de la plus profonde
» reconnaissance, il fondit en larmes et lui dit
» que le Dieu des chrétiens le récompenserait.
» Ce fut le seul moment où l'on put apercevoir
» un léger changement dans sa contenance.
» Lagrue le conduisit ensuite auprès de la fosse,
» et tous les spectateurs se mirent à genoux,
» tandis que ce chef, chargé d'exécuter les
» ordres du prophète, offrait au Grand-Esprit ses
» prières en faveur de la victime. L'instant fatal
» étant arrivé, ils se levèrent tous et furent s'asseoir
» sur la terre, à quelques pas de distance. Le
» vieux chef était penché en avant, et reposait
» sa tête dans ses mains appuyées sur ses genoux.
» Tandis qu'il était dans cette position, un jeune
» indien s'approcha de lui et le frappa deux
» fois de son tomohawk. Il resta quelques ins-
» tans sans sentiment, et la seule preuve d'exis-
» tence qu'il donnait encore, était une faible
» respiration. Les Indiens se tenaient autour de
» lui dans un silence solennel, et trouvant qu'il
» vivait plus long-temps qu'ils ne s'y étaient atten-
» dus, ils firent remarquer aux blancs combien

» il avait la vie dure, et que c'était une preuve
» qu'il était sorcier. Alors ils le frappèrent de
» nouveau et l'achevèrent. Il fut ensuite déposé
» dans la fosse qui avait été préparée pour lui, et
» promptement recouvert de terre. »

CHAPITRE XL.

Abrégé de l'Histoire des Chefs indiens Tamanend et Tadeuskund.

Le nom de Tamanend est en grande vénération chez les Indiens. Il tient le premier rang parmi les chefs et les grands hommes que la nation des Lénapes ait jamais possédés. Mais malgré tous les récits fabuleux qui circulent parmi les blancs sur cet ancien chef, il est certain que nous connaissons très-peu sa véritable histoire. Les malheurs qu'ont éprouvé quelques-uns des personnages les plus aimés et les plus estimés parmi les Indiens, depuis que les blancs sont venus dans leur pays, empêchent ceux qui ont survécu de se procurer la douce satisfaction de parler de leurs vertus. Un blanc, qui veut ménager leur sensibilité, ne se permet jamais de toucher un pareil sujet dans les conversations qu'il a avec eux.

Tout ce que nous savons de Tamanend est que c'était un ancien chef de la nation des

Délawares, qui n'eut jamais son égal, qu'il possédait au plus haut degré toutes les nobles qualités dont un mortel puisse être doué, et qu'on supposait qu'il avait eu des entretiens avec le Grand-Esprit, car il était étranger à tout ce qui n'était pas bon.

Lorsqu'en 1776, le colonel Georges Morgan, de Princeton, dans la nouvelle Jersey, fut envoyé par le congrès en qualité d'agent auprès des nations indiennes de l'ouest, les Délawares lui conférèrent le nom de Tamanend, en honneur de leur ancien chef, comme la plus grande marque de respect qu'ils pouvaient donner à un homme, disaient-ils, qui avait les mêmes talens, la même douceur, et la même affabilité que leur respectable chef, et qui, par conséquent, devait être nommé d'après lui.

La réputation de ce grand homme s'étendait même parmi les blancs, qui fabriquèrent sur son compte beaucoup d'histoires extraordinaires, que, cependant, je n'ai jamais entendu répéter par des Indiens, ce qui fait que je les crois fabuleuses. Pendant la guerre de la révolution, ses admirateurs les plus enthousiastes en firent un saint et l'établirent sous le nom de *Saint-Tammany*, patron de l'Amérique. Son nom fut inséré dans quelques calendriers, et sa

fête célébrée le premier de mai de chaque année: ce jour-là, ses admirateurs qui étaient en grand nombre, se promenaient en procession dans les rues de Philadelphie, ayant à leur chapeau une queue de chevreuil et se rendaient ensuite à une charmante maison hors de la ville qu'ils appelaient le *Wigwam*, où, après avoir prononcé un discours à la manière des Indiens et fumé la pipe de paix et d'amitié, ils passaient le reste du jour à se réjouir. Après le dîner, ils exécutaient des danses indiennes sur le gazon en avant du Wigwam, fumaient encore une fois la pipe d'amitié, et la compagnie se séparait. Cette association existait encore quelques années après la paix; mais le propriétaire du Wigwam, qui le prêtait généreusement tous les ans pour célébrer la fête de son saint favori, ayant éprouvé des malheurs, la propriété fut vendue pour payer ses créanciers, et cette fête vraiment américaine cessa d'avoir lieu. Depuis ce temps il s'est formé à Philadelphie, à New-Yorck, et je crois, dans quelques autres villes de l'Union, d'autres sociétés sous le nom de Tammany, mais le principal objet de ces associations étant la politique, elles ont beaucoup perdu du charme qui entourait la première société de Saint-Tammany, qui paraissait n'être établie que pour jouir en

paix des plaisirs innocens auxquels invitait la belle saison.

Ces associations politiques affectent, néanmoins, de conserver les formes indiennes dans leur organisation et leurs réunions; elles sont présidées par un grand Sachem; leurs autres officiers sont également distingués par des titres Indiens, et elles s'assemblent à leur Wigwam au coucher du soleil, dans les mois des neiges, des plantes, des fleurs, etc.

Tadeuskund ou Tedeuskung fut le dernier chef délaware dans les pays qui sont à l'orient des monts Allegheny : son nom est célèbre dans l'histoire de la Pensylvanie avant la révolution, et particulièrement vers le commencement de la guerre de 1756. Avant d'être élevé à la dignité de chef, il s'était distingué comme conseiller de la nation. En 1749, il joignit la congrégation des Indiens chrétiens, et l'année suivante, il fut, d'après la demande qu'il en fit, baptisé sous le nom de Gédéon. Ce ne fut qu'en 1754 que sa nation l'appela au commandement militaire. Les Français excitaient alors les Indiens et particulièrement les Délawares, à les aider à combattre les Anglais, en leur disant que s'ils ne s'opposaient pas à leurs entreprises, il ne leur resterait pas même un pouce de terrain.

Les Indiens de la Susquehannah, et de la Fourche (Délawares) avaient besoin d'un homme capable de les conseiller et de les gouverner; leur grand, bon et paisible chef Tadême, communément appelé Tattemi, ayant été, quelque temps auparavant, tué par un jeune blanc. En conséquence ils demandèrent à Tadeuskund de se mettre à leur tête; ce qu'ayant accepté, il se rendit à Wyoming, où beaucoup d'Indiens de la Fourche le suivirent.

Quelles qu'ayent été, à cette époque, les dispositions de Tadeuskund en faveur des Anglais, il est certain que c'était pour lui et que c'eût été pour tout autre chef une tâche difficile que de gouverner un peuple exaspéré, entièrement dévoué aux intérêts opposés. Ceci peut expliquer pourquoi il ne réussit pas toujours à remplir toutes les vues de notre gouvernement; cependant il contribua beaucoup à rendre moins cruelle la guerre que faisait l'ennemi, en entretenant une correspondance avec le gouverneur de la Pensylvanie, et en engageant plusieurs tribus à traiter avec les autorités de cette province.

Ses visites fréquentes au gouverneur et aux Quakers auxquels il était très-attaché, depuis qu'il

avait reconnu qu'ils étaient amis des Indiens, excitèrent la jalousie de quelques tribus de sa nation, et particulièrement des Monseys qui devinrent ses ennemis parce que, voulant continuer la guerre, ils s'imaginèrent qu'il travaillait sous main à faire cesser les hostilités.

Il était aisé de prévoir, qu'ainsi placé, Tadeuskund ne devait pas vivre long-temps. Aucun chef indien ne s'était peut-être jamais trouvé dans une situation aussi délicate : blâmé et même soupçonné par notre gouvernement et généralement par tous les Anglais, parce qu'il n'employait pas tous les moyens en son pouvoir pour tenir sa nation en paix, ou la forcer à déposer le casse-tête, ses compatriotes l'accusaient aussi d'avoir reçu de l'argent des Anglais, ou d'avoir fait avec eux quelques arrangemens secrets dont lui seul profiterait, puisqu'il ne leur permettait pas d'exercer une juste vengeance sur cette nation, pour tous les maux qu'elle leur avait faits, mais les engageait constamment à faire la paix. D'un autre côté, les Cinq-Nations qui étaient ennemies des Délawares et alliées de l'Angleterre, le blâmaient de faire trop pour la cause qu'elles-mêmes soutenaient, de montrer beaucoup trop d'empressement et de s'arro-

ger une autorité qui n'appartenait point au chef d'une bande de femmes, mais seulement aux Cinq-Nations.

Je dois ici, pour rendre justice à ce malheureux chef, dévoiler les raisons qui lui firent adopter une conduite en apparence si contradictoire. Ceux des Indiens qui connaissaient sa façon de penser, et qui avaient à cœur le bonheur de leur nation, nous ont appris que son seul objet était de rendre aux Lénapes cette dignité que les Iroquois leur avaient arrachée par la trahison; ce qui occasionna la haine de ces derniers contre lui, quoiqu'il semblât travailler pour la cause qu'ils avaient épousée. Il s'était long-temps flatté, qu'en montrant beaucoup d'attachement pour les Anglais, il pourrait parvenir à les convaincre de la justice de la cause de sa nation, qui était encore assez puissante pour que le gouvernement de la Grande-Bretagne recherchât son alliance; mais il était grandement dans l'erreur, personne ne pensait à examiner le sujet qui avait divisé les Délawares et les Cinq-Nations; ces derniers, au contraire, furent appuyés dans leurs injustes prétentions, et même appelés pour aider à forcer les Lénapes à faire la paix. Cette conduite injuste autant qu'impolitique, et dont j'ai parlé dans le

chapitre premier de cet ouvrage, irrita au plus haut point les Délawares; ils sentirent vivement cet outrage, et furent moins disposés que jamais à entrer dans les vues d'un gouvernement qui se jouait ainsi de leur orgueil national, et mettait en doute s'ils avaient le droit d'exister comme peuple indépendant.

Entouré de tant d'ennemis, Tadeuskund ne pouvait échapper à la destinée qu'on lui préparait depuis long-temps; aussi, en 1763, époque à laquelle les Européens firent la paix, mais où les Indiens continuèrent la guerre, il fut brûlé dans sa maison pendant qu'il dormait. Ce terrible évènement fut attribué par beaucoup de personnes à ses ennemis qui, à cette époque, avaient apporté des liqueurs fortes à Wyoming, pour l'engager à en boire, afin de pouvoir plus aisément mettre à exécution leur horrible projet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un grand nombre d'Indiens attestèrent que le feu fut mis à la maison par dehors. Les soupçons tombèrent principalement sur les Mingoués, connus pour être jaloux de ce chef, et qui craignaient son ressentiment, s'il réussissait à s'insinuer dans les bonnes grâces des Anglais, et à obtenir d'eux des conditions avantageuses pour sa nation.

Tandis que Tadeuskund était à la tête de sa

nation, on le distinguait assez souvent par le titre de « roi des Délawares, » et par celui « de la trompette guerrière, » lorsqu'il allait d'un camp à un autre avec des messages. C'était un homme d'une belle stature et de fort bonne mine, doué d'un esprit naturel, d'une vive compréhension, et qui répondait de suite et avec facilité à toutes les questions qu'on lui faisait : il était peut-être trop ambitieux, et avait une trop haute idée de son rang et de ses talens ; il se plaisait à être considéré comme roi de son pays, et aimait à avoir beaucoup de personnes à sa suite quand il allait à Philadelphie traiter avec le gouvernement. Sa plus grande faiblesse était de trop aimer les liqueurs fortes dont il lui était difficile de se passer, et, quelquefois même, il en buvait avec excès. On suppose que ce malheureux penchant a été la cause de sa mort cruelle et prématurée.

CHAPITRE XLI.

Manière de compter le temps, Connaissances en Astronomie et en Géographie.

Les Indiens ne comptent pas par jours, ainsi que nous, mais par nuits. Ils disent : « Il y a » tant de nuits de marche jusqu'à tel endroit; » je reviendrai dans tant de nuits. » Quelquefois, en montrant le soleil, ils diront : « Vous me re- » verrez lorsque le soleil sera à tel endroit. »

Leur année, ainsi que la nôtre, est divisée en quatre parties; le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Elle commence par le printemps, qui, disent-ils, est la jeunesse de l'année, le temps où l'homme reprend une nouvelle vigueur, et où les plantes et les fleurs commencent à pousser. Ces saisons sont ensuite divisées en mois ou lunes, chacun desquels a un nom particulier qui n'est pas le même parmi toutes les nations ou tribus indiennes; ces noms étant généralement adaptés aux différens climats du pays qu'ils habitent respectivement, et aux avan-

tages qu'ils en retirent. Ainsi, lorsque les Lénapes étaient établis sur les bords de l'Océan atlantique, ils nommaient le mois que nous appelons Mars, le mois des Aloses, parce qu'alors ce poisson commençait à passer de la mer dans les rivières, pour y déposer son fraî; mais comme ils ne trouvèrent pas d'aloses dans le pays où ils se portèrent ensuite, ils changèrent le nom de ce mois en celui de mois de la Sève, ou du Sucre, parce que c'est à cette époque que la sève de l'érable, dont ils font le sucre, commence à monter. Ils appellent Avril, le mois du printemps; Mai, le mois des semailles; Juin, le mois des faons, ou celui pendant lequel la biche fait ses petits; Juillet, le mois d'été; Août, le mois des épis rôtis; c'est-à-dire, qu'alors, les épis de maïs sont bons à rôtir et à manger. Ils appellent Septembre, le mois d'automne; Octobre, le mois de la moisson; Novembre, le mois de...... (1); Décembre, le mois de la chasse, étant l'époque où les cerfs se dépouillent de leurs bois; Janvier, le mois des souris et des écureuils, parce qu'alors ces animaux sortent de leurs trous; et enfin, ils appellent Février, le mois des grenouilles, parce

(1) Ce nom a été omis par l'auteur.

que dans les jours chauds de ce mois elles commencent à croasser.

Quelques nations donnent au mois de janvier un nom qui signifie le retour du soleil vers eux; probablement parce que, dans ce mois, les jours recommencent à croître. Mais, comme je l'ai dit plus haut, ils ne donnent pas tous les mêmes noms aux mois; et même les Monseys, qui sont une tribu des Délawares, diffèrent de ceux-ci dans les dénominations qu'ils leur donnent.

Les Indiens disent que lorsque la feuille du chêne blanc, qui pousse dans le printemps, est de la grandeur de l'oreille d'une souris, il est temps de semer le maïs, et que le wékolis, oiseau qui paraît dans cette saison, leur rappelle en volant au dessus de leurs têtes que le temps en est venu, et semble leur dire, *hackiheck!* va semer ton grain.

Ils calculent leur âge d'après quelqu'évènement remarquable dont ils peuvent se ressouvenir, comme, par exemple, un hiver extrêmement rigoureux, une grande abondance de neige, un débordement extraordinaire, une guerre générale, etc. C'est ainsi que j'ai entendu de vieux Indiens dire, il y a plus de cinquante ans, que lorsque leur frère Miquon parlait à

leurs aïeux, ils avaient tel âge ou telle taille; qu'ils étaient déjà assez grands pour attraper des papillons, ou tuer un oiseau avec leurs flèches. J'en ai entendu d'autres dire, en parlant de l'hiver de 1740, qu'ils étaient nés à cette époque, ou qu'alors ils étaient grands comme l'enfant de tel ou tel, qu'ils pouvaient faire telle ou telle chose, ou avaient déjà quelques cheveux gris. Lorsqu'ils ne peuvent pas dater de quelques-unes de ces époques remarquables, ils disent: « Tant d'hivers après. »

Les connaissances des Indiens en géographie sont réellement étonnantes. Je n'entends pas dire par là qu'ils font usage de cartes, ou même qu'ils en ont une idée; mais je veux parler de la connaissance pratique qu'ils ont du pays qu'ils habitent. Ils savent se diriger directement à travers les bois et par le temps le plus sombre, comme lorsque le soleil est dans toute sa clarté, sur l'endroit où ils veulent aller, éloigné quelquefois de plus de deux cents milles. Lorsque les blancs expriment leur étonnement, ou s'informent comment ils peuvent atteindre un point si éloigné avec tant de facilité et d'exactitude, ils sourient et répondent: « Comment pourrions-» nous nous égarer quand nous savons où nous » devons aller. » Beaucoup de personnes croyent

qu'ils dirigent leur marche d'après certaines remarques qu'ils observent sur les arbres, comme, par exemple, que ceux qui ont l'écorce la plus épaisse sont exposés au nord, et autres choses semblables, mais elles se trompent; le fait est que les Indiens ont une connaissance parfaite du cours des eaux, et qu'ils peuvent dire exactement dans quel fleuve, ou dans quelle plus grande rivière, celle le long des bords de laquelle ils voyagent, va se jeter : ils savent profiter des moindres ouvertures que leur présente la division des montagnes, où les plus petites rivières prennent leur source, et lorsqu'ils voyagent sur leur sommet, ils ont une vue complète du pays, et peuvent apercevoir le point vers lequel ils dirigent leur marche.

Leurs connaissances en astronomie sont très-bornées. Ils ont des noms pour quelques étoiles, et observent leurs mouvemens. L'étoile polaire leur indique la nuit la route qu'ils devront prendre le lendemain ; ils distinguent les phases de la lune par des noms particuliers; ils disent : « La nouvelle lune, la lune ronde et la lune » demi-ronde. » Ils attribuent les tremblemens de terre aux mouvemens que fait la grande tortue qui porte l'île (le continent) sur son dos; ils disent qu'alors elle se remue, ou change de

position. Ils ne savent comment expliquer les éclipses de soleil ou de lune. Quelques-uns prétendent que ces astres sont à cette époque dans un état de faiblesse, ou qu'ils sont enveloppés de nuages très-épais.

Une application constante à observer les accidens et les changemens qui arrivent dans les bois, ainsi qu'un désir ardent d'acquérir une connaissance intime des différens objets dont ils sont entourés, leur donne, à plusieurs égards, un avantage sur les blancs que je ne puis mieux faire connaître que par l'anecdote suivante.

Un blanc avait, par une nuit très-obscure, tué le chien d'un Indien, le prenant pour un loup qui était entré la nuit précédente dans son camp et avait mangé toutes ses provisions. Le chien blessé à mort étant retourné au camp indien qui n'était qu'à un mille de là, son maître en eut le plus grand chagrin, d'autant plus qu'il soupçonnait que l'action avait été commise par haine contre les gens de sa couleur. Le chef du camp donna ordre de faire des perquisitions, et le blanc amené devant lui, avoua avec candeur qu'il avait tué le chien parce qu'il l'avait pris pour un loup. L'Indien alors lui demanda s'il ne pouvait pas connaître la différence du pas du chien à celui du loup, quelqu'obscure que pût

être la nuit. Le blanc répondit que non, et lui dit qu'il ne croyait pas qu'il existât un homme qui pût connaître cette différence. Tous les Indiens qui étaient présens se mirent à rire de l'ignorance des blancs et de leur manque de sagacité dans une circonstance si ordinaire, et le délinquant fut aisément pardonné.

CHAPITRE XLII.

Observations générales. Anecdotes.

J'espère qu'on m'excusera si je rassemble ici quelques observations et quelques anecdotes qu'il m'aurait été difficile de placer dans les chapitres précédens ou qui ont échappé à ma mémoire lorsque je les ai écrits. Elles serviront à donner une idée encore plus exacte du caractère et des mœurs des Indiens.

J'ai observé une grande ressemblance dans les coutumes et les opinions des différentes nations que j'ai eu occasion de connaître, malgré la grande distance qui les séparait, et quoique leurs langues différassent tellement entr'elles, qu'il était impossible de trouver dans leur étymologie la moindre trace d'une origine commune. L'uniformité qui existe dans les mœurs des nations chrétiennes de l'Europe, est attribuée à ce qu'elles ont la même religion, et à ce qu'elles ont fait autrefois partie de l'empire romain; mais il ne paraît pas que de semblables liens

ayent jamais subsisté entre les Iroquois, par exemple, et les Délawares, et cependant, le langage excepté, ils ont beaucoup plus de ressemblance entr'eux que les habitans de certains pays de l'Europe. Je ne chercherai point à rendre raison de ce fait remarquable, mais je crois devoir le faire connaître.

On a vu dans le chapitre XXXIV que les Indiens de la Wabash avaient les mêmes notions mythologiques que les Délawares; ce n'est pas seulement en cela que ces nations se ressemblent, quoiqu'elles habitent à une distance immense l'une de l'autre. La coutume du chasseur délaware est lorsqu'il tue un chevreuil devant une autre personne, ou que quelqu'un vient à passer par hasard sur les lieux, avant qu'il ait enlevé la peau de l'animal, de lui en faire présent, en disant: « Ami, dépouillez votre chevreuil. » et il se retire de suite. William Wells, dont j'ai déjà parlé, me fit le même compliment, et lorsque je lui en demandai la raison, il me répondit que c'était la coutume des Indiens de la Wabash.

Voyageant en 1792 avec un certain nombre de chefs indiens de différentes tribus, j'eus occasion d'observer que leurs usages et leurs coutumes étaient, dans beaucoup de circonstances, les

mêmes que ceux que j'avais observés chez les Délawares.

Les Indiens, quoiqu'ils parlent et entendent notre langue, préfèrent généralement parler aux blancs par le moyen d'un interprète. Ils en donnent différentes raisons. Chez quelques-uns, c'est fierté, parce que leurs chefs se servent d'interprètes lorsqu'ils prononcent leurs discours; ils pensent qu'en faisant comme eux, ils paraîtront avoir plus de dignité; d'autres s'imaginent que leurs paroles auront plus de poids et un plus grand effet quand elles seront exprimées avec toutes les formes grammaticales, tandis que quelques-uns craignent de faire des méprises en parlant un idiome qui ne leur est pas propre. Lorsqu'ils veulent faire passer une plaisanterie, ou faire une remarque un peu maligne, ils désirent particulièrement avoir tous les avantages d'une bonne traduction, et que l'esprit qu'ils y mettent ne soit pas défiguré par un mauvais accent, ou un débit embarrassé.

Quoique l'Indien soit naturellement sérieux, il ne dédaigne pas la plaisanterie dans certaines occasions, et condescend quelquefois à faire des jeux de mots. A un dîner donné par un colonel Sprout, homme d'une taille gigantesque, à plusieurs Américains et quelques chefs indiens

de différentes tribus, un chef délaware me demanda ce que voulait dire en langue Lénape le nom de notre ami le colonel. Je lui dis que Sprout voulait dire en Anglais, un rejeton, une petite branche d'arbre. Non, non, répliqua l'Indien, ce n'est point un rejeton ni une petite branche, c'est l'arbre lui-même.

J'ai déjà parlé dans le chapitre VI de l'esprit des Indiens, et des remarques fines et malignes qu'ils font dans l'occasion; mais j'ai peut-être passé trop légèrement sur ce sujet. Je vais citer ici quelques anecdotes caractéristiques pour suppléer à ce défaut.

Un Indien, qui parlait bien l'Anglais, vint un jour dans une maison où j'étais pour affaires, et me pria de demander à un homme qui s'y trouvait, et qui lui devait de l'argent, de lui donner un ordre par écrit pour avoir un peu de sel au magasin, qu'il prendrait comme partie du paiement de ce qui lui était dû. L'homme, après avoir blâmé l'Indien de s'être servi d'un interprète quand il parlait si bien l'anglais, lui dit qu'il était occupé dans le moment, mais qu'il n'avait qu'à repasser dans une heure. L'Indien sortit et revint à l'époque indiquée, et fut remis à une heure après; lorsqu'il revint pour la troisième fois, il fut encore renvoyé à une

demi-heure plus tard. La patience du pauvre Indien était épuisée, et se tournant vers moi, il me dit dans sa langue : « Dites, je vous prie, à » cet homme, que tandis que j'attendais qu'il » lui convînt de me donner un ordre pour avoir » un peu de sel, j'ai eu le temps de réfléchir » beaucoup; j'ai pensé, que lorsqu'entre In- » diens nous nous demandons quelque chose, » nous le donnons sur-le-champ, ou si nous ne » le pouvons pas, nous le disons de suite ; mais » nous ne disons jamais revenez! revenez! Trois » fois de suite revenez! En conséquence, lors- » que cet homme m'a ainsi renvoyé, j'ai pensé » que bien certainement les blancs étaient très- » ingénieux, et que probablement il pouvait » faire ce qui n'est au pouvoir d'aucun autre. » J'ai pensé que, comme il était après-midi la » première fois que je me suis présenté chez » lui, et qu'il savait qu'il me fallait faire sept » milles à pied pour retourner à mon camp, il » avait le pouvoir d'arrêter le soleil dans sa » course jusqu'à ce qu'il lui convînt de me don- » ner l'ordre que je lui demandais. Ainsi, ai-je » pensé, j'aurai encore assez de jour, j'arriverai » à mon camp avant la nuit, et je ne serai pas » obligé de marcher dans l'obscurité, au risque » de tomber ou de me heurter contre quelque

» pierre; mais lorsque j'ai vu que le soleil ne
» s'arrêtait pas pour lui, et que j'avais plus de
» sept milles à faire par une nuit très-noire,
» alors j'ai pensé que les blancs feraient bien
» d'apprendre quelque chose des Indiens. »

Je demandai une fois à un vieil indien de ma connaissance, qui était venu me voir avec sa femme, où il avait été, ne l'ayant pas vu depuis long-temps? Ne saviez-vous pas, me répondit-il, que les blancs nous ont ordonné, il y a quelque temps, de venir traiter avec eux pour des terres qu'ils veulent acheter de nous? — Cela est vrai, lui dis-je, je l'avais entièrement oublié, je croyais que vous arriviez de votre chasse d'automne. — Non, non, répliqua l'Indien, la chasse d'automne a été perdue pour moi cette saison; il m'a fallu aller recevoir ma part de l'argent des terres que nous avons vendues. — Sans doute, lui répondis-je, vous êtes satisfait de ce qu'on vous a donné?

L'Indien. Je peux vous le montrer. J'ai reçu tels et tels objets, pensez-vous que ce soit assez?

L'auteur. Je ne peux pas le savoir, à moins que vous ne me disiez quelle part vous aviez dans les terres qui ont été vendues.

L'Indien (après avoir un peu réfléchi). Tenez, mon ami, vous me connaissez, vous savez

que je suis une espèce de chef, tenant le milieu entre ceux du premier ordre et ceux du plus bas grade; ainsi, je crois que, comme tel, j'avais droit à autant de terrain dans la portion qui a été vendue, qu'un homme à pied pourrait en parcourir en quatre jours, en traçant un carré. Maintenant, vous pouvez me dire, si les objets que je vous ai montrés ont payé cette quantité de terrain?

L'auteur. Si vous avez fait ainsi votre marché avec les blancs, il n'y a rien à dire, et vous avez probablement reçu tout ce qui vous revenait.

L'Indien. Fort bien, mais les blancs ont fait eux-mêmes le marché sans nous consulter; ils nous ont dit qu'ils voulaient donner tant, et rien de plus.

L'auteur. Et vous y avez consenti.

L'Indien. Que pouvions-nous faire quand ils nous ont dit qu'ils voulaient absolument avoir les terres, et pour un tel prix? Ne valait-il pas mieux prendre quelque chose que rien? Ainsi nous avons reçu ce qu'ils ont voulu nous donner.

L'auteur. Peut-être que les objets qu'ils vous ont donnés coûtent cher; les marchandises qui

viennent de l'autre côté du grand lac d'eau salée varient quelquefois dans leur prix.

L'Indien. Les trafiquans vendent leurs marchandises le même prix qu'auparavant, de sorte que je suis porté à croire que ce sont les terres qui ont dimiuué de valeur. Nous autres Indiens, nous ne nous entendons point à vendre des terres aux blancs ; car, lorsque c'est nous qui vendons, leur prix est toujours bas, les terres sont alors à bon marché ; mais lorsque les blancs les vendent entr'eux, elles sont toujours chères, et ils sont certains d'en avoir un bon prix. J'aurais beaucoup mieux fait de rester chez moi, et de m'occuper de ma chasse d'automne. Vous savez que je suis assez bon chasseur, et j'aurais pu tuer, tandis que j'étais à ce traité, soixante, quatre-vingts, peut-être cent daims, et, de plus, prendre beaucoup de blaireaux, de castors, de loutres, de chats sauvages et autres animaux ; j'ai souvent tué cinq, six et même sept daims par jour. Maintenant j'ai perdu sept des meilleures semaines de la chasse de la saison, en allant chercher ce que je vous ai montré. On nous avait marqué le temps précis auquel nous devions nous rassembler ; nous nous étions rendus au jour indiqué, mais les blancs

n'en avaient pas fait autant, et sans eux on ne pouvait rien faire. Enfin, après avoir attendu quelques semaines, ils arrivèrent, nous vendîmes nos terres, nous en reçûmes le paiement, et lorsque tout fut fini, je me rendis à mon terrain de chasse; mais le meilleur temps, le temps de l'accouplement étant passé, je trouvai fort peu de gibier. Maintenant, aidez-moi à compter ce que j'ai perdu en allant à ce traité. Mettons quatre-vingts daims, supposons que sur ce nombre vingt étaient des mâles, à une piastre chaque peau, ensuite soixante daines ou jeunes daims, à une piastre pour deux peaux; vingt piastres de plus pour la chair des vieux daims, et vingt autres piastres pour les peaux de castors, de blaireaux, de renards noirs et de loutres, à combien tout cela se monte-t-il?

L'auteur. A 70 piastres. (Il y a erreur, c'est 90 piastres.)

L'Indien. Fort bien, supposons 70 piastres. Mais combien de choses n'aurais-je pas pu acheter avec cet argent! Comme nous aurions bien vécu ma famille et moi pendant ce temps là! Que de viande ma femme aurait pu faire sécher! Combien de suif nous aurions pu vendre ou échanger pour du sel, de la farine, du thé et du chocolat! Tout cela est perdu pour nous;

et si je n'avais pas une aussi excellente femme qui, l'été dernier, a semé une grande quantité de maïs, de fèves, de citrouilles et de patates, nous serions maintenant réduits à vivre misérablement. J'ai appris à devenir sage en allant conclure des traités; on ne m'y verra plus aller pour vendre mes terres et perdre mon temps.

Je terminerai ce chapitre par une autre anecdote qui montrera le bon sens des Indiens, et fera voir combien ils sont susceptibles de penser et de réfléchir.

M'étant assis un soir sur un tronc d'arbre auprès d'un Indien qui se reposait des fatigues de la journée, je lui dis qu'il aimait sans doute beaucoup à travailler, puisque je ne l'avais jamais vu passer son temps dans l'oisiveté, comme c'est assez la coutume chez les Indiens. Sa réponse fit sur moi une vive impression, et je vais tâcher de la rendre dans les mêmes mots dont il se servit.

« Mon ami, me dit-il, les poissons et les oiseaux, en travaillant, les uns dans l'eau et les autres dans l'air et sur la terre, m'ont convaincu de la nécessité du travail et de l'industrie. Lorsque j'étais jeune, je passais mes jours à ne rien faire, absolument comme les autres Indiens qui disent que le travail

» n'est fait que pour les blancs et les nègres,
» mais que les Indiens ont été créés pour chasser le daim et attraper les castors, les loutres et autres animaux. Un jour que je m'étais assis sur les bords de la Susquehannah, pour me délasser un instant des fatigues de la chasse, ayant jeté par hasard les yeux sur l'eau, je fus frappé de voir avec quelle industrie les Meechgalingus (1) rassemblaient des petites pierres pour former un entourage où ils pourraient déposer leur frai en sûreté, et qu'ils faisaient tout cela sans mains, mais seulement avec leur bouche et leur corps. Étonné, et trouvant du plaisir à les voir s'occuper ainsi, j'allumai ma pipe, et continuais à les regarder, lorsqu'un petit oiseau qui n'était pas loin de moi, se mit à chanter, ce qui me fit tourner les yeux vers l'endroit d'où le chant provenait, et tandis que je cherchais à le découvrir, sa compagne, avec autant d'herbe que son petit bec pouvait en contenir, passa tout près de moi, et fut se placer dans un buisson où je les aperçus tous deux travaillant ensemble à faire un nid et chantant en même temps. J'oubliai que j'é-

(1) Poisson-Soleil, Lunes de mer ou Moles.

» tais à la chasse, et me mis à contempler
» les objets que j'avais sous les yeux. Je voyais
» les poissons travailler gaiement dans l'eau, et
» les oiseaux en faire autant dans l'air et sur la
» terre, et cela sans le secours de mains! Je
» me livrai à mes réflexions, et me regardant,
» je vis que j'avais deux grands bras, au bout
» de chacun desquels était une main qui avait
» des doigts et des jointures que je pouvais ou-
» vrir et fermer à volonté; qu'avec ces mains je
» pouvais enlever bien des choses, les retenir
» ou les lâcher comme bon me semblait, et les
» porter avec moi en marchant. J'observai, en
» outre, que j'avais un corps robuste, capable de
» supporter la fatigue, et que ce corps était
» soutenu par deux fortes jambes, au moyen
» desquelles je pouvais gravir les plus hautes
» montagnes, et descendre quand il me plai-
» sait dans les vallées. Est-il possible, me dis-
» je, qu'ainsi formé, j'aie été créé pour vivre
» dans l'oisiveté, tandis que les oiseaux qui
» n'ont point de mains et qui n'ont que leur bec
» dont ils puissent s'aider, travaillent gaiement
» sans qu'on le leur dise? Le Grand-Esprit,
» le grand Créateur de l'homme et de toutes
» les créatures vivantes, n'avait-il donc aucun
» objet en vue, quand il m'a donné tous ces

» membres ; cela ne peut pas être ; il faut que
» j'essaye de travailler. Je l'ai fait, et abandon-
» nant mon village, je suis venu m'établir sur
» ce bon terrain, je me suis bâti une cabane,
» j'ai entouré mon champ, j'y ai semé du maïs
» et j'ai élevé des bestiaux. Depuis ce temps, j'ai
» toujours joui d'un excellent appétit et d'un
» bon sommeil, et tandis que les autres passent
» leurs nuits à danser et souffrent de la faim,
» je vis dans l'abondance. J'ai des chevaux,
» des vaches, des cochons, de la volaille, et je
» suis heureux. Vous le voyez, mon ami, les
» oiseaux et les poissons m'ont appris à réflé-
» chir et à travailler. »

CHAPITRE XLIII.

Avis aux Voyageurs.

On accuse indistinctement tous les voyageurs de raconter des choses étranges et merveilleuses, afin d'exciter l'admiration et de se donner un air d'importance. Quant à moi, je suis persuadé que cette accusation est presque toujours injuste, et que les voyageurs ne trompent les autres que quand ils ont été trompés eux-mêmes. Le discrédit dans lequel ils sont tombés, doit plutôt être attribué à leurs erreurs et à leurs méprises, qu'à une volonté déterminée d'en imposer au public, c'est donc leur rendre, ainsi qu'à leurs lecteurs, un service essentiel, que de leur indiquer les moyens de se garder de ces méprises, qui finiraient par détruire toute croyance dans les relations données par les voyageurs, des mœurs et des usages des nations étrangères qui ne ressemblent point aux nôtres.

La chose la plus essentielle pour un voyageur, est de connaître suffisamment la langue des peu-

ples chez lesquels il se trouve. Sans cette connaissance, il est impossible qu'il puisse obtenir des notions exactes sur leurs mœurs et leurs usages, et sur les opinions qui prévalent parmi eux. On ne peut guère s'en rapporter à ces nombreux vocabulaires des langues des nations éloignées, que l'on trouve dans presque tous les livres des voyageurs, ils sont généralement remplis des erreurs les plus ridicules, au moins (car je ne dois parler que de ceux que je connais) ceux qui ont rapport aux langues des Indiens de l'Amérique du nord. On me montra, il y a quelques années, un vocabulaire (1) de l'idiome des Indiens qui habitaient les bords de la Délaware, lorsque la Pensylvanie était sous la domination des Suédois, lequel idiome n'était autre chose que le pur dialecte des Unamis, tribu des Lénapes, et je ne pus m'empècher de rire en voyant combien il contenait d'erreurs. Par exemple, le mot indien donné pour main veut réellement dire doigt. Je pense que ceci suffit pour montrer avec combien peu de soin ces vocabulaires

(1) *Vocabularium Barbaro-Virginiorum*, relié avec une traduction indienne du *Catéchisme de Luther*, en suédois. Stockholm, 1696, *duod.*

sont faits, et combien peu leurs auteurs connaissent les langues qu'ils prétendent enseigner.

Il est aisé d'expliquer ces méprises. Lorsque vous demandez à un Indien comment s'appelle l'objet que vous lui montrez, il ne vous donnera jamais le nom du *genre*, mais toujours celui de l'*espèce*. Ainsi, si vous lui montrez un arbre, et lui en demandez le nom, il répondra *pomme*, *prune*, *châtaigne*, etc., suivant le cas; en conséquence, l'auteur suédois du vocabulaire dont je viens de parler, aura probablement fait voir un doigt, lorsqu'il aura demandé le mot indien pour main, et en recevant la réponse, il aura, sans autre information, enrichi son ouvrage de cet échantillon de ses connaissances de la langue des Indiens.

Lorsque je vins résider parmi eux, j'eus grand soin d'apprendre par cœur les mots *kœcu k'delloundamen yun?* Qui veut dire comment appelez-vous ceci? Toutes les fois que je les trouvais disposés à répondre à mes questions, je leur indiquais quelqu'objet particulier, je répétais ma formule et j'écrivais de suite les réponses dans un cahier fait exprès; enfin, lorsque j'eus rempli environ six à sept pages, je trouvai que j'avais plus d'une douzaine de noms pour arbre, autant pour poisson, et pour plusieurs autres choses, sans

avoir un seul nom générique. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'en montrant quelque chose, et répétant le nom ou un des noms par lesquels on m'avait appris à l'appeler, j'étais sûr de faire rire, et lorsque, pour savoir le vrai mot, je répétais ma question *kœcu*, etc., on me répondait par un nouveau mot que je n'avais pas encore entendu. Cela me donna à penser que je n'avais pas pris la meilleure méthode.

Ce n'était pas seulement dans les substantifs et les noms propres que je trouvai que je m'étais trompé; ceux qui ne connaissent pas la richesse des langues indiennes, pourront difficilement se former une idée des différentes nuances et combinaisons d'idées qu'elles peuvent exprimer. Par exemple : l'infinitif *mitzin*, signifie *manger*, de même que *mohoan*; eh! bien, quoique le premier de ces mots exprime suffisamment l'action de manger, n'importe quelle chose, néanmoins les Indiens sont très-attentifs à exprimer par un seul mot ce qu'ils ont mangé, et comment ils l'ont mangé, c'est-à-dire, s'ils ont mangé quelque chose qui n'avait pas besoin d'être mâché, comme du potage, du riz, etc., ou quelque chose qui demandait l'emploi des dents. Dans le dernier cas, le mot convenable est *mohoan*, et dans le premier *guntammen*.

Si on demande à un Indien, *k'dapi mitzi?* Avez-vous mangé? il répondra *n'dapi guntammen* ou *n'dapi mohoa*, suivant que ce qu'il aura mangé avait besoin ou non d'être mâché : s'il a mangé à son repas des deux sortes d'alimens, alors il se servira du mot générique *n'dapi mitzi*, qui veut dire généralement, *j'ai mangé*.

Je n'étais point du tout au fait de ces délicatesses d'expression, et ce qu'il y avait de pis, c'est que très-peu des mots que j'avais inscrits sur mon livre, étaient correctement écrits : j'avais omis presque par-tout des lettres ou des syllabes essentielles qui, dans la rapidité de la prononciation, avaient échappé à mon oreille. Lorsque je cherchais à faire usage des mots que j'avais recueillis avec tant de soin, je trouvais qu'on ne m'entendait pas, et ne savais à quoi attribuer ce qui m'empêchait de réussir dans les efforts que je faisais pour apprendre la langue de ces peuples.

Enfin, il arriva un Indien qui entendait l'anglais et l'allemand. Je me hâtai de lui faire voir ma collection de mots, et je fus très-étonné lorsqu'il me conseilla de brûler mon livre et de ne plus écrire. « La première chose, me dit-il, » qu'il vous faut avoir pour apprendre notre » langue, c'est une oreille indienne; lorsque

» vous l'aurez acquise, aucun son, aucune syl-
» labe ne vous échapperont, et vous apprendrez
» en même temps la vraie prononciation et la
» manière d'accentuer les mots comme ils doi-
» vent l'être ; le reste viendra de lui-même. » Je trouvai qu'il avait raison; en écoutant les naturels du pays, et répétant intérieurement les mots à mesure qu'ils les prononçaient, je fus bientôt à même de converser avec eux, et finalement j'entendis tout ce qu'ils disaient. Les Indiens sont très-fiers de voir un blanc chercher à apprendre leur langue, ils l'aident autant qu'ils le peuvent, et ce n'est pas leur faute s'il ne réussit pas.

La langue du pays est donc la première chose qu'un voyageur doit s'efforcer d'apprendre, de manière à pouvoir, au moins, se faire entendre et entendre les autres. S'il n'a pas cette connaissance indispensable, il peut écrire sur le sol, et sur les minéraux, donner une description des arbres et des plantes, des oiseaux et des poissons; mais il ne faut pas qu'il cherche à donner une idée des hommes qui habitent le pays, encore moins de leurs usages et de leurs mœurs, qu'il lui est impossible de bien connaître; et quand même il saurait leur langue, cette connaissance demande beaucoup de temps, tant l'impression que les

objets font sur nous à la première vue, est différente de celle qu'elle produit quand on y est accoutumé. Je parlais avec facilité la langue des Délawares et j'étais encore loin de bien connaître les mœurs et les usages des Lénapes.

Les Indiens sont toujours prêts à répondre quand on les interroge sur les usages de leur pays; mais ils ne peuvent supporter qu'on leur fasse question sur question, sans leur laisser le temps de faire une réponse convenable à aucune. Eux, au contraire, ne font jamais une seconde question qu'on n'ait pleinement satisfait à la première. Ils disent de ceux qui font autrement, qu'ils ont l'air de vouloir apprendre quelque chose, mais s'embarrassent fort peu de la savoir d'une manière exacte. Il y a des personnes qui, avant que les Indiens ayent bien entendu les questions qu'ils leur font, écrivent leurs réponses ; ils ont très-mauvaise opinion de ces sortes de personnes, parce qu'ils pensent qu'elles écrivent des choses qui ne leur sont pas favorables.

Il y a des gens qui racontent des histoires incroyables des Indiens, et les croyent d'autant plus véridiques qu'ils les tiennent d'eux ; mais ces hommes devraient savoir qu'il ne faut pas toujours ajouter foi à ce que disent les Indiens. Je ne prétends pas insinuer par là qu'ils sont

adonnés au mensonge, car rien n'est plus loin de leur caractère; mais ils aiment le merveilleux, et lorsqu'un blanc est disposé à écouter leurs histoires surprenantes, ou asez crédule pour croire à leurs notions superstitieuses, il s'en trouve toujours qui sont prêts à lui faire des contes de ce genre, parce que cela leur fournit les moyens de s'amuser et de rire de l'idée qu'ils peuvent tromper des hommes qui se croyent si supérieurs à eux par leur sagesse et leur instruction. Ils aiment à sonder les blancs pour voir s'ils pourront leur en imposer avec succès. Les voyageurs qui ne savent point leur langue, et qui n'ont pas une connaissance parfaite de leur caractère et de leurs mœurs, doivent avoir le plus grand soin de ne point leur faire de questions qui ayent le moindre rapport à leurs croyances superstitieuses, ou, comme ils les considèrent souvent eux-mêmes, leurs amusemens fabuleux. Un étranger ne doit pas avoir l'air trop empressé d'entendre de pareils récits, mais au contraire, paraître peu s'en soucier. De cette manière, ceux qui ont formé le dessein de le tromper, ne pourront lui en imposer; il faut remettre à un autre temps les questions de ce genre, ou les faire à des personnes de bonne -foi, qui peut-être diront le véritable secret.

Je suis porté à croire que Carver, qui, dans d'autres circonstances, mérite des éloges pour la plus grande partie de ce qu'il a écrit sur le caractère des Indiens, a été trompé lorsqu'il rapporte qu'il apprit d'un devin (le principal prêtre des Killistenaux, comme il l'appelle) le moment précis de l'arrivée d'un canot, ainsi que de certains trafiquans attendus depuis long-temps (1). Si Carver avait résidé assez de temps chez les Indiens, pour acquérir une connaissance plus certaine de leurs usages (2), il aurait su qu'ils en ont un particulier, qui lui aurait aisément expliqué ce qu'il regardait comme si mystérieux. Toutes les fois qu'ils vont en voyage, près ou loin, et même quelquefois lorsqu'ils vont à leur camp de chasse, ils fixent toujours le jour de leur retour, ou celui auquel leurs amis entendront parler d'eux. Ils sont si ponctuels à tenir leur parole, que lorsqu'ils trouvent qu'au train dont ils voyagent, ils arriveraient

(1) *Voyages de Carver*, introduction, p. 72, édition de Boston, 1797.

(2) Carver n'est demeuré que quatorze mois dans le pays des Indiens, pendant lequel temps il dit avoir visité douze nations différentes, et parcouru environ quatre mille milles.

un jour ou deux plutôt que celui qu'ils ont annoncé, ils préfèrent s'arrêter pendant ce temps là, plutôt que de ne pas accomplir exactement leur parole. J'ai vu des cas où ils auraient pu arriver un jour plutôt que celui qu'ils avaient désigné, et préférer camper à peu de distance de chez eux. Ils donnent différentes raisons d'une pareille conduite : d'abord, ils tiennent beaucoup à ne tromper l'attente de personne, quand ils peuvent l'éviter; ils regardent la ponctualité comme une vertu essentielle, parce que, disent-ils, tout dépend d'elle particulièrement à la guerre : d'ailleurs, lorsque le jour de leur retour est connu d'une manière certaine, tout est prêt pour les recevoir, et la famille a préparé pour eux les meilleurs alimens qu'elle a pu se procurer. Si néanmoins des circonstances imprévues les empêchaient d'arriver tous le même jour, il est certain qu'il en viendra au moins un, qui instruira les habitans du village de la cause de leur retard.

Dans toutes les occasions importantes qui intéressent une tribu entière, ou un corps particulier d'Indiens, soit qu'ils attendent le retour d'une ambassade envoyée vers une nation éloignée, soit des messagers avec une réponse, soit des coureurs dépêchés par des avant-postes char-

gés de surveiller l'ennemi, ou des trafiquans qui, tous les ans, à des périodes marquées, sont dans l'habitude de les trouver rassemblés dans des endroits désignés, ils prennent toujours des mesures efficaces, pour éviter toute surprise.

Il paraît que ce qui a causé tant d'étonnement au capitaine Carver, est simplement que les trafiquans avaient, à la saison dont il parle, manqué d'arriver au lieu désigné; les Indiens qui s'y étaient rassemblés pour trafiquer avec eux, ne pouvaient ignorer la cause de leur retard, parce qu'ils en avaient sans doute été informés par le retour de quelques-uns de leurs coureurs envoyés à cet effet, et qui, suivant leur coutume, les avaient probablement avertis que d'autres coureurs arriveraient le lendemain avec des avis ultérieurs. Le devin, ou prêtre, comme il l'appelle, avait dû savoir tout cela, ainsi que l'endroit où ces nouveaux coureurs devaient camper la nuit qui précéderait leur arrivée, ce qui ne manque jamais d'être parfaitement connu par la chaîne de communication qu'ils ont soin d'entretenir. Ces coureurs se disent les uns aux autres lorsque le soleil sera là, je serai dans tel endroit, et cette information arrive toujours à temps aux chefs de la nation.

La manière dont ce devin parla au capitaine

Carver, de ses prétendues conversations avec le Grand-Esprit, montre clairement qu'il cherchait à lui en imposer. « Il est vrai, lui dit-il,
» que le Grand-Esprit ne m'a pas appris quand
» les personnes que nous attendons seront ici,
» mais demain, peu de temps après que le
» soleil sera parvenu à son plus haut point, il
» arrivera un canot dont les gens nous appren-
» dront quand les trafiquans arriveront. » Le Manitto n'avait donc pas répondu lorsqu'il lui avait demandé quand arriveraient les trafiquans; et il n'avait pas besoin de lui demander quand viendrait le canot, car il devait déjà le savoir, de même que les gens qu'il porterait lui diraient où étaient ceux qu'on attendait et l'époque à laquelle ils arriveraient.

Voyageant, en 1774, avec quelques Indiens chrétiens, deux autres Indiens de la même nation, mais que nous ne connaissions pas, nous joignirent au moment où nous allions établir notre camp pour passer la nuit. Un d'eux était âgé et avait l'air très-grave, ce qui me fit espérer qu'il pourrait m'apprendre quelque chose, parce que, suivant la coutume des Indiens, c'est toujours le plus âgé qui entretient la conversation. Je m'aperçus cependant bientôt, à mon grand regret, qu'il s'appesentissait sur des sujets qui ne

me plaisaient point; car toute sa conversation roulait sur ce qu'avaient fait quelques Indiens, par l'intervention d'un Manitto invisible. Je ne fis pas beaucoup d'attention à ce qu'il disait, et nos Indiens chrétiens ne donnèrent aucune marque d'admiration ou d'étonnement aux histoires qu'il racontait; mais fumaient leur pipe en silence. Au bout d'une heure, l'orateur ayant cessé de parler, le plus âgé de nos Indiens se tourna vers moi et me dit: vous venez d'entendre raconter les grandes choses que quelques-uns de nous peuvent faire. Avez-vous jamais entendu rien de semblable, et croyez-vous tout ce qu'on vient de dire? J'ai, lui répondis-je, entendu dire beaucoup de choses des Indiens, que je crois vraies, et ces choses, j'aime beaucoup à les apprendre, mais on en raconte aussi que je ne crois pas et que je n'aime point à écouter. Tandis que notre ami nous racontait des histoires de ce genre, que je ne peux pas croire, je désirais qu'il eût bientôt fini, pour nous dire quelque chose de mieux. L'Indien, sans se fâcher, me demanda quel genre de conversation je me plairais à entendre? A quoi je lui répondis: comme vous êtes déjà avancé en âge, et beaucoup plus vieux que moi, vous devez avoir vu et entendu bien des choses dont je n'ai au-

cune connaissance ; j'aimerais, par exemple, à vous entendre raconter l'histoire de votre vie, savoir où vous êtes né, quel âge vous aviez lorsque vous avez tué votre premier chevreuil, ce que vous avez appris de votre père et de votre grand-père sur les temps anciens, l'origine qu'ils donnaient aux Indiens et les traditions qu'ils avaient sur eux : je serais également charmé d'apprendre combien vous avez eu d'enfans, jusqu'où vous êtes allé dans le cours de votre vie, et ce que vous avez vu et appris dans vos voyages. Voilà, ajoutai-je, les choses que j'aurais beaucoup de plaisir à entendre. Alors l'Indien satisfait de ma franchise y consentit volontiers, et après qu'il eût raconté tout ce qu'il avait vu et appris de remarquable, je le remerciai en lui disant que je ne l'oublierais jamais, de même que les choses qu'il venait de me dire ; mais que je tâcherais d'oublier ce qu'il avait raconté d'abord. Les Indiens qui étaient avec moi, continuèrent de nous entretenir d'histoires raisonnables, et la soirée se passa très-agréablement. Lorsque nous nous séparâmes le lendemain matin, l'Indien que j'avais remis dans la bonne voie, me serra la main en me disant : ami, jamais je ne vous oublierai ! C'est du fond de mon cœur que je vous appelle *ami*.

Je crois devoir recommander aux voyageurs qui visiteront les Indiens, de n'importe quelle partie de l'Amérique, de s'informer très-particulièrement des alliances qui existent entre les différentes nations ou tribus; principalement lorsque l'analogie de leurs langues respectives portera à croire qu'elles proviennent de la même souche. Je crois pouvoir aussi suggérer quelques-unes des questions qu'on doit toujours leur faire, car elles pourront conduire à obtenir des renseignemens très-utiles sur leurs différentes migrations, sur les endroits où telles nations habitaient originairement, et produire, peut-être, les plus grandes découvertes.

1°. Quel est le nom de votre tribu? Est-ce son nom originaire? Sinon, comment s'appelait-elle autrefois?

2°. Avez-vous une tradition de votre descendance en ligne directe, comme nation ou tribu?

3°. A quelles tribus êtes-vous alliés par le sang, et où résident-elles?

4°. Quel est votre rang dans la famille nationale?

5°. Quelle est celle des tribus qui vous sont alliées que vous appelez *Grand-Père?*

6°. Où le grand feu du conseil de toutes les

nations ou tribus qui vous sont alliées est-il allumé ?

7°. Comment communiquez-vous avec les chefs de cette nation ou tribu ?

8°. Quelle est la marque de votre tribu ?

Il est probable qu'on acquerra d'utiles informations en faisant de semblables demandes. La nation que d'autres tribus appellent *Grand-Père*, est certainement la principale de la famille à laquelle elles appartiennent. C'est à la porte de son chef que brûle le grand feu du conseil national, ou, en d'autres mots, au lieu où il réside avec ses conseillers, comme chef suprême de la grande famille, que les chefs des tribus alliées s'assemblent à de certaines époques pour délibérer sur leurs intérêts communs. Chaque tribu peut avoir son feu du conseil, mais ne peut pas commander aux autres tribus, ni en forcer aucune à faire la guerre ou à conclure une paix générale. Le pouvoir appartient entièrement au grand chef national qui préside au feu du conseil de leur *Grand-Père*.

Les nations ou tribus indiennes qui sont alliées entr'elles, ne le sont pas toujours par les liens du sang ou par une origine commune ; quelques-unes sont admises dans l'alliance par adoption. C'est ainsi que les Tuscaroras furent incorporé avec les Six-Nations et les Chérokees avec le

Lenni-Lénapes. D'un autre côté, il y a des tribus qui étant allé vivre très-loin de celles auxquelles elles étaient alliées par la parenté, et ne pouvant plus communiquer avec le chef suprême, ont fait des peuples à part, et passent parmi nous pour des nations distinctes, sur-tout si elles ont adopté un nom. Néanmoins elles savent très-bien par tradition à quelle nation elles appartenaient originairement, et de quelle souche elles sont descendues; et si on leur fait des questions sur ce sujet, elles y répondront avec la plus grande exactitude. Il est donc très-important que le voyageur fasse ces questions à toutes les tribus ou nations chez lesquelles il se trouvera. L'analogie des langues est le signe le moins équivoque de l'alliance qui existe entre les tribus indiennes; cependant il ne faut pas toujours compter sur l'absence de cette indication.

Je dois faire observer ici que la pureté du langage aidera beaucoup à découvrir quelle est la tribu qui est le chef de la famille nationale; car la langue n'est jamais si bien cultivée que dans le voisinage du grand feu du conseil de la nation, où les orateurs ont le plus d'occasions de déployer leurs talens. Ainsi, le dialecte le plus pur et le plus élégant de la langue des Lénapes, est celui des Unamis, ou tribu de la Tortue.

CHAPITRE XLIV.

Les Blancs et les Indiens comparés.

Le proverbe, si les lions avaient des peintres, peut s'appliquer avec une égale force aux Indiens d'Amérique. Ils n'ont parmi eux ni historiens, ni livres, ni gazettes, ni aucun moyen de faire parvenir leurs plaintes à ceux qui seraient disposés à les écouter; pourquoi donc un blanc, un chrétien qui a passé parmi eux la plus grande partie de sa vie, et qu'ils ont toujours traité avec une extrême bonté, ne plaiderait-il pas leur juste cause, et ne les défendrait-il pas comme ils se défendraient eux-mêmes, s'ils avaient seulement les moyens de répondre par des faits et des argumens aux calomnies dont ils sont les malheureuses victimes?

Ceux qui n'ont jamais cherché à connaître le vrai caractère et les inclinations des Indiens d'Amérique, supposent naturellement qu'un peuple qui n'est gouverné par aucun code de lois, où chacun a la liberté d'agir comme il lui plaît, où

les hommes n'oublient jamais les injures et se vengent eux-mêmes, souvent de la manière la plus cruelle, et ne sont jamais satisfaits qu'ils n'aient tiré vengeance de leurs ennemis, doit, par conséquent, être un peuple de barbares et de sauvages ; et par ces mots indéfinis, entendent tout ce qui est mauvais, méchant, et une honte pour la nature humaine. L'imagination se plaît à les représenter comme des espèces de monstres, pour lesquels la cruauté est un besoin ; des tigres et des panthères à figure humaine, étrangers à tous les sentimens honnêtes, commettant des actes de barbarie la plus atroce sans y être autrement excités que par leur inclination dépravée, et sans même soupçonner qu'il existe dans la nature des crimes et des vertus.

Mais rien n'est plus loin de la vérité que cette idée qu'on se fait des Indiens. Il est vrai qu'on peut leur reprocher que la passion de la vengeance est si forte chez eux, qu'elle ne connaît point de bornes ; mais, cela excepté, leur caractère est noble et généreux. Ils n'ont point de lois écrites, mais il ont des usages fondés sur les plus fermes principes de justice et d'équité. Le meurtre chez eux est puni de mort ; cependant, comme cela avait lieu autrefois chez les nations les plus civilisées de l'Europe, on peut

faire des arrangemens avec les parens de celui qui a été tué; mais s'ils ne veulent pas accepter les offres qui leur sont faites, chacun d'eux peut devenir le bourreau du meurtrier.

Les voleurs sont forcés à rendre ce qu'ils ont pris, ou à donner l'équivalent; s'ils ne sont pas en état de le faire, leurs plus proches parens sont obligés de remplacer la perte qu'ils ont occasionnée. Si un voleur, après avoir été suffisamment averti, ne se corrige pas, il est désavoué par sa nation, et chacun a le droit de le tuer la première fois qu'il sera pris sur le fait, ou qu'on pourra prouver clairement que c'est lui qui a commis le vol. J'ai déjà donné dans le chapitre VII deux exemples de ce genre, et je me ressouviens maintenant d'un autre que je vais rapporter ici. Un chef indien de ma connaissance avait un fils vicieux par caractère, qui s'était adonné au vol et ne voulait écouter aucun avis. Le père, fatigué d'entendre tout ce qu'on lui disait de son fils, et hors d'état de pouvoir satisfaire à toutes les demandes en restitution qu'on lui faisait, finit par donner l'ordre de le tuer la première fois qu'il se rendrait coupable d'une semblable action.

A l'exception du meurtre et du vol, chaque individu a le droit de punir les crimes et les of-

fenses dont il a à se plaindre : de ce nombre sont les insultes et les menaces, auxquelles ces peuples donnent une grande importance. Si la volonté et l'intention de l'agresseur paraissent être mauvaises, l'insulte faite est considérée comme l'avant-coureur de quelque chose de pis, ou comme s'expriment les Indiens, *si l'esprit de meurtre* habite dans le corps de celui qui menace ou fait violence à un autre, ils se croyent justifiés en prévenant l'action méditée contr'eux, et, dans un pareil cas, ils regardent la mort de l'agresseur comme un acte de nécessité et de défense personnelle. Cependant, il arrive rarement qu'on ait recours à ce genre de punition; les Indiens, en général, évitent autant que possible d'offenser personne, ils croyent fermement que les mauvaises actions ainsi que les mauvaises pensées, proviennent du méchant esprit, et ils écartent soigneusement tout ce qui est mauvais.

Tous ceux qui ont étudié le vrai caractère des Indiens conviendront qu'ils sont paisibles, obligeans, charitables et hospitaliers, et que ces vertus sont, en quelque sorte, inhérentes à leur nature. Il est rare de les voir se quereller ou se battre; ils vivent entr'eux aussi paisiblement qu'aucun peuple du monde, et se traitent mu-

tuellement avec respect. J'ai suffisamment prouvé, dans cet ouvrage, qu'ils ne sont point dépourvus de sentimens généreux; je n'entends cependant point parler de ceux dont les mœurs ont été corrompues par l'habitude de vivre avec la plus vile classe des blancs; ceux-là sont devenus une race dégénérée, bien différente de ces Indiens dont j'ai cherché à faire connaître les mœurs et les habitudes.

Si quelqu'un pouvait croire qu'il y a exagération dans le tableau que j'ai tracé de ces *peuples originaires*, comme ils se nomment eux-mêmes, j'en appellerais au témoignage des nombreux écrivains impartiaux qui ont, avant moi, traité le même sujet. Christophe Colomb, dans ses lettres à son souverain, disait, en parlant des Américains : « Il n'existe point sur la terre un » peuple qui soit meilleur, plus affectionné, » plus doux et plus affable. *Ils aiment leur* » *prochain comme eux-mêmes.* »

Quelques-uns des premiers Anglais qui vinrent s'établir dans leur pays, firent d'eux le même éloge; et le révérend M. Cushman, dans un sermon prêché en 1620, à Plymouth, disait : « On dit que les Indiens sont plus traîtres et » plus cruels que les lions, mais ils ont été pour » nous comme des agneaux, si doux, si sou-

» mis et si confians, qu'on pourrait vraiment
» dire que beaucoup de chrétiens ne sont ni
» aussi bons, ni aussi sincères. »

Le savant docteur Elias Boudinot, de Burlington, dans la Nouvelle-Jersey, qui fut un des principaux chefs de la révolution d'Amérique, dans un ouvrage (1) qui (quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir de l'hypothèse qu'il soutient) mérite d'être lu pour les faits qu'il contient, a rassemblé les autorités déjà citées, et celles d'hommes éminens en faveur des Indiens d'Amérique qui prouvent que leur caractère est tel que je l'ai dépeint. Je ne répéterai point après lui ce que Las-Casas, Guillaume-Penn, Bryan Edwards, l'abbé Clavigero, le père Charlevoix et tant d'autres ont dit sur le même sujet; mais je transcrirai ici l'opinion de l'auteur pour donner encore plus de poids à mes assertions.

« C'est un fait prouvé par la plus grande par-
» tie des historiens, dit le docteur Boudinot,

(1) *Une Étoile dans l'Occident, ou humble effort pour découvrir les dix tribus d'Israël perdues depuis si long-temps; en anticipation à leur retour dans leur ville bien-aimée de Jérusalem.* Trenton (Nouvelle-Jersey), 1816.

» que les Indiens, à notre arrivée, se montrè-
» rent généralement doux, hospitaliers et géné-
» reux envers les Européens, tant qu'ils furent
» traités avec justice et humanité. Mais lorsque,
» par la soif du gain, ils furent trompés dans
» presque toutes les occasions, surpris par tra-
» hison, emmenés pour être vendus comme es-
» claves, opprimés et chassés des terres qu'ils
» possédaient légitimement, on n'a dû attendre
» d'eux qu'une inimitié invétérée, une animo-
» sité héréditaire et un esprit de vengeance. A
» qui doit-on attribuer les passions haineuses,
» les actions cruelles et les habitudes vicieuses
» qu'ils ont adoptées depuis, si ce n'est à ceux
» qui, les premiers, leur en ont donné l'exem-
» ple, et ont continuellement propagé et pro-
» tégé le mal? »

Tel était originairement le caractère que la nature avait donné aux Indiens. Il y a à peine soixante ans qu'on trouvait encore des peuplades entières chez lesquelles ce caractère était bien prononcé; mais on en rencontrerait difficilement dans les portions de leur territoire qui bordent les établissemens des blancs.

Je sais bien qu'il se trouvera des personnes qui ne croiront point au tableau que je viens de tracer du caractère des Indiens, et qui affirme-

ront que ce sont des brutes, des barbares, des hommes sans lois ni religion, qui commettent des meurtres sans faire distinction d'âge ni de sexe; qu'ils ont, dans plusieurs circonstances, dévasté nos frontières, et massacré leurs habitans; qu'ils ont violé les traités et trahi notre confiance; que ce sont des bêtes féroces qui n'ont d'humain que la figure, et qu'il faut les faire disparaître de dessus la surface de la terre.

Mais ces dures épithètes, ces assertions hardies, ne sont ni des raisonnemens, ni appuyées sur des faits positifs. Je ne suis point préparé à discuter les mérites et les démérites des blancs et des Indiens; c'est aux faits que j'en appellerai. Je conviens que les Indiens se sont quelquefois vengés d'une manière bien cruelle des injustices sans nombre qu'ils ont eu à souffrir d'hommes blancs sans principes; l'amour de la vengeance est une passion violente que leur notions imparfaites de religion ne leur ont pas appris à surmonter; mais ont-ils souvent été les agresseurs dans les querelles qu'ils ont eu à soutenir d'une manière si inégale, avec les usurpateurs de leur pays? Les blancs n'ont-ils pas excité leurs passions jusqu'à la furie par des actes d'injustice et de cruauté, et fait retentir ensuite le pays de leurs plaintes contre les malheureux sauvages,

qui n'avaient aucuns moyens de faire entendre ce qu'ils avaient à dire pour leur défense ? Je ne poursuivrai pas plus loin ces questions ; mais les faits que je vais rapporter parleront assez d'eux-mêmes.

Pendant l'été de 1763, quelques Indiens amis vinrent de très-loin à Bethléem, pour y échanger des pelleteries contre des marchandises et autres objets nécessaires à leurs ménages. En retournant chez eux, ils s'arrêtèrent pour passer la nuit à une auberge qui se trouvait à dix milles de cette ville (1). L'hôte n'était pas au logis : sa femme eut l'imprudence d'encourager les gens qui venaient boire chez elle à insulter ces Indiens, ajoutant qu'elle donnerait volontiers quelques bouteilles de rhum à celui qui tuerait un de ces diables de noirs. D'autres blancs du voisinage vinrent pendant la nuit, burent beaucoup, firent un grand tapage, et augmentèrent les craintes de ces pauvres Indiens qui, entendant presque tous l'anglais, voyaient bien qu'on en

---

(1) Cette relation est authentique ; je la tiens de la bouche même du chef des Indiens qui furent si cruellement traités ; et deux respectables magistrats du Comté, me confirmèrent, dans les temps, tout ce qu'il m'avait dit.

voulait à leurs personnes. Cependant, on ne leur fit rien; mais le matin, lorsqu'après une nuit passée dans la plus grande agitation, ils se préparaient à partir, ils virent qu'on leur avait volé quelques-uns des principaux objets qu'ils avaient achetés, et quand ils s'en plaignirent au premier garçon de l'auberge, ils reçurent l'ordre de quitter promptement la maison. Ne voulant point perdre des objets qui leur avaient coûté beaucoup d'argent, ils se retirèrent à quelque distance dans les bois où quelques-uns restèrent pour garder ce qui ne leur avait pas été volé, et les autres retournèrent à Bethléem et portèrent leurs plaintes à un juge de paix. Ce magistrat leur donna une lettre pour le maître de l'auberge, par laquelle il lui enjoignait de rendre sur-le-champ aux Indiens les marchandises dont on les avait dépouillés. Mais hélas! lorsqu'ils remirent la lettre aux gens de la maison, on leur dit pour toute réponse que s'ils tenaient à la vie, ils feraient bien de décamper le plutôt possible. Ils comprirent très-bien qu'il ne leur restait pas d'autre parti à prendre, et ils se retirèrent prudemment sans qu'on leur eût rien restitué. Arrivés à Nescopech sur la Susquehannah, ils rencontrèrent d'autres Indiens Délawares qui avaient été traités à peu près de la même manière, et les deux

partis prirent la résolution de tirer une vengeance particulière des vols et des outrages dont ils n'avaient pu obtenir justice, et cela aussitôt que la guerre serait déclarée par leur nation aux Anglais.

Ces Indiens s'étaient à peine retirés, que, dans un autre endroit éloigné du premier de quatre à cinq milles, un homme, deux femmes et un enfant de la même nation, furent massacrés de la manière la plus barbare par des officiers et des soldats de milice pris de vin, qui voulaient s'emparer de leurs chevaux et des marchandises qu'ils venaient d'acheter (1). Ce fut en vain qu'une des femmes se jeta aux genoux des assassins pour obtenir la vie de son enfant, rien ne put les attendrir : l'autre femme voyant ce qui se passait, se sauva dans la grange et chercha à se cacher au haut des gerbes de blé ; elle y fut bientôt découverte, et inhumainement précipitée sur le pavé avec tant de force que sa cervelle rejaillit sur ses meurtriers.

Voilà donc des insultes, des vols et des meurtres commis dans le court espace de trois mois et qui n'avaient été ni vengés ni punis. Il n'y avait au-

(1) Ce fait est prouvé par une lettre du juge de paix Geiger au juge de paix Hoxsefield.

cun espoir d'obtenir justice ; ceux qui avaient survécu furent donc obligés d'avoir recours à d'autres moyens. Exaspérés contre les Anglais, pour les outrages sans nombre dont ils avaient été les victimes, et considérant toute la nation comme responsable de tous les crimes qu'elle ne savait ni prévenir ni punir, et pour lesquels elle n'avait offert aucune réparation, ils finirent par leur déclarer la guerre et eurent ainsi la liberté de se venger de tout ce qu'on leur avait fait souffrir. Ils se portèrent d'abord sur les objets de leur haine, et arrivés, sans avoir été aperçus, à l'auberge où s'était passée la scène des premiers outrages, ils l'attaquèrent à la pointe du jour, et firent feu sur les personnes qui s'y trouvaient et qui étaient encore dans leurs lits; et, chose étrange! les meurtriers de l'homme, des deux femmes et de l'enfant étaient parmi eux. Ils furent mortellement blessés et moururent peu de jours après. En se retirant chez eux, les Indiens, ayant pris une maison pour une autre, massacrèrent une famille innocente.

Ce fut alors qu'un cri de rage se fit entendre contr'eux; on les accusait de tous les crimes. On ne pouvait, disait-on, avoir aucune confiance en ces sauvages ; c'était en vain qu'on faisait des traités avec eux, il fallait les faire dis-

paraître de dessus la surface de la terre. Tel était le langage de tous les blancs, les gazettes n'étaient remplies que de relations des cruautés des Indiens; on faisait circuler mille faux rapports pour soulever le peuple contr'eux, tandis que ces malheureux qui avaient réellement été outragés, n'ayant pas d'imprimeries, ne pouvaient ni faire connaître leurs griefs, ni publier leur justification.

« On ne peut ajouter aucune foi à ce que pro-
» mettent les Indiens dans les traités qu'ils font
» avec nous; car, à peine sont-ils signés, qu'ils
» recommencent à nous massacrer. » Telles sont les plaintes que nous faisons journellement contre ces malheureux peuples; mais ils vous répondront que ce sont les blancs qui ne tiennent aucune de leurs promesses; ils vous défieront de citer un seul exemple où les blancs n'ayent pas violé envers eux la foi des engagemens qu'ils avaient pris en concluant des traités; ils vous diront que lorsqu'ils leur avaient cédé des terres, et qu'on avait formellement établi des limites au delà desquelles aucun blanc ne devait s'établir, le traité à peine signé ils venaient chasser sur leurs terres et y bâtir des maisons. Il est vrai que lorsqu'ils portaient leurs plaintes au gouvernement, on leur faisait de belles promesses, et

on les assurait qu'on enverrait des hommes pour chasser ces intrus par la force. Effectivement ces hommes arrivaient, mais avec des chaînes et des compas, pour arpenter les pièces de bonne terre que les intrus qui avaient eu le temps de reconnaître le pays, leur avaient indiquées.

Que fallait-il donc qu'ils fissent lorsque ces usurpateurs ne voulaient point abandonner leurs terres, et qu'au contraire ils s'y multipliaient? « Bon, disaient les spoliateurs, un nouveau » traité nous donnera bientôt tout ce terrain, » il ne nous manque qu'un prétexte pour faire » naître une querelle avec ces maudits Indiens! » Mais comment s'y prendre? Un *David Owen*, un *Walker*, et beaucoup d'autres pourraient, s'ils vivaient encore, répondre aisément à cette question. Dans toutes les occasions, lorsqu'il s'agit de massacrer les Indiens, il suffit de leur procurer des liqueurs fortes, car une fois qu'ils sont ivres-morts, on peut leur faire ce que l'on veut sans courir aucun risque, et si les lois du pays menacent le meurtrier, il n'aura qu'à se cacher jusqu'à ce que l'orage soit passé. Je me rappelle très-bien le temps où ceux qui avaient volé, ou massacré des Indiens, évitaient le châtiment en traversant la Susquehannah, de l'autre côté de laquelle ils se croyaient en sû-

reté, et c'est à cause de cela qu'on avait donné à cette rivière le nom de *rivière des Coquins*. J'ai ouï dire que d'autres rivières avaient reçu le même nom.

Le révérend M. Whitefield offrit en 1742 de vendre le manoir de Nazareth (comme on l'appelait alors) aux frères Moraves. Il avait déjà commencé à bâtir dessus une maison spacieuse, destinée à servir d'école pour les enfans des nègres. Les Indiens, cependant, se plaignirent hautement de ce que les blancs s'établissaient dans cette partie du pays qui n'avait pas été légalement achetée d'eux, mais avait, disaient-ils, été obtenue par la fraude (1). Les Moraves, dési-

---

(1) Faisant allusion sans doute à ce qu'on appelait alors *la grande journée de marche*.

En 1737, le gouvernement de la Pensylvanie acheta, des Indiens, un terrain, dont l'étendue devait être mesurée par la marche d'un jour et demi. Le gouvernement, après avoir fait le marché, fit faire une route, le compas et la boussole à la main, choisit les meilleurs marcheurs, tint des bateaux et des chevaux prêts pour traverser les rivières, au moyen de quoi, les marcheurs purent traverser une immense étendue de pays. De plus, par la manière dont le gouvernement fit arpenter ce terrain, il y gagna encore quelques cent mille acres. Ainsi, les sauvages furent trompés et ne l'ont

rant vivre en paix avec tous ceux dont ils étaient entourés, refusèrent d'acheter des terres sur lesquelles les Indiens pouvaient faire des réclamations. Le comte Zizendorff, arriva à cette époque dans le pays, et voyant que les agens du propriétaire ne voulaient pas donner aux Indiens le prix qu'ils demandaient, il paya de ses deniers tout ce qu'ils exigèrent, et leur permit en outre de rester autant de temps qu'ils voudraient dans le village qu'ils habitaient et qui faisait partie du terrain qui lui avait été concédé. Mais parmi les blancs qui vinrent ensuite s'établir dans le voisinage, il s'en trouva quelques-uns qui étaient ennemis des Indiens, et un jeune Irlandais massacra, sans cause ni provocation, leur brave chef *Tademi*, qui était généralement aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Ce meurtre, ainsi que les menaces que leur firent d'autres personnes mal intentionnées, les obligèrent de quitter l'établissement qu'ils avaient dans ce lieu, pour aller chercher ailleurs un endroit où ils pourraient vivre en sûreté.

Il est vrai que lorsque des atrocités aussi notoires avaient lieu, le gouvernement, avant la

---

jamais oublié, et c'est ce qu'on appelle l'acquisition de la grande journée de marche. (*Note du traducteur.*)

révolution, offrait des récompenses à ceux qui se saisiraient des coupables; et plus tard, depuis que le pays était devenu plus peuplé, ceux qui avaient commis de pareilles offenses, étaient traduits devant les tribunaux pour être jugés : mais ces formalités étaient à peu près inutiles, car il était rare qu'on attrapât les criminels, et ensuite on ne pouvait trouver un jury pour les condamner; les hommes qui habitaient les frontières et dont les jurys étaient composés ayant la plupart pour maxime, qu'on ne devait pas condamner un homme à mort pour avoir tué un Indien, puisque c'était la même chose que s'il eût tué une bête féroce.

Mais que dirai-je de la conduite des agens ou sous-agens Anglais qui, au commencement de la guerre de la révolution, excitaient ouvertement les Indiens à tuer sans distinction tous les rebelles? Tuez tous les rebelles, disaient-ils, et n'en épargnez aucun. Un vieux chef de la nation des Wyandots qui demeurait près de Détroit, représentait à l'un deux que bien certainement son intention n'était pas qu'il tuât les femmes et les enfans : Tuez tout, détruisez tout, répondit-il, *les lentes deviennent des poux !* Le brave vétéran fut si choqué de cette réponse qu'il refusa absolument de marcher. Désirant cependant

voir ses anciens frères d'armes de la nation des Délawares, avec lesquels il s'était battu contre les Anglais, il prit le commandement d'un corps de quatre vingt-dix hommes d'élite, et arrivé au siège du gouvernement des Délawares, sur le Muskingum, il communiqua à ses anciens camarades ce qui s'était passé et la résolution qu'il avait prise, de ne jamais égorger des femmes et des enfans; que cette sortie serait la première et la dernière qu'il ferait pendant cette guerre; qu'ils le verraient revenir, dans dix jours, avec un seul prisonnier, mais sans chevelures, et qu'il ne ferait perdre la vie à personne. Il tint effectivement sa parole; les seize chefs qu'il avait sous ses ordres, consentirent par respect et par opinion à tout ce qu'il voulut.

Quelle différence entre la conduite des Indiens et celle de ceux qui les employaient à de tels actes de barbarie! J'ai déjà rapporté le superbe discours du capitaine Lapipe au commandant Anglais à Détroit, et rendu justice au caractère de ce brave officier, qui certainement ne doit pas être confondu avec ces agens ou sous-agens dont je viens de parler. Mais que lui dit Lapipe? « L'innocence n'était pour rien dans ta querelle, » en conséquence, j'ai fait une distinction; j'ai » épargné. Père! J'espère que tu ne détruiras

» pas ce que j'ai sauvé. » J'ai rapporté également la conduite de deux Délawares qui exposèrent leur vie pour sauver celle du vénérable missionnaire Zeisberger. Mais ce n'est pas seulement contre les gens de leur couleur que les Indiens ont protégé les blancs, mais contre les blancs eux-mêmes.

Pendant le cours de la guerre de la révolution, où l'on voyait un frère combattre contre son frère, et un ami contre son ami, un détachement de guerriers Indiens dans lequel se trouvait un de ces blancs qui, sous prétexte de leur attachement pour leur roi, se permettaient toutes sortes de crimes, marchait contre les habitans des bords de l'Ohio, pour tuer et détruire, comme il en avait reçu l'ordre. Le chef de l'expédition avait strictement recommandé de ne molester aucun des blancs qui habitaient avec les Indiens chrétiens; cependant, en passant près d'un établissement de ces mêmes chrétiens, le blanc, sans s'embarrasser des ordres qu'il avait reçus, voulut tuer deux missionnaires qui travaillaient dans leur champ, et quoique le chef lui réitérât ses ordres, il s'obstinait à persévérer dans sa résolution. Le commandant outré de colère, lui arracha son fusil, et le fit garder jusqu'à ce qu'ils fussent à une très-grande dis-

tance du village. Cette histoire m'a été racontée par le chef lui-même qui, à son retour, fit avertir les missionnaires de ne pas trop s'éloigner de leurs maisons parce qu'ils courraient risque d'être massacrés par les blancs.

Un autre blanc de la même trempe, racontait avec une joie féroce que le détachement d'Indiens dont il faisait partie, ayant pris une femme blanche qui allaitait son enfant, il fit tout ce qu'il put pour leur persuader de se défaire de cette innocente créature, de peur que ses cris ne les fissent découvrir. Les Indiens ayant refusé de commettre une pareille atrocité, il s'élança sur la mère, lui arracha son enfant, et le prenant par les jambes, il lui écrasa la tête contre un arbre, et fit voler sa cervelle sur celle qui lui avait donné le jour. Le monstre en racontant cette histoire, imitait les cris que poussait sa victime, et ajoutait : que s'il pouvait avoir la certitude que son vieux père qui était mort en Virginie se fut rangé, s'il eût vécu, dans le parti des rebelles, il irait de suite dans le pays où il était mort pour le déterrer, et lui enlever sa chevelure.

Mettons en opposition avec cette conduite celle des Indiens. Carver nous dit dans ses voyages, avec quelle humanité et quelle délica-

tesse ils traitent les femmes qu'ils font prisonnières, et particulièrement celles qui sont enceintes (1). Le lecteur verra dans l'anecdote suivante un exemple de leur conduite en pareille occasion. Si la générosité des Indiens excite son admiration, je ne doute pas que la barbarie de l'homme blanc qui joue un rôle dans ce récit, ne porte son indignation au plus haut degré.

Pendant la guerre de la révolution un petit corps de Délawares fit une femme blanche prisonnière. Après une marche de plusieurs jours, le chef indien s'étant aperçu qu'elle souffrait et qu'elle était près d'accoucher, fit de suite faire halte à sa troupe, auprès d'une petite rivière, et lui bâtit à une distance convenable de son camp, une cabane avec des écorces d'arbres; il ceuillit des herbes sèches et de la fougère pour lui faire un lit, mit une couverture au devant de la cabane pour servir de porte, ensuite il alluma du feu, plaça du bois auprès pour l'entretenir, et un chaudron plein d'eau pour qu'elle pût s'en servir au besoin. Aussitôt que tout cela fut achevé, il y établit sa prisonnière, lui donna quelques médicamens avec la manière de s'en servir, et l'assura qu'elle pou-

---

(1) *Voyages de Carver*, ch. IX, p. 196.

vait être tranquille et que personne ne viendrait la troubler; il retourna ensuite auprès de ses compagnons, leur défendit de faire le moindre bruit et dit qu'il la garderait pendant la nuit. Il se plaça effectivement en sentinelle devant sa porte, pour être prêt, en cas d'une nécessité absolue, à lui porter secours. La nuit se passa tranquillement, mais le matin, comme il se promenait sur le bord de la rivière, la femme l'ayant aperçu, l'appela et lui présenta son nouveau né. Le brave chef indien la complimenta sur son heureuse délivrance, l'engagea à se reposer et lui dit qu'il resterait encore quelques jours au même endroit pour lui donner le temps de se remettre, et qu'il allait lui chercher des provisions et des remèdes : il se rendit ensuite à son camp, envoya tous ses gens à la chasse, et resta seul pour la garder.

Parmi les hommes que ce chef avait sous son commandement, était un de ces blancs, vagabonds de profession et de la classe de ceux dont j'ai déjà parlé. Le capitaine se défiait de lui, parce qu'il le connaissait pour un très-méchant homme; mais comme il avait manifesté un grand désir d'aller à la chasse, il le croyait parti avec les autres, et par conséquent n'avait aucune crainte pour sa prisonnière. Il ne fut cependant pas long-

temps dans l'erreur, car tandis qu'il était allé à quelque distance cueillir des racines pour sa pauvre malade, il l'entendit crier, et s'étant rendu en toute hâte à sa cabane, elle lui apprit que le blanc l'avait menacée de la tuer si elle ne jetait pas de suite son enfant dans la rivière. Le chef outré de la cruauté de cet homme, et de l'audace qu'il avait eue de menacer sa prisonnière, l'appela, et lui dit qu'il lui fendrait la tête avec son tomohawk au moment même où il apprendrait que l'enfant aurait disparu. C'est lui qui m'a raconté cette anecdote, et il ajouta que toutes les fois qu'il ferait des sorties, il ne permettrait jamais qu'un blanc fît partie de son détachement.

Je dois dire cependant que j'ai connu un chef indien qui avait tué l'enfant d'une femme qu'il avait fait prisonnière. Ce chef s'appelait Glikhican, et était un des amis du brave Wyandot qui avait montré une si grande horreur lorsque les agens du gouvernement anglais lui donnèrent l'ordre de massacrer les femmes et les enfans. Il joignit en 1770 la congrégation des Indiens chrétiens, mais il s'était distingué auparavant comme guerrier et comme conseiller, et l'on dit que son éloquence n'a jamais été surpassée. Cet homme ayant pris parti avec les

Français dans la guerre qu'ils firent aux Anglais en 1756, et ayant fait une sortie avec un détachement de Français, prit parmi plusieurs autres prisonniers une jeune femme nommée Rachel Abbot, qui avait un enfant à la mamelle. Les cris continuels de l'enfant, l'empressement de s'en retourner, et par dessus tout les sollicitations réitérées des blancs qui l'accompagnaient, le déterminèrent, contre son inclination, à tuer l'innocente créature, quoique la mère, baignée de larmes et prosternée à ses pieds, le suppliât de laisser la vie à son enfant. La femme, néanmoins, fut amenée sur les bords de l'Ohio, où elle fut traitée humainement et adoptée, et quelque temps après, mariée à un chef de Délawares, dont elle eut plusieurs enfans, qui sont maintenant avec les Indiens chrétiens dans le haut Canada.

Glikhican ne s'est jamais pardonné d'avoir commis ce crime, quoique plusieurs fois et longtemps avant qu'il se fît chrétien, il eût demandé pardon à la mère avec l'accent de la plus profonde douleur, et qu'il l'eût obtenu aussi complet qu'il pouvait le désirer : en vain elle lui représentait toutes les circonstances qui pouvaient excuser cette horrible action, en vain elle le faisait ressouvenir qu'il l'avait faite contre

sa volonté, et qu'il y avait, en quelque sorte, été forcé par les blancs qui l'accompagnaient; rien de ce qu'elle disait ne pouvait diminuer ses regrets ni appaiser le trouble de son âme : il se donnait les noms de misérable, de monstre, de lâche (1), et jusqu'au moment de sa mort, le souvenir de cette fatale action le poursuivit sans cesse et ne lui laissa aucun repos. Je dois ajouter que depuis sa conversion, il vécut et mourut en chrétien.

« Les Indiens sont cruels envers leurs enne-» mis! » Oui, ils le sont quelquefois, mais peut-être pas autant que les blancs l'ont été envers eux dans certaines circonstances. On a vu des blancs écorcher des Indiens qu'ils avaient faits prisonniers, tanner leur peau ou la couper par lanières, en faire des cuirs à rasoir, et les étaler pour être vendus, comme cela est arrivé à Pittsburg, pendant la guerre de la révolution. Ces choses sont des abominations aux yeux des Indiens qui, à la vérité, font mourir leurs prisonniers dans les plus cruelles tortures, lorsqu'ils y sont fortement excités, mais ils ne sont jamais

(1) Il faut connaître toute la fierté des Indiens pour pouvoir se faire une idée de la force de cette accusation.

barbares de sang-froid, et les Délawares ainsi que plusieurs autres nations, ne troublent jamais, sous aucun prétexte, la cendre des morts.

La coutume de faire mourir les prisonniers dans les tourmens est très-ancienne, et fut d'abord introduite comme une épreuve de courage; j'ai ouï dire, cependant, que plusieurs tribus ne se sont jamais rendu coupables de semblables atrocités; mais je dois ajouter qu'elles ne font aucun quartier. Les Délawares accusent les Iroquois d'avoir été les inventeurs de ces actes de cruauté et en outre de s'être repus de la chair de leurs prisonniers. Quoiqu'il en soit, on voit maintenant peu d'exemples de prisonniers mis à mort de cette manière.

Quelques rares que soient maintenant ces exécutions, je suis intimement persuadé qu'elles seraient encore moins fréquentes si l'on employait les moyens convenables pour détourner les Indiens de cette horrible coutume; mais malheureusement, il n'est que trop vrai qu'ils ont été excités à la cruauté par des blancs sans principes qui, en se joignant à leurs fêtes guerrières, les rendaient encore plus barbares. Est-il rien de plus affreux, après avoir fourni à ces sauvages comme on les appelle, les armes les plus meurtrières, que de leur donner un bœuf

pour le tuer et le faire rôtir tout entier, danser avec eux la danse des guerriers autour de l'animal égorgé, le frapper, le percer en disant aux Indiens : « Frappez! percez! Voilà comme il » faut traiter votre ennemi! » Puis, prenant un morceau de la chair de l'animal et la déchirant avec leurs dents. « C'est ainsi qu'il faut que » vous dévoriez sa chair! » Suçant ensuite le jus de la viande. « de même il vous faudra boire son » sang! » et finir par se repaître de cette chair palpitante comme un loup qui dévore sa proie. Voilà pourtant ce qui a été fait par quelques-uns de ces agens dont j'ai déjà parlé.

Le lecteur va sans doute s'écrier ici : cela est-il possible? Oui, cela est possible, et il n'y a pas un guerrier indien qui ne vous assure que cela est arrivé. Comment peut-on reprocher maintenant aux Indiens des actes de cruauté auxquels ils ont été excités par ceux qui prétendaient être des hommes civilisés, des chrétiens, mais qui, sans doute, étaient plus féroces que ceux auxquels ils donnaient le nom de sauvages?

Lorsque les gouvernemens hostiles donnent des ordres pour employer les Indiens contre leurs ennemis, ils ne savent certainement pas que telle est la manière dont ces ordres doivent

être exécutés. Mais qu'il me soit permis de leur dire, ainsi qu'à tout gouvernement qui voudrait s'abaisser à employer de tels auxiliaires, que cette manière est la seule dont leurs agens subalternes puissent faire usage pour obtenir leur participation. Les Indiens n'aiment pas à se mêler des querelles qui leur sont étrangères, et ne se battront pas avec courage, seulement pour une nourriture qu'ils peuvent se procurer beaucoup plus agréablement par la chasse, la pêche, et leurs autres occupations ordinaires. Il faut donc exciter leurs passions, et cela n'est pas aisé, lorsqu'ils n'ont pas été personnellement offensés par ceux contre lesquels on veut les forcer à se battre. Et encore pourquoi emploie-t-on des moyens aussi perfides? Pour les porter à dévaster l'habitation du paisible cultivateur, et à massacrer son innocente femme et ses malheureux enfans! Il m'est impossible de m'étendre davantage sur ce sujet; quoique je sois loin de l'avoir épuisé, j'en ai dit assez pour mettre le lecteur impartial à même de juger lesquels des blancs ou des Indiens ont le plus de droits aux épithètes de brutes, de barbares et de sauvages; il ne m'appartient pas d'anticiper sur sa décision.

Mais enfin, si les Indiens sont réellement des monstres atroces, comme on cherche à les re-

présenter, je ferai ici deux questions sérieuses et solennelles, auxquelles je désirerais que ceux qui ont cette opinion voulussent bien répondre.

1°. Des nations civilisées, des nations qui professent le christianisme, peuvent-elles se justifier d'employer de semblables peuples pour les aider à combattre leurs ennemis qui sont également des chrétiens?

2°. Lorsque ces nations adressent leurs prières à l'Éternel, et supplient sa divine Majesté de faire prospérer leurs armes, peuvent-elles, doivent-elles s'attendre que leurs prières seront écoutées?

J'ai fini; mais je demanderai qu'il me soit permis, avant de conclure, d'exprimer ici mon opinion, qui est le résultat de l'observation la plus attentive, et de ma longue expérience; que si nous accomplissions envers les Indiens, seulement le premier et le plus important précepte de notre sainte religion, « de faire aux autres » comme nous voudrions qu'on nous fît. » Si, au lieu de les employer à se battre pour nous, nous les encouragions à rester en paix entr'eux et avec tout le monde, ils pourraient être aisément amenés à l'état de civilisation, et à se faire chrétiens.

J'ose encore espérer que cette œuvre sera ac-

complie par un gouvernement sage et bienveillant. Ainsi nous ferons voir la fausseté de la prédiction des prophètes indiens qui disent : « que » lorsque les blancs auront cessé de tuer les » hommes rouges, et se seront emparés de » toutes leurs terres, la Grande-Tortue, qui » porte l'île sur son dos, s'enfoncera dans les » abîmes de l'Océan, et les noyera tous, comme » elle l'a déjà fait il y a bien des siècles ; et que » lorsqu'elle s'élevera de nouveau, les Indiens » seront encore une fois mis en possession de » tout le pays. »

CONCLUSION.

J'ai enfin achevé l'ouvrage qui m'avait été demandé par le comité d'histoire de la société philosophique d'Amérique. Je suis bien convaincu qu'il est très-imparfait sous le rapport de la méthode, de l'arrangement des matières, de la composition et du style. Je ne suis point auteur; j'ai passé la plus grande partie de ma vie parmi les nations sauvages; et, parvenu maintenant à l'âge de soixante-quinze ans, ce n'est plus guère le temps d'espérer pouvoir apprendre. Ce n'est donc pas comme auteur que je demande à être jugé, mais comme un témoin qui rapporte les faits qu'il a vus, ou qui sont parvenus à sa connaissance. Je déclare que je n'ai rien avancé que je n'aie vu ou ne croie fermement. L'on peut contredire ce qui ne tient qu'à l'opinion; mais j'ai été si scrupuleux pour les faits, que j'ai omis à dessein plusieurs anecdotes, parce que je ne pouvais pas en fournir les preuves suffisantes. Il est possible que j'aie tracé les caractères en

homme peu expérimenté, et que des expressions mal choisies n'aient rendu que très-imparfaitement les tableaux que mon long séjour parmi les Indiens a gravés dans ma mémoire; mais tous ces défauts doivent être attribués à l'écrivain, et non à l'homme considéré comme historien.

Lorsque j'ai parlé dans le chapitre XI de l'impression que fit le discours du capitaine Lapipe sur tous ceux qui étaient présens, j'ai voulu dire sur ceux qui entendaient sa langue, car il y en avait beaucoup qui ne l'entendaient pas; et M. Baby, le Canadien interprète, n'expliquait pas les passages les plus marquans à toutes les personnes qui étaient dans la salle du conseil, mais il allait de temps en temps parler à l'oreille du commandant. En débitant son discours, le capitaine Lapipe était très-animé, et il s'avança deux fois si près du commandant, que l'interprète lui ordonna d'aller se remettre à sa place. Néanmoins tous les spectateurs purent s'apercevoir que son discours n'était pas un discours ordinaire, et qu'il traitait de choses très-importantes.

J'ai classé les Indiens de la Floride tous ensemble, pour ce qui concerne leur langue, d'après la supposition qu'ils parlent tous des dia-

lectes de la même langue-mère; il pourrait se faire, cependant, que je me fusse trompé, quoiqu'il fût extraordinaire qu'il existât plusieurs langues différentes les unes des autres dans un terrain aussi étroit que celui qui se trouve entre les Carolines et le Mississipi, lorsqu'il n'y en a que deux principales dans tout le reste des Etats-Unis. Il faut espérer que les recherches du comité d'histoire jetteront un grand jour sur ce sujet.

FIN.

TABLE

Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

